

Les sources de l'histoire du paysage urbain d'Antioche sur l'Oronte

Actes des journées d'études des 20 et 21 septembre 2010

Les sources de l’histoire du paysage urbain d’Antioche sur l’Oronte

Actes des journées d’études des 20 et 21 septembre 2010

Table des matières

Les sources de l'histoire du paysage urbain d'Antioche sur l'Oronte : introduction

Catherine SALIOU
Université Paris 8

Fondée par Séleucos I Nikator en 300 av. J.-C., Antioche devint la capitale de l'empire séleucide et demeura à l'époque romaine la capitale de la province de Syrie et la plus importante des cités du Levant, occupant longtemps la troisième place dans la hiérarchie des villes de l'empire, après Rome et Alexandrie. À la fin du IIIe s. et dans le courant du IVe s., elle fut à plusieurs reprises résidence impériale. Même en l'absence de l'empereur, elle demeurait le siège du Comte d'Orient. La ville était en outre un siège patriarcal. Elle perdit de son importance sous la domination arabe, à partir de 638, mais regagna en prestige lors de la reconquête byzantine (969-1078), puis à l'époque des Croisades, de 1098 à 1268. Elle n'a jamais cessé d'être occupée.

Les fouilles effectuées de 1932 à 1939 sous l'égide du *Committee for the Excavation of Antioch and its Vicinity* ont mis au jour des vestiges qui constituent de précieux points d'ancrage pour l'étude de la topographie de la ville et de son évolution urbanistique (fig. 1). Toutefois les sources littéraires concernant la topographie et le paysage urbain d'Antioche sont d'une richesse telle que, dès 1839, C. O. Müller[1] avait pu tracer un plan restitué de la ville fondé exclusivement sur ces sources (fig. 2). Dans un ouvrage publié en 1961, Gl. Downey a proposé une synthèse, appuyée pour l'essentiel sur les sources écrites, et illustrée par un plan très fréquemment reproduit (fig. 3), qui reste de nos jours une référence obligée[2]. Or plusieurs études ont montré que certaines des conclusions de Gl. Downey étaient contestables, voire fausses, et ont ainsi mis en évidence la nécessité d'une révision systématique de son

---

[1] Müller 1839 ; cf. Bowersock 1994.

[2] Downey 1961.

travail[1], bénéficiant des progrès accomplis depuis 50 ans dans l'édition et la compréhension des textes de l'Antiquité tardive. La reprise récente de travaux de terrain sur le territoire de la cité et sur le site même de la ville rend d'autant plus nécessaire ce réexamen des sources. L'importance d'Antioche aux périodes byzantine et croisée et la continuité de l'occupation du site jusqu'à nos jours imposent d'étendre l'enquête aux époques médiévale et moderne, et même jusqu'à l'époque contemporaine dans une perspective historiographique.

Cette relecture des textes devra aboutir à l'élaboration d'un dictionnaire topographique, prenant également en compte les données archéologiques publiées, et destiné à servir de référence aux chercheurs. Ce dictionnaire, désigné comme le *Lexicon Topographicum Antiochenum* (*LTA*), avait été conçu à l'origine comme un livre classique, mais les évolutions récentes et en cours des méthodes de travail et de diffusion font qu'il prendra vraisemblablement la forme d'une base de données électronique, éventuellement associée à un ouvrage imprimé. Quoi qu'il en soit, l'essentiel est que ce dictionnaire ne saurait en aucun cas être une simple compilation. Sa mise en œuvre doit au contraire être l'occasion d'une réflexion critique sur les sources, elle-même indissociable d'une réflexion anthropologique et historique sur les relations entre les spatialités urbaines et les divers types de discours et sur les modes de constitution de l'identité urbaine, les formes de la mémoire collective ou culturelle et le rôle qu'y joue l'imaginaire.

Des travaux préliminaires à la mise en œuvre du *LTA* ont eu lieu dans le cadre d'un séminaire de l'Université de Paris 8 en 2007-2008[2] et surtout en 2008-2009[3], puis dans celui d'un séminaire commun à l'Université de Paris 8 et à l'École Normale Supérieure en 2009-2010[4]. Ces travaux ont abouti à la mise au point d'une « fiche type » facilitant la synthèse critique de la documentation, présentée *infra* et commentée ci-après par J.-M. Carrié. Il est assez vite apparu que le projet allait impliquer de

---

[1] Balty 1991, p. 282-285 ; Saliou 2000 ; Triebel 2005.

[2] Interventions d'A. Martin et Fr. Alpi.

[3] Séminaire annuel bimensuel animé par C. Saliou (Paris 8), avec la participation de J.-M. Carrié (EHESS). Les séances ont été pour l'essentiel consacrées aux éléments structurants de l'espace urbain (orographie, hydrographie, portes, espaces publics et réseau viaire, quartiers).

[4] Séminaire semestriel hebdomaire animé par C. Saliou, avec la participation de J-M Carrié, B. Cabouret (Lyon 3), H. Dessales (ENS). Les séances ont été consacrées aux édifices de spectacle, à l'architecture de l'eau, aux temples et aux statues.

nombreuses collaborations, au niveau national et international. En effet le dépouillement et l'exploitation des textes nécessitent des compétences multiples, en raison de leur diversité linguistique (grec, latin, syriaque, arabe, arménien…) et de leurs caractéristiques spécifiques. Un premier atelier informel, organisé à l'Université de Paris 8 et à l'ENS avec l'aide de l'UMR 8167, a réuni un certain nombre de participants[1] les 21 et 22 janvier 2010. Il a été consacré à des présentations de travaux en cours et à une séance de travail collectif sur les portes de la ville. Une seconde réunion a eu lieu les 20 et 21 septembre 2010 à l'Université Paris 8, avec le soutien de l'EA 1571, de l'Université Paris 8 et du CEROR (Université Lyon 3). Cette réunion a pris la forme d'un petit colloque, chapeauté par un comité scientifique composé de Bernadette Cabouret (Lyon 3), Jean-Michel Carrié (EHESS), Denis Feissel (CNRS/EPHE), Catherine Saliou (Paris 8). Ce colloque était consacré spécifiquement aux sources écrites relatives au paysage urbain d'Antioche sur l'Oronte. Chacune des contributions a été consacrée à la présentation d'une source ou d'un groupe de sources. En outre, J.-M. Carrié a proposé une réflexion méthodologique sur l'établissement des notices et H. Pamir, qui dirige actuellement d'importants travaux de terrain à Antioche même, nous a fait l'honneur de venir les présenter. Il a paru souhaitable de diffuser les textes de ces interventions. Le choix d'une diffusion électronique plutôt que sous la forme d'un livre s'est imposé, en partie parce que cette solution apparaissait comme la plus rapide, mais aussi pour des raisons budgétaires et parce que nous n'en sommes encore qu'au stade des esquisses et des travaux préliminaires, non à celui de l'œuvre achevée. Les variations, d'une contribution à l'autre, dans le mode de citation des sources suffisent au reste à le démontrer. L'une des premières tâches à venir sera de mettre au point un ensemble d'abréviations et de normes de références aux sources.

On trouvera dans les pages qui suivent des contributions portant sur les sources antiques, médiévales et modernes. Les sources antiques sont particulièrement bien représentées, avec un inventaire d'ensemble de ces sources et des contributions portant sur Libanios, Jean Chrysostome, les historiens ecclésiastiques du ve s., Malalas et les sources syriaques. Libanios et Malalas ont même fait l'objet de plusieurs interventions. L'intérêt renouvelé dont bénéficie Libanios a permis de constituer un

---

[1] Fr. Alpi ; B. Cabouret ; M. Casella ; J.-M. Carrié ; H. Dessales ; K. Ciggaar ; A. U. De Giorgi ; A. Martin ; W. Mayer ; G. Meyer ; P. Pinon ; G. Poccardi ; C. Saliou ; Chr. Shepardson ; K.-P. Todt ; B.-A. Vest.

dossier combinant différentes approches possibles : étude spécifique d'un discours dans lequel l'espace urbain antiochéen joue un rôle particulièrement important (*L'Éloge d'Antioche*) ; dépouillement d'un groupe de discours ; étude d'un thème à travers la correspondance. Les difficultés soulevées par la Chronique de Malalas sont telles qu'il a paru nécessaire d'associer à un exposé sur son apport à la connaissance de l'espace urbain d'Antioche une sorte de « mode d'emploi » du texte lui-même. Les contributions précédemment citées sont l'œuvre de philologues et d'historiens. Un contrepoint est apporté par une architecte qui montre, à propos de la Grande Église d'Antioche, comment le dessin peut être un outil d'interprétation des textes. Trois contributions portent sur la période médiévale : leurs auteurs inventorient tour à tour les sources orientales, les sources byzantines et les sources croisées. C. Yapicoglou, auteur d'une communication sur les sources ottomanes (registres fiscaux et voyageurs), n'ayant malheureusement pas envoyé son texte, l'unique contribution relative à la période moderne porte sur les voyageurs. La dernière contribution constitue un retour aux réalités du terrain et à l'époque contemporaine, puisqu'il s'agit d'un compte rendu des travaux archéologiques récents et en cours sur le site de la ville. L'ensemble ainsi proposé au lecteur est un simple état de chantier. Sa valeur essentielle est d'être le premier jalon d'un parcours de longue haleine[1].

---

[1] Même pour une simple diffusion électronique, un travail éditorial est nécessaire. Dans le cas présent, il a été effectué par C. Saliou, avec l'aide de B. Cabouret pour la plupart des contributions en français et la relecture de l'ensemble, et de W. Mayer pour les contributions de H. Pamir et de A. Goilav.

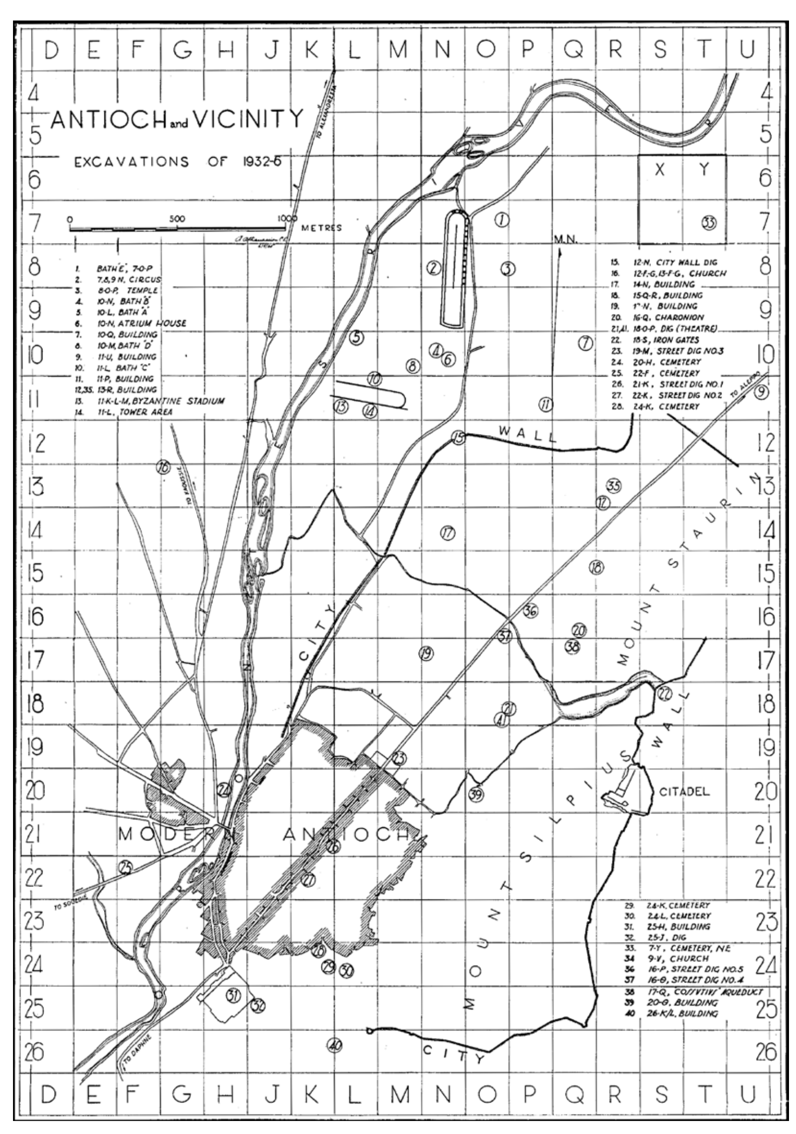


Fig. 1. Plan de situation des vestiges fouillés ou repérés entre 1932 et 1936. *Antioch-on-the-Orontes* II, Princeton/London/The Hague, pl. I, p. 215.

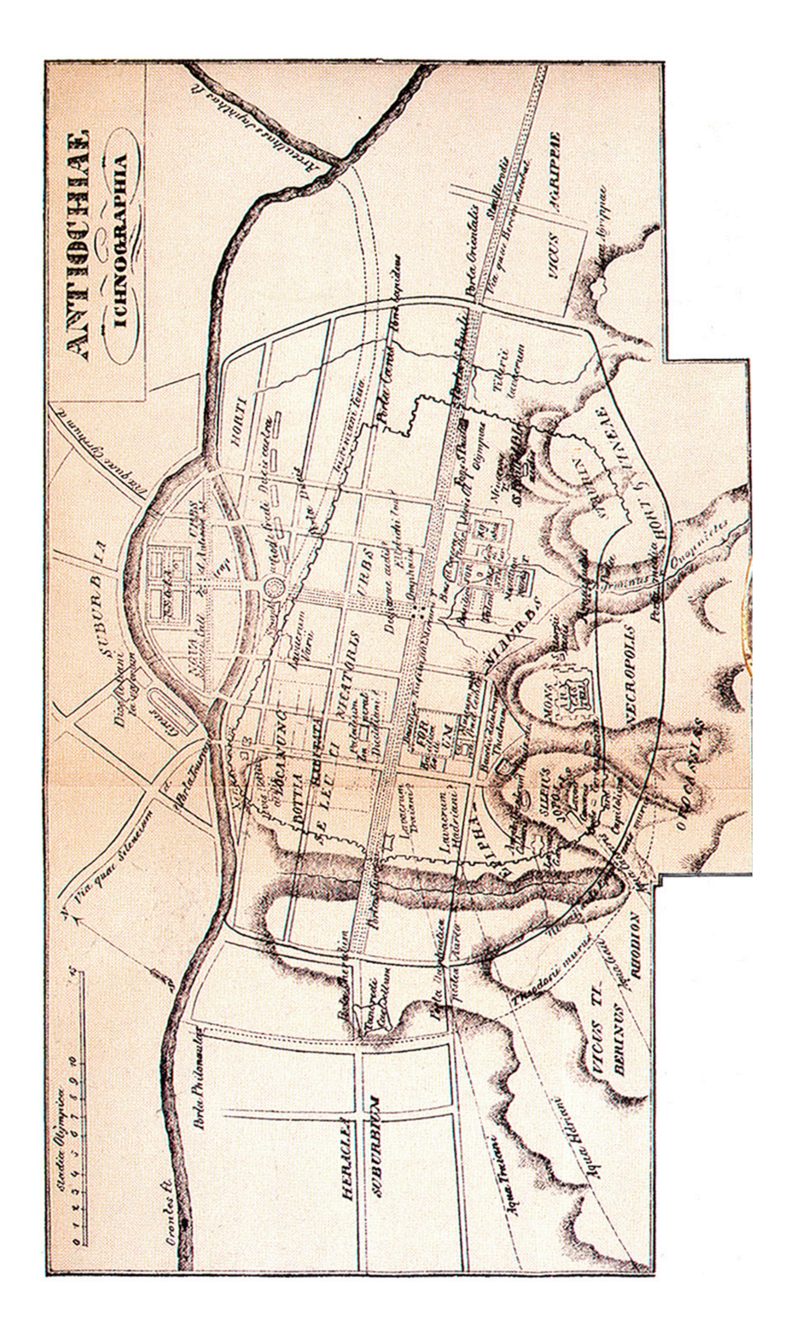


Fig. 2. Antioche, plan restitué (Müller 1839).

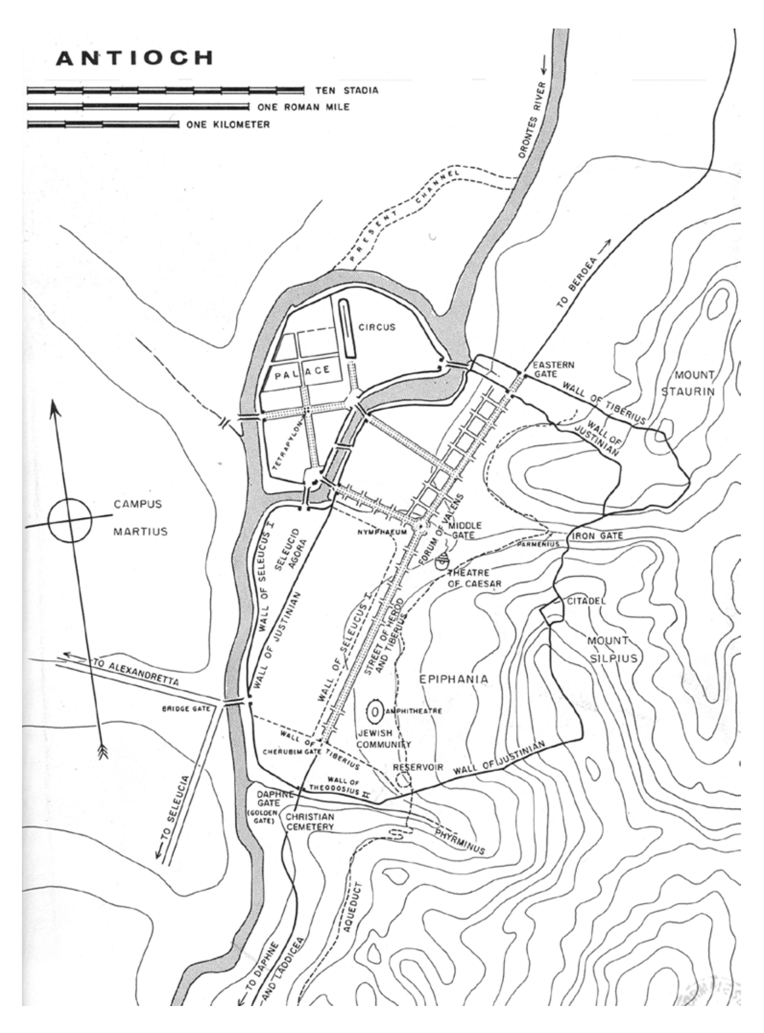


Fig. 3. Antioche, plan restitué (Downey 1961, pl. 11).

Bibliographie

Balty 1991

J.–Ch. Balty, *Curia ordinis. Recherches d'architecture et d'urbanisme antiques sur les curies provinciales du monde romain*, Bruxelles.

Bowersock 1994

G. W. Bowersock, « The search for Antioch. Karl Otfried Müller's *Antiquitates Antiochenae* », *Studies on the Eastern Roman Empire. Social, Economic and administrative history, religion, historiography*, Goldbach, p. 411-426.

Downey 1961

G. Downey, *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab Conquest*, Princeton.

Müller 1839

C. O. Müller, *Antiquitates Antiochenae,* Göttingen.

Saliou 2000

C. Saliou, « À propos de la *Taurianè pulè*. Remarques sur la localisation présumée de la Grande Église d'Antioche de Syrie », *Syria* 77, p. 217-226.

Triebel 2005

L. Triebel, « Die angebliche Synagogue der Makkabäischen Martyrer in Antiochia am Orontes », *Zeitschrift für antikes Christentum* 9, p. 464-495.

Annexe : présentation de la fiche type et exemples de fiches

On trouvera ici les documents envoyés aux participants au projet en septembre 2010. Les exemples de fiches ne sont fournis que pour illustrer la « fiche type » et nourrir une réflexion d'ordre méthodologique, les fiches elles-mêmes peuvent être lacunaires et incomplètes. Pour un commentaire critique et des propositions d'amélioration, voir la contribution de J.-M. Carrié. Pour d'autres exemples de fiches renseignées, voir la contribution d'A. Martin.

Présentation de la fiche (voir *infra* les exemples de fiches) :

Nom (lemme) (= « Entrée » du dictionnaire) : en français ; terme générique (ex : bain, porte…) + « nom propre ». Ex. : « porte du chien », « sanctuaire de … », etc. Le lemme correspond à la désignation habituelle dans la littérature savante moderne ou à la traduction de la désignation dans les sources antiques.

Autres désignations : il arrive que le même édifice ou lieu soit désigné de plusieurs façons différentes. Ces autres désignations sont indiquées ici (ex. : sanctuaire de Tychè). Cette rubrique évite de multiplier les entrées. Elle implique

parfois des décisions d'identification, éventuellement discutables.

Sources :

-Toutes les sources. Dans les rares cas où les sources relatives à un édifice sont très nombreuses, il faudra soit regrouper les références (par exemple, regrouper sur une même ligne, en leur affectant un unique numéro, toutes les références à un même discours de Libanios), soit les sélectionner (par exemple, pour le *bouleutèrion* ou le théâtre, ne citer que les textes qui permettent de préciser la localisation, la configuration, l'histoire architecturale, et les textes les plus pertinents pour la fonction de l'édifice).

-Les références sont classées par ordre chronologique des sources (quelle que soit la date de l'événement mentionné par la source : une référence de Malalas figurera toujours après une référence de Théodoret, même s'il s'agit du récit de fondation de la ville).

-Chaque référence est précédée d'un numéro d'ordre, permettant les renvois internes au sein de la fiche (NB : à l'usage, il s'avère qu'il faudra attendre pour les numéroter que toutes les sources aient été recensées et classées).

-Abréviations : il faudra définir des abréviations ou utiliser les abréviations d'ouvrages de référence (cf. Liddell-Scott pour les sources grecques classiques ? *ThLL* pour les sources latines ?… à compléter pour les autres sources.)

-Il semble utile dans certains cas d'ajouter une très brève citation : mot ou groupe de mots utilisé dans la source pour désigner le lieu ou l'édifice concerné.

Date de la première attestation.

Rubrique « sans nom » :

Ce cadre correspond au corps de la notice.

La notice doit être rédigée de la façon la plus simple et la plus objective possible (pour toute argumentation détaillée, discussion érudite ou réflexion historique de portée générale, renvoyer à l'introduction ou à une référence bibliographique).

Les sources doivent être indiquées (par un numéro renvoyant à la rubrique « sources », ou entre parenthèses pour d'éventuelles références complémentaires).

L'organisation de la notice est au choix du rédacteur et dépend de l'objet traité et des sources. Si les sources le permettent, trois points devront ou pourront être abordés :

-architecture et équipements ;

-fonction ;

-histoire et fonction mémorielle (si possible, faire la distinction entre les faits avérés et ce qui relève du discours mémoriel ou est invérifiable).

Localisation/données archéologique/identification à d'autres monuments :

-localisation : préciser la localisation indiquée par les sources ;

-données archéologiques : le cas échéant (aqueduc, bains, etc…) ;

-identification à un autre monument : au cas où un édifice ou un lieu a changé de nom ou de fonction.

Cette rubrique peut permettre d’établir un lien entre les périodes antique et médiévale par exemple.

Biblio et remarques complémentaires :

Cette rubrique permet de prendre en compte la dimension historiographique, ou de renvoyer à des travaux portant sur des aspects idéologiques ou institutionnels (dans le cas du théâtre, par exemple).

Deux exemples

nom (lemme) bain d’Hadrien

autres désignations

sources
[1] *P. Euphr*. 1, l. 1-2 (Ἀδριαναὶ θερμαί)
[2] Malalas, 11, 14, p. 278, 1. 1 Dindorf = p. 209, l. 77 Thurn (δημόσιον λουτρόν)
[3] Evagr. Scholast. *HE* 2, 12 (Ἀδριανοῦ [βαλανεῖον])

date de la première attestation 245

D’après Malalas, la construction de ces bains, par Hadrien, est associée à l’aménagement d’un aqueduc [2] ; siège des assises du gouverneur en 245 [1] ; destruction partielle lors du tremblement de terre de 458 [3].

localisation/données archéologiques/identification à d’autres monuments

Dans la →Vieille Ville [3].

biblio et remarques complémentaires

---

nom (lemme) bain de Trajan

autres désignations

sources
[1] Libanios, *Or*. 32, 2 (βαλανεῖον)
[2] Sévère, hom. 114
[3] Malalas 11, 9, p. 276, l. 1 Dindorf = p. 208, l. 39 Thurn (cf. p. 276, l. 12-p. 277, l. 7. Dindorf = p. 208, l. 50- p. 209, l. 65 Thurn) (δημόσιον, δημόσιον λουτρόν)
[4] Evagr. Scholast. *HE* 2 ,12 (3 : Τραϊανοῦ [βαλανεῖον])
[5] Lewis 1900, p. 70-76 (copié en 778 apr. J.-C.)
[6] *BHG* 2119e (Delehaye 1902, col. 553-556) (δημόσιον λουτρόν, λουτρόν)

date de la première attestation 387

Libanios désigne ce bain comme le bain « donné par Trajan à la cité » [1] ; d’après Malalas, la construction de l’édifice par Trajan aurait été associée à l’aménagement d’un aqueduc [3] ; l’édifice est partiellement détruit lors du tremblement de terre de 458 [4].
Dès le début du VIe s. au plus tard, la construction de l’édifice est associé au martyre de 5 chrétiennes, dont les cendres ont servi à fondre d’abord les chaudières des bains, puis un groupe statuaire les représentant [2-3, 5-6]

localisation/données archéologiques/identification à d’autres monuments

Dans la →Vieille Ville [3].

biblio et remarques complémentaires

Conception et mode de présentation des notices : pour une prise en compte de la dimension historiographique

Jean-Michel CARRIÉ
EHESS

Mon intervention se propose un objectif purement pragmatique : il faut dès le départ viser à l'uniformisation et à la cohérence des notices.

Logiquement, une telle communication aurait dû se placer à la fin du colloque. Toutefois, Catherine Saliou a pensé qu'en posant ces problèmes dès le début de notre rencontre, les réactions, objections, suggestions et compléments auraient pour s'exprimer la totalité de ces deux jours où nous sommes toutes et tous réunis.

La conception d'un Lexique de ce genre se heurte inévitablement au problème de la conciliation, autant que possible, des deux exigences opposées de concision et d'explicitation. Le premier choix à opérer est entre une présentation plus concise (qui se contente de donner les références bibliographiques permettant de compléter l'information documentaire et ses interprétations possibles) et une présentation plus développée, qui résume les débats historiographiques et arguments avancés pour ou contre les identifications topographiques.

Les répertoires topographiques déjà existants (Rome, Constantinople) concernent des villes autrement mieux documentées, où le nombre de lemmes est beaucoup plus important. Dans ces Répertoires, la place est chère, la concision est de rigueur. Le cas est différent pour Antioche qui – vu sa relative pauvreté en vestiges fouillée et étudiés — devrait ouvrir plus de possibilités. Il ne s'agit pas pour autant d'être prolixe. Il me semble toutefois que nous pouvons à la fois :

– nous concerter sur des modes économiques de présentation et de rédaction ;

– trouver le moyen de répondre déjà aux besoins des lecteurs qui consulteront le répertoire sans avoir à rechercher ailleurs des compléments.

Naturellement, ces choix ne peuvent être arbitrés qu'en examinant des projets de lemme concrets et précis.

Les propositions que je vous présente ici ne veulent être rien d'autre qu'une contribution à un travail de réflexion que nous avons à mener collectivement et qu'elles espèrent stimuler et intensifier, quitte à ce que ce soit pour prendre des directions totalement opposées.

Je suis, par contre, convaincu que nous devrons nous mettre le plus tôt possible d'accord sur les solutions à retenir, afin que chacun puisse commencer à rédiger ses lemmes suivant un mode de présentation uniformisé. Auteurs de lemmes et éditeurs du volume ne pourront qu'y trouver avantage.

Catherine nous a déjà proposé une trace de ce protocole de présentation des fiches. Je renvoie donc ici au texte de Catherine Saliou, « Présentation de la fiche[1] », en me contentant de présenter mes remarques personnelles.

Mes observations personnelles

A) La « Date de la première attestation » me paraît faire partie intégrante du lemme, dont elle pourrait constituer le point de départ.

B) « Les références sont classées par ordre chronologique des sources (quelle que soit la date de l'événement mentionné par la source : une référence de Malalas figurera toujours après une référence de Théodoret, même s'il s'agit du récit de fondation de la ville) » : oui, si l'on parle d'une liste des références documentaires précédant la notice proprement dite. Il me semble, par contre, que l'ordre de succession chronologique devrait être observé dans la rédaction du lemme, qui retracera, chaque fois que possible, l'histoire du monument depuis la plus ancienne jusqu'à la plus tardive des informations le concernant.

[1] Ce texte figure en annexe de l'introduction aux actes des journées d'études.

C) Il me semble qu'il y a une bonne part de répétition entre la rubrique « Localisation/données archéologique/identification à d'autres monuments » et la rubrique « Données archéologiques posant le problème de leur identification avec un monument ». Je me demande s'il ne deviendrait pas artificiellement contraignant d'en faire deux champs séparés, alors que les arguments seront inévitablement invoqués dans la discussion sur l'un et l'autre de ces deux aspects.

D) « Bibliographie et remarques complémentaires »

Je ne suis pas certain que bibliographie et remarques complémentaires soient fongibles dans une seule et même rubrique des lemmes. De plus, la bibliographie me paraît devoir intervenir dans le corps même de la notice, de la façon que je proposerai plus loin.

E) Le problème des monuments dégagés par les fouilles qui ne sont pas identifiables à ceux dont nous parlent les textes.

La confrontation entre ces deux séries documentaires donne lieu à une constatation décourageante, exprimée tout particulièrement à propos des pas moins de douze édifices thermaux dégagés par les fouilles : « aucun d'eux ne peut être sûrement identifié avec un bain mentionné dans les sources littéraires » (Yegül 2000[1], p. 150). La double liste qui accompagne sa figure 1 (p. 147) des « Baths excavated by the Princeton expedition » et « Baths mentioned in Malalas » constitue un assourdissant dialogue de sourds.

De même, si l'on prend la carte 11 de Downey, « Restored plan of Antioch based on the literary texts and the excavations », la liste des recoupements se limite à 16 édifices ou dispositifs monumentaux :

– des portes : porte est, porte de fer, porte du pont, porte de Daphné, porte Chérubim ;

– les remparts : de Séleucus Ier, de Tibère, de Justinien, de Théodose II ;

– le tétrapyle de l'île ;

– le forum de Valens ;

– le nymphée ;

– les grands édifices de spectacles : cirque, théâtre de César, amphithéâtre ;

[1] F. Yegül, « Bath and bathing in Roman Antioch », *Antioch : the lost ancient City* (éd. Chr. Kondoleon), Princeton, 2000, p. 146-153.

– l’aqueduc.

On notera que sur cette carte figure aussi le Palais, bien qu’au dire des fouilleurs aucun vestige directement attribuable au Palais n’ait été identifié, comme le signale Downey lui-même (1961, p. 320, n. 13). Downey se fonde ici sur les indications concordantes de Libanios et de Théodoret, puis procède par exclusion en situant le palais dans le quart nord-ouest de l’île non fouillé, puisque rien n’a été trouvé dans le quart sud-ouest fouillé.

Il me paraît donc inévitable de devoir faire voisiner des lemmes du type « thermes d’Agrippa », « temple de Zeus Olympien », « Mouseion », « Caesareum », « Villa d’Ardaburius », « Maison de Léontios, d’Hélias, de Majorinus », « Église de saint Babylas » et des lemmes du type « thermes A, B, C », « House A », « Atrium House », « Byzantine stadium ».

F) Présentation des références bibliographiques.

Peut-on traiter également les références de base, qui reviennent constamment ou, en tout cas, souvent, et les références qui ne concernent qu’un seul site ou monument ?

– Pour les premières, une référence abrégée s’impose : auteur(s) / année (même si c’est un article dans un colloque ou ouvrage collectif), renvoyant à une liste bibliographique générale.

– Pour la deuxième catégorie (référence concernant un seul site ou monument), ne serait-il pas préférable de donner la référence intégralement dans le lemme (l’entrée) où elle a sa place, afin de ne pas en encombrer la liste bibliographique générale qui serait brouillée par la surabondance et la dispersion des titres ?

– Premier exemple : l’ « Atrium House ».

Kondoleon (C.) - Becker (L.) - Michaelides (D.), « New findings from the Atrium House triclinium in Antioch-on-the-Orontes (Turkey) », in Morlier (H.), éd., *Colloque international pour l’étude de la mosaïque antique et médiévale*, IX (CEFR 352), Rome, 2005, p. 427-433.

Cette référence me paraît n'avoir de justification qu'à propos du lemme de l' « Atrium House » fouillée en 1932, où elle devrait donc figurer *in extenso.*

Par contre, seront indiquées par une abréviation renvoyant à la bibliographie générale les références suivantes :

Antioch Excavations, I, p. 42-48, où cette *domus* n'a pas encore de nom de baptême mais est décrite comme « a house of the late first century after Christ ... partly beneath a late Roman bath (B) ». La villa a été plus tard redatée du II[e] siècle ap. J.-C : cf. Musée du Louvre, Antiquités grecques, étrusques et romaines, N° d'entrée MND 1945 (n° usuel Ma 3443). Entre 115 et 150 ap J.-C.

(dans la bibliographie générale : *Antioch Excavations*, I = *Antioch-on the-Orontes*, I. *The Excavations of 1932*, Elderkin (G. W.), éd., Priceton, 1934).

Levi 1947

(dans la bibliographie générale Levi 1947 = Levi (D.), *Antioch Mosaic Pavements*, Londres, Princeton University Press, 1947).

Baratte 2000

(dans la bibliographie générale, Baratte 2000 = Baratte (F.), *Catalogue des mosaïques romaines et paléochrétiennes du musée du Louvre*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 2000, p. 87-92, n. 43, fig. 83 85).

Dobbins 2000, p. 51-61

(dans la bibliographie générale, Dobbins 2000 = Dobbins (J. J.), « The Houses at Antioch », in *Antioch, The Lost Ancient City* 2000.

et *Antioch, The Lost Ancient City* 2000 = Kondoleon (C.), éd., *Antioch, The Lost Ancient City*, *Catalogue of Exhibition October 7, 2000-February 4, 2001, Worcester Art Museum (Massachusetts)*, Princeton, 2000).

Kondoleon 2000, p. 66-71 = Kondoleon (C.), in *Antioch, The Lost Ancient City* 2000.

– Deuxième exemple : Le cirque.

référence bibliographique abrégée : *Antioch Excavations*, I, p. 34-41.

Mais l'ouvrage de référence sur les hippodromes, J. H. Humphey, *Roman circuses. Arenas for Chariot Racing*, Berkeley-Los Angeles, 1986, n'est pas spécifique de la bibliographie antiochienne puisqu'il traite de tous les hippodromes connus dans le monde romano-byzantin, dont Antioche aux p. 631-632. Cet ouvrage n'a donc pas de raison de figurer dans la bibliographie de référence, mais trouvera sa place uniquement dans le lemme « Hippodrome ».

Quant à un titre comme Casella (M.), « Les spectacles à Antioche d'après Libanios », *AnTard,* 15, 2008, il me semble qu'il a plutôt sa place dans la bibliographie d'un chapitre introductif consacré aux édifices de spectacles ; de même Soler (E.), « Les acteurs d'Antioche et les excès de la cité au IVe siècle ap. J.-C. », in *Le statut de l'acteur dans l'Antiquité grecque et romaine*, *Actes du Colloque de Tours (2002)*, Tours 2004, p. 251-272.

G) Unification des titres de lemmes se rapportant à un même type d'édifice.

Par exemple, on utilisera ou « Thermes » ou « Bain » (si l'on trouve que « thermes » fait trop romain et ne convient pas aux bains de type grec) mais ou l'un ou l'autre (il faudra choisir) et, de toute façon, à l'exclusion de « *balaneion* », « *loutron* », etc.

H) Style de rédaction des lemmes.

Afin d'éviter la sécheresse d'une présentation impersonnelle et illusoirement « objective », je propose d'adapter aux monuments et sites urbains d'Antioche le style employé par la *Prosopography of the later Roman Empire*, qui peut être défini comme un « discours narrativisé » : j'entends par là à la fois une narrativisation – sobre – du matériau documentaire (historique de la découverte des vestiges, ou circonstances dans lesquelles les textes nous les font connaître, etc.) et une narrativisation – discrète – du raisonnement relatif aux sources. Pour mieux me faire comprendre et donner, en même temps, une recette simple qui ramène à ses justes proportions ce que l'expression de « discours narrativisé » pourrait avoir d'inquiétant pour qui n'est pas rompu à la sémiotique litté-

raire, il s'agit de proscrire, autant que possible, les verbes et constructions impersonnels et de privilégier la construction personnelle sujet-verbe, afin d'incarner le discours scientifique au lieu de le désincarner. On devrait s'efforcer de construire, à partir de monuments ou de structures urbanistiques, des objets de discours qui soient en même temps des êtres de discours comme peuvent l'être – plus aisément, j'en conviens – les personnages d'une prosopographie. Cette « narrativisation » me paraît indissociable de la prise en compte de la dimension historiographique qui devrait présider à la conception de l'ouvrage. Faire le point sur ce que nous pouvons savoir aujourd'hui de la topographie d'Antioche est, en effet, l'illustration sur le sujet ainsi circonscrit du mouvement perpétuel de la recherche historique, archéologique et philologique. Cet aspect d'aventure intellectuelle continue, indifférente à la recherche du sensationnel mais patiemment têtue, il ne serait pas mauvais qu'il transparaisse dans le style même de rédaction des lemmes.

I) Langue des citations.

Des citations, aussi brèves que possible mais aussi longues que nécessaire, nourriront les lemmes. La question est de savoir si elles seront données en traduction française ou dans la langue originale. Le genre Lexique ou Répertoire excluant les notes infrapaginales, nous serons en effet privés de l'échappatoire consistant à donner une traduction dans le texte principal et, en note, l'original correspondant. À la question, irritante au plus haut point, de décider s'il faut ou non faire le sacrifice du grec ou du latin, la réponse dépend en grande partie du public que nous voulons toucher. Si nous limitons celui-ci aux seuls spécialistes, il est bien évident que les citations doivent se faire en langue originale, encore que les jeunes archéologues, *a priori* définissables comme des « spécialistes » en même temps que comme des lecteurs potentiels de notre Lexique antiochien, soient de moins en moins formés à lire du grec, pour ne pas dire du latin. Personnellement – mais cet avis n'engage que moi –, je serais favorable aux citations traduites en français pour le latin et le grec, ne serait-ce que parce que si on pose la question pour le syriaque ou l'arabe, même les latinistes et les hellénistes rejetteront l'idée de citer des textes dans ces langues : or, il n'y a pas de raisons de distinguer entre langues citables et langues non citables. Une option aussi mutilante pourrait du moins trouver un correctif partiel par l'intercalation entre parenthèses dans la citation traduite des termes et expressions essentiels en langue originale (et cette fois, pour le syriaque et l'arabe

comme pour le grec et le latin), ce qui pourrait satisfaire à la fois les besoins des spécialistes et des non-spécialistes, des connaisseurs et des non connaissseurs des langues anciennes. Un tel parti s'imposerait tout particulièrement pour les textes épigraphiques. L'essentiel est d'éviter en tout cas la translittération des noms propres ou des termes techniques qui, pour ce type d'ouvrage, cumulerait tous les inconvénients.

Telles sont les questions de choix éditorial qui me sont venues à l'esprit, sur lesquelles il conviendra de nous mettre d'accord entre collaborateurs de cette entreprise collective avant même de nous atteler au travail de rédaction des fiches afin d'éviter de devoir sans cesse remettre sur le métier notre ouvrage.

Les sources antiques : esquisse de présentation générale

Catherine SALIOU
Université Paris 8

Parmi les sources de l'histoire du paysage urbain d'Antioche sur l'Oronte se distinguent quelques auteurs majeurs, qui sont parfois aussi, comme Libanios, des acteurs de l'histoire d'Antioche, et dont la période d'activité se situe entre le IVe s. et le VIe s. apr. J.-C. : Libanios, Jean Chrysostome[1], Théodoret[2], Sévère[3], Malalas[4]. L'attention qu'il convient de leur porter ne doit pas faire négliger le reste de la documentation. L'objectif des lignes qui suivent est donc de proposer une présentation d'ensemble de l'apport des sources antiques à la connaissance de l'histoire de l'espace urbain d'Antioche. Cet exposé sera limité aux textes. Je signale cependant l'intérêt des sources iconographiques, et en même temps le caractère problématique de certaines d'entre elles[5]. L'étude de M. Meyer sur la Tychè d'Antioche a rappelé quel peut être l'apport des monnaies et des gemmes pour l'étude des statues et de leur environnement immédiat[6]. En revanche, bien que la bordure topographique de la mosaïque de Yaqto[7] ait parfois été utilisée comme un document sur les monuments et la vie urbaine à Antioche[8],

[1] Voir les contributions de C. Saliou, M. Casella, A. Pellizzari et W. Mayer.

[2] Voir la contribution d'A. Martin.

[3] Voir la contribution de Fr. Alpi.

[4] Voir les contributions de J. Beaucamp et S. Agusta-Boularot.

[5] On exclura définitivement du corpus documentaire le textile orné de représentations d'églises couramment désigné comme le *Danielstoff,* qui a pu être décrit comme « un témoignage sur les églises d'Antioche » (Gatier 1988), mais dont il a été montré il y a déjà plusieurs années qu'il ne peut pas en aucun cas jouer ce rôle (Papaconstantinou 2000 ; Schrenck 2002 ; Stein 2002).

[6] Meyer 2006.

[7] Cf. Lassus 1934 ; Levi 1947, I, p. 326-337, II, pl. LXXIX-LXXX ; Cimok 2000, p. 254-274.

[8] Ex. : Downey 1961, p. 659-664.

il faut souligner que parmi les éléments qui y sont figurés, les seuls qui sont localisés de façon certaine, grâce aux légendes qui accompagnent les vignettes, se situent, non à Antioche même, mais à Daphné. Je rappelle aussi d'emblée, pour ne plus y revenir faute de compétence de ma part, l'existence d'une description d'Antioche par un voyageur chinois, utilisée par Gl. Downey à partir de la traduction de Fr. Hirt[1], et qu'il faudra aussi prendre en compte. Je me limiterai pour l'essentiel aux sources textuelles latines et grecques, en renvoyant, pour les sources traduites en syriaque, à la contribution de Fr. Alpi. Je distinguerai, tant bien que mal et en pleine conscience du caractère arbitraire de toute classification, les sources documentaires, les sources narratives du Haut Empire, la tradition érudite et les textes de l'Antiquité tardive.

1. Les sources documentaires

Sous l'appellation générique de « sources documentaires », on regroupera ici documents papyrologiques, inscriptions et quelques textes transmis par la tradition littéraire mais qui peuvent émaner — ou ont été rédigés de façon à paraître émaner— de documents d'archives.

Le « Papyrus de Gourob[2] » (246 av. J.-C) est apparemment la seule source écrite sûrement datable de l'époque hellénistique fournissant une indication relative à un élément concret de l'espace urbain d'Antioche. Il s'agit de la mention d'une porte de la ville, sans indication de son nom ni de sa localisation exacte[3]. Environ 500 ans plus tard, les Thermes d'Hadrien sont mentionnés dans le *P. Euphrat.* 1 comme le lieu où le gouverneur de la province tient ses assises[4]. Malalas mentionne la construction à Antioche de nombreux établissements thermaux dont le plus ancien serait dû à Jules César, mais il écrit au VIe s. La source textuelle la plus ancienne sur les bains antiochéens est donc constituée par ce parchemin, daté de 245 apr. J.-C. Ce document confirme l'indication de Malalas relative à la construction de thermes à Antioche par

[1] Downey 1953, cf. Hirt 1885.

[2] Pour le texte, cf. Holleaux 1906 ; *W. Chr.* 1 ; *FgrH* II B, n° 160 ; Piejko 1990. Le texte relate un épisode de la IIIe guerre syrienne daté de 246 et a été rédigé peu de temps après les événements qu'il rapporte.

[3] Col. III, l. 19-20.

[4] Feissel et Gascou 1995, n° 1, p. 67-84.

Hadrien, signale l'usage administratif et judiciaire de l'édifice, et en fournit la désignation officielle[1].

Les inscriptions trouvées à Antioche sont peu nombreuses mais riches en indications directes ou indirectes sur l'espace urbain antiochéen. On ne dira jamais assez l'importance des deux stèles conservées de la série qui jalonnait le « Canal des Foulons ». Ces deux inscriptions, qui figurent parmi les textes les plus anciens relatifs à la topographie d'Antioche (73-74 apr. J.-C.), ont le double intérêt de livrer des listes d'îlots, avec leurs noms, et de documenter le creusement d'un canal, dont sont précisées la localisation et la fonction[2]. Elles forment une source essentielle pour toute réflexion sur l'organisation et l'évolution de l'espace urbain antiochéen au Ier s. apr. J.-C. Plusieurs autres documents méritent d'être pris en compte. Le nom « Cossutius » a été tracé deux fois sur la paroi intérieure de l'un des aqueducs repérés à Antioche[3]. Gl. Downey a voulu en tirer une indication chronologique permettant de dater l'aqueduc de l'époque hellénistique[4]. Cossutius est en effet le nom de l'architecte chargé par Antiochos IV Épiphane de la construction du temple de Zeus Olympien à Athènes[5]. Il convient toutefois d'être prudent car le nom lui-même n'est pas rare[6]. De plus il ne s'agit pas d'une inscription officielle et rien n'indique que le nom ainsi tracé soit celui d'un architecte qui serait le concepteur de l'aqueduc. Les inscriptions sur mosaïque de l'Antiquité tardive trouvées *in situ*, en raison même de leur intégration à un contexte architectural ou topographique défini, sont des documents sur l'espace urbain, dans la mesure où elles permettent d'identifier la fonction d'un édifice ou d'en dater la construction ou la restauration, qu'il s'agisse des dédicaces de l'église de Kaoussié[7], de l'inscription de restauration du « Bain F[8] », ou de l'inscription du *triclinion* de Megas, Jean et Anthoussa[9]. Parmi les tablettes de défixion

---

1 Pour des études plus détaillées et une démonstration de l'apport d'une exploitation systématique de la documentation textuelle à la connaissance du parc thermal d'Antioche, voir Saliou à paraître (a).

2 Feissel 1985 (*SEG* 35, 1483).

3 Downey 1938, p. 160-161 ; Campbell 1938, p. 205-206 ; *IGLS* III, 1, 825.

4 Downey 1938, p. 160-161 ; Downey 1951, p. 175 ; Downey 1961, p. 103.

5 Cf. Vitruve VII, pr., 15-17.

6 Sur la diffusion de ce gentilice, cf. Rawson 1975 ; Torelli 1980.

7 Lassus 1938, p. 38-42 ; *IGLS* III, 1, 774-778.

8 Downey 1941, p. 84 89, n° 112 ; *IGLS* III, 1, 786 ; cf. Feissel 2006, n° 585.

9 *IGLS* III, 1, 770.

retrouvées à Antioche, trois au moins, dont deux sont encore inédites à ma connaissance, sont d'un apport majeur, puisqu'elles mentionnent le quartier où vit l'individu visé[1], et, semble-t-il, la localisation de son étalage[2]. Enfin les inscriptions honorifiques, dont on déplore au reste la rareté, peuvent mériter d'être prises en compte dans la mesure où elles signalent la présence dans l'espace urbain de la statue du dédicataire.

Certains textes, transmis par la tradition littéraire, se présentent comme des copies de documents officiels ou de pièces d'archives. Dans la *Vie* de Sylvestre du *Liber Pontificalis*, qui aurait été rédigée sous le règne de Constance, figure une liste de biens sis à Antioche et dont les revenus sont attribués à Saint-Pierre de Rome[3]. Cette liste comporte des noms de quartiers (outre la transcription en latin, sous la forme *Caene*, du nom de la Ville Neuve[4], y figurent l'unique attestation du quartier d'*Afrodisias* et la plus ancienne attestation du quartier du *Kerateion*, dans l'expression « *balneum in Cerateas*[5] ») et des noms de biens immobiliers et fonciers : une *domus Datiani* et un *hortus Maronis*. Un bref document conservé parmi les œuvres d'Athanase, rendant compte des démarches entreprises à Antioche auprès de Jovien par des opposants à l'évêque d'Alexandrie[6], comporte la plus ancienne mention d'une porte désignée comme la *Porta Romanèsia,* ainsi qu'une mention du champ de manœuvres, désigné comme le *kampos*. On associera à ces textes, dans un registre différent, le *martyrologium Syriacum*[7], traduction résumée en syriaque d'un original grec composé à Nicomédie peu après 362. Un martyrologue est « une liste de saints d'après les anniversaires qui ont coutume d'être célébrés dans les églises[8] » et constitue donc une compilation des calendriers martyriaux, eux-mêmes à usage pratique, de diverses églises. Le *martyrologium Syriacum* comporte la mention

1 Hollmann 2011 (p. 159, l. 10-11). Le même quartier est mentionné dans une autre tablette encore inédite (Inv. 4740-I130d, cf. Hollmann 2011, p. 157, n. 4).

2 Cette indication figure, d'après les descriptions préliminaires, sur la tablette Inv. 4740-I130d, encore inédite (cf. Heintz 2000, p. 166 et fig. 51, p. 164 ; Jordan 2000, p. 28, n° 110).

3 *Liber Pontificalis* XXXIIII (Siluester), éd Duchesne, I, p. 177, l. 6-15 ; sur la datation, cf. Davis 1989, p. xix-xx.

4 Sur la Ville Neuve, cf. Saliou 2009, p. 236-240.

5 Voir Poccardi 2009.

6 Ps.-Athanase, *Petitiones Arianorum*, *PG* 26, 820 824. (cf. Saliou 2009, p. 244-245, et ci-après la contribution d'A. Martin).

7 Lietzmann 1911, p. 7-15 ; Nau 1915, p. 5-26 ; cf. Aigrain 2000, p. 23-26.

8 Aigrain 1980, p. 9.

d'un culte des Maccabées rendu dans le quartier du *Kerateion*. Cette indication, sensiblement contemporaine de celle qui figure dans le *Liber Pontificalis*, confirme l'usage du toponyme *Kerateion* au début de la seconde moitié du IVe s. ; il s'agit également de la plus ancienne attestation du culte chrétien des Maccabées à Antioche.

2. Les historiens du Haut Empire

Compte tenu de l'importance d'Antioche, tous les historiens — ainsi que Strabon dans sa *Géographie* (16, 2, 4-5) — y font allusion et comportent de façon ponctuelle des indications plus ou moins précises et toujours précieuses. Par contraste avec Malalas[1], des auteurs comme Tite-Live, Flavius Josèphe ou Dion Cassius ont une rassurante réputation de sérieux. On recueillera donc avec gratitude les indications qu'ils fournissent à propos de l'espace urbain antiochéen[2]. Leur intérêt pour notre propos vient cependant moins de leur volonté affichée de recherche de la vérité que de leur position chronologique propre : ils relatent souvent des événements dont ils sont contemporains ou proches dans le temps, en s'appuyant sur des témoignages ou des sources vérifiables, et en sachant que leur récit peut être contrôlé ou critiqué. Les plus anciennes mentions de la rue principale[3], de l'agora[4] (désignée comme « agora tétragone » et sommairement décrite) et du théâtre[5] d'Antioche apparaissent ainsi dans la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe. Les indications relatives à l'agora et au théâtre figurent dans le récit d'épisodes survenus en 67 et 70 apr. J.-C., donc quelques années seulement avant la rédaction de la *Guerre des Juifs* : cette proximité chronologique est un gage de fiabilité. La mention du théâtre comme lieu d'assemblée du peuple est confirmée par un passage des *Histoires* de Tacite[6] relatif à un épisode de 69 apr. J.-C.

---

1 Voir ci-après la contribution de S. Agusta-Boularot.

2 Sur le récit par Dion Cassius du tremblement de terre de 115 apr. J.-C., cf. Saliou 2009, p. 246 ; Saliou à paraître (b).

3 Jos. *BJ* 1, 425 (cf. Jos. *AJ* 16, 148).

4 *BJ* 7, 55 ; 61. Le forum est également mentionné par Tacite comme le lieu d'exposition du corps de Germanicus en 19 apr. J.-C. (Tac. *Ann.* 2, 73, 5). Le témoignage de Tacite a permis de restituer la mention du forum d'Antioche dans le texte mutilé du décret du sénat de Rome sur les honneurs funèbres de Germanicus (*Tabula Siarensis*), de peu postérieur à sa mort.

5 Jos. *BJ* 7, 47-48.

6 Tac. *Hist.* 2, 80.

Les indications concernant la période hellénistique doivent être appréciées au cas par cas. On se contentera ici de deux exemples.

Tite-Live attribue à Antiochos IV Épiphane la construction à Antioche d'un temple de Jupiter Capitolin[1]. On peut se demander si l'épithète de « Capitolin » correspond à une traduction approximative en latin, par Tite-Live ou sa source, de l'épiclèse du dédicataire du temple antiochéen. On relèvera que le temple construit par le même Antiochos IV à Athènes est dédié, toujours d'après Tite-Live, à Jupiter Olympien : le Padouan distingue donc bien les deux épiclèses. Surtout, on rapprochera de son témoignage la mention par Malalas de travaux de construction de Tibère relatifs à un temple de « Zeus Capitolin » à Antioche[2]. On en déduira que Zeus/Jupiter a bien eu à Antioche un temple où il était adoré comme « Capitolin », que Tibère l'a plutôt restauré que fondé, et l'on sera aussi conduit à s'interroger sur le rôle de « double » d'Antiochos IV qui est ainsi attribué à Tibère dans le récit de Malalas. L'enquête sur un édifice et les modalités de son apparition dans les sources débouche donc sur une interrogation sur les sources elles-mêmes, les liens qui les unissent et le cas échéant leur logique narrative propre.

Flavius Josèphe, relatant une émeute survenue en 144 av. J.-C., décrit le contexte urbain du palais, dont il ne précise toutefois pas la localisation[3]. Il convient de se demander s'il s'agit d'un récit topique, répondant à un schéma conventionnel, d'un récit inspiré par l'état du quartier d'un éventuel palais au Ier s. apr. J.-C., à l'époque où écrit Flavius Josèphe, ou enfin d'un récit fidèle à une source ancienne et permettant ainsi de se faire une idée du palais et de la ville à l'époque hellénistique.

3. Tradition érudite : grammairiens et lexicographes

L'étude de la tradition érudite peut permettre de mettre en évidence la relative ancienneté de certains toponymes et des récits qui leur sont associés. L'usage de ces sources est cependant délicat, voire périlleux et implique une réflexion préalable sur les conditions de transmission, d'élaboration et d'édition de ces textes.

1 Liv. 41, 20, 9.

2 Malalas 10, 10, p. 234, l. 10 Dindorf = p. 178, l. 44-45 Thurn.

3 *AJ* 13, 136-139.

Libanios évoque à deux reprises le faubourg de Méroé, situé à l'est d'Antioche, et ce nom apparaît également, sous diverses formes, dans diverses recensions de la *Vie de Syméon le Stylite*[1]. Hérodien le Grammairien, actif sous les règnes d'Antonin et de Marc-Aurèle, et qui puise lui-même à des sources antérieures, indique que Méroé est, entre autres, le nom d'un faubourg situé à l'ouest d'Antioche[2]. Son témoignage permet ainsi de faire remonter la date de la première attestation de ce nom du milieu du IVe s. au milieu du IIe s. apr. J.-C. De même, le nom utilisé par Libanios pour désigner le village fondé par les Argiens à la recherche d'Io – Iônè[3] – , est cité par Hérodien[4]. Il faut prendre garde toutefois au fait que l'édition de référence de l'œuvre de ce grammairien date de 1870[5] et que le texte de ses ouvrages est restitué à partir de citations ou de résumés de date plus tardive. Le texte du *peri parônumôn* en particulier, d'où provient l'une des deux mentions d'Iônè, est presque entièrement tiré des *Ethnika* d'Étienne de Byzance, traité composé au VIe s., et qui n'est au reste connu que par un épitomè et par les citations qu'en a fait, au XIVe s., Eustathe de Thessalonique. La poursuite de l'entreprise de réédition des *Ethnika* dans le *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, sous la direction de M. Billerbeke, permettra assurément d'utiliser de façon à la fois plus critique et plus assurée le texte d'Hérodien, en attendant une réédition de ce dernier.

4. Auteurs et textes de l'Antiquité tardive

Éloquence et homilétique, correspondance, histoire et chronique

La description par Eusèbe de Césarée de la « Grande Église » d'Antioche est le point de départ de l'étude d'A. - M. Goilav. Les sources sont plus nombreuses à partir du milieu du IVe s. Les deux grands auteurs antiochéens du IVe s., Libanios et Jean Chrysostome, font l'objet ci-après de contributions spécifiques. Leur importance ne doit toutefois pas empêcher d'apprécier à leur juste valeur les apports d'autres auteurs. L'historien Ammien Marcellin, antiochéen d'origine, et qui relate des

[1] Lib. *Or.* 5, 42-43 ; *Or.* 11, 59-65 ; sur le témoignage des différentes versions de la *Vie de Syméon le Stylite*, cf. Festugière 1959, p. 370.

[2] Hérodien le Grammairien, éd. Lentz, 1, p. 306, l. 10-11 (*De prosodia catholica*).

[3] Lib. *Or.* 11, 51 ; 61 ; 68 ; 91.

[4] Hérodien le Grammairien, éd. Lentz, 1, p. 337, l. 8 (*De prosodia catholica*) ; 2, p. 867, l. 33 (*Peri parônumôn*).

[5] Lentz 1867-1870.

événements dont il est contemporain, est un témoin particulièrement précieux, même si les indications qu'il fournit restent ponctuelles[1]. Les apports de Jérôme, qui a séjourné à Antioche, sont multiples et importants : dans sa Chronique, il mentionne la construction de thermes par Septime Sévère, confirmant ainsi une indication de Malalas[2] ; la mention de la *porta Daphnitica*, associée à celle du *koimètèrion*, dans le *De uiris illustribus*[3], daté de 392, est la plus ancienne mention d'une porte ainsi désignée, ménagée, donc, dans le rempart du IVe s., avant l'extension des remparts par Théodose II ; la désignation des Méléciens comme les *campenses*, dans la Correspondance, confirme à la fois l'usage du mot *campus/kampos* pour désigner le champ de manœuvres et l'utilisation de cet espace par les partisans de l'évêque Mélèce[4]. Les indications du pseudo-Hégésippe et d'Eunape de Sardes[5] confirment celles de Libanios et d'Ammien Marcellin sur la situation du théâtre dans l'espace urbain et sur son rôle de point d'ancrage du souvenir d'une incursion des Perses[6]. Le témoignage d'Augustin, évêque d'Hippone, constitue une pièce maîtresse dans le raisonnement de L. Triebel visant à démontrer que l'église des Maccabées n'est pas une ancienne synagogue[7].

Parmi les auteurs du VIe s., une contribution aurait pu être consacrée à Procope, source essentielle sur les fortifications et l'oronymie d'Antioche au moment du raid perse de 540 et sur les travaux de reconstruction de Justinien[8]. De même, si les historiens ecclésiastiques du Ve s. sont étudiés ci-après par A. Martin, Évagre le Scholastique, qui rédige son *Histoire Ecclésiastique* à la fin du VIe s., aurait pu lui aussi faire l'objet d'une étude détaillée, car il confirme, précise ou complète sur bien des points les indications fournies par d'autres sources[9]. L'historien Jean d'Antioche, qui écrit au VIe s. ou au début du VIIe s., est le seul auteur à mentionner un temple de Trajan, transformé d'après lui en bibliothèque

1 Ex. : sur le *Tycheion*, 23, 1, 6 ; sur le Bain de Valens, 31, 1.

2 Saliou à paraître (a), tableau 2, n° 13.

3 *De uiris illustribus* 16. Sur le *koimètèrion*, voir ci-après la contribution d'A. Martin.

4 Jer. *ep.* 15, 3 ; voir ci-après la contribution d'A. Martin.

5 Ps.-Hegesipp. 3, 5, 2 ; Eun. *VS* 6, 5.

6 Libanios *Or.* 24, 38 ; Ammien Marcellin 33, 5, 3.

7 Triebel 2005.

8 Cf. sur la « Porte de fer », Brands 2009 ; sur les reliefs dominant Antioche et leurs désignations, Saliou à paraître (b).

9 Par exemple, sur l'apport de l'œuvre d'Évagre à la connaissance des bains d'Antioche, cf. Saliou 2004, p. 292, p. 306, n° 28 ; Saliou à paraître (a), tableau 2, n° 8-9, 13, 22-23, 34.

par Julien[1]. Les contours et la datation de l'œuvre de Jean d'Antioche, qui n'est connue que de façon fragmentaire, font l'objet d'un vif débat, marqué notamment par la publication récente de deux éditions concurrentes[2]. Il est à craindre qu'il ne faille prendre position dans ce débat.

Il convient enfin de ne pas négliger l'apport des compilations ou des chroniques byzantines qui s'appuient sur des sources plus anciennes, éventuellement inconnues par ailleurs ou connues sous une forme abrégée comme la Chronique de Malalas[3] : le *Chronicon Paschale,* la Chronique de Jean de Nikiu[4], la Chronique de Théophane[5]. Les passages de la Chronique de Malalas intégrés aux *Excerpta* constantininiens[6] comportent également des indications topographiques absentes du résumé de l'ensemble de l'œuvre connu par le manuscrit d'Oxford[7].

Légendes apostoliques, hagiographie, littérature d'édification

Les légendes apostoliques, l'hagiographie et la littérature d'édification constituent un ensemble très riche de textes dont certains dépendent ou paraissent dépendre de traditions orales et de pratiques rituelles effectives, mais dont l'abord n'est pas toujours facile.

Les *Actes des Apôtres* et les *Épîtres* de Paul mentionnent Antioche, puisque Pierre et Paul sont censés y avoir séjourné, mais sans fournir de détails topographiques particuliers. Parmi les légendes apostoliques postérieures, dont le développement est lié à la construction de la mémoire de l'Église d'Antioche, certaines sont des légendes de fondation d'églises[8]. Le texte grec des *Reconnaissances pseudo-clémentines* a été élaboré entre 222 et 379. La dernière partie de l'ouvrage est une

---

1 Jean d'Antioche, frg 273. 1-2 Roberto = frg 206 Mariev.

2 Roberto 2005 ; Mariev 2008.

3 Voir les contributions de J. Beaucamp et B.-A. Vest.

4 Pour une illustration de l'apport de la Chronique de Jean de Nikiu, voir, à propos d'un inventaire des bains antiochéens, Saliou à paraître (a), tableau 2, n° 30.

5 Ex. : Theoph. p. 70, l. 10 de Boor : porte « tauriane » (cf. Saliou 2000, p. 218-221).

6 Cf. Flusin 2004 et ci-après la contribution de J. Beaucamp.

7 Par exemple, une mention du Xyste d'Antioche a été conservée dans le récit d'une émeute transmis sous une forme résumée dans le manuscrit d'Oxford de la Chronique de Malalas et sous sa forme intégrale dans le recueil *De Insidiis* (p. 167, l. 2 de Boor).

8 Pour une étude systématique des églises d'Antioche, avec les références aux sources, cf. Allen et Mayer 2012.

addition postérieure à sa traduction en latin par Rufin vers 406[1]. Il y est fait mention d'une « immense basilique… » où se trouve la « chaire de Pierre » et il y est précisé qu'à la suite des nombreuses guérisons opérées par Pierre à Antioche et de la conversion en masse des Antiochéens « (…) Théophile, personnage puissant entre les puissants dans la cité (…), consacra dans sa maison une immense basilique à titre d'église[2] . » Cette légende, si elle est associée à un édifice précis, ce qu'il faudra déterminer, devra être prise en compte et enregistrée, en tant que telle, dans le *Lexicon Topographicum Antiochenum*. La version courte arabe de la « légende des apôtres Pierre, Paul et Jean à Antioche », qui est considérée par son éditeur comme le reflet d'un état archaïque de cette légende, est quant à elle un récit de fondation de l'église de Cassien[3]. L'ancrage topographique du récit est clair, c'est sa date et son origine qu'il faudrait tâcher d'établir de façon plus précise, dans une perspective d'histoire de la mémoire des lieux.

L'apport de la littérature hagiographique à l'étude de l'espace urbain antiochéen est riche et diversifié. On se limitera ici à quelques exemples représentatifs.

Certaines Passions ou Vies de saints antiochéens présentent des gages d'authenticité qui confèrent aux informations topographiques qu'elles contiennent un intérêt éminent. Un bon exemple en est la *Vie ancienne de Syméon Stylite* le Jeune, mort en 593. Le récit se présente comme ayant été rédigé par un témoin oculaire. Il s'agit d'une source majeure, bien éditée et commentée[4], qui fournit des indications sur les portes de la ville, sur quelques quartiers — « les Chérubins », le *Kerateion*, particulièrement bien représenté dans la littérature antiochéenne, *Apatè* —, sur un bain d'hiver, sur une basilique située à proximité de ce dernier[5]. De plus la *Vie* a fait l'objet d'une seconde rédaction à l'époque byzantine par Nicéphore Ouranos[6] : une comparaison des deux versions sera possible et

[1] Je m'appuie sur les notices du volume II des *Écrits apocryphes chrétiens* dans la Bibliothèque de la Pléiade, Paris (2005), p. 1186 (P. Goltrain) et p. 1621 (L. Cirillo et A. Schneider).

[2] *Reconnaissances* X, 71, 2-3.

[3] Van Esbroeck 1994.

[4] Van den Ven 1962-1970.

[5] Sur le bain et la basilique, cf. Saliou 2004, p. 291-292.

[6] Voir la contribution de Kl.-P. Todt.

nécessaire[1]. L'apport d'autres textes provient des sources qui y sont mises en œuvre. Ainsi, l'intérêt de la *Passio Bonosi et Maximiliani* a été mis en évidence par D. Woods[2]. Bonosus et Maximilianus sont des martyrs du règne de Julien. Leur Passion a été rédigée en Occident et en latin, un siècle après leur martyre, mais d'après des archives contemporaines des événements, et comporte des indications précieuses, en particulier la mention du *campus* et d'un *balneum uetus* utilisé comme tribunal[3]. Des récits légendaires, dépendants de traditions orales, et des fictions littéraires peuvent aussi comporter des références à l'espace urbain antiochéen, dont la valeur pour le *Lexicon Topographicum Antiochenum* doit être évaluée au cas par cas.

Les récits diffusés par la littérature d'édification, s'ils sont souvent particulièrement difficiles à dater, peuvent parfois être très précisément localisés. Un épisode du *Pré Spirituel* comporte le récit d'une apparition divine au lieu-dit « les Chérubins[4] », mentionné également par Malalas et par l'auteur de la *Vie de Syméon Stylite le Jeune*[5]. La récurrence de ces mentions est en elle-même significative de l'importance du lieu dans l'Antioche de l'Antiquité tardive.

Diversité des sources, unité de lieu : les thermes de Trajan

La légende de Drosis (ou Drosinè) et des cinq chrétiennes constitue un exemple de légende hagiographique étroitement associée à un édifice précis et connue par des textes parfois très tardifs, transmis en diverses langues et relevant de genres littéraires différents, impliquant un travail d'équipe et une collaboration entre antiquisants et médiévistes. La vénération de la mémoire de Drosis à Antioche est attestée par Jean Chrysostome[6], dès la fin du IVe s., et au début du VIe s. par Sévère d'Antioche[7]. Ce dernier fait le récit suivant : Drosis, fille de Trajan et

1 Fr. Alpi signale ci-après l'existence d'une version syriaque, qu'il faudra également prendre en compte.

2 Woods 1995.

3 Sur le *campus,* cf. Saliou 2009, p. 244-245 ; sur le bain, cf. Saliou à paraître (a), tableau 2, n° 21.

4 Jean Moschos, *Pré Spirituel* (Déroche, Bouchet, Congourdeau 2007), § 231 (Nissen 1938, § 12 p. 367-368).

5 Malalas 10, 45, p. 260, l. 22 *sqq* Dindorf = p. 197, l. 94 *sqq* Thurn ; 11, 24, p. 280, l. 20 *sqq* Dindorf = p. 212, l. 43 *sqq* Thurn ; *Vie ancienne de Syméon Stylite le Jeune* 9 ; 126.

6 Jean Chrysostome, *PG* 50, 683-694.

7 Voir surtout *Homélie Cathédrale* 114, datée du 14 décembre 517 (*PO* 26/3, p. 290-306).

chrétienne, a rejoint cinq pieuses femmes qui donnaient la sépulture aux chrétiens martyrisés par Trajan ; elles sont arrêtées ; les cinq femmes sont jetées au creuset où l'on est en train de fondre le bronze dont on va fabriquer les chaudières des thermes que Trajan est en train de construire ; l'eau chauffée dans ces chaudières provoque la mort des usagers des thermes ; les chaudières sont refondues, on en fait cinq statues représentant les saintes femmes. Drosis est jetée au feu. Dans la Chronique de Malalas, telle qu'elle a été transmise par le manuscrit d'Oxford, le martyre de Drosis est simplement mentionné à la suite du récit des actes et du martyre des cinq chrétiennes, auxquelles elle n'est pas associée[1]. Des versions développées, enrichies de détails divers, et associant Drosis aux cinq martyres, figurent dans un recueil syriaque copié en 778[2], et dans le « Synaxaire de Constantinople[3] ». On a donc affaire ici à un véritable dossier, qui permet d'étudier le développement d'une légende étroitement associée aux thermes de Trajan, dont l'existence est bien attestée jusque dans la deuxième moitié du ve s. au moins[4]. La mise en évidence et l'étude de tels dossiers est un des fruits que l'on peut attendre de l'élaboration du *Lexicon Topographicum Antiochenum*.

Conclusions

En conclusion, il faut souligner l'extraordinaire richesse et la diversité des sources pour le vie s., qui est précisément un siècle très important pour l'histoire d'Antioche : c'est à cette époque que la cité change de nom en devenant Théoupolis et que, détruite et reconstruite à plusieurs reprises, elle voit son enceinte rebâtie sur un tracé réduit. Durant ce siècle, nombreux sont les auteurs qui écrivent sur Antioche, et parmi eux certains y vivent ou y ont vécu. Ils relatent des événements dont ils sont témoins oculaires ou contemporains, et quand ils évoquent des événements passés, ils témoignent de la multiplicité et de la diversité des traditions historiques et légendaires attachées au paysage urbain d'Antioche. Outre Malalas et Sévère, étudiés ci-après, Procope, Évagre le Scholastique et la *Vie de Syméon Stylite le Jeune* auraient pu

---

1 Malalas 10, 10, p. 276, l. 9-p. 227, l. 10 Dindorf = p. 208, l. 48-p. 209, l. 68 Thurn. Sur la version de Malalas, voir Boulhol 2004, p. 105-106, et ci-après la contribution de S. Agusta-Boularot.

2 Lewis 1900, p. 70-76.

3 Delehaye 1902, col. 553-556 (*BHG* 2119e).

4 Saliou à paraître (a), n° 8.

également, en raison de l'importance de leur apport à la connaissance de l'espace urbain antiochéen, faire l'objet d'exposés spécifiques dans le cadre de ces journées d'études. Si la prépondérance des sources du VIe s. est indéniable, on dispose, à partir du milieu du IVe s. apr. J.-C., outre Libanios et de Chrysostome, de sources dispersées, mais solides et précises et constituant des témoignages de contemporains. La documentation est au reste particulièrement riche pour la seconde moitié du IVe s., plus clairsemée pour le Ve s. Les sources antérieures sont loin d'être négligeables. Pour les années 66-74 apr. J.-C. en particulier, on dispose à la fois des indications du récit de Flavius Josèphe et des « stèles du canal des foulons ». Toutefois, hors ce coup de projecteur ponctuel, les sources d'époque romaine sont rares, les sources d'époque hellénistique quasi inexistantes. La connaissance que l'on peut avoir du paysage urbain d'Antioche avant le milieu du IVe s. dépend donc en grande partie de l'archéologie, de l'histoire de l'art et de l'exploitation critique des textes narratifs de l'Antiquité tardive, au premier chef Malalas. Plus généralement, l'importance des sources littéraires et des sources tardives implique, pour l'élaboration du *Lexicon Topographicum Antiochenum*, un travail en deux dimensions car l'inventaire des lieux ne peut être dissocié d'une étude critique des sources.

Abréviations

BHG = *Bibliographia Hagiographica Graeca*.

FgrH = F. Jacoby*, Die Fragmente der griechischen Historiker*, Leiden (depuis 1923).

IGLS = *Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie* (depuis 1929).

PG = *Patrologia Graeca.*

PO = *Patrologia Orientalis.*

SEG = *Supplementum Epigraphicum Graecum* (annuel).

W. Chr. = U. Wilcken, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde*, I : *historischer Teil*, Leipzig/Berlin (1912 ; réimpr. Hildesheim, 1963).

Bibliographie

Aigrain 2000

R. Aigrain, *L'Hagiographie : ses sources, ses méthodes, son histoire*. Avec un complément bibliographique par R. Godding, Bruxelles.

Allen, Mayer 2012.

P. Allen et W. Mayer, *The Churches of Christian Antioch,* Leuven.

Boulhol 2004

P. Boulhol, « La geste des saints et l'histoire du monde. À propos des sources hagiographiques de Malalas », *Recherches sur la chronique de Jean Malalas* (éd. J. Beaucamp), Paris, p. 103-116.

Brands 2009

G. Brands, « Prokop und das eiserne Tor. Ein Beitrag zur Topographie von Antiochia am Orontes », *Syrien und seine Nachbarn von der Spatantike bis in die islamische Zeit* (éd. I. Eichner, V. Tsamakda), Wiesbaden, p. 9-20.

Campbell 1938

W. A. Campbell, « Archaeological Notes : the fourth and fifth seasons of excavation at Antioch-on-the-Orontes: 1935-1936 », *American Journal of Archaeology* 42, p. 205-217.

Cimok 2000

F. Cimok, *Antioch Mosaics*, Istanbul.

Davis 1989

R. Davis, *The Book of Pontiffs (*Liber Pontificalis*)*, Translated with an introduction by, Liverpool.

DELEHAYE 1902

H. DELEHAYE, *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae. Propylaeum ad Acta Sanctorum Novembris*, Bruxelles.

DÉROCHE, BOUCHET, CONGOURDEAU 2007

V. DÉROCHE, Chr. BOUCHET, M.-H. CONGOURDEAU, *Fioretti des moines d'Orient. Le Pré spirituel*, Paris.

DOWNEY 1938

Gl. DOWNEY, « Greek and Latin Inscriptions », *Antioch-on-the-Orontes* II, Princeton/London/The Hague, p. 148-165.

DOWNEY 1941

G. DOWNEY, « Greek and Latin Inscriptions », *Antioch-on-the-Orontes* III, Princeton/London/ The Hague, p. 83-115.

DOWNEY 1951

G. DOWNEY, « The water-supply of Antioch-on-the Orontes in Antiquity », *Annales Archéologiques Syriennes* 1, p. 171-187.

DOWNEY 1953

G. DOWNEY, « The palace of Diocletian at Antioch », *Annales Archéologiques Syriennes* 3, p. 106-116.

DOWNEY 1961

G. DOWNEY, *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab Conquest*, Princeton.

FEISSEL 1985

D. FEISSEL, « Deux listes de quartiers d'Antioche astreints au creusement d'un canal (73-74 ap. J.-C.) », *Syria* 67, p. 77-103.

FEISSEL 2006

D. FEISSEL, *Chroniques d'épigraphie byzantine, 1987-2004*, Paris.

FEISSEL et GASCOU 1995

D. FEISSEL et J. GASCOU, « Documents d'archives romains inédits du Moyen Euphrate (IIIe s. ap. J.-C.) », *Journal des Savants*, p. 65-119.

FESTUGIÈRE 1959

A. J. FESTUGIÈRE, *Antioche païenne et chrétienne, Libanius, Chrysostome et les moines de Syrie*, Paris.

FLUSIN 2004

B. FLUSIN, « Les *Excerpta* constantiniens et la *Chronographie* de Malalas », *Recherches sur la chronique de Jean Malalas* (éd. J. BEAUCAMP), Paris, p. 119-136.

GATIER 1988

P.-L. GATIER, « Un témoignage sur les églises d'Antioche », *Syria* 65, p. 383-388.

HEINTZ 2000

Fl. HEINTZ « Magic Tablets and the Games at Antioch », *Antioch : the lost ancient City* (éd. Chr. KONDOLEON), Princeton, p. 163-167.

HIRTH 1885

F. HIRTH, *China and the roman Orient,* Leipzig/Shangai (réimpr. 1938, 1975).

HOLLEAUX 1906

M. HOLLEAUX, « Remarques sur le papyrus de Gourob », *Bulletin de Correspondance Hellénique* 30, p. 330-348, repris dans ID., *Études d'épigraphie et d'histoire grecques* (éd. L. ROBERT), III, Paris (1942), p. 281-310.

HOLLMANN 2011

A. HOLLMANN, « A Curse Tablet from Antioch against Babylas the Greengrocer », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 177, p. 157-165.

JORDAN 2000

D. R. JORDAN, « New Greek Curse Tablets (1985-2000) », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 41, p. 5-46.

LASSUS 1934

J. LASSUS, « La mosaïque de Yakto », *Antioch-on-the-Orontes* I, Princeton/London/The Hague, p. 114-155.

LEVI 1947

D. LEVI, *Antioch mosaic pavements* I-II, Princeton/London/ The Hague.

LEWIS 1900

A. SMITH LEWIS*, Select Narratives of Holy Women, From the Syro-Antiochene of Sinai Palimpsest, As Written Above the Old Syriac Gospels by John the Stylite, of Beth-Mari-Qanun in A. D. 778*, London.

LENTZ 1867-1870

A. LENTZ, *Herodiani Technici reliquiae*, I-II, Leipzig.

Liber Pontificalis

L. DUCHESNE, *Le Liber Pontificalis. Texte, introduction et commentaire*, I-III, Paris (1955-1957).

LIETZMANN 1911

H. LIETZMANN, *Die drei ältesten Martyrologien,* 2ème éd., Bonn.

MARIEV 2008

S. MARIEV (éd.), *Ioannis Antiocheni fragmenta quae supersunt*, Berlin/New York.

MEYER 2006

M. MEYER, *Die Personnifikation der Stadt Antiocheia*, Berlin/New York.

NAU 1915

F. NAU, *Un martyrologue et douze ménologues syriaques*, Paris.

NISSEN 1938

T. NISSEN, « Unbekannte Erzählungen aus dem *Pratum Spirituale* », *Byzantinische Zeitschrift* 38, p. 350-372.

PAPACONSTANTINOU 2000

A. PAPACONSTANTINOU, « Antioche ou l'Égypte ? Quelques considérations sur l'origine du 'Danielstoff' » *Cahiers Archéologiques* 48, p. 5-10.

PIEJKO 1990

F. PIEJKO, « Episodes from the Third Syrian War in a Gurob Papyrus, 246 B.C. », *Archiv für Papyrusforschung* 36, p. 13-27.

POCCARDI 2009

G. POCCARDI, « Un bain public d'Antioche, propriété de Saint-Pierre de Rome (*Liber Pontificalis*, XXXIIII, Sylvestre 19) », *Syria* 86, p. 281-287.

RAWSON 1975

E. RAWSON, « Architecture and sculpture : the activities of the Cossutii », *Papers of the British School at Rome* 43, p. 36-47.

ROBERTO 2005

U. ROBERTO, *Ioannis Antiocheni fragmenta ex historia chronica. Introduzione, edizione critica e traduzione,* Berlin.

SALIOU 2000

C. SALIOU, « À propos de la *Taurianè pulè*. Remarques sur la localisation présumée de la Grande Église d'Antioche de Syrie », *Syria* 77, p. 217-226.

SALIOU 2004

C. SALIOU, « Bains d'été et bains d'hiver : Antioche dans l'empire romain », *Antioche de Syrie, Histoire, images et traces de la ville antique = Topoi*, Supplément 5 (éd. B. CABOURET, P.-L. GATIER, C. SALIOU), Lyon, p. 289-309.

SALIOU 2009

C. SALIOU, « Le palais impérial d'Antioche et son contexte à l'époque de Julien », *Antiquité Tardive* 17, p. 235-250.

SALIOU à paraître (a)

C. SALIOU, « Bains et histoire urbaine. L'exemple d'Antioche sur l'Oronte dans l'Antiquité », à paraître dans les actes du colloque « Thermes et hammans, 25 siècles de bain collectif au Proche-Orient » (programme ANR Balnéorient, Damas, 2-6 novembre 2009).

SALIOU à paraître (b)

C. Saliou, « La montagne d'Antioche et ses désignations. Réflexions sur l'apport des sources textuelles à la connaissance de l'histoire de l'espace urbain d'Antioche sur l'Oronte : le site de la ville », à paraître dans les *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 61 (2010).

SCHRENK 2002

S. SCHRENK, « Die 'topographischen' Friese auf den Behangfragmenten mit Danielszene und Petrusszene in Berlin' », *Hairesis. Festschrift für Karl Hoheisel zum 65. Geburtstag* (éd. M. HUTTER, W. KLEIN, U. VOLLMER), Münster, p. 72-83.

STEIN 2002

M. STEIN, « Die Inschriften auf dem Daniel- und dem Petrus-Stoff in Berlin », *Hairesis. Festschrift für Karl Hoheisel zum 65. Geburtstag* (éd. M. HUTTER, W. KLEIN, U. VOLLMER), Münster, p. 84-98.

TORELLI 1980

M. TORELLI, « Industria estrattiva, lavoro artigianale, interessi economici : qualche appunto », *The Seaborne Commerce of ancient Rome* (éd. J. H. D'ARMS, E.C. KOPFF) = *Memoirs of the American Academy in Rome* 36, Roma, p. 313-321.

TRIEBEL 2005

L. TRIEBEL, « Die angebliche Synagogue der Makkabäichen Martyrer in Antiochia am Orontes », *Zeitschrift für antikes Christentum* 9, p. 464-495.

VAN DEN VEN 1962-1970

P. VAN DEN VEN, *La Vie ancienne de St Syméon Stylite le Jeune* I-II, Bruxelles.

VAN ESBROECK 1994

M. VAN ESBROECK, « La légende des apôtres Pierre, Jean et Paul à Antioche », *Oriens Christianus* 78, p. 64 85.

WOODS 1995

D. WOODS, « Ammianus Marcellinus and the deaths of Bonosus and Maximilianus », *Hagiographica* 2, p. 26-55.

L'*Éloge d'Antioche* (Libanios, discours 11 = *Antiochikos)* et son apport à la connaissance du paysage urbain d'Antioche

Catherine SALIOU
Université Paris 8

L'œuvre oratoire et épistolaire de Libanios est une source essentielle pour la connaissance de l'espace urbain d'Antioche, où l'orateur naquit en 314 et où il passa la plus grande partie de sa vie active, de 354 à sa mort en 393. La recherche moderne accorde à cet égard une place prééminente au discours 11, désigné comme l'*Antiochikos* ou l'*Éloge d'Antioche,* en raison de la longue description de la ville et de ses faubourgs qui en constitue la dernière partie (§ 196-272). L'ouvrage fondateur d'A.-J. Festugière consacré à Antioche s'ouvre ainsi sur une traduction de ce passage commentée par R. Martin[1] et, pour se limiter à un seul exemple parmi les publications récentes, R. Cribiore s'appuie sur ce texte pour présenter le cadre de vie du sophiste[2]. Dans le cadre d'un inventaire préliminaire des sources permettant l'élaboration d'un dictionnaire topographique d'Antioche (*Lexicon Topographicum Antiochenum*), ce discours doit donc être présenté et dépouillé en premier lieu. La seule édition moderne de l'*Éloge d'Antioche* est pour l'instant celle de R. Förster (Teubner, Leipzig, 1903). Le texte a été traduit et commenté, entièrement ou partiellement, à plusieurs reprises[3], une nouvelle édition est en voie d'achèvement pour la Collection des Universités de

---

1 Festugière 1959, p. 23-61.

2 Cribiore 2007, p. 24-30.

3 Festugière 1959, cité *supra* ; Downey 1959 ; Fatouros, Krischer 1992 ; Norman 2000, González Gálvez 2001, p. 81-180. Cf aussi Francesio 2004 et Saliou 2006a.

France[1]. Il s'agit de la version écrite d'un discours prononcé en 356[2] à l'occasion des Jeux Olympiques d'Antioche et relevant de la catégorie des discours panégyriques. Conformément à ce que l'on attend de ce type de prestation, il se présente comme une succession de variations sur des lieux communs de la rhétorique de l'éloge[3], et plus particulièrement de l'éloge de cité, abondamment pratiqué et très précisément codifié par la seconde sophistique[4]. Le discours s'organise en deux grandes parties, consacrées d'abord au passé (présentation du territoire, qui préexiste à la cité elle-même[5], origines mythologiques et fondation de la cité[6], période hellénistique[7]), puis au présent (institutions et vie sociale[8], cadre concret de la vie urbaine[9]) et ne traite pas seulement de la ville d'Antioche, mais aussi de deux localités proches, situées chacune à environ 7 km de l'agglomération antiochéenne : Méroé (§ 59-71) et surtout Daphné (§ 94-99 et § 235-243). Un éloge ne saurait se confondre avec une description objective. Cependant l'éloge, pour être convaincant, doit être fondé sur l'identification des spécificités de l'objet loué. L'*Éloge d'Antioche* fournit un grand nombre d'indications précises, localisables ou du moins relatives à des lieux déterminés, et qui sont donc susceptibles de nourrir un dictionnaire topographique ou plus exactement topographico-topologique. Ces informations concernent l'orographie et l'hydrographie, l'organisation de l'espace urbain, et des édifices ou des monuments particuliers. Pour préciser leur intérêt historique, il est indispensable de prendre en compte le contexte dans lequel elles apparaissent. On distinguera donc ici les références topographiques présentes dans les récits relatifs aux origines et à la fondation de la ville, dans l'évocation de la période hellénistique, et dans la description de l'Antioche de 356.

[1] Dans le cadre de ce travail, l'édition du texte et la traduction sont assurées par M. Casevitz et O. Lagacherie, le commentaire historique par C. Saliou.

[2] Petit 1983. Quelques indices suggèrent toutefois que le texte a pu être remanié par Libanios au cours des années suivantes (Casevitz, Lagacherie, Saliou à paraître, introduction).

[3] Cf. Pernot 1993.

[4] Cf. Pernot 1993, p. 178-216 ; Bouffartigue 1996 (avec une brève analyse de l'*Antiochikos*, p. 52-54). Les deux traités de Ménandre de Laodicée (« Ménandre I ») et du pseudo-Ménandre (« Ménandre II ») constituent des sources essentielles (cf. *Menander Rhetor, edited with translation and commentary by* D. A. Russell et N. G. Wilson, Oxford, 1981).

[5] § 13-41.

[6] § 42-99.

[7] § 100-130.

[8] § 131-195.

[9] § 196-272.

1. Origines mythologiques et récits de fondation

D'après Libanios, le site de la future Antioche aurait accueilli successivement, aux temps mythologiques, une implantation argienne (§ 44-52), des Crétois menés par Kasos (§ 53), un apport de population chypriote (§ 54), puis des Éléens sous la conduite des Héraclides (§ 56). Alexandre, passant sur le site, y aurait conçu le projet de fonder une ville (§ 72-77), projet réalisé ultérieurement par Séleucos (§ 85-93). Ce récit a déjà fait l'objet d'une étude d'ensemble[1]. Dans la perspective du *Lexicon Topographicum Antiochenum,* il faut s'interroger sur les lieux qui y sont mentionnés, la fonction de ces mentions et leur relation avec la topographie de la ville aux diverses périodes de son histoire, en s'appuyant le cas échéant sur des comparaisons avec les témoignages d'autres sources, parmi lesquelles la Chronique de Malalas occupera une place privilégiée[2].

La source Olympias : un lieu de mémoire

La source Olympias est mentionnée dans la partie historique du discours (§ 72-74, § 88), où Libanios rappelle la légende étiologique associée à son nom : l'eau de la source aurait rappelé à Alexandre le lait de sa mère. De façon comparable, en un autre point du discours, Libanios rappelle la légende étiologique expliquant le nom du mont Amanos[3]. La source apparaît également dans la partie descriptive du discours, où Libanios la situe dans le secteur nord de la ville (cf. fig. 1) et la désigne, par périphrase, comme la « source d'Alexandre » (§ 250). Le sophiste se distingue ainsi du commun en se démarquant de l'usage courant. Cette source est également mentionnée, sous son nom de « source Olympias », par Malalas[4], qui la situe dans la partie de la ville comprise dans l'extension des « remparts de Tibère ». Une « source Olympias » qui fait l'objet d'une épigramme de l'*Anthologi*e (9, 699) peut lui être identifiée. Il s'agit d'un exemple de lieu concret correspondant à une réalité spatiale connue des contemporains de Libanios et associé à une légende apparemment bien diffusée, qui joue un rôle essentiel dans la

---

[1] Saliou 1999-2000.

[2] Sur la Chronique de Malalas, voir dans ce recueil les contributions de S. Agusta-Boularot et J. Beaucamp.

[3] *Or.* 11, 175. C'est sur le mont Amanos qu'Oreste aurait été délivré de sa folie (*mania*). Sur cette légende, cf. Saliou 2006b.

[4] Malalas 10, 10, p. 234, l. 12 Dindorf = p. 178, l. 46 Thurn.

constitution de l'identité antiochéenne en affirmant l'existence d'un lien avec Alexandre.

Sanctuaires

Libanios mentionne un sanctuaire de Zeus fondé par les Argiens lors de leur installation sur le site et désigné d'abord comme temple de Zeus Néméen, puis comme temple de Zeus *Épikarpios* ou « Porte-fruits » (§ 51). Dans le récit de Libanios, ce changement d'épiclèse manifeste la reconnaissance par les arrivants de la fertilité de leur nouveau territoire. Le problème ici est de savoir s'il est possible de déduire de l'anecdote l'existence sur le terrain d'un sanctuaire de Zeus *Épikarpio*s à un moment de l'histoire d'Antioche. Le culte de Zeus *Épikarpios* est bien diffusé au Levant et il est possible de voir en cette divinité une hellénisation du grand dieu de la région d'Antioche, Baal Saphôn[1]. L'existence dans la ville d'Antioche d'un sanctuaire qui lui aurait été dédié est donc vraisemblable, mais n'en est pas pour autant démontrée. À rebours, dans l'hypothèse où l'anecdote serait une invention de la part de Libanios ou de sa source, la diffusion de ce culte et la connaissance que ses auditeurs pouvaient en avoir garantissaient à la fois la vraisemblance du récit et l'efficacité de la démonstration.

Un autel de Zeus *Bottiaios* aurait été fondé par Alexandre (§ 76, § 88). Malalas attribue à Séleucos la fondation d'un sanctuaire de Zeus *Bôttios*[2] et le localise à *Bôttia*, qui serait un village préexistant à la fondation d'Antioche, et situé dans la partie en plaine de la ville[3]. L'épiclèse *Bottiaios*, dont *Bôttios* est une déformation, renvoie à la Macédoine[4] : le mot assure donc dans le récit une fonction importante, qui est de rappeler l'origine macédonienne des fondateurs. Cette origine est bien réelle et pourrait rendre compte de l'existence à Antioche d'un culte de Zeus « Bottien ». L'usage de l'adjectif comme épiclèse divine n'est apparemment attesté que dans l'*Éloge d'Antioche*. La rareté même de l'épiclèse fait douter que Libanios ou sa source ait pu l'inventer, mais l'hypothèse d'une forgerie à partir de l'ethnonyme n'est pas à exclure.

---

1 Saliou 1999-2000, p. 381.

2 Malalas 8, 12, p. 200, l. 20 Dindorf = p. 152, l. 78 Thurn.

3 Malalas 8, 12, p. 200, l. 14 Dindorf = p. 151, l. 73 Thurn.

4 Chuvin 1988, p. 101-102 ; Mastrocinque 2002, p. 360.

Toponymes : des noms aux lieux

La localité fondée par les Argiens sur le site de la future Antioche aurait été baptisée par eux *Iônè* (§ 51, 61, 68, 91). Libanios situe *Iônè* « au pied de la montagne » (§ 51), mais il indique aussi que ses habitants en « descendent » pour rencontrer Cambyse ou s'installer dans la ville fondée par Séleucos. Il semble donc que la définition topographique de ce village primitif soit assez floue. L'assignation de ce toponyme à une fondation argienne sur le site de la future Antioche semble attestée dès le IIe s. apr. J.-C.[1] Malalas désigne cette fondation sous le nom d'*Iopolis* et ses habitants comme les *Iônitai*[2]. L'usage de cet ethnique assure l'identification d'*Iopolis* à *Iônè*. Tout se passe comme si le mot *Iônè* avait été remplacé par *Iopolis*, plus immédiatement compréhensible, entre le IVe s. et le VIe s., à moins que les deux toponymes n'aient alterné dès l'origine. La constatation de cette succession ou de cette alternance incite à se demander si ces toponymes étaient d'usage courant ou n'apparaissaient au contraire que dans les récits de fondation ou la littérature d'érudition.

Le toponyme *Èmathia* (§ 76, § 88) est assigné par Libanios à un lieu très précis : « la citadelle » ou « le sommet » (ἡ ἄκρα) de la montagne d'Antioche. Ce toponyme correspond à une antique désignation de la Macédoine et son importance symbolique dans le récit de Libanios a déjà été mise en évidence[3]. Libanios est la seule source à désigner ainsi la citadelle d'Antioche. Le mot n'apparaît pas dans la Chronique de Malalas, telle du moins que nous la lisons aujourd'hui. En revanche, dans le récit de Malalas, Séleucos, lors de la fondation de la ville, sacrifie une jeune fille nommée *Aimathè*[4]. La similitude des deux noms a été soulignée par P. Chuvin : le nom *Aimathè* aurait dans le récit de Malalas la même fonction que le toponyme *Èmathia* dans celui de Libanios, rappeler les origines macédoniennes des fondateurs. Si les deux mots sont des équivalents fonctionnels, alors il faut admettre que le signifiant (la forme du mot) a dans ce cas plus d'importance que le référent (une vierge sacrifiée ou un lieu de la ville) et donc que la citadelle d'Antioche a pu n'être désignée comme *Èmathia* que par une partie de la tradition érudite ou mythographique.

---

1 Cf. Herodianus grammaticus Gr., Lentz 3, 1, p. 337, l. 8 ; Lentz 3, 2, p. 867, l. 1.

2 Ex. : Malalas 2, 6, p. 29, l. 17 Dindorf = p. 22, 1. 19-20 Thurn.

3 Saliou 1999-2000.

4 Malalas 8, 12, p. 200, l. 16 Dindorf = p. 152, l. 75 Thurn. Cf. Chuvin 1988.

Les deux cas suivants sont plus épineux et ne concernent peut-être même pas l'espace urbain antiochéen à proprement parler. Libanios attribue à Kasos la fondation de « (la) Kasiôtis » (§ 53). Le mot est utilisé par Claude Ptolémée[1] pour désigner une région s'étendant d'Antioche à Amrit, puis à l'époque byzantine pour désigner un thème dont la capitale est Alep et Larissa une place forte importante[2]. La formulation de Libanios est ambiguë : dans son récit, il peut s'agir d'une région ou d'un secteur de l'espace urbain[3].

Au § 56, Libanios mentionne la fondation par les Héraclides d'une *Hérakléia* qu'il qualifie « d'addition à la cité [d'Iônè] » et dont il ne précise pas la localisation. Au § 233 le mot *Hérakléis* figure au début de la description du faubourg sud (sur la route de Daphné). Gl. Downey considère qu'il s'agit d'une variante du toponyme *Hérakléia*, ce qui lui permet d'identifier ce faubourg à la localité fondée par les Héraclides[4]. En revanche, M. Casevitz adopte la traduction : « Par Héraklès » (CUF, à paraître). En ce cas, on ne peut tirer du texte de Libanios aucune indication sur la localisation d'*Hérakléia*. En revanche, si l'on admet que *Hérakléia* et *Héraklèis* sont deux formes du même toponyme, la fondation des Héraclides est alors identifiable soit au faubourg situé immédiatement au sud d'Antioche, soit à Daphné elle-même, car Malalas attribue quant à lui à Héraklès la fondation de la future Daphné sous le nom d'*Hérakléis*[5]. Dans ce dernier cas on ne peut pas exclure l'hypothèse qu'il s'agisse en effet d'un nom ancien de Daphné (signalant une fondation antérieure à Séleucos, qui serait le fait d'Antigone ?). Toutefois, il peut aussi s'agir d'une élaboration fictive, qui pourrait être liée à l'institution des jeux olympiques antiochéens durant la période impériale[6].

Les références topographiques jouent un rôle essentiel dans les récits de préfondation et de fondation de la ville et dans la construction de l'image de la cité qu'ils véhiculent. Toutefois les désignations employées par Libanios peuvent correspondre, non aux usages courants, mais à des

1 *Géographie* 5, 15, 16.

2 Cf. p. ex. Anne Commène, *Alexiade* 13, 12, 24.

3 D'après Gl. Downey, le toponyme désignerait, comme *Iônè*, une localité implantée sur la montagne d'Antioche. Downey 1961, p. 50.

4 Downey 1961, p. 50, p. 82 83.

5 Malalas 8, 19, p. 204, l. 9-13 Dindorf = p. 154, l. 54-58 Thurn.

6 Ce n'est pas le lieu d'aborder la question de la date de la fondation des *Olympia* antiochéens. Pour un aperçu des sources littéraires, Downey 1961, p. 230-231 ; voir aussi, plus récemment, Remijsen 2010.

choix propres du sophiste ou à une tradition littéraire et l'identification des lieux évoqués à des espaces précisément définis ou à des édifices existants ou ayant existé est parfois problématique.

2. La période hellénistique

Dans son récit de la période hellénistique, Libanios cherche à mettre en évidence l'existence d'une harmonie entre le présent et le passé de la ville tout en rappelant les liens privilégiés qui unissaient les dieux à la cité. Les références à l'espace urbain présentes dans ce récit répondent pour l'essentiel à ces deux objectifs.

Un certain nombre d'éléments de l'espace urbain mentionnés dans le cadre du récit de la période hellénistique réapparaîtront dans la description de la ville actuelle. Ainsi, c'est dans le cadre du récit de la période hellénistique que Libanios introduit l'opposition entre « ville nouvelle » et « ville ancienne » qui joue un rôle important dans la partie descriptive de son discours (§ 119, § 125), mais qui est sans doute anachronique pour la période hellénistique[1]. L'approvisionnement en eau fait l'objet d'un développement dans la partie descriptive du discours (§ 243). Or dans une énumération des réalisations des souverains hellénistiques (§ 125), Libanios mentionne l'aménagement d'aqueducs. Cette indication est confirmée par les graffiti relevés sur la paroi interne d'un tronçon de la conduite repérée le long de la montagne d'Antioche, qui permettent de la dater de l'époque hellénistique[2]. Dans le même passage est signalée la construction d'un *theatron*, c'est-à-dire d'un édifice de spectacle, sans autre précision, et d'un *bouleutèrion*. Dans la suite du discours les édifices de spectacle que comptent la ville en 356 font l'objet d'un inventaire bref, mais précis (§ 218-219). La mention du *bouleutèrion* peut annoncer l'éloge de la curie par lequel débute le portrait moral de la cité (§ 133-149).

Pour démontrer l'amour des dieux à l'égard d'Antioche, Libanios relate plusieurs transferts de statues (dieux honorés ailleurs et désireux de venir s'installer à Antioche ; dieux refusant de quitter Antioche ou exigeant d'y être ramenés). Ces récits concernent Artémis (§ 109), les « dieux chypriotes » (§ 110-113), Isis (§ 114) et Zeus Kassios (§ 117). Il semble s'agir de récits de fondation de sanctuaires et il n'y a pas de raison d'exclure

[1] Cf. Saliou 2009, p. 236-240.

[2] *IGLS* III, 1, 825 (voir « Les sources antiques : présentation générale ») ; cf. Downey 1951, p. 175.

que ces statues, et les sanctuaires auxquels elles étaient associées, n'aient pas réellement existé à Antioche. Toutefois, aucun élément ne permet de préciser leur localisation et on ne peut pas non plus exclure que ces récits ne soient des affabulations de Libanios. Les statues qui en sont l'objet doivent-elles ou peuvent-elles constituer des entrées du dictionnaire ? Dans le cas du récit du séjour d'Artémis en Égypte, l'épisode a une valeur étiologique et sert à expliquer l'épiclèse *Éleusinia* de la déesse à Antioche. Or Libanios mentionne par ailleurs dans sa correspondance un *Éleusinion,* situé à Antioche ou aux environs[1] : il faudra mentionner la statue d'Artémis au moins à propos de cet *Éleusinion*. À l'amour des dieux pour la cité répondait la piété des rois à leur égard. Dans l'énumération des réalisations des souverains séleucides est mentionnée la construction de trois sanctuaires : le sanctuaire de Démèter, ouvert et en fonctionnement sous le règne de Julien[2] ; le sanctuaire d'Héraklès, également mentionné par Malalas[3] ; le sanctuaire de Minos, non attesté par ailleurs.

Outre les édifices et aménagements publics civils et les statues et sanctuaires de dieux, Libanios mentionne également une statue de bronze qui aurait été offerte par les habitants du Taurus au roi séleucide Antiochos IV Épiphane pour le remercier d'avoir vaincu les brigands du Taurus (§ 123). Le roi en question pourrait être en réalité Antiochos IV Épiphane de Commagène, vainqueur des Kiètes du Taurus en 52 apr. J.-C.[4] La statue, dont l'emplacement n'est pas indiqué, peut s'être trouvée ailleurs qu'à Antioche. Elle a pourtant joué un rôle important dans l'historiographie de l'espace urbain antiochéen, puisqu'elle a servi, à tort selon nous, à « expliquer » une des désignations de la Grande Église et proposer une localisation de cette dernière[5]. C'est à ce titre, et dans une perspective critique, qu'elle peut être intégrée au *LTA*.

3. Le présent

L'éloge de l'Antioche « actuelle » — pour l'orateur et ses auditeurs — se déploie en deux volets, consacrés respectivement à la présentation

[1] Lib. *Ep.* 1221, 2 (traduction anglaise : Norman 1992, n° 121).

[2] Jul. *Mis.* 15, 346 b-d ; Lib. *Or.* 15, 79.

[3] Malalas 10, 23, p. 246, l. 9 Dindorf = p. 186, l. 95 Thurn.

[4] Casevitz, Lagacherie, Saliou, commentaire *ad loc.*

[5] Pour une présentation et une réfutation de cette théorie, voir Saliou 2000, avec la bibliographie antérieure.

de la cité considérée comme un organisme institutionnel (§ 131-195), puis à la description de l'agglomération et de ses faubourgs (§ 196-272). Le premier développement comporte des allusions à des épisodes historiques situés dans un passé relativement proche. Dans ces récits est mentionné le palais (§ 155, § 161), qui sera abondamment décrit plus loin. Libanios mentionne également, comme une réalité contemporaine, l'effort présent de construction, par les Antiochéens, de « sanctuaires des Muses » au sens de locaux d'enseignement (§ 189). C'est toutefois le long éloge descriptif qui clôt le discours qui est le plus riche d'informations sur le paysage urbain.

Comme Gl. Downey l'avait déjà reconnu, la description de Libanios s'inscrit dans un système d'orientation dont l'axe principal est fourni par le fleuve[1], considéré comme coulant d'est en ouest[2]. Libanios distingue systématiquement la « ville ancienne » et la « ville nouvelle », c'est-à-dire l'île (§ 119, 125, 203-204, 208-209, 211, 250). L'opposition entre Ville Neuve et Vieille Ville est canonique dans l'Antiquité tardive, et les termes *Kainè* et *Palaia*, utilisés de façon substantivée, peuvent être considérés comme des toponymes[3]. Toutefois, au lieu de ces toponymes, Libanios utilise systématiquement, à deux exceptions près (§ 208, § 211), les adjectifs synonymes « *néa* » et « *archaia* ». Comme dans le cas de la désignation de la source Olympias comme « source d'Alexandre », il s'agit pour lui de se distinguer de l'usage courant. Le sophiste distingue par ailleurs cinq grands secteurs urbains, selon une répartition qui correspond peut-être à un usage reçu (§ 250, cf. fig. 1) : l'île (« ville nouvelle ») ; le secteur « occidental » (c'est-à-dire sud), dans la direction de Daphné ; le secteur « oriental » (nord), incluant la source Olympias ; le « pied de la montagne » (ἐπὶ τῆς ὑπωρείας) — cette expression se retrouve ailleurs dans l'*Antiochikos* (§ 200), ainsi que dans d'autres discours[4], où le secteur semble être considéré comme périphérique, peut-être mal famé — ; le centre-ville, opposé à la fois à l'île et aux trois secteurs plus excentrés. Il convient de se demander si c'est à ce centre-ville que correspond la Vieille Ville, ou si cette expression désigne l'ensemble de la rive gauche par opposition à l'île (cf. fig. 2).

1 L'Oronte est mentionné à plusieurs reprises dans le discours, et nommé en une occasion (§ 201).

2 Downey 1961, p. 608-611.

3 Saliou 2009, p. 236-239.

4 Lib. *Or.* 1, 99 ; *Or.* 27, 23.

La Ville Neuve fait l'objet d'une description développée, déjà abondamment étudiée[1]. Libanios signale qu'elle est ceinte d'un rempart et traversée par quatre voies à colonnades se croisant, et décrit le palais, ainsi que des monuments qu'il faut identifier à ceux que Malalas désigne comme « la *Régia* » et le « Tétrapyle des éléphants » (§ 203-207). Le sophiste dénombre cinq ponts reliant la Ville Neuve à la rive gauche de l'Oronte (§ 208).

Libanios évoque également de façon assez précise des éléments du réseau viaire et de la scénographie urbaine de la ville située en rive gauche. Trois rues sont nettement individualisées : la rue principale, bordée de portiques (§ 196-197, § 202) ; une rue parallèle à la rue principale et non bordée de portiques (§ 201) ; enfin une rue à portiques perpendiculaire à la rue principale, qu'elle relie à l'Oronte (§ 202). Le tétrapyle et le nymphée, désigné comme le « sanctuaire des Nymphes », situés à la rencontre de ces deux rues, font également l'objet d'une description (§ 202). Les portes qui séparent la ville des faubourgs sont mentionnées de façon récurrente (§ 231, 234, 261).

Dans le cadre d'une énumération d'ensemble des aménités urbaines (§ 218-219), sont mentionnés des édifices de spectacle individualisés, connus également par d'autres sources : hippodrome ; théâtre accueillant des prestations musicales et scéniques ; amphithéâtre, présenté comme un « théâtre accueillant les luttes entre hommes et bêtes sauvages[2] » ; « théâtre(s) fait(s) pour que les athlètes y combattent » (l'expression désigne le Plèthre[3] ou l'ensemble constitué par le Xyste[4] et le Plèthre). Libanios signale également l'existence de bains saisonniers[5] (§ 220) : dans la mesure où ils ne sont pas localisés, cette indication n'est pas susceptible de donner lieu à une entrée du dictionnaire, elle pourra en

---

[1] Cf. Saliou 2009, p. 240-244, avec la bibliographie antérieure.

[2] Malalas utilise (pour désigner le même édifice ?) tantôt le mot μονομάχιον (Malalas 9, 5, p. 217, l. 3 Dindorf = p. 163, l. 58 Thurn ; Malalas 10, 50, p. 263, l. 15-16 Dindorf = p. 199, l. 55-56 Thurn ; Malalas 13, 39, p. 346, l. 17-19 Dindorf = p. 268, l. 5-6 Thurn), tantôt le mot Κυνήγιον (Malalas 13, 30, p. 339, l. 6-18 Dindorf = p. 261, l. 66-67 Thurn).

[3] Lib. *Or.* 10, *passim* ; Malalas 12, 16, p. 290, l. 18 Dindorf = p. 220, l. 45 Thurn ; Malalas 13, 30, p. 339, l. 1 Dindorf = p. 261, l. 53 Thurn.

[4] Malalas 12, 2, p. 283, l. 7 8 Dindorf = p. 215, l. 10-11 Thurn ; 12, 6, p. 286, l. 9 Dindorf = p. 215, l. 56 Thurn ; 12, 16, p. 290, l. 18 Dindorf = p. 220, l. 45 Thurn ; Constantin Porphyrogénète *De Insidiis*, p. 167, l. 2 de Boor (version non abrégée de Malalas 15, 15).

[5] Cf. Saliou 2004.

revanche permettre de commenter les mentions de bains saisonniers identifiés par un nom ou une localisation dans des sources du VI[e] s.

Enfin, Libanios décrit de façon détaillée l'aqueduc reliant Daphné à Antioche (§ 243).

Conclusion

L'apport de l'*Éloge d'Antioche* à la connaissance de l'espace urbain d'Antioche est loin de se limiter à la longue description de la dernière partie, et moins encore aux morceaux de bravoure que constituent les passages relatifs aux portiques de rues et au quartier du palais : les développements historiques sont, eux aussi, riches en indications relatives au paysage urbain ou ancrées d'une façon ou d'une autre dans la topographie de la ville. Certes, l'emploi de périphrases et de termes génériques au lieu des désignations spécifiques habituelles des éléments de l'espace urbain antiochéen, qui répond à la volonté de distinction du sophiste qu'est Libanios, rend parfois difficile ou hasardeux le croisement de l'*Antiochikos* avec les autres sources. De plus, le degré d'intervention de Libanios sur le fonds toponymique et légendaire qu'il manipule est difficile à évaluer, et la critique débouche parfois, il faut bien l'avouer, sur des apories. En dépit ou en vertu de ces difficultés, l'*Antiochikos* est pour l'étude du paysage urbain, de la topographie de la ville et des usages mémoriels de l'espace une source plus riche encore qu'il ne pourrait le sembler au premier abord.

Fig. 1. Les secteurs de l'espace urbain antiochéen d'après Libanios (*Or.* 11, 250)

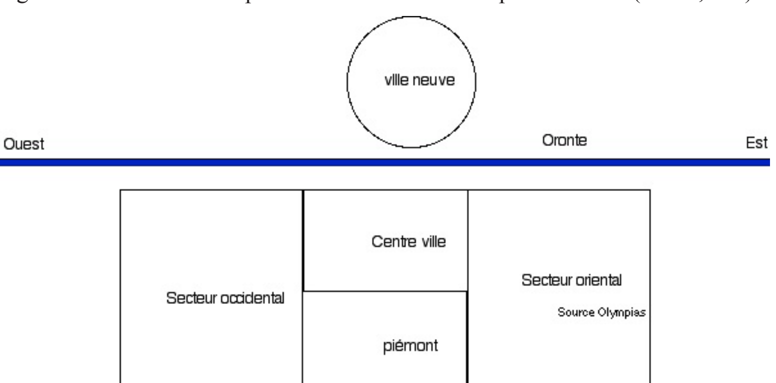
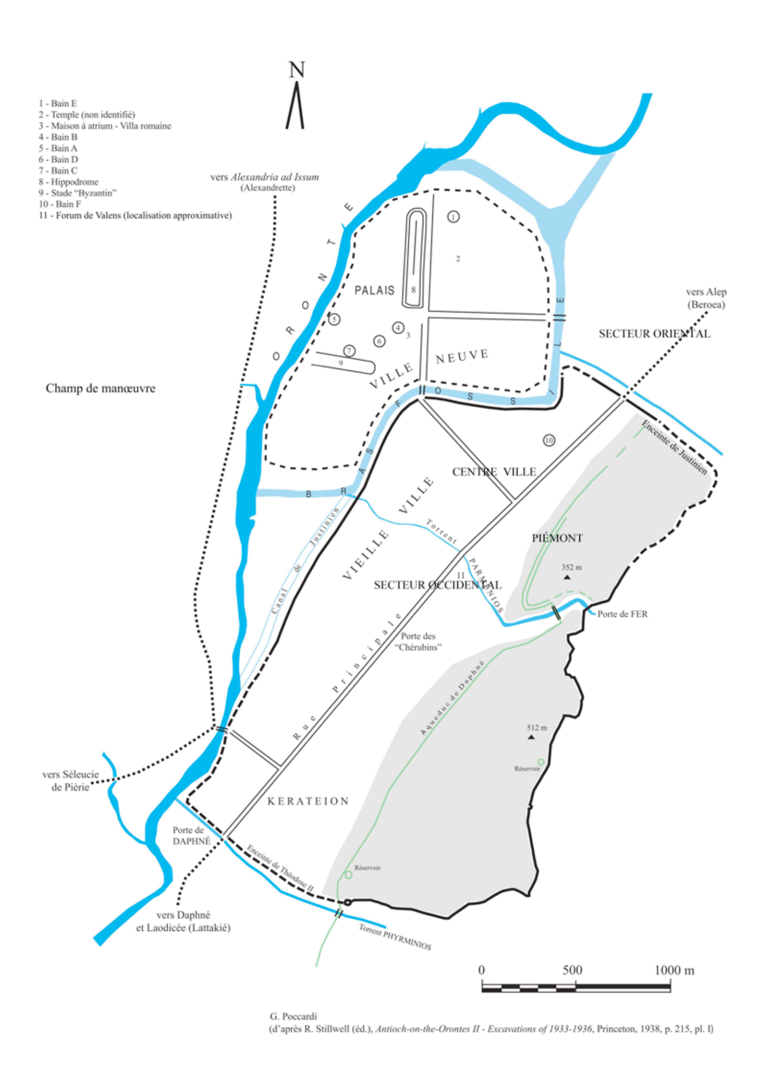


Fig. 2. Essai de localisation des secteurs de l'espace urbain antiochéen définis par Libanios (fond de plan : plan restitué d'Antioche par Grégoire Poccardi).

Le tracé des remparts figuré sur le plan correspond à l'état postérieur à la reconstruction de Justinien, qui réduisit l'emprise de l'enceinte au nord et renonça à fortifier l'île. Auparavant, sous le règne de Théodose II (408-540), l'enceinte avait fait l'objet d'une extension vers le sud. Au moment où Libanios prononce son discours, la limite nord de la ville se trouvait au-delà du futur rempart de Justinien, et sa limite sud au contraire se trouvait au nord de l'enceinte de Théodose, probablement à l'emplacement signalé sur le plan comme « la porte des Chérubins ».



Bibliographie

Bouffartigue 1996

J. Bouffartigue, « La tradition de l'éloge de la cité dans le monde grec », *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale* (éd. Cl. Lepelley), Bari, p. 43-58.

Casevitz, Lagacherie, Saliou à paraître

M. Casevitz, O. Lagacherie, C. Saliou, *Libanios, discours* XI (*Antiochikos*), C.U.F., Paris.

Chuvin 1988

P. Chuvin, « Les fondations syriennes de Séleucus Nicator dans la chronique de Jean Malalas », *Géographie historique au proche-Orient (Syrie, Phénicie, Arabie grecques, romaines, byzantines). Actes de la Table Ronde de Valbonne, 16-18 septembre 1985* (éd. P.-L. Gatier, B. Helly, J.-P. Rey-Coquais), Paris, p. 99-110.

Cribiore 2007

R. Cribiore, *The School of Libanius in Late Antique Antioch*, Princeton/Oxford.

Downey 1951

G. Downey, « The water-supply of Antioch-on-the-Orontes in Antiquity », *Annales Archéologiques de Syrie* 1/2, p. 171-187.

Downey 1959

G. Downey, « Libanios, Antiochikos », *Proceedings Amer. Philos. Society* 103, p. 652-686.

Downey 1961

G. Downey, *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab Conquest*, Princeton.

Fatouros, Krischer 1992

G. Fatouros, T. Krischer (übersetzt und kommentiert von), *Libanios, Antiochikos (or.* XI*). Zur heidnischen Renaissance in der Spätantike,* Wien/ Berlin.

Festugière 1959

A.-J. Festugière, *Antioche païenne et chrétienne. Libanius, Chrysostome et les moines de Syrie*, Paris.

Francesio 2004

M. Francesio, *L'idea di città in Libanio*, Stuttgart.

González Gálvez 2011

A. González Gálvez, *Libanio, Discursos II. Introducción, Traducción y notas,* Madrid.

Mastrocinque 2002

A. Mastrocinque, « Zeus Kretagenes seleucidico. Da Seleucia a Preneste (e in Giudea) », *Klio* 83/2, p. 355-377.

NORMAN 1992

A. F. NORMAN, *Libanius. Autobiography and Selected Letters* I-II, Cambridge (Mass.)/ London.

NORMAN 2000

A. F. NORMAN, *Antioch as a Centre of Hellenic Culture as observed by Libanius*, Liverpool.

PERNOT 1993

L. PERNOT, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris.

PETIT 1983

P. PETIT, « Zur Datierung des Antiochikos (*Or*. 11) des Libanios », *Libanios* (éd. G. FATOUROS, T. KRISCHER), Darmstadt, p. 129-149.

REMIJSEN 2010

S. REMIJSEN, « The Introduction of the Antiochene Olympics: A Proposal for a New Date », *GRBS* 50, p. 411-436.

SALIOU 1999-2000

C. SALIOU, « Les fondations d'Antioche dans l'*Antiochikos* (*Oratio* XI) de Libanios », *Aram* 11-12, p. 357-388.

SALIOU 2000

C. SALIOU, « À propos de la *Taurianè pulè*. Remarques sur la localisation présumée de la Grande Église d'Antioche de Syrie », *Syria* 77, p. 217-226.

SALIOU 2004

C. SALIOU, « Bains d'été et bains d'hiver : Antioche dans l'empire romain », *Antioche de Syrie, Histoire, images et traces de la ville antique = Topoi*, Supplément 5 (éd. B. CABOURET, P.-L. GATIER, C. SALIOU), Lyon, p. 289-309.

SALIOU 2006a

C. SALIOU, « Antioche décrite par Libanios. La rhétorique de l'espace urbain et ses enjeux au milieu du quatrième siècle », *Approches de la troisième sophistique* (Mélanges J. Schamp) (éd. M. Steinrück, E. Amato, A. Roduit), Bruxelles, p. 273-285.

SALIOU 2006b

C. SALIOU, « Statues d'Antioche de Syrie dans la Chronique de Malalas », *Recherches sur la* Chronique *de Jean Malalas* II (éd. S. AGUSTA-BOULAROT, J. BEAUCAMP, A.-M. BERNARDI, E. CAIRE), Paris, p. 69-95.

SALIOU 2009

C. SALIOU, « Le palais impérial d'Antioche et son contexte à l'époque de Julien », *AnTard* 17, p. 235-250.

Les discours de Libanios (discours 33-64) et la topographie d'Antioche

Marilena CASELLA
Université de Messine

Le sophiste Libanios, défenseur de la *paideia* hellénique et de l'autonomie municipale, est un témoin important de la vie antiochéenne dans la deuxième moitié du quatrième siècle. Le rapport entre le rhéteur et Antioche est, bien sûr, d'une importance fondamentale pour comprendre les aspects les plus profonds de sa personnalité et de ses créations : ces dernières ne peuvent se comprendre, en réalité, que si on replace le sophiste dans son milieu. Libanios était le descendent d'une grande famille curiale, mais il bénéficiait, grâce à son métier de professeur de rhétorique, d'une existence sans devoirs ni responsabilités politiques ; cependant un sens profond de la fidélité avait fait de lui le plus constant défenseur de l'éloquence grecque, de la culture païenne, de l'autonomie de la *polis*. La longue durée de la vie de Libanios (314-393), ses relations avec les empereurs Julien et Théodose et avec les gouverneurs, son attention portée aux détails concrets, son engagement dans les débats de son temps, les générations d'étudiants formés par son enseignement de la rhétorique et par ses idées, et qui devinrent bouleutes ou fonctionnaires, avocats ou même sophistes, font de son œuvre une source capitale pour la connaissance de l'Antiquité tardive en général.

De Libanios nous sont parvenus 64 discours, édités par R. Förster dans la *Biblioteca Teubneriana* de 1903 à 1927, et dont beaucoup restent encore à traduire dans les langues modernes. Après l'éclipse des années 1930 aux années 1970, durant laquelle seuls quelques savants isolés s'intéressent aux discours de Libanios (P. Petit, A. F. Norman), on assiste à une reprise et à un renouveau des études libaniennes dans le dernier quart du siècle. P. Petit et J. Martin publient les deux premiers tomes de l'édition des discours dans la Collection des Universités de France et B. Schouler traduit les Discours moraux (*Or.* 6 8 et 15) pour les Belles Lettres. Aujourd'hui la recherche sur l'œuvre de Libanios

donne l'impression d'une intense vitalité. Sont parus l'ouvrage posthume de A. F. Norman dans la collection *Translated Texts for Historians*, le discours 18 traduit par S. Angiolani, les discours 24 et 13 traduits par U. Criscuolo et le discours 30 traduit par R. Romano, les volumes de la collection Gredos par A. Melero et A. González Gálvez, l'œuvre de G. Fatouros, T. Krischer et W. Portmann avec la traduction des discours 59, 17-18, 24, la traduction du discours 59 dans la Collection des Universités de France par P.-L. Malosse.

La valeur historique des ouvrages de Libanios est souvent difficile à apprécier. Non seulement la rhétorique introduit dans le récit certaines déformations, mais encore faut-il tenir compte de bien d'autres facteurs : l'époque et les circonstances précises de la rédaction, la situation personnelle de l'auteur, ses opinions sur le sujet, ses attitudes en face du réel, ses intentions présentes, les intérêts qu'il défend. Il est impossible, donc, d'isoler telle ou telle citation de son contexte immédiat.

À partir du moment où l'on fait d'une production rhétorique un objet historique, il faut en tracer les contours, c'est-à-dire en définir le genre (épidéictique, judiciaire …), et la placer dans son contexte. Les textes caractérisés par des artifices rhétoriques et des fondements idéologiques, comme les discours 56, 57, 46, que j'ai récemment traduits et commentés[1], suscitent à première lecture une certaine méfiance, mais leur analyse interne et leur confrontation avec l'ensemble des autres sources disponibles permettent de les utiliser comme des documents historiques, après une lecture critique qui en hiérarchisant les niveaux de signification du texte permet d'en tirer des problématiques précises. Il faut donc appliquer une méthode d'analyse textuelle des discours à la fois interne, avec pour objectif de distinguer entre le fonctionnement du code rhétorique et les contenus idéologiques propres à l'auteur, et comparative, par rapport aux autres auteurs de l'époque, de façon à faire apparaître le point de vue du pouvoir et celui de l'administré[2]. Dans ce processus la phase délicate et extrêmement complexe de la traduction,

[1] Casella 2010. Ce livre, qui est une version révisée de ma thèse de doctorat en Histoire et Civilisation (*Libanios. Orationes LVI, LVII, XLVI. Introduction, Traduction et Commentaire Historique*, École des Hautes Études en Sciences Sociales en co-tutelle avec l'Université de Messine), présente pour la première fois la traduction, l'analyse et le commentaire de trois discours (*Kata Lykianou, Kata Seuerou, Kata Phlorentiou* : les discours se présentent comme des attaques violentes lancées contre les trois gouverneurs mentionnés) qui n'avaient pas encore fait l'objet d'une traduction en langue moderne.

[2] Casella 2006-2007, p. 45.

qui requiert un travail scrupuleux et des affinements incessants, joue un rôle essentiel.

L'approche directe des textes libaniens, comme on l'a déjà remarqué, est rendue particulièrement ardue par des difficultés stylistiques et interprétatives. Un vocabulaire parfois obsolète, des constructions lexicales souvent trop personnelles, la recherche de la composition, l'argumentation si soignée qu'elle en devient malaisée à suivre contribuent à faire de Libanios un auteur difficile, tout comme son refus des mots techniques, l'horreur à l'égard de mots latins, qui sont rendus par des équivalents grecs (il faut penser à son attachement à l'égard de l'atticisme et à la référence constante à Démosthène dans son œuvre, au niveau lexical, stylistique et thématique), au moyen de périphrases ou de participes substantivés. Hautement révélateur, à cet égard, sera un coup d'œil au vocabulaire du rhéteur, ou plus encore au lexique technique. Il serait intéressant et surtout très utile d'élaborer un lexique libanien attentif aux différentes nuances que des mots en apparence communs peuvent prendre dans un contexte précis comme celui de ses discours. Prenons comme exemple le mot grec καταγωγή, en latin *deuersorium* : « On a créé une hôtellerie pour les gens qui vont à cheval, que leur route soit longue ou courte. Mais cette hôtellerie exige, bien entendu, des lits, des tables, de la vaisselle à poser dessus, des cuisiniers, des domestiques pour déchausser les voyageurs, pour les laver, pour leur amener les filles, ou des médecins en cas de besoin[1] ». On trouve ici le témoignage d'un système d'entretien des *mansiones* et de fourniture, par les cités provinciales, du personnel nécessaire pour tenir ces établissements, lourde dépense imposée aux cités et, par les cités elles-mêmes, aux *collegia*[2].

L'objectif de la présente étude est de mettre en évidence, à partir des discours 33-64, l'apport de l'œuvre oratoire de Libanios à la connaissance de la topographie d'Antioche. Je m'occupe surtout de discours adressés à des gouverneurs, mais on trouve partout des allusions aux espaces et aux bâtiments, qui reflètent le fonctionnement de la société et en symbolisent la culture. Cela est clair si on regarde la fréquence des mots dans les discours de Libanios. Les indications relatives aux

---

[1] Lib. *Or*. 46, 19 : ἀπεδείχθη καταγωγὴ τοῖς ἰοῦσιν ἐφ' ἵππων ὁδὸν ἢ πολλὴν ἢ οὐ πολλήν. τῇ δ', οἶμαι, καταγωγῇ ταύτῃ δεῖ κλινῶν ἐστρωμένων, τραπεζῶν, τῶν ἐπὶ τούτων ἐκπωμάτων, ὀψοποιῶν, τῶν ὑπολυσόντων, τῶν ἀπονιψόντων, τῶν πόρνας ἀξόντων, τῶν ἰατρούς, εἰ δεήσειε.

[2] Casella 2010.

édifices et réalités urbaines concernent essentiellement les édifices de spectacle, la salle de cours et le *bouleutérion*, les bains.

On trouve souvent le mot θέατρον, lieu clé de la vie antiochéenne. Il faut faire une distinction entre le théâtre comme édifice de spectacle[1] et le théâtre comme espace politique[2] : le théâtre était aussi le lieu de fabrication de l'opinion publique. Largement utilisé est aussi le mot δικαστήριον, dont le théâtre usurpe souvent le rôle institutionnel[3]. C'est le cas du gouverneur Florentios, qui, sous l'influence des accusations malveillantes — au théâtre – de la claque (une sorte de plèbe composée d'étrangers immigrés, d'apatrides déracinés, de fils dénaturés ayant tué père et mère et fui leur activité professionnelle, et de paresseux qui se ruent au théâtre[4]), prend une décision illégitime : « Un personnage intelligent, parvenu à une grande sagesse, plein de lectures, qui avait mené à bien beaucoup d'affaires, qui avait su comme personne améliorer sur tous les points la situation du commerce, grâce à son expérience en ce domaine et à son équité, ce personnage donc, tel que je viens de l'évoquer, étant agressé au théâtre par ceux qui s'étaient vendus à ses ennemis, Florentios l'abandonna à leurs manifestations indécentes et à leurs propos scandaleux. Or il eût fallu, suivant l'exemple de gouverneurs illustres, se fâcher, arrêter quelques-uns des agresseurs, punir l'audace d'individus qui vivent de la prostitution des danseurs, ne pas accorder plus d'importance aux propos injurieux qu'aux faits. Et même s'il y avait une part de vérité dans ces propos, le théâtre n'était pas le lieu approprié pour examiner ce dossier, et nous savons où se font les enquêtes de ce genre. Il fallait lui intenter un procès en règle, procéder à une instruction et, si ses accusateurs prouvaient le délit, le considérer comme malhonnête une fois sa faute établie ; si au contraire ils avaient menti, il fallait alors engager des poursuites pour calomnie[5]. » Un mime

---

1 Saliou 2000, p. 806 808.

2 Martin-Bueno 1992, p. 233-240 ; Casella 2007, p. 101-102.

3 Voir Lib. *Or*. 41 et 46.

4 Lib. *Or*. 41, 6.

5 Lib. *Or*. 46, 5: ἄνδρα τοίνυν δεξιὸν ἐπὶ πλεῖστον ἥκοντα νοῦ καὶ βιβλίων [τε] γέμοντα καὶ πλεῖστα διῳκηκότα καὶ ὡς οὐκ ἂν ἕτερος καὶ τὴν ἀγορὰν διὰ πάντων ἀμείνω πεποιηκότα ἐμπειρίᾳ τε τῇ περὶ ταῦτα καὶ δικαιοσύνῃ, τὸν δὴ τοιοῦτον ὑβριζόμενον ἐν τῷ θεάτρῳ παρὰ τῶν αὐτοὺς πεπρακότων τοῖς ἐχθροῖς τοῖς ἐκείνου προὔδωκεν ἀσελγέσι καὶ τρόποις καὶ ῥήμασι καὶ νόμοις ἐναντίοις. καίτοι χρῆν ἑπόμενον ἀρχόντων εὐδοκίμων παραδείγμασι 4συλλαβεῖν τινας τῶν ὑβριστῶν, ἀγανακτῆσαι, δίκην λαβεῖν τοῦ θράσους παρ' ἀνθρώπων ὑπὸ τῆς τῶν ὀρχηστῶν πορνείας τρεφομένων, μὴ τῶν ἔργων πιστοτέρας νομίσαι τὰς βλασφημίας. καίτοι καὶ εἴ τι δίκαιον ἦν ἐν τοῖς κατ' αὐτοῦ λεγομένοις,

excite Tisamenos contre les bouleutes[1], un autre attise la colère d'Eustathe contre les marchandes de légumes dont il veut se venger[2].

D'autres exemples sont donnés par Libanios de ce rôle amplificateur des espaces de spectacle, à propos de l'hippodrome. C'est à l'hippodrome, lors d'une course de chevaux, que Théophilos, un bon gouverneur, fut assailli et tué par cinq bronziers, des ouvriers de la ville : l'émeute traduit l'exaspération d'une catégorie de la population[3]. Si à Constantinople l'hippodrome jouait un rôle politique important – chevaux, cavaliers, voltigeurs font partie des factions —, à Antioche on ne trouve apparemment chez Libanios aucune trace de différenciation par les couleurs. Un texte toutefois pourrait obliger à réexaminer la question de l'existence des factions à Antioche[4] : « Il (Florentios) n'a pas prouvé son amour pour nous … en traitant comme il l'a fait les chevaux de course, violant l'usage qui veut qu'on les libère de leur effort pour leur permettre de jouir du pâturage, dont ils ont envie au printemps et dont, au contraire, ils sont privés par toi, ce qui leur ruine la santé. De là, ruine financière pour le liturge, et la collectivité (κοινόν) se ressent du préjudice qui frappe un de ses membres (μέρος). » Ici, la tentation est grande de comprendre μέρος comme désignant une faction[5].

Toujours dans le discours contre le *consularis* Florentios se trouve une notation sur la salle dans laquelle Libanios enseignait, c'est-à-dire une des salles voisines du βουλευτήριον[6] : « et je sais que bien des blessures ont été infligées, que bien des larmes ont été versées pour leur complaire, ainsi que me l'a appris la ruelle (στενωπός) qui traverse la *boulè*. Que de

---

οὐ τὸ θέατρον ἦν χωρίον τουτοισὶ τοῖς δικαίοις, ἀλλ' ἴσμεν οὗ τὰ τοιαῦτα ἐξετάζεται. τούτου δὴ λαχόντα δίκην ἐπὶ τὸν ἔλεγχον βαδίζειν ἔδει καὶ δεικνύντων μὲν ἀδίκημα κακὸν νομίζειν τὸν ἐξεληλεγμένον, καταψευσαμένων δὲ πάλιν ἀπαιτεῖν δίκην τὴν τῆς συκοφαντίας.

1 Lib. *Or*. 33, 15.

2 Lib. *Or*. 54, 42.

3 Lib. *Or*. 46, 30. Cf. *Or*. 19, 47.

4 Lib. *Or*. 46, 41 : οὐκ ἔστι φιλοῦντος ἡμᾶς, οὐκ ἔστι τὰ περὶ τοὺς ἁμιλλητηρίους ἵππους παρὰ τὸν νόμον πεπραγμένα τὸν ἀφιέντα πόνον εἰς ἀπόλαυσιν τῆς πόας, οὗ διὰ μὲν τὴν ὥραν τοῖς ἵπποις ἔρως, διὰ δὲ σὲ στέρησις, ἀφ' ἧς ὄλεθρος. ὅθεν τῷ λειτουργοῦντι πενία, τῆς δὲ περὶ τὸ μέρος ζημίας τὸ κοινὸν αἰσθάνεται.

5 C'est l'un des sens courants du mot dans le contexte de l'hippodrome ; voir Casella 2007, p. 111 et n. 120.

6 Balty 1991, p. 284.

leçons ont été interrompues par les cris des hommes que l'on frappait[1] ! ». Libanios était souvent invité aux séances de la *boulè*, et il fut lui-même conduit, en une occasion particulière, à convoquer une réunion : « Hier quatre bouleutes et moi-même, peu après midi, assis après avoir marché le long d'une rue en plein air, parlions de ceux dont le comportement est impudent (le *consularis* Loukianos) et il nous semblait nécessaire de convoquer la *boulè* au *bouleuterion*[2]. »

À Antioche les bains étaient des lieux très fréquentés[3]. La place qu'ils occupaient dans les pratiques quotidiennes faisait des bains des lieux d'expression de la conscience civique et le point de fixation de diverses identités communautaires[4]. Les bains étaient des endroits où la foule se rassemblait tout naturellement, et où s'exprimait l'opinion publique : le gouverneur Loukianos y fut accueilli (sans qu'il s'agisse d'un véritable *adventus*) par ses partisans, « ceux qui ont pour métier de lancer les acclamations », une brigade composée de vils paresseux prêts à tout faire en l'honneur de leur protecteur, les τετρακόσιοι λύκοι (les « 400 loups » qui formaient la claque du théâtre, dont à plusieurs reprises le rhéteur redit le pouvoir subversif), ceux qui vivent en flattant les gouverneurs, qui gravitent autour des acteurs et des mimes, payés pour les applaudir, étrangers et émeutiers professionnels – εἰς μέσους αὐτοὺς ἐμπεσὼν ἑσπέρας τῷ λουτρῷ χαίρειν εἰπὼν ἀναστρέψας οἴκαδε[5].

Très souvent les gouverneurs sont suivis au bain par des solliciteurs, qui envahissent les bains des gouverneurs et attendent que ceux-ci sortent du bassin pour les harceler de leurs demandes de faveurs : « Voici que la nuit tombe et qu'on allume les lampes … Ils accaparent encore les bains des gouverneurs de sorte qu'il n'y a pas moyen pour ces derniers de satisfaire leurs besoins les plus élémentaires[6]. » Et encore : « Voici donc bien la raison pour laquelle les bains des gouverneurs sont préférés aux bains publics, plus grands. On peut attendre beaucoup de la part d'hommes nus … Les solliciteurs de ces baigneurs attendent que ces

---

1 Lib. *Or*. 46, 16 : οἶδα πολλὰ τραύματα καὶ δάκρυα γεγενημένα τοῦ στενωποῦ ταῦτά με διδάσκοντος τοῦ ἐν τῷ βουλευτηρίῳ. πολλοὶ γοῦν λόγοι τοῖς ὀδυρμοῖς τῶν παιομένων διεκόπησαν.

2 Lib. *Or*. 56, 30. Cf. Lib. *Or*. 1, 216.

3 Saliou 2000, p. 803 805.

4 Saliou à paraître (page 19-21 du tapuscrit).

5 Lib. *Or*. 56, 17.

6 Lib. *Or*. 51, 5 : ἑσπέρα καὶ λύχνος, καὶ οὐδὲν μᾶλλον ἀπέρχονται. ἀλλὰ καὶ λουτρὸν τὸ τῶν ἀρχόντων αὐτοῖς, ὥστ' ἐκείνοις μηδὲ πρᾶξαί τι τῶν ἀναγκαίων ἐνεῖναι.

derniers sortent de leur bain, puis les talonnent en les priant d'écouter leurs intérêts[1]. » « Le gouverneur s'était lassé d'accorder des faveurs et distribuait les dernières dans son bain[2]. »

Certains discours sont partiellement consacrés à des questions relatives à la gestion et à l'évolution de l'espace urbain : les réaménagements et constructions nouvelles ; les aqueducs ; les bains.

On a le témoignage de constructions élevées par des fonctionnaires : Proclos, Tisamenos, Florentios. Libanios approuve les constructions en principe, mais critique certaines initiatives pour des raisons particulières : abus et procédés obliques, c'est-à-dire qui ne répondent pas à une pratique conforme à la loi et cachent objectifs individualistes et recherche du profit[3].

Sous Théodose le rhéteur proteste contre la manie de construire qui caractérise les gouverneurs, manie qui a atteint l'impiété quand le *consularis* Florentios, pour édifier un portique – les portiques de rue sont fréquemment mentionnés par Libanios[4] –, finit par violer des sépultures : « Il aurait dit que ce qu'il projette de faire, les portiques, montre qu'il aime la ville. Mais les portiques précédents n'étaient déjà pas l'œuvre de gens qui aimaient la ville, mais qui s'aimaient eux-mêmes. Chaque portique était en effet pour eux une source d'or[5], et il était en même temps une source de larmes. Car le prélude de la construction des portiques, c'était la destruction de maisons qui avaient abrité des générations, si bien qu'au lieu d'une habitation il ne leur restait que le prix des pierres. Or le même calcul conduit à son tour Florentios aux mêmes actes. On dit que grâce au portique il va élargir la rue ; mais après cela, pour que la rue devienne plus large d'une paume, on ouvre toutes les tombes, on viole toutes les sépultures, les os des anciens habitants

---

1 Lib. *Or*. 51, 9 : ὧν εἵνεκα τὰ τῶν ἀρχόντων βαλανεῖα προκέκριται τῶν κοινῶν τούτων καὶ μεγάλων. πολλὰ γὰρ ἂν αἰτηθείη καὶ παρὰ γυμνῶν καὶ παρ' ἀποψωμένων καὶ ἐν ἑκατέρᾳ γε δεξαμενῇ θερμοῦ τε ὕδατος καὶ ψυχροῦ. οἱ δὲ δεόμενοι τῶν οὕτω λουμένων τάς τε ἐξόδους αὐτῶν ἀναμένουσι καὶ παρακολουθοῦσιν ἀκοῦσαί τι τῶν αὑτοῖς συμφερόντων εὐχόμενοι.

2 Lib. *Or*. 52, 7.

3 Petit 1955, p. 316-317

4 Saliou 2005, p. 207-224 ; Eadem 2006, p. 276, 280 ; Cabouret 1999, p. 127-150.

5 Allusion à des installations de bois (baraques insérées entre les colonnes des portiques). L'objectif était d'en tirer un revenu en les louant à des artisans pauvres.

de la ville sont dispersés, on n’a plus aucun respect pour les corps de personnages vertueux[1]. »

Libanios proteste aussi contre la vanité des riches bouleutes qui imitent à grands frais les somptueuses entreprises des *honorati* : « Après cela ils se hâtent de les inviter à construire ; après quoi la chienne imite sa patronne en construisant elle aussi. C’est là un essaim de maux pour tous les métiers. L’aménité procurée à la cité par ses jardins est détruite, ce n’est partout que pierres de taille, charpentiers et ouvriers[2]. » Ce texte atteste que des demeures particulières étaient très fréquemment édifiées, sous Théodose surtout[3] et que le bâtiment est à Antioche l’activité principale, également à cause des tremblements de terre[4].

On trouve encore chez Libanios des informations intéressantes sur les équipements hydrauliques. Libanios évoque ainsi l’onéreuse et dangereuse corvée du nettoyage des aqueducs[5] qui pesait sur les *humiliores* : « Plus pénible encore : les aqueducs ne retrouvent que grâce à eux leur calibre originel, et beaucoup qui descendent vivants sont remontés morts ; et celui qui ne veut pas mourir doit courir ce risque en la personne d’un autre, qu’il paye[6]. » Les particuliers doivent participer, de leur travail ou de leur argent, à la réfection des aqueducs.

L’œuvre de Libanios nous documente aussi sur la gestion des bains d’exploitation publique (par opposition aux petits bains d’exploitation privée), gérés par la puissance publique impériale ou plus souvent muni-

1 Lib., *Or*. 46, 44 : ἦ που γε εἶπεν ἄν· <ἀλλ’ ἃ διανοεῖται δρᾶν τὸν φιλοῦντα δεικνύουσιν αἱ στοαί;> ἀλλ’ οὐδὲ αἱ πρότεραι τῶν φιλούντων ἦσαν τὴν πόλιν, ἀλλ’ ἑαυτοὺς πηγῆς στοᾶς ἑκάστης χρυσοῦ καθισταμένης, τῆς δ’ αὐτῆς καὶ δακρύων. τὰ γὰρ δὴ πρῶτα τῶν στοῶν οἰκιῶν κατασκαφαὶ πολλὰς γενεὰς δεξαμένων, ὥστ’ αὐτοῖς ἀντὶ οἰκήσεως γενέσθαι τὰ τῶν λίθων χρήματα. ἄγει δὴ καὶ τοῦτον ὁ αὐτὸς λογισμὸς ἐπὶ ταῦτα. καὶ λόγος εὐρυτέραν αὐτὸν τὴν ὁδὸν διὰ στοᾶς ποιήσειν, εἶθ’ ἵν’ εὐρυτέρα παλαιστῇ γένηται, τάφος ἅπας ἀποκεκάλυπται καὶ θήκη πᾶσα καθύβρισται καὶ τῶν τὴν πόλιν οἰκησάντων τὰ ὀστᾶ διέρριπται, αἰδὼς δὲ οὐδεμία νεκροῖς ἀνδρῶν ἀγαθῶν.

2 Lib. *Or*. 48, 38.

3 Alpi 2007, p. 39-45.

4 Voir Callu 1997, p. 156 : le paysan vient de l’extérieur avec son âne qui, dans des sacs, transporte de la farine ou des produits maraîchers ; quand il repart, l’animal est chargé des gravats des chantiers, voir Lib. *Or*. 50, 23-24.

5 Leblanc et Poccardi 2004, p. 239-243.

6 Lib. *Or*. 46, 21 : καὶ τούτου πολὺ χαλεπώτερον οἱ ὀχετοὶ τὸ πλάτος αὑτῶν κομιζόμενοι δι’ ἐκείνων. ὧν οὐκ ὀλίγοι ζῶντες καταβαίνοντες ἀνιμῶνται νεκροί, καὶ προσήκει τὸν οὐκ ἀπολούμενον ἐν ἑτέρου κινδυνεύειν σώματι, μισθοῦ πάλιν σώματι.

cipale, et entretenus au moyen de liturgies : « On a besoin de chauffage pour les baigneurs. Les bouleutes pourraient s'adresser à tel ou tel, mais ils ne veulent pas le faire[1]. » La *calefactio* est pour Libanios une liturgie, devenue onéreuse : la *boulè* devait attribuer le chauffage des bains, puisque Libanios lui reproche de laisser ces charges sans titulaires. Le service intérieur des bains en revanche fait partie d'une catégorie de charges que Libanios ne considère pas comme des liturgies, mais comme des corvées imposées aux petites gens ; cependant on peut trouver le spectacle étonnant d'un bouleute qui accomplissait aussi ce type de services dans une petite cité qui tomba au rang d'un village à cause de la situation de la *boulè* : « … On m'a raconté que le même homme, dans une petite cité … levait l'impôt, offrait sur ses propres ressources les services des bains aux habitants du lieu et, prenant la cruche, se faisait garçon de bain[2]. »

Nous trouvons donc aussi des éléments importants se référant à l'identité urbaine d'Antioche dans les discours engagés dans les questions socio-politiques.

---

[1] Lib. *Or*. 49, 10 : δεῖ τοῖς λουσομένοις πυρός. ἔξεστιν ἐλθεῖν ἐπὶ τὸν δεῖνα καὶ τὸν δεῖνα, οἱ δὲ οὐκ ἐθέλουσι.

[2] Lib. *Or*. 49, 31 : πρῴην τις ἤγγειλέ μοι τὸν αὐτὸν ἄνθρωπον ἐν μικρᾷ τινι πόλει τά τ' ἔνδον καὶ τὰ τῶν τειχῶν ἔξω διοικεῖν καὶ πολλὰς ἔχειν τὰς τάξεις καὶ προσηγορίας εἰσπράττοντα, τοῖς ἑαυτοῦ χρήμασι λοῦσθαι τοῖς ἐκεῖ παρέχοντα, τὸν δ' αὐτὸν ἀμφορέα λαβόντα βαλανέα γενέσθαι.

Bibliographie

ALPI 2007

F. ALPI, « Maison païenne et chrétienne : représentation de l'habitat domestique à Antioche chez quelques auteurs tardo-antiques (IVe-VIe s.) », *From Antioch to Alexandria. Recent Studies in Domestic Architecture* (éd. K. GALOR et T. WALISZEWSKI), Warsaw, p. 37-50.

BALTY 1991

J.-CH. BALTY, *Curia Ordinis. Recherches d'architecture et d'urbanisme antiques sur les curies provinciales du monde romain*, Bruxelles.

CABOURET 1999

B. CABOURET, « Sous les portiques d'Antioche », *Syria* 76, p. 127-150.

CALLU 1997

J.-P. CALLU, « Antioche la grande : la cohérence des chiffres », *MEFRA* 109, p. 127-169.

CASELLA 2006-2007

M. CASELLA, « Funzionamento del codice retorico e contenuti ideologici propri dell'autore: Libanio », *Forme della cultura nella Tarda Antichità, II, Atti del Convegno dell'Associazione di Studi Tardoantichi, Napoli-S.Maria Capua Vetere, 29 settembre-2ottobre 2003*, (éd. U. CRISCUOLO) = *Koinonia* 30-31, p. 45-52.

CASELLA 2007

M. CASELLA, « Les spectacles à Antioche d'après Libanios », *Jeux et Spectacles dans l'Antiquité tardive* (éd. J.-M. CARRIÉ) = *AnTard* 15, p. 99-112.

CASELLA 2010

M. CASELLA, *Libanio, Orazioni LVI, LVII, XLVI. Storie di ordinaria corruzione. Introduzione, Traduzione e Commento storico*, Messina.

LEBLANC et POCCARDI 2004

J. LEBLANC, G. POCCARDI, « L'eau domestiquée et l'eau sauvage à Antioche-sur-l'Oronte : problèmes de gestion », *Antioche de Syrie, Histoire, images et traces de la ville antique* = *Topoi*, Supplément 5 (éd. B. CABOURET, P.-L. GATIER, C. SALIOU), Lyon, p. 239-256.

MALOSSE 2009

P.-L. MALOSSE, « Actualité et perspectives de la recherche sur Libanios », *Trent'anni di studi sulla Tarda Antichità: bilanci e prospettive* (éd. U. CRISCUOLO, L. DE GIOVANNI), Napoli, p. 229-244.

MARTIN-BUENO 1992

M. MARTIN-BUENO, « Utilización politico-religiosa de los teatros romanos », *Le Théâtre antique et ses spectacles, Actes du colloque tenu au Musée Archéologique Henri Prades de Lattes, 1989* (éd. C. LANDES), Lattes, p. 233-240.

PETIT 1955

P. PETIT, *Libanius et la vie municipale à Antioche au IVe siècle apr. J.-C.*, Paris.

SALIOU 2000

C. SALIOU, « Mesurer le paradis. Contribution au portrait d'Antioche aux époques romaine et protobyzantine », *Mégapoles méditerranéennes, Géographie urbaine rétrospective* (éd. C. NICOLET, R. ILBERT, C. DEPAULE), Paris-Rome, p. 802-819.

SALIOU 2004

C. SALIOU, « Bains d'été et bains d'hiver : Antioche dans l'empire romain », *Antioche de Syrie, Histoire, images et traces de la ville antique = Topoi*, Supplément 5 (éd. B. CABOURET, P.-L. GATIER, C. SALIOU), Lyon, p. 289-309.

SALIOU 2005

C. SALIOU, « Identité culturelle et paysage urbain : remarques sur les processus de transformation des rues à portiques dans l'Antiquité tardive », *Syria* 82, p. 207-224.

SALIOU 2006

C. SALIOU, « Antioche décrite par Libanios. La rhétorique de l'espace urbain et ses enjeux au milieu du quatrième siècle », *Approches de la troisième sophistique* (Mélanges J. Schamp) (éd. M. STEINRÜCK, E. AMATO, A. RODUIT), Bruxelles, p. 273-285.

SALIOU à paraître

C. SALIOU, « Bains et histoire urbaine. L'exemple d'Antioche sur l'Oronte dans l'Antiquité », à paraître dans les actes du colloque *Thermes et hammams, 25 siècles de bain collectif au Proche-Orient* (programme ANR Balnéorient, 2-6 novembre 2009, Damas).

Terme e bagni pubblici e privati nella corrispondenza di Libanio

Andrea PELLIZZARI
Université de Turin

Sfogliare l'epistolario di Libanio alla ricerca di informazioni sulla topografia e sui monumenti della città di Antiochia ha significato per me ritrovare ragioni e difficoltà di uno studio che ho condotto alcuni anni fa sulle presenze, parziali ma significative, di monumenti antichi nei *Commentarii in Vergilii Carmina* del grammatico Servio (IV-V secolo d.C.). Là dove il commento a Virgilio lo permette, Servio infatti descrive nei lemmi templi, statue, edifici, arredi urbani, che spesso risalivano, pur attraverso restauri e riedificazioni, ai primi secoli di Roma o anche all'età preurbana, e ne testimonia altresì la lunga sopravvivenza fino ai suoi tempi attraverso l'uso di avverbi « marcatori » quali *hodie* o *nunc*. Lungi dall'essere una superficiale trascrizione dell'informazione attinta dalla tradizione glossografica, questi avverbi rappresentano spesso la volontà di evidenziare come, a secoli dalla loro erezione, questo o quel monumento fosse rimasto a perenne ricordo dell'antica grandezza di Roma[1].

Come i commentari serviani, così le lettere di Libanio possono offrire particolari topografici interessanti, dispersi nel *mare magnum* della sua corrispondenza[2]. Al di là dell'immediatezza « visiva » e sperimentale dello scavo o della *survey* archeologica, un edificio, un ambiente, un paesaggio possono infatti essere contestualizzati anche grazie all'apporto di altre fonti, non ultime quelle letterarie, soprattutto per quei momenti della storia, come appunto la tarda antichità, per i quali il loro

[1] Pellizzari 2003, p. 116-141.

[2] L'epistolario di Libanio consta di 1544 lettere, di cui circa 1250 appartengono al decennio 355-365, circa 270 al quinquennio 388-393, le rimanenti, circa una ventina, agli anni 353-354 e 365-388. Sulla collezione delle lettere di Libanio, cfr. Seeck 1906; Norman 1992, p. 17-43; Cabouret 2000; Bradbury 2004, p. 19-23; González Gálvez 2005, p. 17-27.

apporto può risultare particolarmente fecondo[1]. Ovviamente tali dati non consentono di utilizzare né l'opera di Servio né quella di Libanio come una sorta di *Baedeker* del IV-V secolo sulle città di Roma e di Antiochia. Non era, del resto, questa la finalità dei loro scritti, né aiuta la ricerca l'ampiezza documentaria delle fonti, che sono tra le più estese che ci siano giunte dall'antichità.

Valendomi del supporto cartaceo delle *Concordantiae* delle lettere di Libanio[2] e di quello informatico del *Thesaurus Linguae Graecae*, ho cercato nell'epistolario, per i fini di questa ricerca, le occorrenze relative alle terme e ai bagni, pubblici e privati, approfondendo in particolare i termini λουτρόν e βαλανεῖον. Come mi aspettavo, la maggior parte di queste è di carattere generico: vi si parla delle terme come di luoghi piacevoli, dove si intrattengono amabili conversazioni, si partecipa a recitazioni poetiche (*Epp.* 364 e 430, a Aristaenetus[3]; *Ep.* 1133 a Palladius[4]) e si cura il corpo con olio e bagni (*Epp.* 38 a Modestus[5] e 381, ancora a Aristaenetus). Diversamente dall'*Antiochikos* (*Or.* 11), l'elogio di Antiochia pronunciato da Libanio nel 356[6], e da altre fonti testuali[7], non si trovano inoltre nelle lettere notizie certe sulla distinzione fra strutture termali a destinazione pubblica o privata[8] e fra bagni destinati a una frequentazione estiva ovvero invernale[9]. Qualche interessante indizio topografico si trova tuttavia in alcuni *dossier* di lettere, in particolare quelle indirizzate a Datianus, e a Ellebichus, nelle quali si accenna alla

1 Cfr. Février 1986, p. 731; Carandini 1993, p. 14-15.

2 Fatouros, Kriescher, Najock 1987.

3 Su Aristaenetus, cfr. Seeck 1906, p. 85 87 (Aristaenetus I); *PLRE* I, p. 104 (Aristaenetus 1); Petit 1994, p. 47-48 (Aristénète I, n. 38).

4 Su Palladius, cfr. Seeck 1906, p. 228 (Palladius V); *RE* XVIII, 3 (1949), col. 217 (Palladius 21); *PLRE* I, p. 662 (Palladius 18); Petit 1994, p. 187-188 (Palladius V, n. 218).

5 Su Modestus, cfr. Seeck 1906, p. 213-218 (Modestus); *RE* XV, 2 (1932), col. 2323-2326 (Modestus 12); *PLRE* I, p. 605-608 (Modestus 2); Dagron 1991, p. 242-244; Petit 1994, p. 165-172 (Modestus, n. 200).

6 In generale, sull'*Antiochikos*, cfr. Francesio 2004 e la bibliografia ivi citata.

7 Per l'analisi dell'*Antiochikos* e delle altre fonti, rimando a Saliou 2004, p. 289-309; Ead. c. d. s. (ringrazio l'A. per avermi messo a disposizione il testo in formato PDF).

8 Lib. *Or.* 11, 245: τοιγαροῦν ἅπασα φυλὴ τῆς πόλεως λουτρῶν κόσμοις ἰδιωτικοῖς ἁβρύνεται τῆς ἐπωνυμίας κρείττοσιν. ἃ τοσούτῳ καλλίω τῶν δημοσίων, ὅσῳπερ τῶν δημοσίων ἐλάττω, καὶ πολλὴ τῶν φυλετῶν ἔρις παρ' αὐτοῖς ἑκάστοις εἶναι τὸ κάλλιστον.

9 Lib. *Or.* 11, 220: ἀλλὰ τὰ λ ο υ τ ρ ὰ τίς οὐκ ἂν ἀγασθείη; τὰ μὲν γὰρ ἁρμόδια χειμῶνι, τὰ δὲ συμβαίνοντα θέρει, τὰ μὲν ἔξω πνευμάτων σφοδρῶν, τὰ δ' ὥσπερ μετέωρα καὶ οὐ κοινωνοῦντα τῆς γῆς.

costruzione di bagni pubblici, che i due evergeti dedicarono alla città insieme ad altri edifici. Che la costruzione di bagni pubblici fosse un investimento costoso è testimoniato dallo stesso Libanio in una lettera del 362 a Celsus[1], in cui un anticipo di somme per un certo affare è stimato « non meno lieve del costo di un bagno pubblico[2] ». Non dovette dunque essere un esborso trascurabile quello da loro compiuto, così come non lo fu quello degli anonimi curiali celebrati nell'*Antiochikos*, che destinavano parte delle loro ricchezze ad aiutare la città « con i piaceri dei bagni o il divertimento del teatro[3] ». Questi cittadini erano infatti per Libanio i benemeriti che si assumevano il peso delle prestazioni obbligatorie, personali e patrimoniali, per la pubblica utilità (λειτουργίαι)[4], di cui egli lamentò spesso l'eccessiva onerosità, che rischiava di alienare il patriottismo sincero di molti di loro[5].

Secondo il lessico politico-amministrativo di Libanio, gli interventi economici di Datianus prima e di Ellebichus poi a favore di Antiochia sono piuttosto da assimilare a *choregie*, anziché a *liturgie*[6]. Non si trattò infatti di dazioni obbligate (*munera curialia*), bensì di finanziamenti generosi e liberali in nome del loro attaccamento alla comunità locale. Datianus (fl. 337-365) fu uno dei più ascoltati consiglieri di Costanzo II, che nel 354 aveva sostenuto la causa di Libanio, deciso di tornare ad Antiochia, dopo aver insegnato a Nicea e a Costantinopoli[7]. Nella capitale siriana Datianus aveva infatti numerose proprietà e poteva

---

1 Su Celsus, cfr. *RE* III, 2 (1899), col. 1883-1884 (Celsus 15); Seeck 1906, p. 104-106 (Celsus I); *PLRE* I, p. 193-194 (Celsus 3); Petit 1994, p. 62-65 (Celsus I, n. 60).

2 Lib. *Ep*. 715: τὸ γάρτοι προεισφέρειν τὸν τηλικοῦτον οὐ πολὺ κουφότερον τῆς περὶ τὸ κοινὸν βαλανεῖον δαπάνης.

3 Lib. *Or*. 11, 134: ἀεὶ δὲ τὴν πόλιν ἅπασαν λουτρῶν τε ἀπολαύσει καὶ θεαμάτων χάρισιν ὠφελοῦντες.

4 Si vedano Petit 1955, p. 45-62; Millar 1983; Lewin 1995; Drecoll 1997; Francesio 2004, p. 126-132.

5 I curiali erano spesso da lui considerati come i cittadini (πολῖται) per eccellenza: cfr. Petit 1955, p. 25. Sui rischi del venir meno del sentimento civico-patriottico dei curiali, vd. Lib. *Or*. 48, 3; *Ep*. 376, 1 (a Temistio): ἡ πατρὶς δὲ ἡδὺ μὲν αὐτῷ, διότι πατρίς, φοβερὸν δὲ διὰ τὸ προσδέχεσθαι λειτουργιῶν ἀνάγκας ἐν πενίᾳ.

6 Le *liturgie* erano gli obblighi curiali (organizzazione di giochi e spettacoli, riscaldamento di bagni pubblici, esazione di imposte ecc.) per cui era previsto il finanziamento diretto o una garanzia pecuniaria; le *choregie* erano quelle liturgie il cui finanziamento dipendeva esclusivamente dalla liberalità dei singoli. Cfr. Petit 1955, p. 45-46; Francesio 2004, p. 23-24.

7 Su Datianus, cfr. *RE* IV, 2 (1901), col. 2226-2227; Seeck 1906, p. 113-117 (Datianus); *PLRE* I, p. 243-244 (Datianus 1); Petit 1994, p. 75-78 (Datianus, n. 69).

far valere la sua grande influenza. Qui aveva fatto costruire anche dei bagni pubblici, più d'uno in città (τά ἐν τῇ πόλει) e uno nel suburbio (τὸ πρὸ τῆς πόλεως). Libanio ne parla in questi termini in una lettera a Iovianus del 355 (*Ep*. 435). Se di quelli in città non viene detto nulla in quest'occasione, quello extraurbano è gratificato degli aggettivi μέγα e καλόν: ἀκούεις ἐκεῖνο τὸ μέγα καὶ καλόν, ᾧ Δατιανὸς τὴν ἡμετέραν ἐκόσμησε[1]. Il verbo κοσμέω, « adornare », qui utilizzato, ricorre anche in una lettera che Libanio scrisse allo stesso Datianus (*Ep*. 114), in cui si immagina che la città di Antiochia personificata ringrazi il *comes* per averla abbellita « con molti edifici, quasi altrettanti monili: con molti bagni, dei quali alcuni si trovano all'interno delle mura, gli altri subito davanti alle porte[2] ». Nella lettera si parla anche di « giardini » (κήπους) e di « sale per banchetti » (ἀνδρῶνας) ma possiamo notare che in essa i bagni extraurbani allestiti grazie al patrocinio di Datianus sembrano essere stati più di uno, visto che lo stesso articolo dativo plurale τοῖς ricorre sia per riferirsi ai bagni in città sia a quelli fuori. Di « numero, grandezza e bellezza dei bagni » (λουτρῶν πλῆθός τε καὶ μέγεθος καὶ χάρις) donati da Datianus riferisce ancora la lettera 1184, inviata da Libanio allo stesso Datianus; in essa manca però qualsiasi riferimento di tipo topografico[3]. Altrettanto si può dire del contenuto di *Ep*. 441, indirizzata allo stesso, che però offre qualche particolare sullo stato dei lavori della loro costruzione: vi si dice infatti che alcuni sono compiuti (τετελεσμένα), altri solo incominciati (ἀνιόντα)[4].

Ellebichus era un generale di origini barbariche, come il nome lascia pensare[5], che con ogni probabilità aveva sostituito Richomeres nella carica di *magister militum per Orientem* nel 383, dopo che quest'ultimo

---

1 Lib. *Ep*. 435, 6: ἐπεὶ δὲ ἀνέστην, ἵππος μὲν ἦν ἑκατέρῳ, ἐφερόμεθα δέ, εἴ ποι δεήσειεν, ἀλλήλων ἐχόμενοι, παρὰ τοὺς ἄρχοντας, ἐπὶ λουτρὰ τά τε ἐν τῇ πόλει καὶ τὸ πρὸ τῆς πόλεως, ἀκούεις ἐκεῖνο τὸ μέγα καὶ καλόν, ᾧ Δατιανὸς τὴν ἡμετέραν ἐκόσμησε.

2 Lib. *Ep*. 114, 5: ἐμὲ τοίνυν, φησὶν ἡ πόλις, πολλαῖς μὲν οἰκίαις ὥσπερ ὅρμοις ἐκόσμησας, πολλοῖς δὲ λουτροῖς, τοῖς μὲν εἴσω τείχους, τοῖς δὲ εὐθὺς πρὸ πυλῶν, καὶ κήπους ἐφυτεύσω καὶ ἀνδρῶνας ᾠκοδομήσω, θυμηδίας φάρμακα.

3 Lib. *Ep*. 1184, 9: ἔτι δὲ οἰκιῶν κάλλη καὶ λουτρῶν πλῆθός τε καὶ μέγεθος καὶ χάρις, πάντα ταῦτα τοὔνομα καθέξει, κἂν τὸ σῶμα ἀπέλθῃ.

4 Lib. *Ep*. 441, 7: τὸ κάλλος, ᾧ Δατιανὸς τὴν πόλιν ἐλάμπρυνε, λουτρὰ τὰ μὲν τετελεσμένα, τὰ δὲ ἀνιόντα.

5 Secondo Schönfeld 1965², p. 11-12, Ellebichus (o le sue varianti) sarebbe una traslitterazione del germano Alavivus.

era stato elevato alla dignità consolare[1], e che per questo aveva fatto di Antiochia la propria residenza[2]. Fu molto amico di Libanio, che ne apprezzò in particolare la moderazione quando fu inviato da Teodosio a reprimere la cosiddetta « rivolta delle statue » del 387[3]. Per questo gli dedicò anche un panegirico (*Or.* 22), che ne celebrava la clemenza[4]. Esaurito il suo compito, Ellebichus era tornato a Costantinopoli. Sulle relazioni tra Libanio ed Ellebichus mi sono ampiamente soffermato in un saggio di recente pubblicazione[5]. Poiché uno degli strumenti più consueti per assicurare successo allo scambio epistolare è quello di individuare e rimarcare le affinità fra corrispondenti, nello scrivere a Ellebichus Libanio non poteva infatti non ricorrere alla comune appartenenza antiochena. Del resto, il bene della città, il corretto esercizio del potere al suo interno, l'equa ripartizione dei carichi fiscali sui cittadini e, in particolare, sui decurioni, furono sempre fra le preoccupazioni più sentite da Libanio. Antiochia è al centro di due lettere a lui indirizzate: una è l'*Ep.* 884, in cui viene riconosciuto a Eusebius, del quale si parla[6], il merito di volersi assumere il peso di alcune liturgie ed essere così utile (χρήσιμος) alla città[7]; l'altra, che più ci interessa, è l'*Ep.* 898, in cui Ellebichus è invitato a dar seguito alla promessa, che aveva fatto alla

---

[1] Su Richomeres, cfr. Seeck 1906, p. 251 (Richomeres); *RE* II, 1 (1914), col. 796-797 (Richomeres); *PLRE* I, 765-766 (Richomeres).

[2] Su Ellebichus, cfr. Seeck 1906, p. 167-168 (Hellebichus); *RE* VIII, 1 (1912), col. 163 (Hellebichos); *PLRE* I, p. 277-278 (Ellebichus). Sulla sua residenza antiochena, cfr. Lib. *Or.* 22, 18; 40.

[3] Si trattò di una rivolta popolare, a chiaro sfondo politico-sociale, che si manifestò tra l'altro nella distruzione delle statue in bronzo degli imperatori. L'intervento dell'esercito pose fine alla sommossa (cfr. Zos. 4, 33; Soz. *HE* 7, 23; Theodor. Cyr. *HE* 5, 20). Sulla rivolta, cfr. Browning 1952; Cracco Ruggini 1986. Giovanni Crisostomo nelle 21 omelie *de statuis* (*PG* 49, p. 15-222) e Libanio sostennero le ragioni della moderazione nella reazione: in particolare, Libanio dedicò ai fatti del 387 le *Orr.* 19 (a Teodosio, sulla necessità di restituire alla città i privilegi che per rappresaglia le erano stati negati), 20 (a Teodosio, elogiato per aver concesso alla città il suo perdono), 21 e 22 (rispettivamente a Caesarius e a Ellebichus, i due rappresentanti imperiali che avevano riportato l'ordine in città con moderazione e φιλανθρωπία), 23 (contro gli antiocheni che avevano abbandonato la città per paura delle punizioni in cui potevano incappare). Cfr. French 1998; Quiroga Puertas 2007.

[4] Lib. *Or.* 1, 232, ricorda anche un altro panegirico, non pervenuto, che Libanio gli avrebbe dedicato nel 385.

[5] Pellizzari 2011, p. 211-216.

[6] Su Eusebius, cfr. Seeck 1906, p. 145-146 (Eusebius XXVIII); *PLRE* I, p. 304 (Eusebius 24); Cribiore 2007, p. 266.

[7] Cfr. Lib. *Ep.* 884, 2: ἀξιοῖ λειτουργεῖν οὐ πρὸς τὴν δόξαν τῆς οὐσίας, πρὸς δὲ τὴν ἀλήθειαν. οὕτω γὰρ ἂν τῇ τε πόλει χρήσιμος εἴη καὶ αὐτὸς οὐ καταπέσοι.

sua partenza, di ritornare ad Antiochia, o meglio, di « donare di nuovo se stesso » ad Antiochia, definita « più grande e anche più bella » della « Città Grande », cioè di Costantinopoli, che Libanio sempre rifiutò di chiamare con il suo nome[1]. Del resto, continua Libanio, a lui va pure riconosciuto il merito di aver contribuito alla maggiore bellezza della città, poiché, con un atto meritorio di evergetismo, aveva donato alla « patria » un edificio e delle terme pubbliche assai frequentate: « *Tu infatti ci hai concesso di dire qualcosa riguardo alla bellezza avendoci donato un tale edificio e, in aggiunta a quello, un bagno che si trova al centro della città e che attira a sé giovani e vecchi da tutte le sue porte*[2] ». Non sappiamo se l'οἰκία e il λουτρόν citati in questa lettera facessero parte dello stesso edificio, ma sicuramente quest'ultimo doveva trovarsi in un luogo centrale e molto frequentato, forse prossimo a quella via porticata dove, secondo la testimonianza dell'*Antiochikos*, si aprivano numerosi bagni termali[3].

Nei riguardi di Antiochia, Ellebichus si comporta dunque come molti veterani dell'esercito orientale, che si erano stanziati nei dintorni della città e che, in qualità di proprietari terrieri e di ricchi benefattori, erano entrati nelle file del notabilato locale, sostituendo progressivamente il ceto curiale sia nella gestione amministrativa sia nella munificenza civica, come attestano numerosi papiri e iscrizioni[4]. Tuttavia, come lo stesso Libanio fa notare nell'*Antiochikos* (*Or.* 11, 194), anche coloro che erano entrati a far parte dei circoli imperiali sentivano la necessità di erogare il loro contributo per l'abbellimento della città (ἀλλ' οἳ τῆς περὶ τὸν βασιλέα γεγόνασιν ἑταιρίας, πλείω τῆς ἐνταῦθα ἀναλώσεως ἢ τοῦ προσλαβεῖν ἔσχον ἔρωτα), innalzando sontuosi edifici che risplendevano

---

1 Cfr. Lib. *Ep.* 898, 3: ἀλλά σου δέομαι, δεῖται δὲ μετ' ἐμοῦ καὶ ἡ πόλις, ἀναμνῆσαι σεαυτὸν ὧν ὅτε ἐξῄεις παρ' ἡμῶν ἐπηγγέλλου. ἐπηγγέλλου δὲ τῆς Μεγάλης ἀπολαύσας πόλεως δώσειν πάλιν σεαυτὸν τῇ λειπομένῃ μὲν ἐκείνης, οὐκ ὀλίγων μέντοι μείζονι, προσθείην δ' ἂν καὶ καλλίονι. Polemica anticostantinopolitana anche in *Epp.*, 34, 4; 76; 1452, 2; *Orr.* 20, 6 e 37; 49, 2. Cfr. Francesio 2004, p. 120-125.

2 Cfr. Lib. *Ep.* 898, 4: δοὺς μὲν οἰκίαν τοιαύτην, προσθεὶς δὲ αὐτῇ λουτρόν, ὃ κεῖται μὲν ἐν μέσῃ τῇ πόλει, ἄγει δὲ τοὺς ἀφ' ἑκάστης πύλης ἐφ' ἑαυτό, νεότητά τε καὶ γῆρας. La costruzione e la dedica di edifici pubblici da parte dei notabili è una pratica elogiata da Libanio stesso in *Or.* 11, 134 e 194.

3 Lib. *Or.* 11, 212 e 218. Sui portici della città, cfr. Gros 1996, p. 103-107; Cabouret 1999, p. 143-147.

4 Il tema è al centro di Lib. *Or.* 47 (*De patrociniis*), su cui si veda Harmand 1955, p. 148-167. Cfr. anche Liebeschuetz 1972, p. 113-118; 192-208; Carrié 1976; Doukellis 1995, p. 209-222; Pollard 2000, p. 104-109; Laniado 2002, p. 3-26; Kauffmann 2004, p. 336-337. Qualche distinguo, da ultimo, in López 2009, p. 360.

come stelle (ἐγκατέμιξαν οἰκοδομημάτων κάλλη τῷ ἄστει δίκην ἀστέρων ἐκλάμποντα). Datianus era uno di loro[1], e tra questi era anche Proclus[2], che era in carica come prefetto urbano di Costantinopoli quando nel 388 ricevette una lettera di Libanio (*Ep.* 852), in cui gli veniva chiesto di accogliere onorevolmente nella capitale l'ambasceria di tre uomini che gli antiocheni avevano inviato a Teodosio per complimentarsi dopo la sconfitta dell'usurpatore Massimo, e soprattutto di rimediare alle difficoltà dei curiali di Antiochia. Trovandosi nella necessità di adularlo, Libanio lo presenta come il quarto componente dell'ambasceria e ne glorifica l'impegno edilizio a favore della città: « *Dopo che gli ambasciatori erano stati scelti, uno straniero domandò a un cittadino quanti fossero. E quello disse: « tre ». Io, che per caso ero presente e che sentivo parlare di tre, dissi che gli ambasciatori non erano tre, ma quattro. 2. « Come – domandò – quattro? » « perché – dissi – ben prima di questi tre Proclus fu scelto per tutto ciò che era stato fatto da lui nella città: strade, portici, bagni e piazze*[3] ». I bagni e le terme da lui allestiti sono qui ricordati senza ulteriori specificazioni accanto ad altri elementi di arredo urbano, quali piazze, strade e portici, innalzati grazie alle disponibilità finanziarie di Proclus. L'unico indizio topografico che possiamo desumere dalla lettera è che essi si trovassero all'interno della città (ἐν τῇ πόλει).

Destinazione suburbana (forse Dafne[4]?) è attestata invece per il βαλανεῖον del ricco Letoius[5], ricordato insieme ai suoi giardini e terreni in una lettera del 388 a Celsinus, di cui se ne ricorda la frequentazione durante un soggiorno antiocheno[6] (*Ep.* 877): « *anche di questo ha approfittato il ricco Letoius: di trascorrere molto tempo con te, avendo*

---

[1] Cfr. *supra*.

[2] Su Proclus, cfr. Seeck 1906, p. 248-250 (Proculus III); *RE* XXIII, 1 (1957), col. 77-79 (Proculus 17); *PLRE* I, p. 746-747 (Proclus 6); Dagron 1991, p. 255-258; Petit 1994, p. 213-217 (Proculus III, n. 255).

[3] Lib. *Ep.* 852, 1-2: Ἤδη τῶν πρέσβεων ᾑρημένων ἤρετό τίς τινα ξένος πολίτην, ὁπόσοι τινὲς εἶεν. ὁ δὲ ἔφησε· τρεῖς. ἐγὼ δὲ τοὺς τρεῖς ἀκούσας, καὶ γὰρ ἔτυχον παρών, οὐ τρεῖς ἔφην πρεσβεύειν, ἀλλὰ τέτταρας. πῶς, ἤρετο, τέτταρες; ὅτι πολὺ πρὸ τῶν τριῶν ἔφην ᾑρέθη Πρόκλος ὑπ' αὐτῶν τῶν ἐν τῇ πόλει παρ' αὐτοῦ πεποιημένων ὁδῶν τε καὶ στοῶν καὶ λουτρῶν καὶ ἀγορῶν. Trad. francese : Cabouret 2000, p. 175-177.

[4] Cfr. Sfameni 2006, p. 157.

[5] Su Letoius, cfr. Seeck 1906, p. 198 (Letoius II).

[6] Dopo aver rivestito alcuni incarichi di governo, Celsinus si era ritirato a vivere a Berito. Sulla sua figura, cfr. Seeck 1906, p. 104; *PLRE* I, p. 191 (Celsinus 3); Petit 1994, p. 62 (Celsinus, n. 59).

terreni e giardini e un bagno, nei quali accogliendoti come ospite si dilettava[1] ». Si trattava certamente di un bagno destinato a uso privato, allestito all'interno di una villa. Il sobborgo di Dafne era infatti noto come un vero e proprio *locus amoenus* per l'abbondanza di boschi e sorgenti, le quali ultime alimentavano impianti di bagni lussuosi, che rivaleggiavano con quelli all'interno delle mura. Lo testimonia ancora una volta l'*Antiochikos*[2], ma le sopra ricordate *Epp.* 114 e 435, a Datianus, relative a uno o più bagni πρὸ τῆς πόλεως sembrano confermarlo[3].

In conclusione, il dossier di lettere esaminato può in qualche modo aiutare a ricostruire la storia degli stabilimenti termali antiocheni e, più in generale, della topografia urbana della città. Le semplificazioni e le approssimazioni riscontrate si spiegano oggettivamente con la tipologia di fonte adoperata: i destinatari delle lettere non avevano bisogno di dati topografici precisi per comprendere allusioni e riferimenti, né lo scopo di Libanio era quello di offrire una descrizione geografica della città, né di celebrarne la gloria come nell'*Antiochikos*.

---

1 Lib. *Ep.* 877: Τοῦ πλούτου Λητόϊος καὶ τοῦτο ἀπολέλαυκε· πλείω σοι συνεγένετο χρόνον ἀγρὸν ἔχων καὶ κήπους καὶ βαλανεῖον, ἐν οἷς σε ξενίζων (…)

2 Lib. *Or.* 11, 231: οὕτως ἠκρίβωται πρὸς τὸν εἴσω ζῆλον τὰ ἔξω καὶ τρυφῇ καὶ λουτροῖς καὶ τέχναις καὶ τῷ συνοικεῖσθαι. Sulle bellezze di Dafne, *ibid.*, 234-243.

3 Cfr. *supra*.

Abréviations

PLRE = A.H.M. Jones-J.R. Martindale-J. Morris, *Prosopography of Later Roman Empire*, I, Cambridge (1971).

RE = *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart-München (1893-1978).

Bibliographie

Bradbury 2004

S. Bradbury, *Selected Letters of Libanius. From the Age of Constantius and Julian*, Liverpool.

Browning 1952

R. Browning, « The Riot of AD 387 in Antioch. The Role of the Theatrical Claques in the Later Roman empire », *JRS* 42, p. 13-20.

Cabouret 1999

B. Cabouret, « Sous les portiques d'Antioche », *Syria* 76, p. 127-150.

Cabouret 2000

B. Cabouret, *Libanios. Lettres aux hommes de son temps*, Paris.

Carandini 1993

A. Carandini, « L'ultima civiltà sepolta o del massimo oggetto desueto, secondo un archeologo », *Storia di Roma*, III, 2, Torino, p. 11-38.

Carrié 1976

J.-M. Carrié, « Patronage et propriété militaire au IVe siècle. Objet rhétorique et objet réel du discours sur les patronages de Libanios », *BCH* 100, p. 159-176.

Cracco Ruggini 1986

L. Cracco Ruggini, « Poteri in gara per la salvezza di città ribelli: il caso di Antiochia (387 d.C.) », *Studi Tardoantichi* 1, p. 265-290.

Cribiore 2007

R. Cribiore, *The School of Libanius in Late Antique Antioch*, Princeton.

Dagron 1991

G. Dagron, *Costantinopoli. Nascita di una capitale (330-451)*, trad. it., Torino (I ed. Paris 1974).

Doukellis 1995

P. N. Doukellis, *Libanios et la terre: discours et idéologie politique*, Beyrouth.

Drecoll 1997

C. Drecoll, *Die Liturgien im römischen Kaiserreich des 3. und 4. Jh. n.*

Chr.-Untersuchungen über Zugang, Inhalt und wirtschaftliche Bedeutung der öffentlichen Zwangsdienste in Ägypten und anderen Provinzen, Stuttgart.

Fatouros, Kriescher, Najock 1987

G. Fatouros, T. Kriescher, D. Najock (a cura di), *Concordantiae in Libanium*, I, *Epistulae*, Hildesheim.

Février 1986

P.-A. Février, « Habitat ed edilizia abitativa nella tarda antichità », *Società Romana e Impero Tardoantico*, III, *Le merci, gli insediamenti* (éd. A. Giardina), p. 731-760.

Francesio 2004

M. Francesio, *L'idea di città in Libanio*, Stuttgart.

French 1998

D. French, « Rhetoric and Rebellion of AD 387 in Antioch », *Historia* 47/4, p. 468-484.

Giardina 1986

A. Giardina (éd.), *Società Romana e Impero Tardoantico*, III, *Le merci, gli insediamenti*, Roma-Bari.

González Gálvez 2005

Á. González Gálvez, *Libanio. Cartas, Libros I-V*, Biblioteca Clásica Gredos 336, Madrid.

Gros 1996

P. Gros, *L'architecture romaine du début du IIIe siècle av. J.-C. à la fin du Haut Empire*, I, *Les monuments publics*, Paris (trad. it., Milano 2005).

Harmand 1955

L. Harmand, *Libanios. Discours sur les patronages*, Texte traduit, commenté et annoté par, Paris.

Kauffmann 2004

S. Kauffmann, « Le statut des agriculteurs de la région d'Antioche dans la seconde moitié du IVe siècle, Le témoignage de Libanios dans les discours XI, XXX, XLVII et L », *Antioche de Syrie, Histoire, images et traces de la ville antique = Topoi*, Supplément 5 (éd. B. Cabouret, P.-L. Gatier, C. Saliou), Lyon, p. 319-339.

Laniado 2002

A. Laniado, *Recherches sur les notables municipaux dans l'empire protobyzantin*, Paris.

Lewin 1995

A. Lewin, *Assemblee popolari e lotta politica nelle città dell'impero romano*, Firenze.

Liebeschuetz 1972

J.W.H.G. Liebeschuetz, *Antioch: City and Imperial Administration in Later Roman Empire,* Oxford.

López 2009

A. López, Review of R. Bagnall (ed.), *Egypt in the Byzantine World, 300-700*, Cambridge (2007), *AnTard* 17, p. 359-363.

Millar 1983

F. Millar, « Empire and City, Augustus to Julian : Obligations, Excuses and Status », *JRS* 73, p. 77-96.

Norman 1992

A. F. Norman, *Libanius. Autobiography and Selected Letters* I, Cambridge (Mass.)/London.

Pellizzari 2003

A. Pellizzari, *Servio. Storia, cultura e istituzioni nell'opera di un grammatico tardoantico*, Firenze.

Pellizzari 2011

A. Pellizzari, « Le armi e i λογοι: i generali di Teodosio nelle lettere di Libanio », *Historia* 60/2, p. 191-218.

Petit 1955

P. Petit, *Libanius et la vie municipale à Antioche au* ɪᴠ*e siècle après J.-Chr.*, Paris.

Petit 1994

P. Petit, *Les fonctionnaires dans l'œuvre de Libanius. Analyse prosopographique*, Besançon.

Pollard 2000

N. Pollard, *Soldiers, Cities & Civilians in Roman Syria*, Ann Arbor.

Quiroga Puertas 2007

A. Quiroga Puertas, *La retorica de Libanio y de Juan Crisóstomo en la Revuelta de las estatuas*, Salerno.

Saliou 2004

C. Saliou, « Bains d'été et bains d'hiver : Antioche dans l'empire romain », *Antioche de Syrie, Histoire, images et traces de la ville antique = Topoi*, Supplément 5 (éd. B. Cabouret, P.-L. Gatier, C. Saliou), Lyon, p. 289-309.

SALIOU c.d.s.

C. SALIOU, « Bains et histoire urbaine. L'exemple d'Antioche sur l'Oronte dans l'Antiquité », à paraître dans les actes du colloque « Thermes et hammams, 25 siècles de bain collectif au Proche-Orient » (programme ANR Balnéorient, 2-6 novembre 2009, Damas).

SCHÖNFELD 1965

M. SCHÖNFELD, *Wörterbuch der altgermanischen Personen- und Völkernamen. Nach der Überlieferung des klassischen Altertums*[2], Heidelberg (I ed. 1911).

SEECK 1906

O. SEECK, *Die Briefe des Libanius zeitlich geordnet*, Leipzig (rist. an. Hildesheim 1967).

SFAMENI 2006

C. SFAMENI, *Ville residenziali nell'Italia tardoantica*, Bari.

The topography of Antioch described in the writings of John Chrysostom

Wendy MAYER
Australian Catholic University - Brisbane

Outline of the corpus

Coupled with the substantial portion of his life that he lived in Antioch, the vast size of the genuine corpus produced by John Chrysostom at first glance leads one to expect that the latter contains a wealth of information about the locations in which the individual documents were composed. The corpus can be said to comprise c. 820 homilies, 16 treatises, 242 letters, and a number of scriptural commentaries. In regard to the percentage of these texts that were most likely authored in Antioch, from c. 350 CE until the third quarter of 397 (some 47 years) John resided in Antioch. He left Antioch in autumn 397 and from early 398 until 20 June 404 he was bishop of (and resided in) the eastern imperial capital, Constantinople. Of the period spent in Antioch, the time until c. 379 was devoted to receiving a traditional education in Greek *paideia* and subsequently an education in the Christian scriptures and in local Syrian ascetic practice. From 381-386 he served as a deacon in the larger of two Nicene Christian factions in Antioch (under Bishop Meletius). In 386 he was ordained to the rank of presbyter in the same Antiochene Christian faction and continued to hold that position until elected to the rank of bishop of Constantinople in 397.

Problems with the corpus

This substantial corpus unfortunately becomes less useful for the question of topography as we start to examine issues of provenance and genre. Just as the bulk of the corpus is comprised of homilies, the homilies, which contain the majority of the topographic data, give rise to the bulk of the problems. The latter are associated in particular with

questions of provenance and date, and with the constraints imposed by John's rank. In regard to the last of these three, in Antioch only presbyters and bishops were allowed to preach. The homilies delivered at Antioch therefore date to between 386 and 397 (an 11-year period). At Constantinople John preached mostly from early 398 to late 403 (a 6-year period). On this basis we might expect that two thirds of the homilies (c. 550) were delivered at Antioch. Unfortunately, when it comes to determining precisely which homilies were delivered in Antioch, the issue of provenance is complex and not easily determined. In brief, the provenance of each individual homily is reliant on data internal to that same homily, or on a link between a homily that contains clear evidence of its place of delivery and another homily that is sufficiently clear to establish that the second was delivered at the same time of year and in the same place as the first. When these factors are taken into account, the potentially rich pool of c. 550 homilies is stripped back to 71 (of which only roughly half contain topographic data). The pool of 71 may in future be expanded as work on establishing secure sequences of homilies continues, but that expansion is not likely to be substantial.

Of the corpus of letters, all 242 date from 404-407 (the last months of his residency in Constantinople and the three years in Armenia in exile). While 63 of the letters are addressed to individuals resident in Antioch, none contains topographical detail about Antioch. In this instance, it is neither date nor provenance that compromises their usefulness, but genre. John's primary concern in writings to supporters in Antioch is to maintain networks and secure his rehabilitation to the episcopal throne of Constantinople.

Of the treatises and commentaries, at least 1 treatise (*Quod nemo laeditur*) was composed in Armenia in exile, 2 more (on the *subintroductae*) could have been composed in either Antioch or Constantinople, while it is impossible to assign provenance to the commentaries because of the manner of their composition (they potentially contain substantially re-edited material from both locations). To further complicate matters, some treatises contain « books » composed at several different times. Of the 13 remaining treatises, only 2 contain useful topographical detail relevant to Antioch (*Ad Stagirium*, *De s. Babyla contra Iulianum*).

To further consider the constraints imposed by genre, homilies are usually delivered to an audience familiar with the topography of the city and indeed situated within the city, so the preacher has no need to

be explicit about location. Homilies therefore contain data that more commonly refer to *what* one did or *what* happened at a location, rather than about *where* a place was situated within the city or its suburbs, or about *how* a particular building was structured or what it looked like. Furthermore, structures or places tend to be referred to in generic terms (e.g. the theatre, the agora, the baths), even if more than one such feature existed at the time in the city. Treatises also have major constraints imposed by genre, depending upon the focus of the argument in the treatise. Thus in *De s. Babylas contra Iulianum*, although the focus is on the events surrounding Julian's residency in Antioch, the translation of Babylas' remains and the fire at the temple of Apollo in Daphne, topographical features are referred to only allusively and with some vagueness. To sum up, of the vast corpus genuinely authored by John Chrysostom, in the end for data concerning the topography of Antioch we can rely on only 71 homilies and 2 treatises. None of the letters or commentaries is of use in this regard. Of those 73 texts, in every single instance, topographical data are filtered through a variety of constraints imposed by the focus of the author and the individual genre.

Topographic data

On that somewhat pessimistic note, the reliable data that can be assembled is summarised as follows. For the full record see the appendix, to which all of the numbering supplied in parentheses refers.

The least useful data occur in instances where all that is recorded is the simple fact of a feature's existence. Into this category fall the city walls (1.4), the Daphne gate (1.5), colonnaded streets and stoas (1.6), imperial statues (1.8), mountains (1.9), a hippodrome (1.11) and ateliers (*ergasteria*) (1.13). In regard to civic data, the prison (1.1) is said to be located inside the city walls and we are told that one passes through the agora from the *dikasterion* en route to it. The agora (1.3) is a focal point of civic and festival activity, lit well into the night and traversed by vehicular as well as foot traffic. Passing through the agora is required of John when he presides at one of the city's churches. A *dikasterion* (1.10) is closely associated with the agora. An execution site (*barathron*, 1.15) exists to which the condemned are led through the agora. This raises the question : to what extent is the agora used as a route because of its location (necessity), and to what extent because it is central to the life of the city (symbolic) or offers the greatest number of spectators

(opportunity for public display)? This issue is brought to the fore in *De s. Meletio* (1.3), where we are told that when Meletius exited the city via the agora on the archon's carriage, the public started throwing stones at the archon. Would the archon have travelled through the agora to exit the city, if he had not been obliged to in order to reach the necessary exit? Alternatively, did he do so precisely because it was important to make a public example of the exiled bishop?

Additional civic data includes information that baths (1.2) are located inside the city within walking distance of the prison. These were closed by imperial decree for a number of weeks in Lent 387. A theatre (1.7) was closed by imperial decree at this same period. A theatre is also said to be situated at a lower level than one of the regularly used churches. Taverns (1.14) are situated on the route back from a suburban martyrium. It is uncertain whether these are situated inside or outside the city walls.

A number of statements are made about the river Orontes (1.12). It was used as a substitute baths during Lent 387, after baths were closed by imperial decree. At that time, men and women bathed in the river together. It was used for the disposal of illegal items in the winter of 371/2, and it was bracketed on at least one side by gardens when one travelled en route back to the city from one of the martyria.

Topographic data concerning the different religious communities of Antioch, most noticeably the (neo-) Nicene Christian faction to which John belonged, are marginally more detailed. Two (possibly three) Jewish sites are mentioned. Of two synagogues (2.1 and 4.2), at least one is situated inside the city, a second in Daphne. Reference to this second synagogue is vague and it may be that it is identical to the cave of Matrona (4.6) in Daphne, a site used for incubation by inhabitants of the city. Of churches used regularly by the neo-Nicene faction, there is reference to the *palaia* (3.3), said to be located at a distance from the « new » church (3.4). There is mention of a church associated with the Maccabees (3.11) located inside the city. A number of references to unspecified churches (3.9) offer the information that a church is situated in close proximity to a residential area, that this church or another requires that John traverse the agora and various streets in order to reach it, that this or another is situated at a higher level than the theatre, and that inside this (or another church) men and women are separated from one another by wooden panels. In additon a number of suburban worship sites receive mention. A church constructed by Meletius (= S. Babylas,

3.5) is located on the opposite side of the river and houses the burials of Babylas and the three children and Meletius. This was constructed of stone. A martyrium of Romanesia (3.6) is located outside the city and likewise contains multiple burials. A *koimeterion* (3.8) located outside the city contains multiple burials, and one of a number of martyria (the city is said to be walled in by martyrs on each side). Reference is made to a suburb (3.7) where Babylas was reburied on translation from a martyrium in Daphne (4.5) before 3.5 was completed (= 3.8?). A site used by the neo-Nicene faction during the reign of Valens (3.10) is said to be located across the river. A church containing relics of S. Julian (3.12) is described as situated near fig trees and grape vines. A martyrium containing multiple relics, including those of S. Drosis (3.13), is located outside the city walls, but reaching it does not involve travelling along the river. The site also contains non-martyr burials. An unidentified martyrium (3.14) is mentioned, in regard to which the route between the martyrium and the city allows for travelling through gardens that hug the Orontes. In association with Babylas a martyrium in Daphne (4.5), visible on entry to Daphne and located in proximity to a temple of Apollo, receives mention. It contained other burials in addition to that of Babylas. These remained in situ after Babylas' remains were removed. Finally, two Christian sites used for purposes other than worship are mentioned: a *xenon* (3.1), located inside the city, that caters to illnesses of all kinds (except the incurable), and a poorhouse (3.2), located in front of the city, that houses both men and women with incurable diseases (leprosy and cancer).

The suburb of Daphne (*to proasteion*) is the only suburb to be named explicitly. It contains springs and temples to various Greco-Roman deities (4.1), a synagogue and/or the cave of Matrona (4.2 and 4.6), a theatre (4.3), used for a portion of the Olympic Games, and a temple of Apollo (4.4) located in proximity to a martyrium (4.5), visible on the approach to Daphne and currently missing its roof and cult statue.

Summary

1. As might be expected from the character of the sources, as many Christian sites are mentioned as civic sites, but with slightly more detail.

2. The data about non-Christian places of worship are incomplete (only 1 synagogue inside Antioch is mentioned; only a temple of Apollo, which no longer functions, in Daphne).

3. The data about civic sites are incomplete (no differentiation of baths, refers to only a single agora, no mention of palace, *palaistra*, bridges; refers to only a single gate).

4. The data about Christian sites are incomplete (regarding churches inside Antioch, John refers only to those used by his faction).

5. The information that is supplied is largely allusive rather than specific. In addition, the way in which John refers collectively to « the baths », « the agora », and « the theatre » leads one to suspect that for pedagogical and polemical purposes he operates largely within a symbolic topography.

Bibliography

ADKIN 1992

N. ADKIN, « The date of St. John Chrysostom's treatises on *subintroductae* », *Revue Bénédictine* 102, p. 255-266.

ALLEN and MAYER 1994

P. ALLEN and W. MAYER, « Chrysostom and the preaching of homilies in series: A new approach to the twelve homilies *In epistulam ad Colossenses* (CPG 4433) », *Orientalia Christiana Periodica* 60, p. 21-39.

ALLEN and MAYER 1995a

P. ALLEN and W. MAYER, « Chrysostom and the preaching of homilies in series: A re-examination of the fifteen homilies *In epistulam ad Philippenses* (CPG 4432) », *Vigiliae Christianae* 49, p. 270-289.

ALLEN and MAYER 1995b

P. ALLEN and W. MAYER, « The thirty-four homilies on Hebrews: the last series delivered by Chrysostom in Constantinople? », *Byzantion* 65, p. 309-348.

BRÄNDLE 1999

R. BRÄNDLE, *Johannes Chrysostomus. Bischof-Reformer-Märtyrer*, Stuttgart-Berlin-Köln.

GEERARD 1974

M. GEERARD, *Clavis Patrum Graecorum*. II. *Ab Athanasio ad Chrysostomum* (Corpus Christianorum), Turnhout.

GEERARD and NORET 1998

M. GEERARD and J. NORET, *Clavis Patrum Graecorum. Supplementum* (Corpus Christianorum), Turnhout.

KELLY 1995

J. N. D. KELLY, *Golden Mouth. The Story of John Chrysostom - Ascetic, Preacher, Bishop*, London.

LENSKI 2004

N. LENSKI, « Valens and the monks: Cudgeling and conscription as a means of social control », *Dumbarton Oaks Papers* 58, p. 93-117.

MAYER 1999

W. MAYER, « 'Les homélies de s. Jean Chrysostome en juillet 399'. A second look at Pargoire's sequence and the chronology of the *Novae homiliae* (CPG 4441) », *Byzantinoslavica* 60, p. 273-303.

MAYER 2005

W. MAYER, *The Homilies of St John Chrysostom: Provenance. Reshaping the foundations* (Orientalia Christiana Analecta 273), Rome.

MAYER 2006a

W. MAYER, « Les homélies de Jean Chrysostome: Problèmes concernant la provenance, l'ordre et la datation », *Revue des Études Augustiniennes et Patristiques* 52, p. 327-351.

MAYER 2006b

W. MAYER, « The sequence and provenance of John Chrysostom's homilies *In illud: Si esurierit inimicus* (CPG 4375), *De mutatione nominum* (CPG 4372) and *In principium Actorum* (CPG 4371) », *Augustinianum* 46, p. 169-186.

MAYER 2006c

W. MAYER, « John Chrysostom: Deconstructing the construction of an exile », *Theologische Zeitschrift* 62, p. 248-258.

PASQUATO 1976

O. PASQUATO, *Gli Spettacoli in s. Giovanni Crisostomo. Paganesimo e Cristianesimo ad Antiochia e Costantinopoli nel IV secolo* (Orientalia Christiana Analecta 201), Rome.

RETZLEFF 2003

A. RETZLEFF, « John Chrysostom's sex aquarium: Aquatic metaphors for theatre in *Homily 7 on Matthew* », *Journal of Early Christian Studies* 11, p. 195-207.

TIERSCH 2002

C. TIERSCH, *Johannes Chrysostomus in Konstantinopel (398-404). Weltsicht und Wirken eines Bischofs in der Hauptstadt des Oströmischen Reiches* (Studien und Texte zu Antike und Christentum 6), Tübingen.

Appendix : John Chrysostom : Topographic Data

1. Civic topography

1.1 desmoterion (prison)

Jn Chrys, *Ad Stag*. 3, 13 (*PG* 47, 490, 37-38): Ἐκεῖθεν εἰς τὸ δεσμωτήριον ἐλθὼν, καὶ πάντα τὰ ἐν τῷ οἰκήματι τούτῳ καταμαθὼν

Jn Chrys, *De statuis hom*. 13 (*PG* 49, 139, 10-11): ἐπὶ τὸ δεσμωτήριον ἔπεμπον διὰ μέσης τῆς ἀγορᾶς

location: inside the city, prison accessible via agora from dikasterion

1.2 balaneion/a (baths)

Jn Chrys, *Ad Stag*. 3, 13 (*PG* 47, 490, 39 and 55-56): βάδισον ἐπὶ τὰ προπύλαια τῶν βαλανείων … οὔτε λουτροῦ, οὔτε ἀγορᾶς, οὔτε ἄλλου τινὸς τῶν ἔνδον αὐτοῖς μετασχεῖν θέμις ἐστίν

Jn Chrys, *De statuis hom.* 14 (*PG* 49, 151, 57): Ἀπέκλεισε τὰ βαλανεῖα τῆς πόλεως ὁ βασιλεύς

Jn Chrys, *De statuis hom*. 17 (*PG* 49, 176, 14-15): τὰ βαλανεῖα ἡμῖν ἀποκέκλεισται

Jn Chrys, *De statuis hom*. 18 (*PG* 49, 187, 36-37): οὔπω εἴκοσιν ἡμέρας ἔχεις τῶν βαλανείων ἀποκλεισθεὶς

Jn Chrys, *De paenitentia hom*. 5 (*PG* 49, 313-14): Τίνος ἕνεκεν εἰς βαλανεῖον τρέχεις σήμερον; Ἵνα καθαρῷ τῷ σώματι τὴν νηστείαν ὑποδέξωμαι, φήσεις

location: within walking distance of the prison, inside the city; closed by imperial decree during Lent 387, following riots

1.3 agora(s)

Jn Chrys, *Ad Stag*. 3, 13 (*PG* 47, 490, 55-56): οὔτε λουτροῦ, οὔτε ἀγορᾶς, οὔτε ἄλλου τινὸς τῶν ἔνδον αὐτοῖς μετασχεῖν θέμις ἐστίν

Jn Chrys, *De statuis hom*. 2 (*PG* 49, 35, 48-56): ἡμῖν δὲ καὶ ἡ ἀγορὰ ἄβατος γέγονε, καὶ τοῖς τοίχοις ἕκαστος τῆς οἰκίας ἐναποκέκλεισται τῆς ἑαυτοῦ…οὕτως οὐδὲ πολλοῖς τῶν τὴν πόλιν οἰκούντων ἀσφαλὲς ἐξελθεῖν, οὐδὲ ἐν τῷ μέσῳ φανῆναι, …ἐκ μέσης ἁρπάζοντας τῆς ἀγορᾶς, καὶ πρὸς τὸ δικαστήριον ἁπλῶς καὶ ὡς ἔτυχεν ἕλκοντας

Jn Chrys, *De statuis hom*. 4 (*PG* 49, 59, 23-27 ai): κεκένωται μὲν ἡ ἀγορὰ, ἡ δὲ ἐκκλησία πεπλήρωται…Ὅταν οὖν ἐμβάλῃς εἰς τὴν ἀγορὰν…κατάφυγε πρὸς τὴν μητέρα

Jn Chrys, *De statuis hom.* 13 (*PG* 49, 136-137): κενὴ δὲ ἀνδρῶν ἡ ἀγορά… ἀπῄειμεν εἰς τὸ δικαστὴριον τὸ τέλος ὀψόμενοι τῶν γινομένων, καὶ ἰδόντες ἐκεῖ τῆς πόλεως τὰ λείψανα συνειλεγμένα…περὶ τὰς θύρας

Jn Chrys, *De statuis hom*. 13 (*PG* 49, 139, 10-11): ἐπὶ τὸ δεσμωτήριον ἔπεμπον διὰ μέσης τῆς ἀγορᾶς

Jn Chrys, *De statuis hom*. 13 (*PG* 49, 142, 17-19): Εἶδον πρώην ἐν τῷ δικαστηρίῳ δεδεμένους καὶ ἀπαγομένους διὰ μέσης τῆς ἀγορᾶς

Jn Chrys, *De statuis hom*. 17 (*PG* 49, 173, 35-36): παρατρέχουσα διὰ τῆς ἀγορᾶς οὕτως εἰς τὸ δικαστήριον συνεισῆλθε

Jn Chrys, *De statuis hom*. 17 (*PG* 49, 179, 12-13): τὸ μέχρι βαθυτάτης ἑσπέρας ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς διατρίβειν μετὰ ἀδείας πολλῆς

Jn Chrys, *De statuis hom*. 21 (*PG* 49, 220, 40-42): στεφανώσαντες τὴν ἀγορὰν, καὶ λύχνους ἅψαντες, καὶ στιβάδας πρὸ τῶν ἐργαστηρίων συνθέντες (response to advance news of imperial clemency)

Jn Chrys, *De s. Meletio* (*PG* 50, 517, 2-3): Ἐπειδὴ γὰρ ὁ τῆς πόλεως ἄρχων τὸ ὄχημα ἐλαύνων διὰ μέσης ἐξῄει τῆς ἀγορᾶς

Jn Chrys, *Ad illum. cat*. 2 (*PG* 49, 240, 49-51): ὥσπερ χωρὶς ὑποδημάτων ἢ ἱματίων οὐκ ἂν ἕλοιτό τις ὑμῶν εἰς τὴν ἀγορὰν καθεῖναι· οὕτω χωρὶς τοῦ ῥήματος τούτου μηδέποτε εἰς τὴν ἀγορὰν ἐμβάλῃς

Jn Chrys, *De eleemosyna* (*PG* 51, 261, 6-9): Παριὼν γὰρ διὰ τῆς ἀγορᾶς καὶ τῶν στενωπῶν, καὶ πρὸς τὴν ὑμετέραν σύνοδον σπεύδων, εἶτα ὁρῶν ἐν μέσοις ἀμφόδοις

Jn Chrys, *In kalendas* (*PG* 48, 954, 4-21): δαιμόνων πομπευσάντων ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς. Αἱ γὰρ διαβολικαὶ παννυχίδες αἱ γινόμεαι τήμερον, καὶ τα`σκώμματα, καὶ αἱ λοιδορίαι, καὶ αἱ χορεῖαι αἱ νυκτεριναὶ, καὶ ἡ καταγέλαστος αὕτη κωμῳδία … ἡ ἀγορὰ φιλοτίμως ἐκαλλωπίσατο σήμερον, χρυσία περιθεμένη, καὶ ἱμάτια πολυτελῆ, καὶ ὑποδήματα, καὶ ἕτερα τινα τοιαῦτα, τῶν ἐν τοῖς ἐργαστηρίοις ἑκάστου τῇ τῶν οἰκείων ἔργων ἐπιδείξει τὸν ὁμότεχνον παραδραμεῖν φιλονεικοῦντος

(*ibid*., *PG* 48, 957, 2-3): λύχνους ἅπτειν ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς, καὶ στεφανώματα πλέκειν

Jn Chrys, *De baptismo Christi* (*PG* 49, 370, 20-22): ἐπὶ τῶν Ὀλυμπίων ἀγώνων, ὅταν ἀγωνοθέτης διὰ τῆς ἀγορᾶς βαδίζῃ

Jn Chrys, *De b. Philogonio* (*PG* 48, 751, 21-27): Ἐκ μέσης γὰρ τῆς ἀγορᾶς ἁρπασθεὶς, ἐπὶ τὸν θρόνον ἤγετο τοῦτον· …ἐν δικαστηρίῳ στρεφόμενος …ἀπὸ βήματος δικαστικοῦ ἐπὶ βῆμα ἤγετο ἱερόν

Jn Chrys, *De Anna hom*. 1 (*PG* 54, 633, 35-38): ὅταν ἀριστήσας καὶ καθευδήσας εἰς τὴν ἀγορὰν ἐμβάλῃς, καὶ τὴν ἡμέραν πρὸς ἑσπέραν ἤδη ἐπειγομένην ἴδῃς, εἰσελθὼν εἰς τὴν ἐκκλησίαν ταύτην

Jn Chrys, *Adv. Iudaeos hom*. 1 (*PG* 48, 846, 59-61): εἰς ἀσελγείας καὶ τὴν ἐσχάτην ἀκολασίαν, γυμνοῖς τοῖς ποσὶν ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς ὀρχούμενοι

location: passage through which one passes to lawcourts; and from lawcourts to prison; well lit at night; at time of Meletius' first exile, archon drove his vehicle through middle of agora to exit city; passage through which John passes on way to church; focal point of festival celebrations in city

1.4 walls

Jn Chrys, *De statuis hom*. 2 (*PG* 49, 36, 31-32): καὶ ὅπουπερ ἂν ἴδῃ τις, κἂν εἰς τὸ ἔδαφος, κἂν εἰς τοὺς τοίχους, κἂν εἰς τοὺς κίονας τῆς πόλεως

Jn Chrys, *De statuis hom*. 15 (*PG* 49, 157, 18-19): ἐπειδὰν εἰς τὴν κορυφὴν ἀναδράμωμεν τῶν ὀρῶν, μικρὰ καὶ ἡ πόλις ἡμῖν εἶναι δοκεῖ καὶ τὰ τείχη

Jn Chrys, *De s. pentecoste hom*. 1 (*PG* 50, 454, 4-6): ἡμεῖς δὲ μίαν πόλιν οἰκοῦμεν ἅπαντες, ὑπὸ τοῖς αὐτοῖς τείχεσι καθήμεθα, καὶ πολλάκις οὐδὲ ἑνὶ στενωπῷ διειργόμεθα τῆς ἐκκλησίας

Jn Chrys, *De s. Droside* (*PG* 50, 683-684): ἡ πρὸς τοὺς ἁγιούς ἔξοδος τούτους … οὐ παρὰ ποταμοὺς ὑδάτων …ὁμοῦ τε γὰρ ἐπέβη τις τῶν προθύρων, καὶ πλῆθος εὐθέως τάφων πανταχόθεν προσπίπτει τοῖς ὀφθαλμοῖς, καὶ ὅπου περ ἂν ἴδῃ, λάρνακας καὶ μνήματα καὶ θήκας ὁρᾷ τῶν κατοιχομένων …ἐξελθόντας ἔξω τειχῶν, καὶ πρὸς τοὺς τάφους τούτους ἐλθόντας, καὶ τὸ πλῆθος τῶν κατοιχομένων θεασαμένους

1.5 gate leading to Daphne

Jn Chrys, *In s. Julianum* (*PG* 50, 674, 17-20): προκαταλάβωμεν αὔριον τὰς πύλας, ἐφεδρεύσωμεν ταῖς ὁδοῖς, ἄνδρες τοὺς ἄνδρας, γυναῖκες τὰς γυναῖκας κατασπάσωμεν ἀπὸ τῶν ὑποζυγίων· ἐπαναγάγωμεν ἐνταῦθα

1.6 colonnaded street(s)/ stoa(s)

Jn Chrys, *De statuis hom*. 2 (*PG* 49, 36, 31-32): καὶ ὅπουπερ ἂν ἴδῃ τις, κἂν εἰς τὸ ἔδαφος, κἂν εἰς τοὺς τοίχους, κἂν εἰς τοὺς κίονας τῆς πόλεως

Jn Chrys, *De statuis hom*. 17 (*PG* 49, 176, 32-35): τὸ μητρόπολιν εἶναι, οὐδὲ τὸ μέγεθος ἔχειν καὶ κάλλος οἰκοδομημάτων, οὐδὲ τὸ πολλοὺς κίονας, καὶ στοὰς εὐρείας καὶ περιπάτους

and 178, 52-53: στοὰς ἔχουσαν εὐρείας καὶ τὰ ἄλλα ἀξιώματα τὰ τοιαῦτα

1.7 theatre(s)

Jn Chrys, *De statuis hom*. 4 (*PG* 49, 62, 55-57): οἱ μηδέποτε ἐκκλησίαν ἰδόντες, ἀλλ᾽ ἐν θεάτροις προσεδρεύοντες, ἐν ἐκκλησίᾳ διημερεύουσι νῦν

Jn Chrys, *De statuis hom*. 17 (*PG* 49, 176, 2-4): ὅτι τὴν ορχήστραν ἀνέφραξεν, ὅτι τὸν ἱππόδρομον ἄβατον ἐποίησεν

Jn Chrys, *In Matt hom*. 7 (*PG* 57, 79, 50-52): situated on a lower level than the church in which the homily delivered: σὺ ταύτην ἀφεὶς, κατατρέχεις εἰς τὸ θέατρον, ἰδεῖν νηχομένας γυναῖκας

closed by imperial decree during Lent 387, following riots

1.8 imperial statues

Jn Chrys, *De statuis hom*. 5 (*PG* 49, 73, 5-13): πάντες ἐστασίαζον…τινες μιαροὶ καὶ παμμίαροι τοὺς νόμους καταπατήσαντες, τοὺς ἀνδριάντας καθεῖλον

Jn Chrys, *Adv. Iud. hom*. 6 (*PG* 48, 913, 23-28): Ἴστε δήπου πάντες καὶ μέμνησθε, ὅτε τοὺς ἀνδριάντας καθεῖλον παρ' ἡμῖν μιαροί τινες ἄνθρωποι καὶ γόητες, πῶς οὐκ ἐκείνοι μόνον οἱ τολμήσαντες, ἀλλὰ καὶ ὅσοι παρόντες ἁπλῶς τοῖς γενομένοις ἐφάνησαν, εἰς δικαστήριον ἀναρπασθέντες καὶ συναπαχθέντες ἐκείνοις, τὴν ἐσχάτην ἔδωκαν δίκην

pulled down during riot in Lent 387

1.9 mountain(s)

Jn Chrys, *De statuis hom*. 6 (*PG* 49, 85, 38-39): ἀνάβηθι πρὸς τὰς κορυφὰς τῶν ὀρέων, καὶ κατάμαθε τοὺς ἐκεῖ μοναχοὺς

Jn Chrys, *De statuis hom*. 15 (*PG* 49, 157, 18-19): ἐπειδὰν εἰς τὴν κορυφὴν ἀναδράμωμεν τῶν ὀρῶν, μικρὰ καὶ ἡ πόλις ἡμῖν εἶναι δοκεῖ καὶ τὰ τείχη

Jn Chrys, *De statuis hom*. 17 (*PG* 49, 173, 50): ἀπὸ τῶν ὀρῶν ἐπὶ τὸ δικαστήριον ἔδραμον (route unspecified, monks; at *PG* 49, 174, 55 described as τὴν μακρὰν ὁδόν ; at *PG* 49, 174, 1-6 the inhabitants of the city said to have fled to τὰ σπήλαια)

1.10 dikasterion (lawcourts)

Jn Chrys, *De statuis hom*. 2 (*PG* 49, 35, 55-56): ἐκ μέσης ἁρπάζοντας τῆς ἀγορᾶς, καὶ πρὸς τὸ δικαστήριον ἁπλῶς καὶ ὡς ἔτυχεν ἕλκοντας

Jn Chrys, *De statuis hom*. 13 (*PG* 49, 136-137): κενὴ δὲ ἀνδρῶν ἡ ἀγορά… ἀπήειμεν εἰς τὸ δικαστὴριον τὸ τέλος ὀψόμενοι τῶν γινομένων, καὶ ἰδόντες ἐκεῖ τῆς πόλεως τὰ λείψανα συνειλεγμένα…περὶ τὰς θύρας

Jn Chrys, *De statuis hom*. 13 (*PG* 49, 142, 17-19): Εἶδον πρώην ἐν τῷ δικαστηρίῳ δεδεμένους καὶ ἀπαγομένους διὰ μέσης τῆς ἀγορᾶς

Jn Chrys, *De statuis hom*. 17 (*PG* 49, 173, 50): ἀπὸ τῶν ὀρῶν ἐπὶ τὸ δικαστήριον ἔδραμον (route unspecified, monks; at *PG* 49, 174, 55 described as τὴν μακρὰν ὁδόν)

Jn Chrys, *De statuis hom*. 20 (*PG* 49, 201, 33-35): πρὸς τὸ δικαστήριον ἤχθησαν

Jn Chrys, *Ad illuminandos cat*. 2 (*PG* 49, 238, 27-35): when those on charges of violence against the emperor were dragged to τὸ δικαστήριον

Jn Chrys, *De b. Philogonio* (*PG* 48, 751, 21-27): Ἐκ μέσης γὰρ τῆς ἀγορᾶς ἁρπασθεὶς, ἐπὶ τὸν θρόνον ἤγετο τοῦτον· …ἐν δικαστηρίῳ στρεφόμενος …ἀπὸ βήματος δικαστικοῦ ἐπὶ βῆμα ἤγετο ἱερόν

Jn Chrys, *Adv. Iud. hom*. 6 (*PG* 48, 913, 23-28): Ἴστε δήπου πάντες καὶ μέμνησθε, ὅτε τοὺς ἀνδριάντας καθεῖλον παρ' ἡμῖν μιαροί τινες ἄνθρωποι καὶ γόητες, πῶς οὐκ ἐκείνοι μόνον οἱ τολμήσαντες, ἀλλὰ καὶ ὅσοι παρόντες ἁπλῶς τοῖς γενομένοις ἐφάνησαν, εἰς δικαστήριον ἀναρπασθέντες καὶ συναπαχθέντες ἐκείνοις, τὴν ἐσχάτην ἔδωκαν δίκην

location: closely associated with the agora

1.11 hippodrome

Jn Chrys, *De statuis hom*. 17 (*PG* 49, 176, 2-4): ὅτι τὴν ὀρχήστραν ἀνέφραξεν, ὅτι τὸν ἱππόδρομον ἄβατον ἐποίησεν

closed by imperial decree during Lent 387, following the riots

1.12 river (Orontes)

Jn Chrys, *De statuis hom*. 18 (*PG* 49, 187, 24-28): πολλοὶ τῶν τὴν πόλιν ἡμῖν οἰκούντων τῇ τοῦ λούεσθαι ἐπιθυμίᾳ ἐπὶ τὸν ποταμὸν τρέχουσι

Jn Chry, *In acta apost. hom*. 38 (*PG* 60, 274, 53-58): ὁ γράψας τὸ βιβλίον, ῥίψας ἀκατασκεύαστον εἰς ποταμὸν, ἑάλω, καὶ ἀπαιτούμενος οὐκ εἶχε δοῦναι, ἀλλὰ περιήγετο τὴν πόλιν δέσμιος· ὡς δὲ τῶν ἐλέγχων ἐπιτεινομένων δέδωκε δίκην, τότε ἐγὼ εἰς μαρτύριον ἀπιέναι βουλόμενος, ἐπανήειν διὰ τῶν κήπων παρὰ ποταμὸν

used as substitute baths during Lent 387, after baths closed by imperial decree; men and women bathed in the river together; used for disposal of illegal items; bracketed by gardens en route from one of the martyria

1.13 ergasteria (offices/workshops)

Jn Chrys, *De statuis hom*. 21 (*PG* 49, 220, 40-42): στεφανώσαντες τὴν ἀγορὰν, καὶ λύχνους ἅψαντες, καὶ στιβάδας πρὸ τῶν ἐργαστηρίων συνθέντες (response to advance news of imperial clemency)

Jn Chrys, *In kalendas* (*PG* 48, 954, 4-21): δαιμόνων πομπευσάντων ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς. Αἱ γὰρ διαβολικαὶ παννυχίδες αἱ γινόμεαι τήμερον, καὶ τὰ σκώμματα, καὶ αἱ λοιδορίαι, καὶ αἱ χορεῖαι αἱ νυκτεριναὶ, καὶ ἡ καταγέλαστος αὕτη κωμῳδία … ἡ ἀγορὰ φιλοτίμως ἐκαλλωπίσατο σήμερον, χρυσία περιθεμένη, καὶ ἱμάτια πολυτελῆ, καὶ ὑποδήματα, καὶ ἕτερα τινα τοιαῦτα, τῶν ἐν τοῖς ἐργαστηρίοις ἑκάστου τῇ τῶν οἰκείων ἔργων ἐπιδείξει τὸν ὁμότεχνον παραδραμεῖν φιλονεικοῦντος

1.14 tavern(s)

Jn Chrys, *In kalendas* (*PG* 48, 954, 36-37): οἱ δὲ ἐν τοῖς καπηλείοις ἀγῶνες γινόμενοι τήμερον

Jn Chrys, *Hom. in martyres* (*PG* 50, 663, 46-48 and 664, 6-12): μετὰ τῆς αὐτῆς εὐλαβείας οἴκαδε ἀναχωρῶμεν, μὴ εἰς καπηλεῖα καὶ πορνεῖα, καὶ μέθην, καὶ κώμοις ἑαυτοὺς ἀφιέντες … Καὶ ταῦτα λέγω, οὐ κελεύων οἴκοι μεθύειν, ἀλλ᾽ἐν καπηλείῳ μὴ διατρίβειν. Ἐννόησον ἡλίκος γέλως, μετὰ τοιαύτην σύνοδον, μετὰ παννυχίδας, μετὰ Γραφῶν ἁγίων ἀκρόασιν, μετὰ μυστηρίων θείων κοινωνίαν, καὶ μετὰ πνευματικὴν χορηγίαν, ἄνδρα ἢ γυναῖκα ἐν καπηλείῳ φαίνεσθαι διημερεύοντας.

location: taverns situated along return route from a suburban martyrium that is within walking distance (see *PG* 50, 666, 8-10)

1.15 barathron (execution site)

Jn Chrys, *De maccabeis hom*. 1 (*PG* 50, 620, 38-40): Εἰ γὰρ ἡμεῖς ἄνδρες ὄντες κατάδικον πολλάκις ὁρῶντες διὰ τῆς ἀγορᾶς ἀγόμενον τὸ σπαρτίον ἐπὶ τοῦ στόματος ἔχοντα, ἐπὶ τὸ βάραθρον ἑλκόμενον

2. Jewish topography (Antioch)

2.1 synagogue(s)

Jn Chrys, *Adv. Iudaeos hom*. 1 (*PG* 48, 847, 1-2 and 45-46 and 58-59 and 848, 5-6 and 64): τὸ θέατρον ἅπαν καὶ τοὺς ἀπὸ τῆς σκηνῆς εἰς τὴν συναγωγὴν ἐπισύρουσι … εἰς τὰ τῶν Ἑβραίων εἰσελθεῖν … ἐπὶ τὰ σπήλαια τῶν Ἰουδαίων … ἐπὶ τὰ τῶν Ἑβραίων εἷλκε συνέδρια … τὸ τῆς συναγωγῆς χωρίον

Jn Chrys, *Adv. Iud. hom*. 1 (*PG* 48, 849, 2-3 and 850, 37): οὐχ αἱ συναγωγαὶ μόνον … μισῶ τὴν συναγωγήν

Jn Chrys, *Adv. Iud. hom*. 1 (*PG* 48, 852, 1-3): οὐ περὶ τῆς ἐνταῦθα λέγω συναγωγῆς μόνον, ἀλλὰ καὶ τῆς ἐν Δάφνῃ·

Jn Chrys, *Adv. Iud. hom*. 1 (*PG* 48, 855, 60-61): ἢ εἰς τὴν συναγωγὴν ἀπαντήσῃ, ἢ εἰς τὰ Ματρώνης ἀνέλθῃ

Jn Chrys, *Adv. Iud. hom*. 5 (*PG* 48, 904, 22-25): τὰς πονηρὰς φεύξωνται τῶν Ἰουδαίων διαγωγὰς καὶ συναγωγάς, τάς τε ἐν τῇ πόλει, τάς τε ἐν τῷ προαστείῳ, τὰ σπήλαια τῶν λῃστῶν, τὰ τῶν δαιμόνων καταγώγια

Jn Chrys, *Adv. Iud. hom*. 8 (*PG* 48, 936, 47-49 and 940, 48 and 941, 6): ἢ διὰ πυρετὸν ἢ διὰ τραύματα, τρέχομεν ἐπὶ συναγωγὰς, καὶ τοὺς φαρμακοὺς καὶ γόητας εἰς τὰς οἰκίας καλοῦμεν τὰς ἑαυτῶν … Πῶς δὲ καὶ εἰσελεύσῃ εἰς τὴν συνγωγήν … πρὸς δὲ τὰς ἐκείνων τρέχων συνγαωγὰς

location: inside the walls

3. Christian topography

3.1 xenon

Jn Chrys, *Ad Stagirium a daemone vexatum* 3, 13 (*PG* 47, 490, 33-34): ἄπιθι πρὸς τὸν ἐπιτραπέντα τὴν τοῦ ξενῶνος ἐπιστασιάν

location: from progression of thought, appears to be located inside the city (as opposed to the poorhouse; run by an administrator, caters to all kinds of diseases and misery)

3.2 poorhouse

Jn Chrys, *Ad Stag*. 3, 13 (*PG* 47, 490, 47-48): καὶ πρὸς τὸ τῶν πτωχῶν καταγώγιον τὸ πρὸ τῆς πόλεως ἔξιθι

location: in front of the city, outside the city walls (houses both men and women with incurable diseases: leprosy/elephantiasis and cancer)

3.3 palaia ekklesia

Jn Chrys, *De statuis hom*. 1, title (*PG* 49, 15-16): λεχθεῖσα ἐν Ἀντιοχείᾳ, …ἐν

τῇ παλαιᾷ ἐκκλησίᾳ

Jn Chrys, *De statuis hom*. 2, title (*PG* 49, 33-34): Λεχθεῖσα ἐν Ἀντιοχείᾳ ἐν τῇ παλαιᾷ λεγομένῃ ἐκκλησίᾳ

Jn Chrys, *De statuis hom*. 4 (*PG* 49, 59, 23-27 ai): κεκένωται μὲν ἡ ἀγορὰ, ἡ δὲ ἐκκλησία πεπλήρωται…Ὅταν οὖν ἐμβάλῃς εἰς τὴν ἀγορὰν…κατάφυγε πρὸς τὴν μητέρα

Jn Chrys, *In princ. Actorum hom*. 2 (*PG* 51, 77-78 and 77 1-4):

title: ἐν τῇ παλαιᾷ ἐκκλησίᾳ

Διὰ χρόνου πρὸς τὴν μητέρα ἡμῶν ἐπανήλθομεν πάλιν, τὴν ποθεινήν καὶ ἐπέραστον ταύτην ἅπασιν ἐκκλησίαν, πρὸς τὴν μητέρα ἡμῶν καὶ τῶν ἐκκλησιῶν ἁπασῶν

Jn Chrys, *In illud: In faciem ei restiti* (*PG* 51, 371-372 and 371, 5-7 ai)

title: Τῇ προτέρᾳ συνάξει ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ τῇ καινῇ συναχθεὶς μετὰ τοῦ ἐπισκόπου, ταύτην ἐν τῇ παλαιᾷ εἶπεν … κἀγὼ τῶν κόλπων τῶν μητρικῶν ἀπενεχθεὶς πoῤῥωτέρω, πυκνὰ περιεσκόπουν, πανταχοῦ τὴν ἁγίαν ὑμῶν ἐπιζητῶν σύνοδον

location: at a distance from the ‘new’ church

3.4 ‘new’ church

Jn Chrys, *In illud: In faciem ei restiti* (*PG* 51, 371-372 and 371, 5-7 ai)

title: Τῇ προτέρᾳ συνάξει ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ τῇ καινῇ συναχθεὶς μετὰ τοῦ ἐπισκόπου, ταύτην ἐν τῇ παλαιᾷ εἶπεν

κἀγὼ τῶν κόλπων τῶν μητρικῶν ἀπενεχθεὶς πoῤῥωτέρω, πυκνὰ περιεσκόπουν, πανταχοῦ τὴν ἁγίαν ὑμῶν ἐπιζητῶν σύνοδον

location: at a distance from the palaia church

3.5 church constructed by Meletius (= St Babylas)

Jn Chrys, *De s. Babyla* (SC 362, 310-312)

Jn Chrys, *In Juventinum et Maximinum* (*PG* 50, 571, 16-17 ai): Ὁ μακάριος Βαβύλας πρώην ἡμᾶς ἐνταῦθα μετὰ παίδων τριῶν συνήγαγε

site of burial of Meletius and Babylas plus three children

location: beyond the river (τοῦ ποταμοῦ πέραν)

3.6 martyrium of Romanesia

Jn Chrys, *In ascensionem* (*PG* 50, 441-442)

title: ἐλέχθη δὲ ἐν τῷ μαρτυρὶῳ τῆς Ῥωμανησίας and *PG* 50, 441, 8-9 ai: ἔξω τῆς πόλεως πάλιν τὴν ἑορτὴν ἐπιτελοῦμεν

contains multiple burials (*PG* 50, 442, 6 ai -443, 39)

3.7 suburbs (proasteia)

Jn Chrys, *De s. Babyla* (SC 362, 296, 11-12): τὰ μετὰ τὴν ταφὴν τοῦ μάρτυρος,

τὰ ἡνίκα ἐν τῷ προαστείῳ διέτριβε

site where Babylas reburied, in between burial in martyrium in Daphne, and in church across the river = koimeterion(?)

3.8 koimeterion = martyrium

Jn Chrys, *De coemeterio et de cruce* (*PG* 49, 393, 1-4 and 25-34): Πολλάκις ἐζήτησα πρὸς ἐμαυτὸν, τίνος ἕνεκεν οἱ πατέρες ἡμῶν τοὺς οἴκους τοὺς εὐκτηρίους τοὺς ἐν ταῖς πόλεσι παραδραμόντες, ἔξω τῆς πόλεως ἡμᾶς σήμερον καὶ ἐνταῦθα ἐκκλησιάζειν ἐνομοθέτησαν· … Ἔξωθεν οὖν διὰ τοῦτο συναγόμεθα. Τίνος δὲ ἕνεκεν ἐν τῷ μαρτυρίῳ τούτῳ, καὶ οὐχὶ ἐν ἑτέρῳ· Καὶ γὰρ τῇ τοῦ Θεοῦ χάριτι ἐξ ἑκάστης πλευρᾶς ἡ πόλις ἡμῖν τοῖς λειψάνοις τῶν ἁγίων τειχίζεται. Τίνος οὖν ἕνεκεν ἐνταῦθα, καὶ οὐκ ἐν ἄλλῳ μαρτυρίῳ συνάγεσθαι ἡμᾶς ἐκέλευσεν οἱ πατέρες· Ὅτι ἐνταῦθα τῶν νεκρῶν κεῖται πλῆθος. Ἐπεὶ οὖν σήμερον Ἰσοῦς πρὸς τοὺς νεκροὺς κατέβη, διὰ τοῦτο ἐνταῦθα συλλεγόμεθα. Διὰ τοῦτο καὶ αὐτὸς ὁ τόπος κοιμητήριον ὠνόμασται

location: outside the city, contains multiple burials, called koimeterion, identified as a martyrium (one of a number of such structures)

3.9 church (unidentified, site of regular preaching)

Jn Chrys, *In Matt hom*. 7 (*PG* 57, 79, 32-38 and 50-52): within easy travel distance of residences (many women among us are so feeble that they don't cross even a single street unless they are conveyed by mules; men capable of walking); situated on a higher level than the theatre: σὺ ταύτην ἀφεὶς, κατατρέχεις εἰς τὸ θέατρον, ἰδεῖν νηχομένας γυναῖκας

Jn Chrys, *De s. pentecoste hom*. 1 (*PG* 50, 454, 4-6): ἡμεῖς δὲ μίαν πόλιν οἰκοῦμεν ἅπαντες, ὑπὸ τοῖς αὐτοῖς τείχεσι καθήμεθα, καὶ πολλάκις οὐδὲ ἑνὶ στενωπῷ διειργόμεθα τῆς ἐκκλησίας

Jn Chrys, *De eleemosyna* (*PG* 51, 261, 6-9): Παριὼν γὰρ διὰ τῆς ἀγορᾶς καὶ τῶν στενωπῶν, καὶ πρὸς τὴν ὑμετέραν σύνοδον σπεύδων, εἶτα ὁρῶν ἐν μέσοις ἀμφόδοις…

(possibly a different church; John obliged to pass through the agora and various streets in order to arrive there from site of his residence or office)

Jn Chrys, *De Anna hom*. 1 (*PG* 54, 633, 35-38): ὅταν ἀριστήσας καὶ καθευδήσας εἰς τὴν ἀγορὰν ἐμβάλῃς, καὶ τὴν ἡμέραν πρὸς ἑσπέραν ἤδη ἐπειγομένην ἴδῃς, εἰσελθὼν εἰς τὴν ἐκκλησίαν ταύτην

Jn Chrys, *In Matt. hom*. 73/74 (*PG* 58, 677, 20-24): Ἐχρῆν μὲν οὖν ἔνδον ἔχειν τὸ τεῖχος τὸ διεῖργον ὑμᾶς τῶν γυναικῶν· ἐπειδὴ δὲ οὐ βούλεσθε, ἀναγκαῖον ἐνόμισαν εἶναι οἱ Πατέρες, κἂν ταῖς σανίσιν ὑμᾶς ταύταις διατειχίσαι· ὡς ἔγωγε ἀκούω τῶν πρεσβυτέρων, ὅτι τὸ παλαιὸν οὐδὲ ταῦτα ἦν τὰ τειχία. (wooden panels dividing the church into separate spaces for men and women, prob. Antioch)

3.10 site of assembly of neo-Nicene Christians during time of Valens

Jn Chrys, *Laus Diodori* (*PG* 52, 764, 26-28): καὶ οὗτος πέραν τοῦ ποταμοῦ ποτε

τὴν πόλιν πᾶσαν λαβὼν, τὴν ὑγιῆ διδασκαλίαν ἐπαίδευσεν

location: across the river

3.11 church associated with the Maccabees

Jn Chrys, *De ss. martyribus* (*PG* 50, 647, 1-3): Καὶ καθάπερ τῆς ἑορτῆς τῶν Μακκαβαίων ἐπιτελουμένης, πᾶσα ἡ χώρα εἰς τὴν πόλιν ἐξεχύθη

location: inside the city

3.12 martyrium containing relics of S. Julian

Jn Chrys, *In s. Julianum* (*PG* 50, 673, 24-25 and 46 8): ἐλθὼν ἐνταῦθα, καὶ ἰδὼν τὸν μάρτυρα…ἐνταῦθα ἔξεστι μετὰ τὸ λυθῆναι τὸν σύλλογον, τοῦ μαρτυρίου πλησίον ὑπὸ συκῆν καὶ ἄμπελον καταλύσαντι

location: associated with city as opposed to Daphne, near fig trees and grape vines

3.13 martyrium containing multiple relics (including s. Drosis)

Jn Chrys, *De s. Droside* (*PG* 50, 683-684): ἡ πρὸς τοὺς ἁγιόυς ἔξοδος τούτους … οὐ παρὰ ποταμοὺς ὑδάτων …ὁμοῦ τε γὰρ ἐπέβη τις τῶν προθύρων, καὶ πλῆθος εὐθέως τάφων πανταχόθεν προσπίπτει τοῖς ὀφθαλμοῖς, καὶ ὅπου περ ἂν ἴδῃ, λάρνακας καὶ μνήματα καὶ θήκας ὁρᾷ τῶν κατοιχομένων …ἐξελθόντας ἔξω τειχῶν, καὶ πρὸς τοὺς τάφους τούτους ἐλθόντας, καὶ τὸ πλῆθος τῶν κατοιχομένων θεασαμένους

site contains non-martyrial burials (685, 17-19: ὅταν γὰρ τὰς ἄλλας παραδραμόντες λάρνακας ἐπὶ τὰς τῶν μαρτύρων θήκας ἔλθωμεν)

location: outside the city walls (doesn't involve travelling alongside the river)

3.14 martyrium (unidentified)

Jn Chry, *In acta apost. hom*. 38 (*PG* 60, 274, 53 8): ὁ γράψας τὸ βιβλίον, ῥίψας ἀκατασκεύαστον εἰς ποταμὸν, ἑάλω, καὶ ἀπαιτούμενος οὐκ εἶχε δοῦναι, ἀλλὰ περιήγετο τὴν πόλιν δέσμιος· ὡς δὲ τῶν ἐλέγχων ἐπιτεινομένων δέδωκε δίκην, τότε ἐγὼ εἰς μαρτύριον ἀπιέναι βουλόμενος, ἐπανήειν διὰ τῶν κήπων παρὰ ποταμὸν

location: route between martyrium and city allows for travelling through the gardens alongside the Orontes

4. Topography of Daphne

4.1 General

Jn Chrys, *De statuis hom*. 17 (*PG* 49, 179, 8-11): μὴ μοι τὴν Δάφνην εἴπῃς τὸ προάστειον, μηδὲ τὸ πλῆθος καὶ μῆκος τῶν κυπαρίσσων, μηδὲ τὰς πηγὰς τῶν ὑδάτων

Jn Chrys, *In s. Julianum* (*PG* 50, 672, 39-47): πρὸς τὴν Δάφνην ἀποπηδῶσιν… τὸ προάστειον τῆς πόλεως…ἐκεῖ πηγαὶ ὑδάτων…ἐκεῖ κυπάρισσοι

Jn Chrys, *De laudibus s. Pauli hom*. 4 (SC 300, 192, 16 -194, 19): αἱ πηγαὶ αἱ παρ᾽ἡμῖν, αἱ νικῶσαι τῷ ῥεύματι τοὺς ποταμοὺς, ἀθρόον ἔφυγον καὶ ἀπεπήδησαν,

μηδέποτε τοῦτο παθοῦσαι πρότερον, ἀλλ᾽ὅτε θυσίαις καὶ σπονδαῖς τὸ χωρίον ἐμόλυνεν ὁ βασιλεύς.

Jn Chrys, *Adv. Iud. hom*. 1 (*PG* 48, 852, 1 8): οὐ περὶ τῆς ἐνταῦθα λέγω συναγωγῆς μόνον, ἀλλὰ καὶ τῆς ἐν Δάφνῃ· πονηρότερον γὰρ ἐκεῖ τὸ βάραθρον, ὁ δὴ καλοῦσι Ματρώνης. Καὶ γὰρ πολλοὺς ἤκουσα τῶν πιστῶν ἀναβαίνειν ἐκεῖ, καὶ παρακαθεύδειν τῷ τόπῳ. Ἀλλὰ μὴ γένοιτό ποτε τούτους πιστοὺς προσειπεῖν. Ἐμοὶ καὶ τὸ Ματρώνης καὶ τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος ἱερὸν ὁμοίως ἐστὶ βέβηλον.

Jn Chrys, *De s. Babyla contra Iulianum et gentiles* 67 (SC 362, 178, 9-10): ἔδοξέ τινι τῶν μετὰ ταῦτα βασιλευσάντων εἰς τὸ προάστειον τουτὶ τὴν Δάφνην ἀπενεχθῆναι τὴν λάρνακα

Jn Chrys, *De s. Babyla contra Iulianum et gentiles* (SC 362, 178-256): ref. to τὴν εἰς τὸ προάστειον ὁδόν (¶ 69 = SC 362, 182, 10-11), allusions to temples to various Greco-Roman deities, building of temple of Apollo, martyrium visible from the threshold of Daphne

site of various Greco-Roman cults in time of Julian, springs, a synagogue, a theatre, the cave of Matrona, a martyrium

4.2 synagogue (Daphne)

Jn Chrys, *Adv. Iud. hom*. 1 (*PG* 48, 852, 1 8): οὐ περὶ τῆς ἐνταῦθα λέγω συναγωγῆς μόνον, ἀλλὰ καὶ τῆς ἐν Δάφνῃ· πονηρότερον γὰρ ἐκεῖ τὸ βάραθρον, ὁ δὴ καλοῦσι Ματρώνης. Καὶ γὰρ πολλοὺς ἤκουσα τῶν πιστῶν ἀναβαίνειν ἐκεῖ, καὶ παρακαθεύδειν τῷ τόπῳ. Ἀλλὰ μὴ γένοιτό ποτε τούτους πιστοὺς προσειπεῖν. Ἐμοὶ καὶ τὸ Ματρώνης καὶ τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος ἱερὸν ὁμοίως ἐστὶ βέβηλον.

Jn Chrys, *Adv. Iud. hom*. 5 (*PG* 48, 904, 22-5): τὰς πονηρὰς φεύξωνται τῶν Ἰουδαίων διαγωγὰς καὶ συναγωγὰς, τάς τε ἐν τῇ πόλει, τάς τε ἐν τῷ προαστείῳ, τὰ σπήλαια τῶν λῃστῶν, τὰ τῶν δαιμόνων καταγώγια

4.3 theatre (Daphne)

Jn Chrys, *In princ. Act. hom*. 1 (*PG* 51, 76, 4 8): καὶ ἐπὶ τῶν Ὀλυμπιακῶν ἀγώνων τὸ αὐτὸ τοῦτο ἔθος κρατεῖ. Μετὰ γὰρ τὰς τριάκοντα ἡμέρας τάς ἐνταῦθα ἀναγαγόντες αὐτοὺς εἰς τὸ προάστειον περιάγουσι, καὶ τοῦ θεάτρου καθημένου παντὸς

used for the Olympic games

4.4 temple of Apollo (Daphne)

Jn Chrys, *De s. Babyla* (SC 362, 302-310): intact in early 360s, in time of Emperor Julian; currently missing its roof, visible on approach to Daphne; in proximity to martyrium, which at one time housed relics/body of Babylas

Jn Chrys, *De laudibus s. Pauli hom*. 4 (SC 300, 192): οἷον ὁ κεραυνὸς ὁ κατὰ τῆς ὀροφῆς τοῦ ναοῦ τοῦ Ἀπόλλωνος κατενεχθείς· ὁ τοῦ δαίμονος αὐτοῦ τούτου χρησμός, ὃς τὸν τότε βασιλεύοντα ἠνάγκαζε μετακινεῖν τὸν πλησίον κείμενον

μάρτυρα, λέγων· μὴ δύνασθαι φθέγγεσθαι, ἕως ἂν τὴν λάρνακα τὴν ἐκείνου βλέπῃ πλησίον· καὶ γὰρ ἐκ γειτόνων ἦν κειμένη.

Jn Chrys, *Adv. Iud. hom*. 1 (*PG* 48, 852, 1 8): οὐ περὶ τῆς ἐνταῦθα λέγω συναγωγῆς μόνον, ἀλλὰ καὶ τῆς ἐν Δάφνῃ· πονηρότερον γὰρ ἐκεῖ τὸ βάραθρον, ὁ δὴ καλοῦσι Ματρώνης. Καὶ γὰρ πολλοὺς ἤκουσα τῶν πιστῶν ἀναβαίνειν ἐκεῖ, καὶ παρακαθεύδειν τῷ τόπῳ. Ἀλλὰ μὴ γένοιτό ποτε τούτους πιστοὺς προσειπεῖν. Ἐμοὶ καὶ τὸ Ματρώνης καὶ τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος ἱερὸν ὁμοίως ἐστὶ βέβηλον.

Jn Chrys, *De s. Babyla contra Iulianum et gentiles* (SC 362, 178-256): ref. to building of the temple, its oracle, its burning in time of Julian, destruction of cult statue, cessation of offerings and cult

location: visible on approach to Daphne, in proximity to martyrium

4.5 martyrium (Daphne)

Jn Chrys, *De s. Babyla* (SC 362, 302-310): site of martyrium in which Babylas located in proximity to temple of Apollo in time of Julian; still exists in 380s-390s, but reliquary/sarcophagus that housed Babylas emptry

Jn Chrys, *De laudibus s. Pauli hom*. 4 (SC 300, 192): οἷον ὁ κεραυνὸς ὁ κατὰ τῆς ὀροφῆς τοῦ ναοῦ τοῦ Ἀπόλλωνος κατενεχθείς· ὁ τοῦ δαίμονος αὐτοῦ τούτου χρησμὸς, ὃς τὸν τότε βασιλεύοντα ἠνάγκαζε μετακινεῖν τὸν πλησίον κείμενον μάρτυρα, λέγων· μὴ δύνασθαι φθέγγεσθαι, ἕως ἂν τὴν λάρνακα τὴν ἐκείνου βλέπῃ πλησίον· καὶ γὰρ ἐκ γειτόνων ἦν κειμένη.

Jn Chrys, *De s. Babyla contra Iulianum et gentiles* 67 (SC 362, 178, 9-10): ἔδοξέ τινι τῶν μετὰ ταῦτα βασιλευσάντων εἰς τὸ προάστειον τουτὶ τὴν Δάφνην ἀπενεχθῆναι τὴν λάρνακα

Jn Chrys, *De s. Babyla contra Iulianum et gentiles* 70 (SC 362, 184, 1-2): Ἅμα τε γὰρ ἐφίσταταί τις τῇ Δάφνῃ καὶ τὸ μαρτύριον εὐθέως ἀπὸ τῶν τοῦ προαστείου προθύρων ἰδών

Jn Chrys, *De s. Babyla contra Iulianum et gentiles* 80 82 (SC 362, 200-202): discussion as to why the oracle demanded the removal of Babylas alone and not other unnamed burials

location: visible from the entry to Daphne, in proximity to temple of Apollo, contained other burials in addition to Babylas

4.6 cave of Matrona (Daphne)

Jn Chrys, *Adv. Iud. hom*. 1 (*PG* 48, 852, 1 8): οὐ περὶ τῆς ἐνταῦθα λέγω συναγωγῆς μόνον, ἀλλὰ καὶ τῆς ἐν Δάφνῃ· πονηρότερον γὰρ ἐκεῖ τὸ βάραθρον, ὁ δὴ καλοῦσι Ματρώνης. Καὶ γὰρ πολλοὺς ἤκουσα τῶν πιστῶν ἀναβαίνειν ἐκεῖ, καὶ παρακαθεύδειν τῷ τόπῳ. Ἀλλὰ μὴ γένοιτό ποτε τούτους πιστοὺς προσειπεῖν. Ἐμοὶ καὶ τὸ Ματρώνης καὶ τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος ἱερὸν ὁμοίως ἐστὶ βέβηλον.

Jn Chrys, *Adv. Iud. hom*. 1 (*PG* 48, 855, 60-61): ἢ εἰς τὴν συναγωγὴν ἀπαντήσῃ, ἢ εἰς τὰ Ματρώνης ἀνέλθῃ

Jn Chrys, *Adv. Iud. hom*. 5 (*PG* 48, 904, 22-25): τὰς πονηρὰς φεύξωνται τῶν Ἰουδαίων διαγωγὰς καὶ συναγωγὰς, τάς τε ἐν τῇ πόλει, τάς τε ἐν τῷ προαστείῳ, τὰ σπήλαια τῶν λῃστῶν, τὰ τῶν δαιμόνων καταγώγια

La topographie d'Antioche dans les *Histoires ecclésiastiques* de la première moitié du v[e] siècle

Annick MARTIN
Professeur émérite, Université Rennes 2

Ont été retenues les *Histoires ecclésiastiques* (*HE*) de Socrate, Théodoret et Sozomène, toutes trois rédigées en grec dans la première moitié du v[e] siècle, entre 439/440 et 449/50. Elles ont utilisé celle de Rufin, rédigée en latin en 403 (cf. le récit du transfert des restes du martyr Babylas). Sera également mentionnée l'*Histoire ecclésiastique* de l'arien Philostorge (fin des années 430).

1. Socrate et Sozomène

Socrate est constantinopolitain et ne connaît pas Antioche. Sozomène est palestinien d'origine et constantinopolitain d'adoption. Les indications concernant la topographie de la ville d'Antioche dans leur *Histoire* se réduisent à deux ; elles dépendent de sources antérieures et concernent des monuments déjà connus par ailleurs.

1. En II, 8, 2, Socrate fait mention de « l'église » commencée par l'empereur Constantin et achevée et dédicacée par son fils Constance en 341, à l'occasion d'un synode qui porte précisément le nom de synode des Encénies, ou de la Dédicace.

Sozomène, qui le reprend en III, 5, 1 et 2 (cf. VI, 7, 5), ajoute que « l'église » est « extraordinaire de grandeur et de beauté », soit qu'il l'ait vue lui-même, soit, plus vraisemblablement, qu'il s'inspire de la brève description laissée par Eusèbe de Césarée dans la *Vita Constantini* (III, 50, 2) et reproduite dans le *Triakontaetérikos* (IX, 15). En II, 3, 1, il avait signalé que Constantin « élevait partout de magnifiques églises au Christ, principalement dans les métropoles, comme à Nicomédie de Bithynie, à Antioche sur l'Oronte et à Byzance (…) ». On en rapprochera l'inscription de Constance pour la dédicace, signalée par Malalas (XIII,

17) : « Pour le Christ, Constantin construisit cette demeure, etc. ». En V, 8, 1, Sozomène mentionne encore « les offrandes de l'église », confisquées par l'empereur Julien, église à laquelle, pas plus que Socrate, il ne donne le nom de « grande église ».

2. Le site de Daphné est mentionné dans le cadre de l'histoire de l'oracle muet du temple d'Apollon sous l'empereur Julien. Socrate (III, 18, 1-3) n'offre qu'un très bref résumé à partir de l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin (I, 36), mentionnant l'oracle du temple et, « à proximité », « le cercueil contenant le corps du martyr Babylas », déplacé sur ordre de Julien, et la procession des chrétiens d'Antioche qui s'ensuivit, « de Daphné à la ville ». Sozomène, qui recourt à Jean Chrysostome, est plus précis (V, 19, 4-19) : il évoque la beauté du temple « bâti, dit-on, par Séleucos, père d'Antiochos qui avait donné son nom à la ville d'Antioche», et de la statue du dieu (9), ainsi que « la fontaine Castalie » aux vertus mantiques (10), et l'*euktérion* construit à proximité par le César Gallus en 351, qui abritait la tombe (θηκή) et le cercueil (λάρναξ) de Babylas (*ibid.* 4 ; 13), cause du silence de l'oracle. Le cercueil du martyr dut être déplacé sur ordre de Julien (cf. V, 20, 1), donnant lieu à une procession des chrétiens, « de Daphné jusqu'à la ville sur quarante stades (soit 7 km), à l'endroit où repose aujourd'hui le martyr qui a donné son nom au lieu[1] » (*ibid.* 17). Le trajet ainsi indiqué renvoie, non pas au *koimétérion* situé au-delà de la porte de Daphné où le cercueil retourna dans un premier temps, mais à la basilique construite par l'évêque Mélèce entre 379 et 381 en l'honneur de Babylas — comme on peut le déduire de la mention explicite de « l'endroit où repose *aujourd'hui* le martyr qui a donné son nom au lieu » — c'est-à-dire l'église cruciforme où fut aussi enterré Mélèce à son retour de Constantinople en 381 (VII, 10, 5, « près de la tombe du martyr Babylas »), sur la rive gauche de l'Oronte, là où se réunissaient ses partisans pendant ses exils[2]. L'incendie du

---

[1] Selon Rufin (*HE* I, 36), la procession s'étendait sur « une distance de six mille pas », soit plus de 8 km, sans qu'une direction soit indiquée ; *Passio Artemii* 55, le cercueil est transporté sur « plus de cinquante stades, en un lieu appelé *koimétérion*, où se trouvent beaucoup d'anciens martyrs ». Sur ce *koimétérion*, cf. Théodoret *HE* II, 24, 8, qui évoque les chœurs alternés que Flavien et Diodore font chanter aux fidèles, sous l'évêque Léonce (344-357), « aux tombeaux des martyrs », martyrion collectif près de la porte de Daphné (cf. *HP* X, 8 ; XIII, 19).

[2] Cette église a été identifiée à celle de Kaoussié située à 400 m de l'Oronte. Cf. Lassus 1938 ; Festugière 1959, p. 414-415 ; Downey 1961, p. 415-416, 417, 455 et n. 23. Sur les réunions des partisans de Mélèce à cet endroit, voir *infra*.

temple et de la statue d'Apollon[1], « ne laissant indemnes que les murs, le péribole et les colonnes qui soutenaient les propylées et l'opisthodome », mentionné à la suite (V, 20, 5), est repris de Chrysostome (*Disc. Sur Babylas*, 93-94)[2].

2. Théodoret

L'*Histoire ecclésiastique* (*HE*) de l'Antiochéen Théodoret se révèle plus riche sur la topographie antiochéenne. En 444, quatre ans avant son *Histoire ecclésiastique,* l'évêque avait écrit une *Histoire des moines de Syrie*, connue sous le nom d'*Histoire philothée* (*HP*). Ces deux ouvrages contiennent certains détails concernant la topographie d'Antioche. La ville que connaissait Théodoret reste encore très proche de celle décrite par Libanios, une description cependant incomplète.

La ville, le palais, les réunions des Méléciens

Le livre III de l'*HE*, consacré entièrement à l'empereur Julien qui séjourna huit mois à Antioche avant d'aller combattre les Perses, fourmille de mentions trop générales pour être situées précisément. Fontaines (πηγαί), place ou marché (ἀγορά) par exemple, sont évoqués de façon générique à l'occasion des purifications auxquelles procède Julien à son entrée dans la cité (*ibid.* 15, 2). Églises, sanctuaires des martyrs et théâtres (*ibid.* 28, 1) sont mentionnés de la même manière à l'occasion des manifestations à l'annonce de la mort de Julien. Dans certains cas cependant, le contexte invite à considérer qu'il s'agit d'un lieu précis. Ainsi en est-il de l'*agora* sur laquelle se déroulent l'arrestation de Théodore — un des meneurs de la procession de Babylas —, sa mise à la torture et son emprisonnement, puis son relâchement (*ibid.* 11, 2 et 3) : ceci laisse entendre que le *dikastérion* où se déroula la mise à la question et la prison où il fut enfermé se trouvaient sur cette place ou à proximité, dans un quartier voisin de la porte de Daphné, qui pourrait être Épiphanéia[3]. Au chapitre précédent (10) consacré au déplacement du corps du martyr Babylas depuis le sanctuaire apollinien de Daphné, Théodoret était resté très vague, n'indiquant pas le lieu du transfert. Dans le récit de la conversion d'un jeune néocore de la suite de Julien,

---

[1] La date en est donnée par Ammien (XXII, 13, 1) : le 22 octobre 362. Ni Rufin ni Socrate n'en parlent.

[2] Cf. Philostorge *HE* VII, 8 ; *Passio Artemii* 56.

[3] Voir Downey 1961, p. 621-631.

apparaît une maison à étage (καταγώγιον) avec un balcon, dans laquelle réside l'évêque Mélèce revenu d'exil (*ibid.* 14, 6 et 8), maison qui, compte tenu du contexte, pourrait se trouver dans un des quartiers de la vieille ville situé non loin de la porte de Daphné ; le père du jeune néocore descend en effet de Daphné à la recherche de son fils, et fait le tour des rues et des ruelles (τὰς ἀγυίας καὶ τοὺς στενωπούς). Si le sanctuaire de la Tychè (τὸ τῆς Τυχῆς τέμενος) est mentionné, toujours à propos des pratiques sacrificielles de Julien (*ibid.* 16, 2), Théodoret n'indique pas sa localisation. Il ne dit rien non plus de sa transformation, pourtant contemporaine, en église destinée à accueillir les restes de saint Ignace, déposés jusque-là dans le cimetière chrétien, signalée seulement un siècle et demi plus tard par Évagre le Scholastique (I, 16). L'*agora* réapparaît à l'occasion de la distribution des *donativa* de 363 offerts par Julien, et du banquet qui suivit : des officiers chrétiens la traversent en courant et se précipitent « au palais impérial (τὰ βασίλεια) » pour se dénoncer (*ibid.* 16, 6, et 17, 3-4) ; ils sont alors « emmenés hors de la ville », « au lieu habituel du châtiment des malfaiteurs » (*ibid.* 17, 5 et 6). La mention du palais impérial (on notera le pluriel, toujours employé par Théodoret : cf. II, 9, 8 et 9 ; III, 27) laisse entendre qu'on se trouve dans la ville neuve située dans l'île de l'Oronte décrite par Libanios ; l'*agora* d'où accourent les officiers pourrait donc s'y trouver elle aussi ; quant au lieu du châtiment, il se situe « hors de la ville », sur la rive droite du fleuve.

Il est à nouveau question du palais et de la rive droite du fleuve où se trouve le « gymnase militaire », au livre IV, 26, 3-5, où sont données les précisions suivantes : « Du côté nord, l'Oronte coule le long du palais (τὰ βασίλεια), tandis que du côté sud, un très grand portique à deux étages est construit contre le rempart de la ville, avec deux hautes tours de chaque côté. Entre le palais et le fleuve, il y a une rue qui reçoit ceux qui sortent de la ville par les portes de ce côté et les conduit aux champs des faubourgs. C'est par cette rue que passait Aphraate l'inspiré quand il se rendait au champ de manœuvre (πολεμικὸν γυμνάσιον) pour assurer aux brebis de Dieu les soins qui leur convenaient. L'empereur (=Valens), qui se penchait du haut du portique impérial, le vit vêtu de sa sisyre et marchant d'un bon pas en dépit de son grand âge. Quelqu'un lui dit que c'était Aphraate à qui tout le peuple de la ville était attaché. Il lui demanda : 'Où vas-tu, dis-moi ?' L'homme répondit avec autant de sagesse que d'à propos : 'Prier pour ton règne.'»

Cette description, déjà présente dans le chapitre de l'*Histoire philothée* consacré au moine Aphraate (VIII, 8), est à rapprocher de celle de l'*Antiochikos* de Libanios (*Or.* XI, 206). Les fouilles de Princeton, entreprises entre 1932 et 1935, n'ont rien donné concernant le palais. Ont seulement été trouvés, en effet, des restes de l'hippodrome, des bains, un stade et des maisons de l'époque romaine[1]. On en rapprochera un passage d'Évagre (*HE* II, 12) dans lequel il est question des destructions de la ville neuve, occasionnées par le tremblement de terre de 458, « le sixième », qui fut « très meurtrier » : deux des bâtiments « des palais impériaux », « les portiques devant les palais et le tétrapyle où ils se rencontrent, et, dans l'hippodrome, les deux tours qui dominent les portes et quelques-uns des portiques près de ces portes ». Tout repose donc sur les textes. Rappelons que le nord et le sud tels que les désignent Théodoret et les Anciens en général sont des orientations locales qui ne correspondent pas aux points cardinaux véritables (de même pour l'ouest et l'est). Quand Théodoret parle « du côté nord », il s'agit donc de l'ouest ; quant au « côté sud », il s'agit de l'est, donc ici de la rive droite du fleuve, côté île, comme le fait justement remarquer R. Martin dans son commentaire[2]. Auparavant Libanios avait décrit l'île entourée d'un rempart comme d'une couronne (*Or.* XI, 204). Le chemin de ronde du rempart se transformait donc, au niveau du palais, en une sorte de grande terrasse avec loggia encadrée par deux tours, ouvrant sur le fleuve et les faubourgs qui s'étalaient au-delà sur la rive gauche.

Valens est de tous les empereurs celui qui résida le plus longtemps à Antioche, de 371, où il y prend ses quartiers d'hiver, à 377 ; il y laissa des marques monumentales de sa présence, après le séisme de 365 (dont un *forum*, mais apparemment pas d'églises). Valens était homéen comme Constance ; il persécuta donc ceux des chrétiens qui rejetaient les assemblées dirigées par l'évêque homéen Euzoios (360-376) qui avait en charge l'ensemble des églises[3]. C'est le cas des partisans de l'évêque Mélèce, exilé ici pour la troisième fois : « Il commença en effet par les chasser des saintes demeures, car Jovien, digne de toute louange, leur avait remis aussi l'église qui venait d'être construite (τὴν νεόδμητον ἐκκλησίαν). Les fidèles se rassemblèrent alors au pied de la montagne

---

[1] Voir le plan de G. Poccardi reproduit dans Alpi 2009, t. I, PL XIV, p. 320.

[2] Dans Festugière 1959, p. 45-46.

[3] Euzoios laissa à Paulin, l'ancien prêtre, devenu évêque en 362, qui dirigeait la communauté eustathienne, une des petites églises à l'intérieur de la ville, par respect pour sa piété et son âge (Socrate *HE* III, 9, 4 ; IV, 2, 5, Valens le protège ; cf. V, 5, 1 ; Sozomène *HE* V, 13, 3 ; VI, 7, 10 ; cf. VII, 3, 1).

(παρὰ τὴν τοῦ ὄρους κρηπίδα), (…) soumis aux atteintes contraires du temps, tantôt la pluie, la neige, le gel, tantôt la chaleur torride. Mais, loin de leur permettre de profiter de cet avantage péniblement acquis, il envoya des soldats pour les disperser. Flavien et Diodore, comme des digues, brisaient l'assaut des vagues. En effet, tandis que Mélèce, leur pasteur, avait été contraint d'aller vivre au loin, ils prenaient soin du troupeau (…). Expulsés du pied de la montagne (ἐκ ...τῆς ὑπωρείας), c'est alors donc qu'ils paissaient les brebis sur les bords du fleuve tout proche (παρὰ τὰς ὄχθας τοῦ γείτονος ποταμοῦ). (…) Mais l'adversaire de ceux-là seuls qui professent la divinité du Christ maître ne permit même pas à ces fidèles de se rassembler en cet endroit. Et voilà donc qu'à nouveau l'attelage de ces admirables auxiliaires du pasteur, regroupant les saintes brebis sur le champ de manœuvre (εἰς τὸ πολεμικὸν γυμνάσιον), leur présenta l'herbe spirituelle. Diodore, plein de sagesse et de courage, tel un grand fleuve limpide, abreuvait les siens, tout en submergeant les blasphèmes des adversaires. » (IV, 25, 3-6).

C'est là qu'allait les retrouver le moine Aphraate appelé en renfort, tout comme Julien Saba, un autre moine, quelque dix ans plus tôt (*HP* II, 15). Le premier texte cité (IV, 26, 4) permet de localiser ce « champ de manœuvre » : pour y parvenir, le moine emprunte la rue qui longe le palais, passe la porte de la ville par un pont au-delà duquel, quelque part dans les faubourgs, se trouve ce vaste espace plat non bâti. Les partisans de Mélèce qui s'y réunissaient étaient appelés non sans ironie les *campenses* par Jérôme, qui séjournait alors dans le désert de Chalcis (*Ep.* 15, 3). Un texte concernant l'évêque Athanase d'Alexandrie aux prises avec les ariens, sous l'empereur Jovien, peut en être rapproché : il s'agit des *Pétitions des ariens* d'Alexandrie à l'empereur Jovien pour lui demander de reconnaître Lucius comme évêque à la place d'Athanase. Or ils rencontrèrent l'empereur εἰς κάμπον ἐν τῇ Ῥωμανησίᾳ πύλῃ, autrement dit au moment où il s'apprêtait, revenant du *campus*, c'est-à-dire du champ de manœuvre, à rentrer dans la ville par la porte *Romanèsia* (romanésienne ou romaine) pour se rendre au palais ; la même porte que celle qui est empruntée plus tard par Aphraate. Julien Saba avait emprunté un chemin comparable à celui suivi par Aphraate pour se rendre à la réunion des fidèles, après le second exil de Mélèce sous Valens (365/366) : il passait « par les portes du palais » (τῶν βασιλείων τὰς θύρας) pour se rendre au champ de manœuvre (*HP* II, 19), qui se trouvait « devant la porte nord » (*ibid.* 15), en réalité à l'ouest. Cette « porte nord » serait donc la porte *Romanèsia*.

Auparavant il a été question de deux autres lieux de rassemblement des méléciens : le pied de la montagne, c'est-à-dire du Silpios, et les bords du fleuve tout proche. Que faut-il entendre par « tout proche » ? Dans leur partie la plus basse, entre le Parmenios et le mur sud de Tibère, les pentes du Silpios touchent la grande rue à portiques ; c'est là que se trouve l'ancien quartier résidentiel d'Épiphanéia. Ce quartier se trouve à une certaine distance de la rive du fleuve, et ses parties les plus basses sont à l'intérieur du rempart de Tibère. Plus au sud, au niveau de la porte de Daphné et du cimetière chrétien, le versant de la montagne présente une pente très adoucie, plus proche encore du fleuve, qui à cet endroit est *extra muros*, ce qui correspondrait mieux à l'expression de Théodoret. Mais ce ne sont que des supputations.

Les édifices religieux

Deux édifices religieux sont cités par Théodoret : l'église de la vieille ville et la grande église, dont la possession a fait l'objet de vives tensions entre les différents partis religieux aux IVe et Ve siècles. Leur localisation n'est pas précisée.

1. L'église de la vieille ville est mentionnée à trois reprises par Théodoret, aux livres I, II, et III, les deux premières fois sous le nom de « l'église de la vieille ville » (τὴν ἐν τῇ Παλαιᾷ ... ἐκκλησίαν), ou comme « celle qui se trouve dans ce qu'on appelle la vieille ville [1]», par opposition à la ville nouvelle construite postérieurement dans l'île de l'Oronte. Dans la troisième occurrence, elle est désignée comme étant « l'église appelée l'ancienne » (ἐν τῇ καλουμένῃ Παλαιᾷ[2]), l'adjectif substantivé *palaia* pouvant aussi bien renvoyer à la ville qu'à l'église elle-même. Cette désignation est précisée au livre II par le qualificatif d' « apostolique », indiquant que les partisans de Mélèce, qui avaient rompu avec l'évêque homéen Euzoios (en 361), se regroupaient « dans l'église apostolique, celle qui se trouve dans ce qu'on appelle la vieille ville ». Elle était donc aussi considérée comme la plus ancienne, parce que fondée sur la mémoire des apôtres Paul et Pierre, à l'origine de la première communauté chrétienne d'Antioche, qui se réunissait alors dans des maisons particulières[3]. À partir de quand voit-on apparaître dans la ville des constructions spécifiquement chrétiennes ? Le premier texte

---

[1] I, 3, 1 ; II, 32, 10.

[2] III, 4, 3.

[3] Cf. Jean Chrysostome *In princ. Actorum hom*. 2, 1, *PG* 51, 77, 1-6.

(I, 3, 1-2) fournit une indication chronologique intéressante à ce sujet. Théodoret y fait le point sur la succession épiscopale après la persécution, au moment où va commencer la querelle arienne : « À Antioche, après Tyrannos (303-313), quand commença la paix pour les Églises (en 313), Vitalis prit la direction : c'est aussi lui qui reconstruisit l'église de la vieille ville détruite par les tyrans. 2. Après lui, Philogonios, qui obtint la dignité épiscopale, acheva l'édifice et manifesta son zèle pour l'orthodoxie durant les temps difficiles de Licinius (c.-à-d. entre 319 et 324). »

La reconstruction de « l'église de la vieille ville » par Vitalis après 313 laisse entendre que l'église épiscopale d'Antioche existait déjà avant les persécutions de Dioclétien et de Maximin, déclenchées en 303. On peut même, sans trop de risque, remonter à l'époque de Paul de Samosate, évêque d'Antioche entre 260 et 268, qui tenait les assemblées ecclésiastiques « dans une maison de Dieu » dans laquelle il avait fait installer une estrade (βῆμα) et un trône surélevé (θρόνον ὑψηλὸν), ainsi qu'un σήκρητον, autant d'innovations dénoncées par ses collègues, selon Eusèbe de Césarée, qui a conservé la synodale qui en fait état[1]. C'est dans cette église que se tinrent les deux synodes qui condamnèrent Paul en 264 et 268[2].

Le terme de « vieille ville », très général, recouvre plusieurs quartiers, à l'intérieur des remparts, étendus sur l'espace plat qui longe la rive gauche de l'Oronte, du sud-ouest, partie la plus ancienne, au nord-est, la plus récente, sur quelque trois kilomètres et demi. Dans quelle partie de cette vieille ville a pu se trouver l'église épiscopale ? Dans sa partie la plus ancienne, à proximité du cimetière chrétien non loin de la porte de Daphné ? Ou bien plus à l'est/sud-est de la grande rue, vers Épiphanéia ? Ou, encore, plus au cœur de la cité ? Sa construction, sans doute de peu antérieure au milieu du IIIe siècle, quand commencent d'apparaître dans le paysage urbain les premières constructions spécifiquement chrétiennes, autorise toutes les hypothèses.

Après l'exil d'Eustathe en 327, ses partisans firent sécession et s'assemblèrent entre eux. Ils durent abandonner l'église de la vieille ville, dans laquelle Eustathe avait été consacré, à ses successeurs non nicéens. Jusqu'à la fin du règne de Valens (378), ce sont eux en effet qui occupent toutes les églises de la ville. Ce n'est que sous Gratien que celles-ci

1 Eusèbe *HE* VII, 30, 9.

2 *Ibid*. 27, 2 ; 29, 1.

sont rendues à Mélèce. Un peu plus tard, entre 386 et 397, le prêtre Jean Chrysostome prêchait aussi bien « dans l'ancienne » que « dans la nouvelle » église. L'ancienne église n'est plus mentionnée par la suite.

2. La grande église a été mise en chantier sur ordre de Constantin en 327 selon Jérôme (*Chron. an.* 327), en même temps que l'ensemble monumental de Jérusalem, Saint Sépulcre et Anastasis dont on peut la rapprocher. Jérôme précise qu'elle est appelée *dominicum* (κυριακὸν) *aureum*, « l'église dorée[1] », par allusion à « la profusion d'or » de sa décoration intérieure, selon la description qu'en a donnée Eusèbe de Césarée, le premier à la citer[2]. L'évêque fournit également quelques indications sur son architecture, sa hauteur prodigieuse, sa forme octogonale (nécessitant une coupole), les salles et exèdres nombreuses qui l'entouraient, le tout encadré par de grands portiques qui la ceinturaient, mais il omet de la localiser. Achevée quatorze ans plus tard sous Constance, elle fut dédicacée le 6 janvier 341 en présence de l'empereur lui-même, à l'occasion du synode réuni dans la ville, appelé pour cette raison « synode des Encénies ». Son plan octogonal et ses dimensions la distinguaient de « l'ancienne église », beaucoup plus petite.

Théodoret la mentionne à trois reprises : une première fois au livre III (12, 1), au temps de Julien, sous le nom de « la grande église », un qualificatif justifié par ses dimensions, si l'on se réfère à la description admirative laissée par Eusèbe. La deuxième occurrence se trouve au livre IV (25, 1), sous Valens ; l'église y est désignée par une périphrase, « celle qui venait d'être construite » (τὴν νεόδμητον ἐκκλησίαν), renvoyant à son fondateur, Constantin, cité dans le premier texte (« la grande église que Constantin avait construite », trente-cinq ans auparavant[3]). Il n'est pas impossible que ce soit à partir de ce moment que l'on ait pris l'habitude d'appeler l'église apostolique — la plus ancienne cathédrale de la ville — « l'église ancienne », « celle qui se trouve dans ce qu'on appelle la vieille ville », par opposition à « l'église qui venait d'être construite »,

---

[1] Et non la « maison dorée », comme l'appelle J. Lassus (1977), p. 72-74, *lapsus* trahissant le postulat évoqué plus loin, et répété, mais cette fois en latin, *Domus Aurea*, par Poccardi 1994, p. 1008, n. 18, à la suite de Downey 1961, p. 342.

[2] Eusèbe *Vita Constantini* III, 50, 2 ; *Triakontaetérikos* IX, 15 ; cf. Jean Chrysostome *Hom. Si esurierit inimicus* 3, *PG* 51, 175 ; *In cap. I Gen* 6, 2, *PG* 53, 56 ; *De mutatione nominum* 2, 1, *PG* 51, 125.

[3] Si Théodoret renvoie à l'année de la construction de l'église, plutôt qu'à celle de la dédicace sous Constance, c'est qu'il n'a pas retenu le synode des Encénies qui en fait mémoire, s'en tenant aux seuls conciles œcuméniques.

la « nouvelle église », telle qu'elle est appelée dans un *titulus* de Jean Chrysostome[1]. Mais cela ne détermine pas pour autant la localisation de cette dernière dans la ville nouvelle, par opposition à « la vieille ville » dans laquelle se trouvait l'ancienne église cathédrale. La troisième et dernière occurrence au livre V (37, 4) la désigne à l'aide d'un superlatif : μέχρι τοῦ μεγίστου νεώ, « jusqu'à la très grande église », le superlatif s'expliquant peut-être du fait de la réunion en une seule Église de tous les chrétiens d'Antioche, sous un seul évêque, Alexandre (413-424), mettant ainsi fin au schisme qui la divisait depuis plus de 85 ans.

Théodoret s'en tient donc à la dénomination de grande église. Plus qu'à la taille de l'église, on peut considérer que le qualificatif renvoie désormais à sa fonction d'église épiscopale, — celle dans laquelle l'évêque légitime de la ville célèbre la liturgie, fonction antérieurement occupée par l'église de la vieille ville —, et ceci au moins depuis 361 quand l'évêque Euzoios occupe les églises[2]. Quand l'empereur Julien s'en prend aux chrétiens qu'il rend responsables de l'incendie du temple d'Apollon à Daphné, c'est à cette église qu'il s'attaque, en confisquant ses vases liturgiques et ses trésors et en faisant « clouer ses portes ». C'est là aussi qu'officiait alors l'évêque officiellement reconnu, l'homéen Euzoios, ce qu'exprime Théodoret à sa manière : « c'était la faction d'Arius qui alors l'occupait ».

« Unique par sa grandeur et sa beauté », telle était cette église impériale qui ornait « la métropole de l'Orient ». À défaut de vestiges archéologiques, la description d'Eusèbe l'a fait identifier à l'un des monuments de forme polygonale représenté sur la bordure de la mosaïque de Yakto (Daphné) datée de la seconde moitié du Ve ou du début du VIe siècle, en relation avec une porte, la [*Taur*]*ianê pulê*, reliée à un pont[3]. Et, en tant que construction impériale, elle a été associée au palais impérial situé dans « la ville nouvelle », ceci, à partir du présupposé selon lequel palais impérial et mausolée ou cathédrale (à plan octogonal) sont associés : voir Thessalonique et Split sous Dioclétien, Constantinople

1 Jean Chrysostome *Hom*. « *In illud « in faciem ei restiti* », *titulus*, *PG* 51, 372, il a célébré la précédente synaxe « avec l'évêque » ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ τῇ καινῇ.

2 Deichmann 1972, p. 48-50, considère, à tort, que les deux églises avaient le statut d'église épiscopale.

3 Lassus 1934, p. 145, fig. 22, n° 41 ; Lassus 1977, p. 74-78 ; Eltester 1937, p. 251-286 ; Grabar 1946, p. 214-227 ; Downey 1961, p. 346-348 ; 659-664 ; Poccardi 1994, p. 993-1023 ; Poccardi 2001, p. 165-172.

sous Constantin[1]. Or C. Saliou a récemment montré[2] qu'un tel montage repose sur un présupposé contestable, et que « [*Ta taur*]*iana* n'est pas la seule restitution possible. Le mieux est de laisser la mosaïque de Yakto en dehors de l'argumentation », conclut-elle.

L'indication de Malalas (XIII, 3) selon laquelle elle avait été construite à l'emplacement des bains du roi Philippe (Ier s. av. J.-C.) — à moins qu'il ne s'agisse de l'empereur Philippe l'Arabe (244-249) —, rasés pour l'occasion, n'est d'aucun secours, faute de connaître la localisation de ces bains.

À défaut d'une localisation certaine, le passage du livre V (37, 3-5) de Théodoret pourrait permettre d'avancer une autre hypothèse. En 413 ou 414, l'évêque Alexandre organisa un grand rassemblement destiné à réintégrer dans l'Église les partisans de l'ancien évêque Eustathe, séparés depuis 327. « Il vint devant cette foule puis, après avoir rassemblé les chanteurs et harmonisé une hymne de sa composition, il remplit de monde toute la place (πᾶσαν τὴν ἀγορὰν), de la poterne ouvrant vers l'ouest (ἀπὸ τῆς πρὸς ἑσπέραν τετραμμένης πυλίδος), jusqu'à la grande église (μέχρι τοῦ μεγίστου νεὼ), offrit le spectacle d'un fleuve d'éloquence semblable au fleuve qui coulait à côté. À cette vue, les juifs et ceux qui étaient contaminés par la lèpre arienne, avec le peu d'hellènes qui restait, geignaient et se désolaient en voyant les autres fleuves se jeter dans la mer Église. »

Bien que l'évêque joue sur les deux registres, réel et symbolique, le texte oriente vers une localisation non loin de la rive gauche du fleuve, l'église s'ouvrant au nord sur une agora, elle-même fermée par une poterne du côté sud, dans la vieille ville[3]. Il n'est question ni d'île, ni de pont. Ceci exclut une localisation dans la ville neuve, ce que confirme implicitement le passage d'Évagre (*HE* II, 12), déjà évoqué : dans son énumération des monuments de la ville neuve qui furent détruits lors du tremblement de terre de 458, il mentionne en effet les portiques, le tétrapyle, une partie

---

1 Eltester 1937, p. 251-286 ; Downey 1961, p. 346-348 ; 659-664.

2 Saliou 2000, p. 217-226.

3 Selon Théophane *Chron. a.* 5878 (385-386), « dans la vieille ville, une petite basilique fut construite près de la grande », ce qui aurait pu indiquer la proximité des deux églises, l'ancienne et la nouvelle, dans la vieille ville ; mais le terme *basilikè*, à la différence du latin *basilica*, ne renvoie pas nécessairement à l'église, mais à la forme architecturale de « tout espace dont la couverture est supportée en partie par des colonnes » (Saliou 2000, p. 220 et n. 23).

du palais impérial, des bains et les tours de l'hippodrome, mais ne dit pas un mot de la cathédrale[1]. Or un monument de cette importance, s'il s'était trouvé dans l'île, pouvait difficilement avoir été épargné, ou, s'il l'avait été, Évagre l'aurait précisément mentionné. Le même Évagre, faisant le récit de l'émeute monastique de 512 (III, 32) contre Flavien II, l'évêque chalcédonien d'Antioche – récit qu'il tient, dit-il, « de gens de la plus extrême vieillesse qui (en) avait gardé mémoire » – rapporte que « le peuple de la ville », venu défendre son évêque contre cette foule de moines venus « de la Cynégique (…) et de la Syrie Première », qui avait « fondu en masse sur la ville avec tumulte et grand désordre », « fit un grand massacre des moines, si bien qu'un nombre infini de ces moines reçut l'Oronte comme tombeau, les cadavres ayant été ensevelis sous les flots ». Ce texte s'accorde assez bien avec celui de Théodoret évoqué précédement, situant la grande église sur l'agora, à proximité du fleuve. On ajoutera qu'après le tremblement de terre de 528, Justinien fit reconstruire un nouveau rempart laissant une grande partie de la ville détruite à l'extérieur, dont l'île qui fut abandonnée[2]. Or la grande église fut reconstruite et dédicacée en 537 par le patriarche Éphrem (527-545) : elle se trouvait donc à l'intérieur des murs de Justinien et non dans l'île[3].

Quelques manuscrits d'une *Vie de S. Syméon Stylite* indiquent que, vers 459, la grande église porte le nom de Μετάνοια εἰς τὸν μόσχον, ou d'après des vies latines ceux de *Concordia Poenitentialis*, ou de *Concordia Poenitentiae*[4]. Faut-il mettre ces désignations en relation avec la réconciliation opérée quelques quarante ans plus tôt par Alexandre ? C'est probable. C'est dans cette grande église où il fut consacré que prêchera encore le plus souvent l'évêque monophysite Sévère[5], tandis que l'ancienne église n'est plus mentionnée depuis le ve siècle. La grande église fut, quant à elle, définitivement détruite par un nouveau séisme en 588 .

La discussion reste ouverte.

[1] Cette source est utilisée par Poccardi 1994, p. 998 pour la localisation du palais, mais non pour celle de la cathédrale, p. 1009-1012.

[2] Malalas XVIII, 27 ; repris par Michel le Syrien *Chron*. IX, 21.

[3] On ne peut suivre sur ce point l'interprétation de Poccardi 1994, p. 1012.

[4] Voir Deichmann 1972, p. 43-44, 50-52 ; Gascou 1993, p. 137 et n. 14.

[5] Alpi 2009, t. 1, p. 149 et tableaux p. 187-194.

Bibliographie

Alpi 2009

F. Alpi, *La route royale. Sévère d'Antioche et les Églises d'Orient (512-518)*, Institut français du Proche Orient (Bibliothèque archéologique et historique 188), Beyrouth.

Deichmann 1972

F. W. Deichmann, « Das Oktogon von Antiocheia : Heroon-Martyrion, Palastkirche oder Kathedrale ? », *Byzantinische Zeitschrift* 65, p. 40-56.

Downey 1961

Gl. Downey, *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab Conquest*, Princeton NJ.

Eltester 1937

W. Eltester, « Die Kirchen Antiochias im IV. Jahrhundert », *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft* 36, p. 251-286.

Festugière 1959

A. J. Festugière, *Antioche païenne et chrétienne. Libanius, Chrysostome et les moine de Syrie*, Paris.

Gascou 1993

J. Gascou, « Notes d'onomastique ecclésiale ancienne », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 96, p. 135-140.

Lassus 1934

J. Lassus, « La mosaïque de Yakto », dans *Antioch-on-the-Orontes*, I, Princeton-London-Den Haag, p. 114-156.

Lassus 1938

J. Lassus, « L'Église cruciforme d'Antioche-Kaoussié 12-F », dans *Antioch-on-the-Orontes*, II, Princeton-London-Den Haag, p. 5-44.

Lassus 1977

J. Lassus, « La ville d'Antioche à l'époque romaine d'après l'archéologie », dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 8, p. 54-102.

Poccardi 1994

G. Poccardi, « Antioche de Syrie : pour un nouveau plan de l'île de l'Oronte (ville neuve) du IIIe au Ve siècle », *Mélanges de l'École française de Rome-Antiquité* 106, p. 993-1023.

Poccardi 2001

G. Poccardi, « L'île d'Antioche à la fin de l'Antiquité ; histoire et problèmes de topographie urbaine », *Recent Research in Late Antique Urbanism* (éd. L. Lavan), p. 165-172.

Saliou 2000

C. Saliou, « À propos de la ταυριανὴ πύλη : remarques sur la localisation présumée de la grande église d'Antioche de Syrie », *Syria* 77, p. 217-226.

Appendice : trois propositions de fiches

Fiche 1

nom (lemme) : l'ancienne église

autres désignations : église apostolique, église de la vieille ville

sources :

[1] Athanase *Tom. ad Ant*. 3,1 et 4, ἐν τῇ παλαιᾷ

[2] Jean Chrysostome *In princ. Actorum hom*. 2, *titulus*, *PG* 51, 77, Συνάξεως διὰ χρόνου ἐν τῇ παλαιᾷ ἐκκλησίᾳ γενομένης

[3] Jean Chrysostome *In princ. Actorum hom,* 2, 1, *PG* 51, 77, 1-4, Διὰ χρόνου πρὸς τὴν μητέρα ἡμῶν ἐπανήλθομεν πάλιν, τὴν ποθεινὴν καὶ ἐπέραστον ταύτην ἅπασιν ἐκκλησίαν, πρὸς τὴν μητέρα ἡμῶν καὶ τῶν ἐκκλησιῶν ἁπασῶν

[4] Jean Chrysostome *In illud : in faciem ei restiti, titulus*, *PG* 51, 372, ταύτην ἐν τῇ παλαιᾷ εἶπεν

[5] Jean Chrysostome *De statuis 1, titulus*, *PG* 49, 16, ἐν τῇ παλαιᾷ ἐκκλησίᾳ

[6] Jean Chrysostome *De statuis 2, titulus, PG* 49, 33, ἐν τῇ παλαιᾷ λεγομένῃ ἐκκλησίᾳ

[7] Théodoret *HE* I, 3, 1, τὴν ἐν τῇ Παλαιᾷ καταλυθεῖσαν ὑπὸ τῶν τυράννων ᾠκοδόμησεν ἐκκλησίαν

[8] Théodoret *HE* II, 32, 11, εἰς τὴν ἀποστολικὴν ἐκκλησίαν τὴν ἐν τῇ καλουμένῃ Παλαιᾷ διακειμένην

[9] Théodoret *HE* III, 4, 2, ἐν τῇ καλουμένῃ Παλαιᾷ

[10] *Chron. pasch*. a. 362, τὴν παλαιὰν … ἐκκλησίαν

date de la première attestation

362 [1].

Détruite pendant la persécution (303-313), reconstruite par l'évêque Vitalis (313-319), achevée par son successeur Philogonios (319-324), d'après Théodoret [7] qui mentionne son qualificatif d'apostolique [8]. Selon Athanase [1] et le *Chonicon paschale* [10], les partisans de l'évêque Mélèce s'y réunissent en 362. Jean Chrysostome y prêcha plusieurs homélies entre 386 et 397 [2][4][5][6].

localisation/données archéologiques/identification à d'autres monuments

Dans la vieille ville [7] [8], sans autre précision.

biblio et remarques complémentaires

Cette église fut la première église épiscopale de la ville, celle dans laquelle l'évêque Paul de Samosate (260-268) dirigeait « les assemblées ecclésiastiques » : il y avait fait installer un βῆμα et un θρόνον ὑψηλὸν, ainsi qu'un σήκρητον (d'après la synodale de 268 *ap*. Eusèbe de Césarée *HE* VII, 30, 9) ; c'est là que se réunirent les deux synodes qui le condamnèrent (*ibid*. VII, 27, 2 ; 29, 1). Eusèbe lui-même a entendu Dorothéos, prêtre d'Antioche, y expliquer les Écritures, avant la grande persécution, au temps de l'évêque Cyrille (281-303) (*ibid*. 32, 4).

Jean Chrysostome appelle cette ancienne église « notre mère », « non pas seulement parce qu'elle est plus ancienne dans le temps, mais parce qu'elle a aussi été fondée par les mains des apôtres » [3], d'où son qualificatif d'« apostolique » [8]. Elle fut un enjeu important entre les nicéens partisans d'Eustathe et les partisans de Mélèce entre 362 et 378 [10] ; cf. Socrate *HE* III, 9, 4 ; IV, 2, 5 ; Sozomène V, 13, 3. Il n'en est plus fait état après le ve siècle.

Fiche 2

nom (lemme) : cimetière, κοιμητήριον

autres désignations : martyrion [2]; τὸν τῶν ἁγίων μαρτύρων σηκὸν [3-5]

Sources :

[1] Hier. *De viris ill*. 16, *PL* 23, 667, *extra portam Daphneticam in coemeterio*

[2] Jean Chrysostome *De coemeterio et de cruce*, *PG* 49, 393, ἐν τῷ μαρτυρίῳ τούτῳ ; ὁ τόπος κοιμητήριον ὠνόμασται

[3] Théodoret *HP* X, 8, εἰς τὸν τῶν ἁγίων μαρτύρων σηκὸν

[4] Théodoret *HP* XIII, 19, εἰς τὸν τῶν νικηφόρων μαρτύρων σηκὸν

[5] Théodoret *HE* II, 24, 9, εἰς τοὺς τῶν μαρτύρων σηκοὺς

[6] *Artemii Passio* 55, Bidez p. 92, 14, ἐν τῷ καλουμένῳ κοιμητηρίῳ

[7] Sévère d'Antioche *Hom*. 72, 100, 114.

[8] Malalas XIII, 19, ἐν τῷ μαρτυρίῳ τῷ λεγομένῳ Κοιμητηρίῳ

date de la première attestation

393 [1]

localisation/données archéologiques/ identification à d'autres monuments

À l'extérieur de la ville [1][2], à proximité de la porte de Daphné [1].

biblio et remarques complémentaires

P. Franchi De'Cavalieri, « Il *Koimètèrion* di Antiochia », *Note agiografiche*, fasc.7, *Studi e Testi*, Rome (1928), p. 146-153.

Ce *koimétérion* était un martyrion collectif où se trouvaient beaucoup de martyrs [2][5][6] restes de plusieurs persécutions et bientôt de saints ermites. Une liturgie s'y développa au temps de l'évêque Léonce (344-357) avec chants alternés organisés par Flavien et Diodore [5].

Fiche 3

nom (lemme) : la grande église

autres désignations : église dorée (*dominicum aureum*) [6] [7] ; nouvelle église (ἡ καινή) [9] ; metanoia (Μετάνοια) [18] [19] ; *concordia* [20] ; *poenitencia* [21] ; l'église octogonale (τὸ ὀκτάγωνον κυριακὸν [3][30][33]; τὸ σφαιροειδὲς κυριακὸν [4] ; ἐκκλησία σφαιροειδὴς [31].

sources:

[1] Eusèbe de Césarée *Triakontaetérikos* IX, 15, *GCS* 7, p. 221 τὸν...νεὼν

[2] Eusèbe de Césarée *Vita Constantini* III, 50, 2 μονογενές τι χρῆμα ἐκκλησίας μεγέθους ἕνεκα καὶ κάλλους ἀφιέρου; τὸν εὐκτήριον οἶκον; τὸν...νεὼν

[3] *Continuatio Antiochensis Eusebii* 22 (327), τὸ ὀκτάγωνον κυριακὸν

[4] *Continuatio Antiochensis Eusebii* 32, 4 (341), τὸ σφαιροειδὲς κυριακὸν

[5] Ammien Marcellin XXII, 13, 2 *prouexit (...) maiorem ecclesiam Antiochiae claudi*

[6] Hier. *Chron. a.* 327, *dominicum quod vocatur aureum*

[7] Hier. *Chron. a.* 342, *dominicum aureum*

[8] Hier. *Chron. a.* 363, *ecclesia Antiochiae clausa*

[9] Jean Chrysostome *Hom. « In faciem ei restitui »*, *titulus*, *PG* 51, 372, ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ τῇ καινῇ

[10] Philostorge *HE* VII, 10, Bidez p. 97, 20, ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ

[11] Socrate *HE* II, 8, 2, τῆς ἐκκλησίας, ἣν ὁ πατὴρ μὲν τῶν Αὐγούστων κατασκευάζειν ἤρξατο

[12] Théodoret *HE* III, 12, 1, τῆς μεγάλης ἐκκλησίας

[13] Théodoret *HE* IV, 25, 3, τὴν νεόδμητον ἐκκλησίαν

[14] Théodoret *HE* V, 37, 4, ἀπὸ τῆς πρὸς ἑσπέραν τετραμμένης πυλίδος μέχρι τοῦ μεγίστου νεὼ

[15] Sozomène *HE* III, 5, 1 τῆς ἐνθάδε ἐκκλησίας, ἣν ... ἔτι περιὼν Κωνσταντῖνος ... οἰκοδομεῖν ἤρξατο

[16] Sozomène *HE* III, 5, 2, τῆς νεουργοῦ ἐκκλησίας

[17] *Artemii passio* 57, *PG* 94, 10, τῆς μεγάλης …ἐκκλησίας

[18] Vie grecque de Syméon stylite, *mss,* εἰς τὴν μεγάλην ἐκκλησίαν τὴν λεγομένην Μετάνοιαν

[19] Vie grecque de Syméon stylite, dans deux *mss*, εἰς τὴν μεγάλην ἐκκλησίαν τὴν λεγομένην Μετάνοιαν εἰς τὸν μόσχον

[20] Vie latine de S. Syméon Ancien, *concordia*

[21] Vie latine de S. Syméon Ancien, dans certains *mss*, *poenitentia*

[22] Sévère d'Antioche *Hom. cath.*, *tituli* 1, 16, 23, 39, 43, 55, 62, 64, 68, 69, 87 89, 93-94, 105-106, 112, 120-122

[23] Philoxène de Mabbough *Ep. dog. XVIII*, Lebon, p. 180 [191] (syr.), dans la grande église

[24] Malalas XIII, 3, τὴν μεγάλην ἐκκλησίαν

[25] Malalas XIII, 14 τῆς μεγάλης ἐκκλησίας

[26] Malalas XIII, 17, τὴν μεγάλην ἐκκλησίαν

[27] Malalas XVII, 16, ἡ δὲ μεγάλη ἐκκλησία Ἀντιοχείας ἡ κτισθεῖσα ὑπὸ Κωνσταντίνου τοῦ μεγάλου βασιλέως

[28] *Chronicon miscellaneum ad AD 724*, p. 129 (syr.) (trad. latine Chabot, p. 102, 3 : *ecclesiae sphaericae formae*).

[29] Évagre le Scholastique *HE* VI, 8 τὴν ἁγιωτάτην ἐκκλησίαν

[30] Théophane *Chron*. *a*. 5819 (327), Bidez p. 205, 19, τὸ ὀκτάγωνον κυριακὸν ἤρξατο οἰκοδομεῖσθαι.

[31] Théophane *Chron. a*. 5833 (341), Bidez p. 212, 7, ἡ ἐγκαινισθεῖσα ἐκκλησία σφαιροειδὴς ἒξ ἔτεσι κτισθεῖσα, ὑπὸ μὲν Κωνσταντίνου τοῦ μεγάλου θεμελιωθεῖσα, ὑπὸ Κωνσταντίου δὲ πληρωθεῖσα καὶ ἐγκαινισθεῖσα

[32] Théophane *Chron. a*. 5854 (363), Bidez p. 232, 16, τὴν μεγάλην ἐκκλησίαν ἀπέκλεισε καὶ πάντα τὰ ἱερὰ ἐδήμευσεν

[33] Michel le Syrien *Chron*. 7, 4, (syr.) (trad. Chabot p. 270 : ὀκτάγωνον)

date de la première attestation

335[1]

Commencée par Constantin [1][2][3][11][15][24][25][27][31] en 327 [3][6][28], elle fut achevée et consacrée par Constance [26][31] en 341 [4][11][16][27][31]. Elle fut fermée par Julien en 363 [5][8][12][17][32], après confiscation des vases sacrés [12][16][17][32], cf. Sozomène *HE* V, 8, 1 ; réouverte sous Jovien [13]. Le corps de Syméon l'Ancien, stylite, y fut déposé le 25 octobre 459, jusqu'à la construction de son martyrion [18-19]. Sévère d'Antioche y fut consacré évêque le 16 novembre 512 [23] et y prononça la plupart de ses homélies cathédrales [22].

localisation/données archéologiques/identification à d'autres monuments

Aucun vestige archéologique ne permet de la situer.

Elle a cependant été identifiée à l'un des monuments de la mosaïque de Yakto (Daphné) par Lassus en 1934, et située par Eltester (1937) dans la ville neuve, sur l'île de l'Oronte, à proximité du palais impérial. G. Poccardi (1997) précise même : « dans l'un des angles du grand croisement des rues à portiques de l'île de l'Oronte, mais séparée du palais par l'une d'entre elles. »

Autre hypothèse : dans la vieille ville, à proximité de l'agora de Séleucos, sur la rive gauche du fleuve [14].

biblio et remarques complémentaires

L'édifice en forme d'octogone [3][4][30][33], entouré d'un mur d'enceinte, était remarquable par sa hauteur prodigieuse et sa décoration [1][2][15] incluant de l'or [7] et des matériaux de couleur [1][2] ; il comprenait de nombreuses salles et des exèdres [1][2], ainsi qu'une hôtellerie [24]. Selon Malalas [25], l'église fut dédiée « au Christ » (cf. Sozomène *HE* II, 3, 1). Elle devint l'église épiscopale officielle au moins à partir du séjour de Constance fin 360, sinon dès 341. Victime du tremblement de terre et de l'incendie de 526 [31], reconstruite et reconsacrée par le patriarche Ephrem en 537, elle fut définitivement détruite par un nouveau séisme en 588 [29].

La Chronique universelle de Jean Malalas : état de la question

Joëlle BEAUCAMP
CNRS

Avec la Chronique de Jean Malalas, nous avons vraisemblablement l'ouvrage antique le plus riche en données sur la topographie, l'urbanisme et les monuments d'Antioche. Il est d'autant plus important de saisir dans quel contexte cette Chronique a été écrite et comment elle nous a été transmise. Je vais présenter l'état actuel de la question : nous verrons d'abord la tradition du texte et son édition ; nous examinerons ensuite le problème de l'auteur et de son travail.

1. Le texte et sa transmission

La majeure partie de la Chronique est conservée par un seul manuscrit, le *Baroccianus gr.* 182 de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford (O ou Ba selon les éditeurs). Le manuscrit date de la fin du XIe ou du XIIe siècle. Il a deux défauts. Dans sa partie finale (les livres XVII et XVIII) il se présente comme un abrégé. Il comporte en outre cinq lacunes importantes : une au début, qui nous prive du livre I et de quelques lignes du livre II ; une à la fin, où manquent les dernières années de Justinien ; il y a encore une lacune au livre V, dans le catalogue des héros de la guerre de Troie ; une autre au livre XII, qui omet une série d'empereurs du IIIe siècle ; enfin une qui a fait disparaître les événements de l'année 559. Le *Baroccianus* a été pour ainsi dire le seul manuscrit utilisé par les différents éditeurs jusqu'aux travaux menés en Australie après 1980 et l'édition de Thurn. Il existe pourtant bien d'autres témoins de la Chronique, directs ou indirects : ils permettent de combler certaines des lacunes du *Baroccianus* ou de reconstituer un texte plus complet.

Commençons par les témoins directs. Tout d'abord, le livre I et le début de II sont conservés dans un manuscrit du Xe siècle, qui se trouve pour partie à Paris (*Paris. suppl. gr.* 682) et pour partie au Mont Athos

(*Vatop.* 290). Le texte de Paris a été repéré et publié dès la fin du XIXe siècle ; mais ces deux manuscrits n'ont vraiment été pris en compte que récemment, dans la traduction anglaise de 1986 puis dans l'édition de Thurn de 2000. Les éditeurs plus anciens comblaient la lacune au moyen d'un manuscrit de la Chronique de Georges le Moine.

Nous disposons, ensuite, des *Fragmenta Tusculana* : ce sont quelques feuillets d'un palimpseste de Grottaferrata (*Cryptoferratensis* Za XXXIV)[1]. Les passages de Malalas, recouverts par une copie de l'Iliade, concernent les livres XIII, XIV et XVIII. Ce texte inférieur est daté par les uns de la fin du VIe ou du début du VIIe siècle et par d'autres du milieu du VIIe siècle. Les fragments ont été publiés par le cardinal Mai en 1839 et repris dans la *Patrologie grecque* (volume 85). Depuis lors, le manuscrit est devenu très difficile à lire, car Mai l'avait passé au brou de noix. Chiara Faraggiana en prépare une nouvelle édition. Lorsqu'elle était venue au premier colloque sur Malalas à Aix en 2003, la publication semblait très proche[2]. À ma connaissance, son étude n'est pas encore parue. En tout cas, l'édition de Mai montre que certains fragments confirment le texte du *Baroc.*, et que d'autres prouvent que celui-ci est abrégé.

Ainsi, en XIII 21, à propos de la campagne de Julien, le début du texte est identique, à quelques détails de forme près. En XIII 45-45a, les deux témoins décrivent le début du règne d'Arcadius dans les mêmes termes ; mais seuls les *FT* offrent un long récit sur l'exil de Jean Chrysostome et sur un incendie à Constantinople[3]. En XVIII 104-112, il y a de nombreuses notations supplémentaires dans les *FT*, notamment pour les dates (en 106, les *FT* ont une formulation différente et sont même un peu plus détaillés que Théophane et Georges Cédrénos).

On peut enfin ajouter aux témoins directs les *Excerpta* de Constantin VII Porphyrogénète. C'est le nom attribué par convention à ce qui nous reste de l'encyclopédie historique entreprise par cet empereur. Elle devait rassembler, en 53 livres thématiques, toute la matière historique figurant

---

[1] Dans Thurn, les *Fragmenta Tusculana* sont édités comme un deuxième texte, sous le *Baroccianus*.

[2] J. Beaucamp a contribué à l'organisation de deux colloques sur Malalas qui ont eu lieu à Aix en 2003 et en 2005 et dont les actes ont été publiés sous le titre *Recherches sur la chronique de Jean Malalas* I (2004) et II (2006). La communication de Ch. Faraggiana n'a pas fait l'objet d'une publication dans ce cadre [note de l'éditrice].

[3] Ce passage est édité par Thurn dans le corps du texte, mais en plus petit.

chez les historiens anciens. Les analyses ont montré que cet ouvrage modifie très peu ses sources et ne les abrège pas. C'est donc un témoin fiable du texte de Malalas. On trouve des passages de sa Chronique dans deux des recueils thématiques qui nous sont parvenus, le *De insidiis* principalement et le *De virtutibus et vitiis*. Leur apport à la connaissance du texte originel est très important[1]. C'est ainsi qu'en X 13, on observe une différence notable concernant la fin d'Hérode.

À côté des témoins directs en langue grecque, on dispose de traductions de la Chronique.

La plus ancienne est une adaptation latine, connue sous le nom de *Laterculus Malalianus*. Le texte date sans doute de la fin du VIIe siècle. Il commence par une traduction du début du livre X, depuis la Nativité jusqu'à la Pentecôte ; vient ensuite une liste de règnes, avec leur durée. Cette liste est particulièrement utile pour restituer les règnes du livre XII qui manquent dans le *Baroc.*[2]

La traduction la plus riche pour la connaissance de la Chronique est le texte (ou plutôt les textes) en vieux slave. Il s'agit de longs extraits figurant dans diverses compilations historiques russes. Ces compilations ont été composées entre le XIe et le XIVe siècle et elles n'ont pas retenu les mêmes livres de la Chronique. Mais elles remontent vraisemblablement à une traduction de l'ensemble du texte qui aurait été faite en Bulgarie au Xe siècle. L'importance de ces longs extraits est capitale. Ils permettent de compléter la lacune du livre V sur les héros de la guerre de Troie. Par ailleurs, le texte des livres XIII et XIV dépend d'un original différent de celui du *Baroc.* ; l'original en question est proche du modèle utilisé par la *Chronique pascale*.

Nos sources sur le texte ne se limitent pas aux témoins directs et aux traductions. Des passages plus ou moins longs de Malalas ont été reproduits ou utilisés dans un grand nombre d'histoires, de chroniques ou d'ouvrages très divers.

Une des œuvres les plus anciennes est syriaque. Il s'agit de l'Histoire ecclésiastique de Jean d'Éphèse. Elle a été rédigée avant 580, mais la partie qui nous intéresse est conservée à travers une chronique du

---

1 Dans ce cas encore, Thurn édite le texte comme texte principal, sous celui du *Baroccianus*.

2 Le texte en est donné par Thurn dans son apparat, p. 225-227, en même temps que d'autres témoins ; la présentation est plus claire dans la traduction anglaise, p. 157-162.

VIIIe siècle (appelée Chronique du pseudo-Denys de Tell Mahré ou Chronique de Zuqnin) ; au XIIe siècle, Michel le Syrien a utilisé à son tour la Chronique de Zuqnin. Le texte attribuable à Jean d'Éphèse est parfois plus complet que celui du *Baroc*.

Ainsi, en XVIII 112, le *Baroc.* a une brève notice sur un terrible tremblement de terre au Proche-Orient. Jean d'Éphèse en donne une description beaucoup plus longue et chargée d'émotion, qui est peut-être plus proche du texte originel. En XV 16, le système chronologique originel de Malalas se trouve seulement dans la version de Michel le Syrien, un témoin de troisième main.

Peu après Jean d'Éphèse, vers 590, Évagre d'Épiphaneia, appelé aussi Évagre le Scholastique, a écrit une Histoire ecclésiastique, où il cite nommément Malalas parmi ses sources. On y trouve notamment une description du tremblement de terre d'Antioche en 458, pour laquelle il fait expressément référence à Malalas, qu'il appelle Jean le Rhéteur. Or on constate que son texte est beaucoup plus détaillé que celui du *Baroc.* (XIV 36) : ne faut-il pas y voir le texte originel de Malalas ?

Nous passerons rapidement sur la chronique de Jean d'Antioche, lequel a longtemps été confondu avec Jean Malalas. Elle présente une parenté certaine avec l'ouvrage de Malalas, surtout pour les temps reculés. Mais elle n'est conservée que de façon fragmentaire et, surtout, il y a un débat sur sa date : début du VIe siècle ou début du VIIe. La question n'est toujours pas résolue, et les deux dernières éditions adoptent des solutions opposées. Celle de U. Roberto, en 2005, se prononce pour le VIIe siècle et celle de S. Mariev, en 2008, pour le début du VIe. Le rapport, manifeste, avec Malalas reste donc à évaluer.

Vers 630, la *Chronique pascale* utilise Malalas pour les temps anciens ou pour l'histoire impériale ; ces passages suivent fidèlement le texte de Malalas. La *CP* est donc une source extrêmement utile pour reconstituer celui-ci. Néanmoins, le mot à mot n'est pas toujours absolument respecté, et la *CP* passe souvent sous silence les récits concernant Antioche. Ainsi, en XVIII 3, à propos du 2e consulat de Justinien, le slave et la *Chronique pascale* ajoutent par rapport au *Baroc.* qu'il n'y eut jamais de distribu-

tions aussi fastueuses[1]. Mais la *CP* donne aussi le nom antiochéen du mois de janvier, ce qui vient certainement de Malalas[2].

Vers 815, Théophane a largement utilisé Malalas, mais il est difficile de se servir de son texte pour reconstituer la formulation exacte de la Chronique. En effet, à la différence de la *Chronique pascale*, Théophane a tendance à paraphraser son modèle. Néanmoins, il arrive que Théophane donne un texte meilleur que le *Baroc*. Pour un long passage du livre XVIII (105-112), les *Fragmenta Tusculana* confirment la version de Théophane, plus longue que celle du *Baroc*. On peut trouver un autre exemple, dans un récit d'ambassade en XVIII 56 : le *Baroc.* dit que Justinien adressa une ambassade au roi des Auxoumites, sans donner le nom de l'envoyé ; Théophane précise qu'il s'agissait du *magistrianos* (c'est-à-dire de l'*agens in rebus*) Ioulianos. Le nom de Ioulianos est connu par Procope, mais sa fonction n'est indiquée nulle part. Le nom et la fonction figuraient donc, sans aucun doute, dans le texte originel de Malalas[3]. Enfin, Théophane permet de combler les deux lacunes du livre XVIII.

Il y aurait encore bien d'autres écrits à mentionner. Ce sont déjà les chroniqueurs byzantins plus tardifs, comme Georges le Moine, les compilations mises sous le nom du pseudo-Syméon (xe s.) ou de Léon le Grammairien (xie s.), Georges Cédrénos (xie s.), puis Théodore Skoutariotès au xiiie siècle. Il s'y ajoute des ouvrages plus mal connus, comme l'Abrégé d'histoire ecclésiastique, le texte appelé le Grand Chronographe ou encore l'*Eklogè tôn Chronikôn*. Un mot seulement sur un manuscrit de Paris (*Paris. Gr.* 854), qui contient le début d'une Chronique universelle, intitulée *Eklogè Historiôn*. Elle aurait été composée en 886. Pour tout le récit relatif à la Guerre de Troie, le texte est très proche de celui de Malalas ; mais il comporte des passages absents du *Baroc*. Thurn (p. 12*) se demande donc si le long supplément concernant Ulysse ne vient pas du Malalas non abrégé. Une jeune chercheuse d'Aix, Anne Petrucci, termine son doctorat sur cette chronique et fournira des données plus précises sur la relation entre les deux textes.

---

1 Thurn édite ce passage en italique, comme il le fait pour les ajouts empruntés au slave ; cela ne tient pas compte du fait qu'un second témoin, la *Chronique pascale*, confirme ce texte, qui devait représenter la version originelle de Malalas.

2 Ce n'est signalé que dans l'apparat.

3 Thurn l'indique en note, mais pourquoi ne l'intègre-t-il pas au texte ?

En plus des chroniques grecques, il faudrait mentionner Moïse de Chorène, en arménien, et, en guèze, Jean de Nikiou, texte traduit de l'arabe, à partir du copte et, éventuellement, du grec.

Il y a enfin des emprunts isolés. Les plus nombreux, dans la Souda, dérivent en fait des *Excerpta* de Constantin Porphyrogénète. Les portraits des héros de la Guerre de Troie figurent chez Isaac Porphyrogénète. Le songe d'Anastase a été repris dans *Le pré spirituel* de Jean Moschos. Le récit sur la statue du Christ à Panéas l'a été par Jean Damascène et la comparaison montre que, là, le texte du *Baroc.* n'est pas abrégé.

Elizabeth Jeffreys signale encore quelques autres écrits. Et pour voir la complexité de la tradition, il suffit de regarder le *Subtext* de la traduction anglaise ou l'apparat de Thurn.

Il n'est pas nécessaire de s'attarder sur les éditions anciennes de la Chronique, qui s'appuient presque exclusivement sur le *Baroccianus*. L'*editio princeps* a été commencée en 1663, mais n'a paru qu'en 1691, à Oxford. Le texte grec et la traduction latine sont de Chilmead ; il s'y ajoute une introduction et des notes de commentaire par Hody (avec des choix parfois différents de Chilmead). L'édition d'Oxford a été reprise telle quelle en 1733, dans le corpus de Venise. En 1831, Ludwig Dindorf a publié Malalas dans le corpus de Bonn ; il reproduit le grec et la traduction latine de Chilmead, en ajoutant quelques conjectures, et le texte de Hody. L'édition de Dindorf a été reprise par Migne (volume 97 de la *Patrologie*).

Mais les témoins les plus importants pour le texte de Malalas n'ont été connus qu'ensuite : cela vaut pour le *De insidiis*, pour la traduction slave, pour Jean d'Éphèse, pour les *Fragmenta Tusculana*, pour le manuscrit de Paris contenant le livre I, pour le *Laterculus* latin. Le premier savant à avoir intégré régulièrement des leçons d'autres témoins est Stauffenberg. En 1931, il a publié une édition et un commentaire des livres IX-XII, pour lesquels il a utilisé notamment le *Laterculus Malalianus* et les traductions en vieux slave. Malheureusement, il n'y a pas une cohérence totale entre les choix qu'il fait dans son édition et ceux qu'il fait dans son commentaire.

L'étape décisive date des années 1980. Certes l'équipe « australienne » à qui revient ce mérite a donné une traduction, et non une nouvelle édition. Mais sa traduction repose sur une étude exhaustive de la tradition

textuelle. Les auteurs présentent un texte principal et un « sous-texte » (*Subtext*). Le texte principal se fonde sur les deux manuscrits du livre I, puis sur le *Baroc.*, dont les folios manquants sont complétés par la version slave, le *Laterculus Malalianus* et Théophane pour le livre XVIII. Le *Subtext* donne, en traduction anglaise, les leçons repérables dans l'ensemble des témoins.

L'édition de Thurn, parue en 2000, s'est largement appuyée sur les travaux australiens. Mais Thurn a voulu franchir une étape supplémentaire et soulevé ainsi des problèmes insolubles. Il s'est servi des différents témoins, et avant tout du slave, pour reconstituer un texte qui se rapprocherait davantage de l'écrit originel de Malalas. Mais sa préface n'indique pas clairement les critères choisis, et leur mise en œuvre n'apparaît pas vraiment cohérente[1]. Les indications données par Thurn dans sa préface ne sont pas très nombreuses ni toujours satisfaisantes. À propos des *Fragmenta Tusculana*, il relève les importantes différences de formulation avec le *Baroc.*, et indique qu'il publie le texte séparément, en-dessous. Il remarque qu'il aurait pu le publier en premier, puisque c'est le témoin le plus ancien, mais invoque le caractère trop fragmentaire de ce texte. Pour le texte slave, il relève que cette traduction montre que le *Baroc.* présente un texte abrégé, mais il ne précise pas selon quels critères il introduit des compléments. À propos des *Excerpta* constantiniens, il indique qu'il les publie sous le texte du *Baroc.*, comme témoins d'un texte de Malalas non encore abrégé. Bernard Flusin a analysé en détail la façon dont Thurn s'était servi des *Excerpta* constantiniens et je renvoie à ses observations[2]. Il remarque, par exemple, que Thurn ajoute dans le texte principal des leçons présentes à la fois dans les *Excerpta* et dans le slave, et cela sans italiques[3]. De fait, l'usage des italiques n'apparaît pas totalement cohérent. Ainsi, en V 9, Thurn édite en romain un texte reconstitué à partir d'Isaac Porphyrogénète et de la version slave (en le mettant entre crochets) et en italique ce qu'il trouve seulement dans la version slave. En revanche, en XV 16, il introduit dans le texte, en italique, les suppléments qui figurent à la fois dans le slave et dans la *Chronique pascale*[4]. S'agissant du tremblement de terre d'Antioche en 458 (XIV 36), pour lequel le récit du *Baroc.* est très succinct, alors que

[1] À cet égard, il faut avoir à l'esprit qu'il s'agit d'une publication posthume.

[2] Dans *Recherches sur la Chronique de Jean Malalas* I.

[3] Voir, par exemple, l'apparat, p. 167, l. 33.

[4] Si le texte supplémentaire figure seulement dans l'un des deux écrits, il est uniquement signalé dans l'apparat.

Évagre et la traduction slave sont nettement plus détaillés, l'édition de Thurn prend pour base le *Baroc.* : Thurn ajoute en italique une donnée chronologique qui figure à la fois dans le slave et chez Évagre ; mais il ajoute encore en italique « *tês Surias* », qui est propre au slave. Ici, l'accord de deux témoins ne semble pas un élément décisif. Thurn reproduit par ailleurs dans l'apparat le passage d'Évagre, qui fait explicitement référence à Malalas, et ajoute que c'est « peut-être le vrai Malalas ». Le manque d'unité se constate encore en d'autres endroits. Dans le long passage de XVIII 105-112, les *Fragmenta Tusculana* et Théophane s'accordent sur une version plus longue que celle du *Baroc.* Thurn donne néanmoins, comme premier texte, la version du *Baroc.* Puis, comme d'habitude, il édite, en dessous, la version des *Fragmenta Tusculana*, en lui ajoutant, entre crochets obliques, des mots supplémentaires figurant dans Théophane ; mais l'apparat ne signale pas s'il y a d'autres variantes dans Théophane. En XVIII 4, une expédition en Lazique est connue par le *Baroc.*, mais aussi, avec des additions, en slave et dans la *Chronique pascale*. Thurn ajoute au texte du *Baroc*, en italique, les suppléments attestés à la fois par le slave et par la *CP* ; et il y ajoute, entre crochets droits, les suppléments donnés par la seule *CP*.

On a un bon exemple des difficultés en XVIII 112. Pour ce passage sur un grave séisme au Proche-Orient, on dispose de nombreux témoins : les plus importants sont le *Baroc.*, les *Fragmenta Tusculana*, Jean d'Éphèse et Théophane. Thurn donne en premier lieu, comme texte principal, la version du *Baroc.* ; au-dessous, il édite intégralement la version des *Fragmenta Tusculana*. L'apparat signale certaines différences entre les deux versions, mais ne semble pas le faire systématiquement. Puis, à la fin de l'apparat, Thurn donne en traduction latine le texte (beaucoup plus long) de Jean d'Éphèse relatif à cette même catastrophe. D'une manière générale, on peut dire que le « système » de Thurn privilégie les ajouts par rapport aux modifications textuelles. De ce fait, des leçons différentes provenant du « vrai Malalas » ne sont signalées que dans l'apparat. Ainsi, en XV 16, il y a un décompte chronologique d'Adam à la fin du règne de Zénon : le *Baroc*. (choisi comme texte principal) donne 5983, Théophane également, le slave 5458 et Michel le Syrien 6458 « *ex vero Malala* ». La donnée de Michel le Syrien concorde en effet avec le système chronologique particulier de Malalas et est confirmée indirectement par le slave. Pourquoi ne pas l'introduire dans le texte principal ?

En définitive, il manque une comparaison terme à terme des différentes versions. En outre, certains choix éditoriaux sont difficiles à comprendre. Enfin, un problème majeur est créé par la rétroversion du vieux slave en grec. Déjà, parce qu'il n'existe pas encore d'édition critique du texte slave. Ensuite, les compilations russes ont parfois transformé la traduction slave ancienne. Cette traduction a de plus un caractère littéraire : c'est une traduction libre, donc peu appropriée pour reconstituer l'original grec. Enfin, la rétroversion opérée par Thurn manque parfois de fidélité au texte slave, les erreurs n'y sont pas rares et les choix de traduction ne sont pas justifiés. Il faut consulter sur tous ces aspects l'article d'Irène Sorlin[1]. Il serait néanmoins malséant d'accabler Thurn, puisqu'il s'agit d'une édition posthume : une révision finale a manqué.

2. L'auteur et son œuvre

S'agissant de Jean Malalas et de la composition de sa Chronique, il n'est pas utile de revenir sur la longue période où ce texte a été considéré comme le premier exemple d'une chronique monastique, écrite pour un public d'ignorants. Là encore, les étude menées en Australie ont complètement renouvelé le point de vue et leurs conclusions sont devenues une sorte de vulgate. Il s'agit notamment du chapitre écrit par Brian Croke, et des compléments apportés par Roger Scott.

Ce que nous savons ou conjecturons de l'auteur est tiré de la Chronique elle-même. Les autres sources confirment seulement l'origine de Jean (Antioche), son nom (Malalas ou Malela) et sa profession (*rhêtôr*, c'est-à-dire orateur ou juriste). Le nom « Malalas » a été interprété comme une traduction du grec « rhéteur » ; mais Muriel Debié a relevé il y a quelques années[2] que le terme signifiait plutôt « disert », « loquace ». Pour le reste, tout ce que l'on sait ou conjecture sur Malalas dérive de sa Chronique. La première personne du singulier est employée à deux reprises : pour un séjour à Thessalonique et pour un autre à Panéas (en Palestine, l'actuelle Banyas). Toute la question est de savoir si c'est Malalas qui parle ou bien la source qu'il utilise. En effet, dans un autre passage, il relate une ambassade en Éthiopie et recopie le récit de l'ambassadeur, en omettant, une fois, de changer le « je » en « il ».

---

[1] Dans *Recherches sur la Chronique de Jean Malalas* I.

[2] Dans *Recherches sur la Chronique de Jean Malalas* I.

Par ailleurs, dans sa préface, Malalas distingue l'époque antérieure à Zénon, pour laquelle il a utilisé diverses sources et l'époque suivante, pour laquelle il dispose d'informations orales. Sa naissance a donc été placée vers 490 ou plus tôt encore sous le règne de Zénon[1]. Comme la Chronique se poursuivait jusqu'à la fin du règne de Justinien, en 565, la mort de Malalas est nécessairement postérieure. Une si longue vie et une si longue activité intellectuelle ne sont pas impossibles ; elles suscitent néanmoins une certaine interrogation.

La majeure partie de la Chronique est centrée sur Antioche. Pendant cette phase de la rédaction, Malalas aurait travaillé dans l'administration impériale, sans doute dans les bureaux du *comes Orientis*, qui était à la tête du diocèse d'Orient et avait plus de 600 employés sous ses ordres : l'hypothèse prend appui sur la désignation « juriste » et sur sa bonne connaissance de la législation impériale et des tractations diplomatiques avec la Perse. Dans les années 530, il a dû partir pour Constantinople, car la seconde partie du dernier livre (XVIII) se focalise sur les événements concernant la capitale[2]. Les convictions religieuses de Malalas ont également été très débattues. Certains passages ont fait considérer Malalas comme monophysite, mais la tonalité n'est pas la même d'un livre à l'autre. Frédéric Alpi a montré récemment que le souci principal de l'auteur était le légitimisme impérial et que c'est cette conviction qui informait la présentation des conflits christologiques. Philippe Blaudeau a marqué également combien Malalas minimisait la composante théologique des conflits afin de mieux afficher l'unité de l'Empire[3].

En ce qui concerne la composition de l'œuvre, les recherches menées en Australie ont abouti à deux conclusions. Premièrement, dans sa préface et au cours de son ouvrage, Malalas cite une quantité de sources (plus de 75), dont un grand nombre est inconnu. En réalité, il n'en aurait utilisé directement qu'une petite minorité. Une douzaine, selon E. Jeffreys[4], et ses sources majeures se limiteraient à Domninos (un historien d'Antioche), à Nestorianos (pour l'histoire ancienne de l'Église) et à Timothéos (pour les textes orphiques et hermétiques). Ces trois ouvrages sont perdus. À

---

[1] Selon Croke, dans *Studies in John Malalas*, p. 4 : dans les années 480 ou même 470.

[2] D'après les données de la Chronique, il y eut peut-être un séjour à Constantinople vers 515-520 (voir Croke dans *Studies in John Malalas*, p. 6).

[3] Il s'agit dans les deux cas de contributions aux *Recherches sur la Chronique de Jean Malalas* II.

[4] Dans *Studies in John Malalas*, p. 216.

partir de Zénon, il aurait combiné ses informations personnelles avec celles d'un autre historien (peut-être Eustathe d'Épiphaneia).

Deuxièmement, la Chronique a connu des éditions successives. B. Croke critique l'idée de plusieurs éditions à des intervalles rapprochés[1] ; selon lui, la (ou les) première édition s'arrêtait à la fin des années 529 ou au début des années 530. Les données relatives à cette première édition sont, de fait, diverses. Celle qu'utilisait Évagre le Scholastique, comme il l'affirme expressément, s'arrêtait au tremblement de terre de 526[2]. On a, par ailleurs, soutenu que la *Chronique pascale* aurait utilisé un manuscrit de Malalas allant jusqu'en 527 et se terminant en tout cas avant la sédition Nika de 532. Quant à la version slave, elle s'arrête en 528. Mais Brian Croke met l'accent sur le changement qui apparaît à partir de XVIII 76 : après la conclusion de la Paix éternelle en 532, le récit devient constantinopolitain et se fait aussi plus bref.

Les résultats auxquels a abouti l'entreprise australienne sont devenus une sorte de vulgate. Ils ont été développés par Brian Croke et surtout Roger Scott dans différents articles, et repris dans l'édition de Thurn, ainsi que dans la traduction allemande parue en 2009. Néanmoins, entre-temps, des hypothèses nouvelles ont été présentées par Warren Treadgold, dans un livre intitulé *Early Byzantine Historians*. Ses conclusions diffèrent des précédentes sur deux points majeurs : le nombre des éditions de la Chronique, et, surtout, sa source principale. S'agissant des éditions, Treadgold est d'accord avec l'hypothèse d'une dernière édition vers 565 (après la mort de Justinien). Mais il situe la première version fin 527 ou début 528 (à cause de l'affirmation d'Évagre). Malalas aurait mis au point une deuxième édition dès 528 (si on se fie à une des traductions slaves). Et il a dû y avoir une troisième édition en 533, puisque la *Chronique pascale* cesse de dépendre de Malalas à cette date ; en outre l'exposé de Malalas est désormais focalisé sur Constantinople et non plus sur Antioche.

S'agissant de la source de Malalas, Treadgold relève le caractère évanescent de Domninos, de Nestorianos et de Timothéos. Pour lui le comput utilisé par Malalas remonte à Eustathe d'Épiphaneia[3]. Il

[1] Dans *Studies in John Malalas*, p. 20.

[2] Croke dans *Studies in John Malalas*, p. 18.

[3] Évagre (III 29) attribue de fait à Eustathe une série de calculs chronologiques concernant la fin du règne de Zénon, mais le décompte ne remonte pas au-delà de la guerre de Troie.

observe également que, sur les 27 sources citées par Eustathe, Malalas en cite 10. Par ailleurs, son analyse d'erreurs chronologiques faites par Malalas l'amène à conclure que celui-ci résume sans soin une source fiable. Dans le texte de la Chronique, Eustathe est cité nommément à deux reprises : dans la préface et en XVI 9. Ce second passage traite de la prise d'Amida par les Perses, en 503, et de l'expédition byzantine qui s'ensuivit ; Malalas y indique qu'Eustathe en a fait le récit, mais qu'il est mort aussitôt après, sans achever son exposé[1]. Selon Treadgold, Malalas aurait alors obtenu une copie de l'Histoire d'Eustathe, d'Adam à 503, et en aurait fait une adaptation libre. Quant à l'œuvre d'Eustathe elle-même, elle aurait survécu à travers Jean d'Antioche, qui l'aurait virtuellement recopiée.

Le débat reste ouvert. Mais on doit souligner que, dans la Chronique, le règne de Zénon représente une césure. La préface distingue entre les sources, selon qu'elles précèdent ce règne ou le suivent. En outre, la mort de Zénon (en 491) est datée en années écoulées depuis Adam, et c'est la première fois qu'un tel système de datation est employé depuis la vie du Christ. On peut donc se demander s'il ne marquerait pas la fin d'un écrit.

---

[1] Curieusement, Treadgold place la mort d'Eustathe nettement plus tard, vers 525 (peut-être lors du séisme de 526).

Quelques repères bibliographiques

Édition et traductions

E. et M. Jeffreys et R. Scott, *The Chronicle of John Malalas*, Melbourne (1986).

Ioannis Malalae Chronographia, éd. H. Thurn, CFHB, Berlin-New York (2000).

H. Thurn et M. Meier, *Ioannis Malalas, Weltkronik*, Stuttgart (2009).

Études

Studies in John Malalas (éd. E. Jeffreys, B. Croke et R. Scott), Sydney (1990).

B. Croke, *Christian Chronicles and Byzantine History, 5th-6th centuries*, Londres (1992).

Greek and Roman Historiography in Late Antiquity. Fourth to Sixth Century A.D. (éd. G. Marasco), Leyde (2003).

Recherches sur la Chronique de Jean Malalas I, Paris (2004) (avec les articles de M. Debié, B. Flusin, I. Sorlin).

Recherches sur la Chronique de Jean Malalas II, Paris (2006) (avec les articles de F. Alpi et P. Blaudeau).

W. Treadgold, *The Early Byzantine Historians*, Basingstoke-New York (2007).

I. Nilsson et R. Scott, « Towards a new history of Byzantine Literature : The Case of Byzantine Historiography », *Classica et Mediaevalia* 58 (2007), p. 319-332.

Jean d’Antioche

Ioannis Antiocheni Fragmenta, éd. trad. U. Roberto, Berlin-New York (2005).

Ioannis Antiocheni Fragmenta, éd. S. Mariev, CFHB, Berlin (2008).

Les livres I à XII de la Chronique de Jean Malalas et leur apport à la connaissance du paysage urbain d'Antioche

Sandrine AGUSTA-BOULAROT
Université Paul-Valéry Montpellier 3

À la différence de l'*Antiochikos* de Libanios, où le genre même de l'éloge urbain met la ville et ses monuments au cœur du texte, la « chronique universelle », en tant que genre, ne sous-entend pas *a priori* d'attention particulière à la ville ou aux constructions publiques. On y trouve néanmoins mention de monuments, le plus souvent sous forme de simples listes, car les réalisations monumentales comptent au nombre des « grands événements » de l'histoire. En cela, les informations que livre Malalas sont très dépendantes du genre de la chronique universelle : les règnes des *basileis* – c'est le terme indifféremment utilisé par l'auteur pour évoquer aussi bien David et les dynastes hellénistiques que les empereurs romains et les souverains parthes – sont présentés les uns à la suite des autres en donnant à chaque fois des informations similaires. Parmi ces invariants, on compte le portrait du *basileus*[1], les « grands événements » du « règne » comme les guerres et les catastrophes (séismes, épidémies, incendies, etc.), les prophéties et les présages (éclipses de soleil, apparition de comètes, etc.) ou les interventions de la colère divine. On y trouve également mention des monuments édifiés ou restaurés sous chacun de ces *basileis*.

La particularité de la Chronique – et tout l'intérêt de cet ouvrage pour le projet du *Lexicon Topographicum Antiochenum* – est que Malalas, originaire d'Antioche de Syrie où il vécut une partie de sa vie[2], est le premier – et parfois le seul témoignage aujourd'hui à notre disposition – à livrer le contenu de sources locales[3], certaines officielles (*acta urbis*, ar-

---

1 Sur les portraits dans la Chronique : Carrié 2006.

2 Croke 1990.

3 Sur les sources de Malalas : Jeffreys 1990.

chives diverses, textes de lois …), d'autres plus populaires (chronique de Domninos, *patria* ...), qui accordent une place centrale à sa ville, ce qui fait de son ouvrage une source majeure pour appréhender la topographie urbaine d'Antioche aux époques hellénistique, romaine et byzantine[1].

Si la Chronique fourmille d'informations, il n'est pas pour autant aisé de retracer le paysage urbain antique d'Antioche à partir de cette source, surtout lorsque les indications qu'elle livre ne peuvent être confrontées à d'autres textes. Pendant des décennies, dans les études historiques, il a été de mise de rappeler combien il fallait accorder peu de crédit à cet auteur. Sur de nombreux sujets, et en particulier l'attribution de la construction d'un édifice à tel ou tel empereur, le recensement des erreurs patentes de la Chronique a été depuis longtemps entamé et n'est certainement pas achevé[2]. Néanmoins, la Chronique demeure une source de premier intérêt pour connaître l'urbanisme antique de la ville d'Antioche en raison de la multitude de références qu'elle donne à lire et des sources locales dont elle fait un large usage.

Cette étude se propose de présenter les différents types d'informations que l'on peut trouver dans la Chronique concernant la topographie et l'urbanisme d'Antioche avant le règne de Constantin le Grand, ainsi que l'usage que l'on pourra en faire dans le cadre de la rédaction du *Lexicon Topographicum Antiochenum.*

1. La structure de la Chronique et la topographie d'Antioche

Les livres I à VI

Dans les six premiers livres (fig. 1), qui vont d'Adam au règne d'Albas, fils d'Askanios, lui-même fils d'Aineias [= Énée], on trouve mentionnées, en relation avec les écrits testamentaires et différents récits mythologiques, des fondations de cités dont l'origine ou la signification

[1] Deux articles ont été spécifiquement consacrés aux monuments évoqués dans la Chronique : Downey 1938 ; Moffatt 1990 ; cf. également Jeffreys 2000, pour la période justinienne. Sur Antioche même, l'étude des passages de Malalas relatifs aux monuments et à la topographie d'Antioche se trouve dans les ouvrages de référence de Gl. Downey (Downey 1961 et 1963), où les données de la Chronique sont confrontées aux autres sources textuelles disponibles.

[2] Downey 1938, avec la bibliographie antérieure ; Downey 1961, *passim* ; Croke 1990, p. 7.

du nom est alors précisée, selon un procédé récurrent de la Chronique, qui mêle étiologie et étymologie – une étymologie essentiellement fondée sur des rapprochements, des approximations et des jeux de mots[1].

Fig. 1. Les douze premiers livres de la Chronique : de l'époque d'Adam au dernier empereur païen. Structure et chronologie.

Livre 1 : « Époque d'Adam »
Livre 2 : [pas de titre]
Livre 3 : « Époque de la connaissance de Dieu par Abraham »
Livre 4 : « Époque de l'empire sur le territoire des Argiens »
Livre 5 : « Époque des Troyens »
Livre 6 : « Époque de l'empire des Assyriens et d'Askanios, fils d'Aineias »
Livre 7 : « Au sujet de la fondation de Rome »
Livre 8 : « Époque des Macédoniens »
Livre 9 : « Époque des consuls de Rome »
Livre 10 : « Époque du règne d'Auguste et de l'incarnation de Dieu »
Livre 11 : « Époque de l'empereur Trajan et de la troisième épreuve d'Antioche »
Livre 12 : « Époque de l'empereur Commode et de l'octroi des Jeux Olympiques »

En revanche, peu de monuments sont cités : Malalas signale des sépultures et des tombeaux de dieux et de héros de la mythologie[2], et aussi des sanctuaires, certains très célèbres, comme le sanctuaire d'Apollon Daphnaios [= de Daphné, près d'Antioche] où Cadmos est exilé (II 14, p. 29, l. 41-42). La « tour », dépourvue de qualificatif, qui est édifiée au livre I (4, p. 7, l. 94), n'est autre que la tour de Babel. Pour lutter contre la disette qui sévit, Joseph construit des greniers (*ôreia*) [= *horrea* en latin] en Égypte (III 8, p. 43, l. 59).

En six livres, un seul passage concerne Antioche, ce qui n'a rien d'étonnant puisque l'auteur y décrit des temps antérieurs à ceux de la fondation d'Antioche, qui intervient à « l'époque des Macédoniens » (livre VIII).

---

1 « Ninos fonde la ville des Assyriens Ninive » (I 11, p. 12, l. 9-10 : les références données dans cet article sont celles de l'édition de Thurn 2000), « Sidos fonde Sidon d'après son nom » (III 2, p. 41, l. 16), etc. ; « Melchisedek fonde sur la montagne de Sion une cité appelée Salem, qui signifie "cité de paix" » (III 2, p. 41, l. 19-20). Chez les Lycaoniens, « Persée trouve une bourgade nommée Amandra, dont il fait une cité et fait placer, à l'extérieur des portes, une statue de lui, brandissant la Gorgone. Cette cité, il l'appela "Iconium", parce qu'il avait reçu là une "image" (*eikôn*) de sa première victoire avec la Gorgone » (II 11, p. 26, l. 65-70).

2 Par exemple, le monument funéraire de Pikos-Zeus en Crète (I 13, p. 13-14, l. 46-48) ou le sarcophage de Dionysos à Delphes (II 15, p. 32, l. 30-32).

Cet unique passage, de première importance puisqu'il concerne les origines d'Antioche, est situé au livre II, lors de l'évocation du mythe d'Iô : il consiste à donner un fondateur mythique, Inachos, à la cité d'Iôpolis – la cité est ainsi appelée car Iô s'y réfugie – construite sur le mont Silpios, au pied duquel se dressera ensuite la future Antioche. Inachos apparaît donc comme le « pré-fondateur » d'Antioche, la fondation d'Iôpolis par Inachos préfigurant celle d'Antioche par Séleukos dont le récit occupe plusieurs paragraphes du livre VIII. Le lien étroit entre ces deux événements est souligné dès le livre II par une prolepse : « c'est précisément là [= mont Silpios] que Séleukos Nikatôr le Macédonien fonda, plus tard, une cité et l'appela d'après le nom de son fils, Antioche la Grande » (II 6, p. 21, l. 7).

Les Argiens, installés à Iôpolis par Inachos, sont appelés Iônites et sont les ancêtres des Antiochéens. Notons que le toponyme Iônè – équivalent de Iôpolis – que l'on trouve chez Libanios[1] (*Antiochikos*, 51, 61, 68, 91) n'apparaît pas dans la Chronique.

Selon Malalas, l'Oronte portait, au temps des Argiens et encore à l'époque de sa fondation par Séleukos, le nom de Drakôn (II 12, p. 27, l. 95 ; VIII 9, p. 150, l. 16 ; VIII 12, p. 151, l. 71-72).

Malalas mentionne les trois premiers temples qui furent construits à Iôpolis : un consacré à la Lune (II 6, p. 21, l. 86) – car la Lune est le « nom caché d'Iô » –, un autre à Kronos (II 6, p. 22, l. 27-28), puis le dernier au « feu immortel » (qu'il faut identifier à celui de Zeus Kéraunios dans la suite du texte) (II 12, p. 28, l. 8-9). Libanios mentionnait déjà un temple de Zeus construit par les Argiens, mais avec une épiclèse différente : Zeus *Néméios*, puis Zeus *Épikarpios* (*Antiochikos*, 51). Les Iônites dressent également une statue d'Oreste en bronze[2] (V 37, p. 110-111, l. 78-99).

Les livres VII à XII

Dans les livres VII à XII – limite de notre enquête – qui mènent le lecteur de la fondation de Rome au dernier empereur païen, Licinianus Maxime (fig. 1), le récit change sensiblement : les mentions d'édifices, de statues, de programmes monumentaux, de transformations et d'embellissements urbains, ainsi que les fondations de cités deviennent de plus en plus fréquentes.

---

[1] Voir l'article de C. Saliou dans cette publication.

[2] Sur les statues dans le paysage urbain d'Antioche, cf. Saliou 2006.

De fait, dans les livres VII à IX, c'est le temps des fondations des grandes cités méditerranéennes : il y est question de la fondation de Rome et de la construction de ses premiers monuments (livre VII), puis des grandes fondations séleucides : Antioche, Alexandrie, Laodicée, Apamée (livre VIII).

Séleukos Nikatôr fonde Antioche[1], « d'après le nom de son fils Antiochos Sôter », le « 22e jour du mois d'Artémisios-Mai, à la première heure du jour, au lever du soleil », là où se dressait auparavant un « village nommé Bôttia », « à l'opposé d'Iôpolis », « au fond de la vallée, face à la montagne ». Il la dote de ses premiers monuments : un temple de Zeus Bôttios et des remparts « terrifiants », œuvre de l'architecte Xénarios (VIII 12, p. 151-152, l. 69-79). Il orne la ville de plusieurs statues : il dresse « comme *Tychè* de la cité, une statue en bronze, anthropomorphe[2], de la jeune fille égorgée, au-dessus d'une rivière, et il fit immédiatement un sacrifice à cette *Tychè* » (*ibid*., l. 80 81). Il élève également une statue en bronze d'Athéna (VIII 14, p. 152, l. 94-96), une statue d'aigle en pierre (VIII 15, p. 153, l. 10-11), une tête de cheval accompagnée d'un casque doré (VIII 16, p. 153, l. 18-21) et « une statue en marbre d'Amphion en train d'accomplir, avec lui, un sacrifice d'oiseaux » (VIII 16, p. 153, l. 21-23).

Après Séleukos, Antiochos Épiphanès [= Antiochos IV Épiphanès], donne à la cité son *bouleutèrion* et construit quelques édifices à l'extérieur des remparts qui constituent un nouveau quartier qu'il nomme *Épiphanéia* (VIII 21, p. 155, l. 80 86).

Notons que la seconde pré-fondation (après celle d'Inachos) de la cité par Alexandre le Grand avec l'anecdote de la source Olympias, qui fait l'objet d'un long développement chez Libanios (*Antiochikos*, 72-74, 88, 250), est absente du livre VIII : elle est insérée ultérieurement chez Malalas, sous la forme d'un excursus, dans les paragraphes relatifs au règne de Tibère car la source se trouve à l'intérieur des nouveaux remparts construits par celui-ci, dans la partie septentrionale de la ville (X 10, p. 178, l. 46).

---

[1] Chuvin 1988 ; pour une comparaison avec les événements rapportés par Libanios, cf. Saliou 1999-2000.

[2] Saliou 2006, p. 71 : à côté de l'emploi de *stèlè*, aussi fréquent que vague chez Malalas, le terme *andrias* « est réservé aux représentations anthropomorphes ». Ici, les deux syntagmes sont associés : il existe une seconde attestation de cette association dans la Chronique : VIII 12, p. 152, l. 80.

La conquête de la Syrie par les forces romaines sous le commandement de Pompée le Grand est l'occasion, pour ce général, de reconstruire le *bouleutèrion* d'Antioche, acte symboliquement fort puisqu'il signifie la mainmise du nouveau pouvoir sur l'administration locale (VIII 29, p. 159, l. 15-17).

C'est à partir du « règne » de Jules César, au livre IX, qu'Antioche se dote de toutes les aménités qui définissent une cité comme telle. Pour la seule époque césarienne, Malalas attribue au *basileus* de nombreuses réalisations : « il édifia une basilique, qu'il appela le *Kaisarion*, en face du temple d'Arès dont le nom fut changé en *Makellon* ; il érigea là une statue en bronze à la Fortune de Rome. Il édifia également, sur ce qui est appelé l'acropole, dans la partie haute d'Antioche la Grande, un bain public à l'usage des habitants de l'acropole ; il fit venir l'eau jusqu'au bain depuis les sources dites "de la route de Laodicée", grâce à un aqueduc qu'il fit réaliser. Et là, en haut, il édifia une arène pour les gladiateurs et un théâtre. Il restaura aussi le *Pantheon*, qui était sur le point de s'écrouler, et érigea un autel » (IX 5, p. 163, l. 51-59).

La panoplie urbaine d'Antioche ne cesse de croître avec les empereurs suivants : la ville se dote de rues à colonnades[1], de tétrapyles, de ponts, de gymnases, de fontaines, de plusieurs aqueducs, de nombreux bains, etc., ainsi que de nombreuses statues honorifiques.

Une telle prolifération d'édifices ne doit pas étonner puisque les livres X à XII correspondent aux trois premiers siècles de l'Empire, période où les cités se couvrirent effectivement de monuments.

2. La Chronique : entre réalité urbaine et paysage imaginaire

Les informations que livre Malalas étant dépendantes du genre de la chronique, les réalisations monumentales y apparaissent le plus souvent sous forme de brèves notices : ainsi « Tibère César édifia dans la ville d'Antioche un grand sanctuaire de Zeus Capitolin » (X 10, p. 178, l. 44-45). Dans de telles notices, il nous est seulement donné de connaître, outre le nom de la ville où se dresse l'édifice, une fourchette chronologique qui se déduit du règne du *basileus*. Mais cette datation correspond-elle à la construction de l'édifice ou simplement à sa restauration ou à sa

[1] Lassus 1972 ; Callu 1997 ; Cabouret 1999.

transformation ? Il est bien souvent difficile de trancher. En effet, si des verbes spécifiques à la restauration des édifices sont parfois employés (*anégeirô* : relever ; *anakainizô* : rénover, restaurer ; *éparnothô* : rénover, restaurer), c'est le verbe *ktizô* que l'on rencontre le plus souvent : il est employé des centaines de fois dans la Chronique, non sans ambiguïté comme cela a depuis longtemps été souligné, puisqu'il signifie aussi bien « construire » que « reconstruire » ou « restaurer »[1].

Les notices de la Chronique peuvent aussi être plus fournies et contenir toutes sortes de précisions sur l'édifice, comme :

- sa localisation dans la topographie générale de la ville au moyen de toute une palette de prépositions qu'il n'est pas toujours aisé de traduire : « L'empereur Tibère édifia aussi un sanctuaire pour Dionysos du côté du (au pied de ? sur le flanc du ? : *pros tô orei*) mont [Silpios] » (X 10, p. 178, l. 50). Les points d'ancrages fixes sont rares, même s'ils sont pour Antioche plus nombreux que pour toutes les autres villes mentionnées : on trouve les monts Amanos, Silpios et Staurin, l'Oronte et l'île sur le fleuve, les torrents Parménios et Phyrminios, les voies d'accès à la ville. Mais dans la majorité des cas, la localisation d'un édifice se fait par rapport à un autre édifice, si bien que l'on a rapidement la désagréable impression de « tourner en rond », surtout lorsque les notices se répondent en écho sans ajouter d'information : ainsi, Malalas signale que Ioulios Gaios Kaisar « construisit une basilique, qu'il appela le *Kaisarion*, en face du sanctuaire d'Arès dont le nom fut changé en *Makellon* » (IX 5, p. 163, l. 52-53). La même localisation, dépourvue de précision supplémentaire, se retrouve trois livres plus loin : « Le *Kaisarion* se trouvait en face du sanctuaire d'Arès, à l'endroit appelé *Makellon* » (XII 7, p. 217, l. 70-71). Seule une troisième notice permet de se repérer par rapport à un point fixe : Trajan construisit la porte dite « du Milieu », « près du sanctuaire d'Arès, là où descend le torrent Parménios, juste à côté de ce qu'on appelle maintenant le *Makellon* » (XI 9, p. 208, l. 32-33).

- sa taille ou l'origine de son financement : « Avec le butin de Judée, Vespasien édifia à Antioche la Grande de Syrie, en avant de la porte de la ville, ce que l'on appelle "les Chérubins" » (X 45, p. 197, l. 94-96).

- son décor statuaire, avec éventuellement la mention du matériau utilisé et la signification de ce décor : « Au-dessus de la porte orientale que lui-même fit édifier, [Tibère] dressa une statue de pierre de la Louve nourrissant Rômos et Rèmos, pour signifier que le rempart ajouté à la ville d'Antiochos était un édifice romain » (X 10, p. 178, l. 57-60).

[1] Downey 1938.

- les inscriptions dédicatoires[1] qui l'accompagnent. Ainsi, après la prise de Jérusalem, Vespasien célèbre triomphalement sa victoire sur les juifs et décore Antioche : « Il construisit un théâtre à Daphné, en y mettant cette inscription : "Sur le butin de Judée (*ex praida Ioudaia*)" » (X 45, p. 197, l. 8-9).

- ses transformations au fil du temps : « (Tibère) aménagea aussi le théâtre, en ajoutant une série de gradins du côté du mont » (X 10, p. 178, l. 54-55).

- les motifs de sa construction, qui peuvent être multiples. Les incendies et les séismes qui dévastent les centres urbains donnent lieu à de nombreuses reconstructions. Certains événements exceptionnels (*adventus*, octroi de privilèges ou de concours) sont aussi l'occasion pour le *basileus* de manifester sa grandeur et sa générosité : pour les concours Olympiques, Commode fait édifier à Antioche un « xyste », avec « gradins et portiques » et un « plèthre » (XII 2, p. 215, l. 10-11 et XII 16, p. 220, l. 42).

- sa dénomination : Aelius Hadrien « édifia, lui aussi, à Antioche la Grande, un bain public et un aqueduc portant son nom » (XI 14, p. 209, l. 77-78). Le nom officiel du bâtiment – livré par les inscriptions dédicatoires du monument et transmis par des chroniques locales utilisées par Malalas – se voit parfois doublé d'un nom d'usage donné par les habitants, sans que l'on sache à quand remonte cette appellation « populaire » : s'agit-il d'une précision que seules rapportent les sources consultées par Malalas ou cette dénomination est-elle encore en vigueur au moment où l'auteur rédige son ouvrage ? Ainsi « Domitien édifia à Antioche la Grande un bain public, celui qu'on appelle "bain de Médée", parce qu'il y avait dressé une admirable statue de Médée : c'est le nom que les citoyens donnaient à ce bain public, et non plus celui de "(bain) de Domitien" » (X 50, p. 199, l. 52-55).

Cette notice est intéressante à double titre. D'une part, il n'est pas fréquent que Malalas évoque des statues ou groupes statuaires dans des bains publics. Pour Antioche, on ne connaît qu'une autre occurrence : les statues en bronze de cinq martyres chrétiennes que Trajan fit réaliser et placer dans les bains publics qu'il édifia dans la ville (XI 10, p. 209, l. 61-65). D'autre part, le changement d'appellation du bain, que Malalas explique par le caractère « admirable » (*thaumaston*) de la statue de Médée[2] qui s'y dressait, trouve peut-être une autre justification : à la mort de Domitien, frappé de *damnatio memoriae*, son nom avait dû

---

[1] Downey 1935 ; Agusta-Boularot 2006.

[2] Les statues de Médée d'époque romaine qui sont parvenues jusqu'à nous permettent de se faire une idée de celle qui ornait les bains d'Antioche. Il s'agissait certainement d'un groupe statuaire, Médée étant accompagnée de ses enfants qu'elle s'apprête à tuer avec le glaive qu'elle serre dans sa main, comme le montre l'exemplaire du IIe-IIIe s. conservé au musée d'Arles (*Musée de l'Arles Antique* 1996, p. 136, n° 128).

être effacé de la dédicace officielle de l'édifice et le bain avait au fil du temps perdu son nom d'origine.

Pour tous ces édifices, il existe un invariant : leur construction est toujours présentée par Malalas comme l'œuvre d'un *basileus* qui, en tant que sujet du verbe, apparaît à l'origine de l'édification ou de l'embellissement de tel ou tel édifice. Du livre VII jusqu'à la fin de la Chronique, le *basileus*, quel qu'il soit (dynaste hellénistique, consul, dictateur, empereur païen puis chrétien), détient le monopole de la construction : il est le « bâtisseur » par excellence et certains empereurs sont même dits *philoktistai*, comme Tibère, Commode, Dioclétien et Valens. Une telle présentation fait du *basileus* le maître d'ouvrage et le principal évergète des cités, ce qui est contredit par la documentation épigraphique aujourd'hui à notre disposition, qui montre la part de l'évergétisme privé dans l'urbanisme des trois premiers siècles de l'Empire.

Les mentions d'artistes ou d'architectes sont rares : on croise ainsi le nom de Xenarios, qui est donné comme le concepteur des premiers remparts d'Antioche (VIII 12, p. 152, l. 79).

Le *basileus* apparaît ainsi comme le dispensateur des bienfaits de la « civilisation urbaine » et de ses aménités (il construit rues, aqueducs, fontaines, thermes) ; il divertit le peuple en édifiant des hippodromes, des odéons et des théâtres ; il est le garant de la vie civique, des institutions (il fait construire des basiliques, des forums, des salles du conseil) et le gardien de la permanence des cultes religieux (il édifie des temples et des sanctuaires païens puis, à partir du règne de Constantin, des églises).

Il est fréquent que l'intervention personnelle du *basileus* dans la construction ou la réparation d'un édifice soit mise en relation avec sa visite dans la cité (*adventus*)[1]. Certaines de ces visites, comme celle de Vespasien à Antioche (X 45, p. 197) ou le second passage d'Agrippa dans la ville (IX 21, p. 171, l. 33), ne sont attestées par aucune autre source et semblent dépourvues de réalité historique[2].

Les édifices que Malalas n'attribue pas à un *basileus* sont donc très rares. Si c'est bien un *basileus*, Antiochos Philopatôr[3], qui édifie un

---

1 Downey 1938, p. 9-10.

2 *Ibid.*, p. 10-13.

3 Il est difficile de savoir de quel souverain il s'agit et donc de dater précisément l'anecdote. Il existe trois dynastes séleucides dénommés Antiochos Philopatôr : Antiochos IX

sanctuaire des Muses à Antioche, la Chronique précise que « c'est avec l'argent laissé dans son testament par Marôn, un antiochéen, qui avait émigré à Athènes et avait alors ordonné d'édifier, avec ses biens, le sanctuaire des Muses et une bibliothèque » (X 10, p. 179, l. 71-75). L'hippodrome que restaure Agrippa aurait été construit, en même temps que « l'ancien palais », par K. Markianos Rex [= Q. Marcius Rex, le consul de Cilicie de 67 av. J.-C.], « à ses propres frais » (IX 21, p. 171, l. 36-37)[1]. Durant le règne de Gaios [= Caligula], suite à un séisme, deux sénateurs « très fortunés » du nom de Pontos [= Pontus] et Ouarios [=Varius] sont envoyés par le *basileus* à Antioche : « ils étaient chargés de veiller sur la ville, de l'aménager avec les libéralités de l'empereur et aussi d'octroyer de l'argent à la ville sur leurs fonds personnels » (X 19, p. 184, l. 33-36). C'est ainsi qu'ils « réalisèrent (…) sur leurs fonds personnels, un bain public de grande taille appelé "bain de Ouarios", en bas, le long du rempart, à proximité du fleuve (…) et un *trinymphon* de la plus grande beauté, qu'ils ornèrent de statues et qui était destiné à préparer au mariage toutes les jeunes filles de la cité[2] » (X 19, p. 184, l. 38-43).

Une spécificité de la Chronique concerne les rites de fondation sanglants qui accompagnent la fondation de certaines cités et de certains monuments, où Malalas fait mention du sacrifice d'une jeune vierge[3]. Antioche, comme Gortyne (II 7, p. 23, l. 53-57), Alexandrie (VIII 1, p. 146, l. 6 8) ou Anazarbe (X 53, p. 202-203, l. 32-50), est fondée dans le sang : Séleukos « par l'entremise d'Amphion, grand-prêtre et initié, sacrifia une jeune fille vierge du nom d'Aimathè » (VIII 12, p. 152, l. 80). Il en va de même pour la fondation de deux monuments d'Antioche : Trajan « entreprit, comme premier édifice, ce qu'on appelle la porte médiane (…) ; à cet endroit, il sacrifia une vierge qui habitait la cité, une belle jeune fille du nom de Kalliopè, pour le rachat et la purification de la cité » (XI 9, p. 208, l. 31-46). Tibère sacrifie également « une jeune fille vierge du nom d'Antigone » lorsqu'il agrandit le théâtre (X 10, p. 178, l. 55-57).

Philopatôr Kyzikenos (114-95 av. J.-C.), Antiochos X Eusèbès Philopatôr (95-92 av. J.-C.) et Antiochos XII Dionysos Épiphanès Philopatôr Kallinikos (87 84 av. J.-C.). La bibliothèque daterait donc des années 114 84 av. J.-C., voire des années 114-92 av. J.-C. selon G. Downey (1961, p. 132 et n. 60-63), car le dernier des souverains mentionnés, ayant régné à Damas sans jamais être allé à Antioche, semble devoir être éliminé.

1 Voir le commentaire de ce passage dans Downey 1961, p. 140.

2 Downey 1938, p. 8 ; Downey 1961, p. 192.

3 Ce motif revient dix fois dans la Chronique : Garstad 2005.

Ce *leitmotiv* du sacrifice humain de fondation à fonction purificatrice est un *hapax* : on ne trouve rien de tel dans l'ensemble des sources antérieures à la Chronique. Ces anecdotes, destinées à jeter le discrédit sur les *basileis* non chrétiens, ne doivent pas étonner si l'on garde à l'esprit que, par rapport à d'autres chroniques plus « savantes », la Chronique a la particularité d'être un texte composite, mêlant plusieurs types de sources, parfois de façon inextricable : chroniques universelles antérieures à Malalas, biographies d'empereurs, documents officiels (*acta urbis*, archives de différentes natures), textes hagiographiques, etc., et bien sûr, des récits patriographiques d'Antioche dont la Chronique est le plus ancien ouvrage à avoir gardé des traces. La matière de ces récits était comparable à ce que l'on trouve dans les *Patria* de Constantinople qui se présentent comme la réécriture, et la réinterprétation, de mythes fondateurs et de traditions historiques qui remontent aux époques hellénistique et romaine[1].

Si le genre de la chronique laisse penser que l'ouvrage est un récit chronologique qui suit un axe continu, il n'en est rien : il s'agit, à chaque paragraphe, de la lecture d'une stratigraphie qui couvre plusieurs siècles, stratigraphie d'autant plus complexe qu'elle est complètement perturbée par l'entremêlement de plusieurs types de sources.

Les notices de la Chronique relatives à des monuments apparaissent donc comme des passages hybrides, et doivent être traitées comme tels, en démêlant ce qui relève manifestement de récits populaires, comme ces sacrifices humains de fondation, de ce qui pourrait relever de sources officielles.

Le passage relatif au bain de Trajan (XI 10, p. 208, l. 48 à p. 209, l. 68) est à ce titre exemplaire de la nature complexe de la Chronique. Ce paragraphe se résume ainsi :

- Ignace, évêque de la cité d'Antioche, subit le martyre.
- Trajan fait au même moment arrêter cinq femmes chrétiennes d'Antioche, et les soumet à un interrogatoire : « Quel espoir est le vôtre, dit-il, que vous vous livriez ainsi à la mort ? ». Elles lui répondent en ces termes : « L'espoir, si vous nous tuez, de nous *relever* avec le corps que nous avons, pour la vie éternelle ».

[1] Pour Constantinople : Dagron 1984.

• Il ordonne qu'elles soient réduites en cendres, et fait mélanger la poussière de leurs os à du bronze et transformer le bronze en chaudières (*kalchia*) pour le bain public qu'il a réalisé.

• Quiconque va se laver est pris de vertige, tombe et est évacué sur un brancard.

• Quant aux premières chaudières de bronze, il les fait refondre et fabrique cinq statues en bronze de ces femmes, en disant : « Voilà ! C'est moi qui les ai *relevées*, de la façon qu'elles avaient dite, ce n'est pas leur dieu ».

• Ces statues sont encore debout aujourd'hui, dans ce bain public.

• C'est alors que sainte Drosinè subit le martyre.

Dans ce passage, la mention des martyres d'Ignace, de Drosinè et des cinq chrétiennes montre que Malalas a consulté et utilisé des récits hagiographiques (*Passion d'Ignace*, *Synaxaire de Constantinople* où Drosinè est appelée Drosis, etc.). Dans le récit de la passion des cinq chrétiennes, l'utilisation du verbe *anistêmi*, d'abord pour désigner « l'action de dresser une statue », puis, avec le sens chrétien, de « ressusciter », relève d'un jeu de mots, certainement d'origine populaire. La « malédiction » qui pèse sur le bain, les malaises que provoque leur fréquentation et la composition des chaudières sont des précisions inventées par l'imaginaire populaire et trahissent ici le recours, par Malalas, à des récits patriographiques. Lorsque Malalas précise que les cinq statues féminines en bronze « sont encore debout aujourd'hui, dans ce bain public », il ne faut pas en déduire que c'est lui qui les a vues[1] : il cite sa source, qui est certainement ici une chronique locale comme celle de Domninos.

Malgré ses accents prononcés d'antipaganisme, le récit du martyre des cinq chrétiennes n'est pas dénué d'intérêt pour la connaissance des monuments de l'époque trajanienne : il faut certainement retenir qu'à cette époque fut édifié, ou pour le moins restauré, un bain, peut-être à l'initiative de l'empereur qui séjourna bien à Antioche. Cet ensemble thermal était doté de chaudières en bronze, une particularité assez notable pour que le terme technique de *chalkia*, rarement attesté, ait été transmis à travers les sources. Comme tous les bains d'époque impériale, surtout dans une grande ville comme Antioche, ce monument reçut un programme décoratif qui devait comporter, entre autres, un groupe sta-

[1] Les formules du type *éôs tès nun*, etc., qui accompagnent souvent l'évocation d'une statue ou d'une inscription, relèvent d'un « tic d'écriture » de Malalas, destiné à créer un « effet de réel », à bien des égards trompeur : Jeffreys 1990, p. 206-207, n. 24 ; Saliou 2006, p. 72 ; Agusta-Boularot 2006, p. 134.

tuaire en bronze composé de cinq personnages féminins. Un tel ensemble est rare, surtout dans un ensemble thermal : peut-être s'agissait-il des copies des cinq Amazones réalisées lors du concours d'Éphèse, telles que les évoque Pline l'Ancien (*NH*, XXXIV 53).

La Chronique se présente comme une série fournie mais discontinue de notices qui apparaissent comme une véritable mine d'informations pour le projet du *Lexicon Topographicum Antiochenum*. Mais ces notices sont déroutantes, au premier sens du terme : on erre dans l'Antioche de Malalas comme dans un labyrinthe spatio-temporel, où les référents topographiques manquent, et sur notre parcours, nous croisons aussi bien des monuments du VIe siècle que le souvenir de monuments antérieurs, disparus ou remployés, tout un décor urbain fait de statues, de légendes et d'anecdotes parfois sanglantes issues de l'imaginaire collectif.

Et l'on comprend pourquoi historiens et archéologues, quand ils se sont intéressés au fait urbain, ont été nombreux à juger que Malalas était une source peu fiable, voire fantaisiste, et donc inutilisable. De fait, Malalas donne à voir, *en même temps*, Antioche hellénistique, romaine et byzantine, ses monuments passés et présents et aussi toutes les anecdotes inventées, rapportées et déformées par ses usagers au fil des siècles : cette vision est celle d'un homme du VIe siècle qui habite Antioche-la-Grande comme il l'appelle, capitale de province et capitale de diocèse, et, pour les historiens d'aujourd'hui, une des « mégapoles » du bassin méditerranéen. Pour un homme du VIe siècle, cette grande cité apparaît alors comme une succession de « strates » monumentales laissées au fil du temps par chacun des *basileis*.

Pour qui s'intéresse à l'architecture, au fait urbain antique, la Chronique est une source de premier ordre, mais difficile à utiliser car chacune de ses notices nécessite un véritable décodage, une lecture minutieuse de chacune de ses notices et la confrontation à d'autres sources quand elles existent. C'est ce à quoi nous nous attacherons dans le cadre du *Lexicon Topographicum Antiochenum*.

Bibliographie

AGUSTA-BOULAROT 2006

S. AGUSTA-BOULAROT, « Malalas épigraphiste ? Nature et fonction des citations épigraphiques dans la Chronique », *Recherches sur la* Chronique *de Jean Malalas* II (éd. S. AGUSTA-BOULAROT, J. BEAUCAMP, A.-M. BERNARDI, E. CAIRE), Paris, p. 97-135.

CABOURET 1999

B. CABOURET, « Sous les portiques d'Antioche », *Syria* 76, p. 127-150.

CALLU 1997

J.-P. CALLU, « Antioche la Grande : la cohérence des chiffres », *MEFRA* 109 (1), p. 127-169.

CARRIÉ 2006

J.-M. CARRIÉ, « Traditionnalisme culturel et renouveau historiographique : les portraits physiques des personnages célèbres dans la Chronique de Malalas », *Recherches sur la* Chronique *de Jean Malalas* II (éd. S. AGUSTA-BOULAROT, J. BEAUCAMP, A.-M. BERNARDI, E. CAIRE), Paris, p. 197-212.

CHUVIN 1988

P. CHUVIN, « Les fondations syriennes de Séleucus Nicator dans la chronique de Jean Malalas », *Géographie historique au proche-Orient (Syrie, Phénicie, Arabie grecques, romaines, byzantines)*. Actes de la Table Ronde de Valbonne, 16-18 septembre 1985 (éd. P.-L. GATIER, B. HELLY, J.-P. REY-COQUAIS), Paris, p. 99-110.

CROKE 1990

B. CROKE, « Malalas : the man and his work » , *Studies in John Malalas* (éd. E. JEFFREYS, B. CROKE et R. SCOTT), Sydney, p. 1-25.

DAGRON 1984

G. DAGRON, *Constantinople imaginaire : études sur le recueil des* Patria (*Études byzantines* 8), Paris.

DOWNEY 1935

G. DOWNEY, « References to Inscriptions in the *Chronicle* of Malalas », *TAPA* 66, p. 55-72.

DOWNEY 1938

G. DOWNEY, « Imperial Building Records in Malalas », *BZ* 38, p. 1-15.

DOWNEY 1961

G. DOWNEY, *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab Conquest*, Princeton.

Downey 1963

G. Downey, *Ancient Antioch*, Princeton.

Garstad 2005

B. Garstad, « The Tyche Sacrifices in John Malalas : Virgin Sacrifice and Fourth-Century Polemical History », *Illinois Classical Studies* 30, p. 83-135.

Jeffreys 1990

E. Jeffreys, « Malalas' sources » , *Studies in John Malalas* (éd. E. Jeffreys, B. Croke et R. Scott), Sydney, p. 167-216.

Jeffreys 2000

E. Jeffreys, « Malalas, Procopius and Justinian's Buildings », *AntTard* 8, p. 73-79.

Lassus 1972

J. Lassus, *Antioch-on-the-Orontes,* V. *Les portiques d'Antioche*, Princeton.

Moffatt 1990

A. Moffatt, « A record of public buildings and monuments », *Studies in John Malalas* (éd. E. Jeffreys, B. Croke et R. Scott), Sydney, p. 87-109.

Musée de l'Arles Antique 1996

Musée de l'Arles Antique : collections archéologiques d'Arles, Arles.

Recherches 2006

Recherches sur la Chronique *de Jean Malalas* II (éd. S. Agusta-Boularot, J. Beaucamp, A.-M. Bernardi, E. Caire), Paris.

Saliou 1999-2000

C. Saliou, « Les fondations d'Antioche dans l'"Antiochikos" (*Oratio* XI) de Libanios », *Aram* 11-12, p. 357-388.

Saliou 2004

C. Saliou, « Bains d'été et bains d'hiver : Antioche dans l'empire romain », *Antioche de Syrie. Histoire, images et traces de la ville antique* (éd. B. Cabouret, P.-L. Gatier, C. Saliou), *Topoi*, Suppl. 5, Lyon, p. 289-309.

Saliou 2006

C. Saliou, « Statues d'Antioche de Syrie dans la Chronique de Malalas », *Recherches sur la* Chronique *de Jean Malalas* II (éd. S. Agusta-Boularot, J. Beaucamp, A.-M. Bernardi, E. Caire), Paris, p. 69-95.

Studies 1990

Studies in John Malalas (éd. E. Jeffreys, B. Croke et R. Scott), Sydney.

The chronicle of John Malalas 1986

A translation, by Jeffreys E., Jeffreys M. & Scott R. [*et al.*], Melbourne.

THURN 2000

J. THURN, *Ioannis Malalae Chronographia* (*Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, XXXV. *Ser. Berolinensis*), Berlin.

Le paysage urbain d'Antioche sur l'Oronte dans les sources syriaques anciennes

Frédéric ALPI
Institut Français du Proche-Orient

La topographie urbaine d'Antioche et celle de Daphné ne font pas directement l'objet de l'attention des auteurs anciens de langue syriaque dont la production littéraire, d'inspiration essentiellement religieuse – et d'ailleurs plutôt centrée sur Édesse, la Syrie intérieure et la Mésopotamie –, nous propose moins une image concrète de la ville d'Antioche elle-même qu'elle ne véhicule une représentation symbolique du proto-siège pétrinien, comme référence ecclésiale et nostalgique, surtout après la constitution de chrétientés orientales dissidentes (deuxième moitié du VIe s.). Toutefois, ces écrivains peuvent avoir incidemment recueilli des informations issues de sources grecques aujourd'hui perdues et leurs écrits méritent, à ce titre, un examen approfondi. Une médiation critique et une analyse s'imposent donc au cas par cas. Pour la commodité de l'exposé, on présentera ici un rapide inventaire des œuvres à considérer en priorité, en les classant par genre, selon la nomenclature et la numérotation définies par M. Albert[1]. Il conviendra ensuite de réserver un sort particulier aux auteurs de langue grecque dont seule a subsisté la tradition syriaque, pour des raisons liées à la controverse religieuse, parmi lesquels figure au premier chef le patriarche Sévère d'Antioche.

Au premier abord, la littérature exégétique (n° 615-619), liturgique (n° 620-624) ou les œuvres à caractère strictement théologique des Pères syriens des premiers siècles (n° 630-643), c'est-à-dire l'essentiel de la littérature syriaque ancienne, paraissent en dehors de notre champ d'investigation, dans la mesure où l'on ne saurait en attendre de témoignage sur les *realia* antiochéens. La situation personnelle de certains auteurs peut cependant conduire à nuancer cette exclusion de principe. Ainsi en va-t-il des homélies métriques (*mimre*), hymnes et poèmes divers qui

---

[1] Albert 1993, en particulier n° 630-646. Bien que vieillie, la référence générale demeure Ortiz de Urbina 1965.

nous sont parvenus sous le nom d'Isaac d'Antioche (n° 640). Il s'agit probablement de deux, voire de trois écrivains différents[1], dont l'un au moins aurait fleuri en Antiochène au milieu du ve s. Parmi les œuvres de ce poète, contemporain du patriarcat deux fois interrompu de Pierre le Foulon (470, 475-476, 484-488), il faut envisager notamment l'examen des 2136 vers qu'il a consacrés à la louange d'un perroquet auquel son propriétaire antiochéen aurait appris à chanter la doxologie du *Trisagion* avec la clausule théopaschite « qui a été crucifié pour nous », inaugurée par ledit patriarche pour rallier ses ouailles à sa propre théologie anti-chalcédonienne. Fort impliqué dans la controverse christologique, ce texte curieux pourrait ainsi réserver des indices concrets sur la ville qui fut le cadre de cet épisode à la fois polémique et plaisant[2]. Par ailleurs, on sait que les correspondances patristiques, à côté de leur propos théologique, recèlent souvent des détails relatifs aux circonstances ou à l'actualité de leur rédaction. *A priori*, deux grandes collections épistolaires seraient ici à considérer. Celle de Jacques de Saroug (n° 642) ne saurait toutefois concerner la ville d'Antioche – non plus que ses *mimre* d'ailleurs – car la carrière de ce pasteur s'est exclusivement déroulée en Osrhoène où il fut longtemps périodeute, avant d'accéder tardivement à l'épiscopat du siège suffragant d'Édesse qui s'attache à son nom (519). En revanche, il faudrait examiner soigneusement celle de Philoxène de Mabboug (n° 643). Métropolite d'Euphratésie (485-518), très actif opposant à la réception du concile de Chalcédoine dans le diocèse d'Orient et mort en exil en 523, ce théologien capital s'est fait aussi le chef d'orchestre de l'opposition au patriarche Flavien II (498-512), puis le principal auxiliaire de son successeur Sévère (512-518). À ce titre, il entretint une abondante correspondance, à caractère dogmatique et moral, mais qui comporte aussi des informations sur son action concrète, menée notamment à Antioche. Sa lettre *Aux moines de Senoun* contient ainsi une allusion à la chute de Flavien II[3] et constitue, au regard du témoignage antagoniste d'Évagre le Scholastique[4], une pièce à verser au dossier de la localisation du groupe épiscopal antiochéen. De même est-ce la missive qu'il adresse *À l'archimandrite Syméon de Téléda* qui

[1] Seule l'édition complète et l'étude critique de tous les textes placés sous le nom d'Isaac d'Antioche pourront permettre de déterminer et départager leurs auteurs ; *DSp*, col. 2010-2011 (F. Graffin) ; *DEChA*, p. 1247-1248 (M. van Esbroek).

[2] *S. Isaaci Antiocheni doctoris Syrorum opera omnia*, I (éd. G. Bickell), Giessen (1872), p. 84-175.

[3] Éd. [trad. fr.] A. de Halleux, *CSCO* 231 [232], Louvain (1963), p. 95 [79].

[4] *Historia ecclesiastica* (éd. J. Bidez et L. Parmentier), Londres (1898), p. 131.

atteste la consécration de Sévère dans la Grande Église d'Antioche[1]. D'autres détails de cette nature pourraient donc préciser notre connaissance de la ville.

Dans le genre historiographique[2] (n° 664-665), entre le VIe et le IXe s., les chroniques constituent une autre catégorie de textes, très représentée dans la production littéraire syro-occidentale[3]. On a justement souligné cependant qu'elles décrivent peu le paysage urbain, sinon peut-être celui d'Édesse ou d'Amid, villes d'origine de plusieurs rédacteurs, pour lesquels Antioche devient un horizon lointain[4]. C'est le cas de la première d'entre elles, la *Chronique du Ps.-Josué le stylite* de 506[5], que vint bientôt compléter la *Chronique d'Édesse* de 540 (*Chronicum Edessenum*), centrées l'une et l'autre sur la capitale de l'Osrhoène. Au VIIe s., la *Chronique de la conquête de la Syrie par les Arabes*, due à un prêtre de Damascène témoin des événements, ou la *Chronique melkite* de 642, surtout théologique, réserveront sans doute aussi peu de place à la ville d'Antioche. Il faut prendre garde, en revanche, à la *Chronique composite* de 640, dite aussi *Livre des Califes*, car son auteur contemporain d'Héraclius, le prêtre Thomas (?), résume le *Chronikon* perdu d'Eusèbe de Césarée (*CPG* 3494) et puise dans ses sources grecques des détails inconnus par ailleurs, ainsi sur le chantier de construction de la Grande Église d'Antioche, ou sur la forme et la dédicace de celle-ci (en 431). La *Chronique maronite* postérieure à 664 doit également à des sources hellénophones des anecdotes qui dénoncent la prétention jacobite au patriarcat d'Orient et dont il faudrait vérifier la valeur informative pour notre propos. Jacques d'Édesse († 708), lui aussi, intègre et complète le *Chronikon* d'Eusèbe, ayant eu accès, au monastère de Qenneshre, où il traduisit également Sévère, à une documentation précieuse qu'il a rassemblée dans une perspective historiographique résolument anti-chalcédonienne. Quant aux chroniques postérieures, elles semblent surtout recenser des catastrophes (*Chronique des années 712-716*, *Chronique de 813*) mais telle source grecque y réserve

---

1 Lebon 1930, p. 180 [191].

2 Voir en dernier lieu « Bibliographie des sources historiques syriaques », dans Debié 2009, p. 211-217. Dans le même volume, on se reportera aussi à Palmer 2009.

3 Les plus anciennes chroniques syro-orientales, l'*Histoire d'Arbèles* et la *Chronique du Khuzistan*, nous concernent moins, la première restant très localisée dans son propos et la seconde surtout attentive à l'histoire sassanide.

4 Debié 2004, p. 159-162.

5 Inventaire détaillé des calamités des années 495-506 ; intégrée à la compilation du Ps.-Denys de Tellmahré dite *Chronique de Zuqnin*.

parfois des surprises, comme le signalement d'un atelier de foulons (?) au rez-de-chaussée du palais épiscopal antiochéen, dans la *Chronique de 819*, ou l'évocation, dans la *Chronique de 846*, du perroquet d'Isaac d'Antioche. Plus tard encore, les compilations médiévales, comme la *Chronique de Zuqnin* (dite aussi *Chronique du Ps.-Denys de Tellmahré* et qui reprend en particulier le Ps.-Josué le stylite et Jean d'Éphèse), au VIIIe s., jusqu'à la grande *Chronographie* de Michel le Syrien († 1199) et celle de Barhebraeus († 1286), seront toujours susceptibles de recéler ainsi d'anciens substrats grecs et antiochéens (notamment Jean Malalas dans sa version longue) qui doivent retenir notre attention.

Le VIe s. syriaque vit encore l'éclosion de deux importantes *Histoires ecclésiastiques*, celles de Jean d'Éphèse et du Ps.-Zacharie le Scholastique. La compilation placée sous ce dernier nom rassemble l'épitomé syriaque d'une histoire composée en grec, avant 553, par l'ami et biographe de Sévère, Zacharie de Mytilène (ou le Scholastique), et son complément rédigé par un moine d'Amid qui termina son œuvre vers 568-569[1]. Exact contemporain de ce Zacharie, Jean d'Éphèse (ou d'Asie) a eu accès, quant à lui, à la version longue de la *Chronographie* de Jean Malalas, perdue en grec, dont il paraît largement tributaire pour les *realia* antiochéens. Ceux-ci nous parviennent ainsi par son intermédiaire, ainsi que par celui de la *Chronique de Zuqnin* (dite aussi *Chronique du Ps.-Denys de Tellmahré*), qui reprend à son tour la deuxième partie perdue de l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Éphèse. Ces deux (ou trois) ouvrages contribuent à documenter l'histoire mouvementée du patriarcat d'Antioche, précisant incidemment la topographie urbaine de la capitale du diocèse d'Orient. Il faut considérer qu'ils viennent en complément des sources historiques grecques (Eusèbe, Sozomène, Théodoret, Jean Malalas)[2], voire de documents conciliaires chalcédoniens. Ainsi, la prison ecclésiastique (?) où meurt en confesseur l'évêque anti-chalcédonien Jean de Tella en 538, au témoignage de Jean d'Éphèse consigné dans la *Chronique de Zuqnin*[3], serait à rapprocher de celle que les clercs antiochéens hostiles à Sévère accusent, vingt ans plus tôt, leur patriarche d'avoir fait construire pour y enfermer ses opposants[4].

---

1 *CPG* 6995. Voir en dernier lieu GREATREX 2009.

2 Voir ainsi le tableau des sources du Ps.-Zacharie dressé par GREATREX 2009, p. 43-49.

3 DEBIÉ 2004, p. 167 et n. 57.

4 *CPG* 9329.6 (éd. M. SCHWARTZ), p. 60, l. 32-33.

L'hagiographie syriaque ancienne (n° 662) entretient le même rapport de proximité avec les *Vies* grecques des saints orientaux[1]. Sans reprendre ici les considérations développées plus haut par C. Saliou pour l'hagiographie grecque des saints antiochéens, notons ici qu'il importe d'étoffer, au cas par cas, le dossier de chaque martyr, confesseur ou ascète, par les témoignages parallèles dont nous pouvons disposer en syriaque. Par exemple, la *Vie syriaque de saint Syméon le stylite*, l'homélie consacrée par Sévère d'Antioche au même athlète (*HC* 30), l'hymne n° 147 de l'*Octoëchos* (*CPG* 7072) qui le concerne également (et prêtée elle aussi à Sévère), viennent en complément de son dossier grec (*BHG* 822). Ce champ de recherche reste encore très incomplètement exploré. Au récent *7th World Syriac Conference* (8-16/09/2010 – SEERI, Kottayam, Kerala-India), S. Brock a signalé ainsi une *Vie syriaque de saint Syméon le stylite le jeune* inédite, consignée dans un manuscrit syriaque conservé à Sainte-Catherine du Sinaï. Ce texte, rédigé au ɪxᵉ s. par un moine chalcédonien de la Montagne Noire, serait donc à confronter à la *Vie grecque* plus ancienne (*BHG* 1689). Deux collections du ᴠɪᵉ s. méritent encore une attention spécifique. D'abord, les *Vies des saints orientaux* (*BHO* 870) écrites par Jean d'Éphèse (n° 662), à l'imitation de l'*Histoire lausiaque* (*CPG* 6036), et qui relatent les persécutions dont furent victimes les confesseurs anti-chalcédoniens sous Justin Iᵉʳ et Justinien. Antioche y symbolise le pouvoir oppresseur de l'orthodoxie, non sans que cette image péjorative ne livre aussi de la ville quelques informations ponctuelles, par exemple à propos de la mort de Jean de Tella[2]. Les *Plérophories* de Jean Rufus (*CPG* 7507), d'autre part, rapportent une série de visions et de prodiges tendant à dénoncer le concile de Chalcédoine comme une revanche des Nestoriens. Certaines de ces anecdotes édifiantes et polémiques, originellement rédigées en grec, ont Antioche pour cadre, dont elles documentent l'état de tel monument (ainsi celui du palais impérial, en déshérence). Nous sommes passés ici dans la catégorie des textes grecs traduits. Il convient d'y signaler encore les deux *Vies de Sévère*, par Zacharie le Scholastique (*CPG* 6999), le futur évêque de Mytilène, et par Jean de Beith Aphtonia (*CPG* 7527), reprises plus tard en syriaque par Georges des Arabes (ᴠɪɪᵉ s.), puis Kyriakos de Takrit (ᴠɪɪɪᵉ s.). La haute figure antiochéenne du patriarche anti-chalcédonien,

---

1 Sur ce problème, qui revêt pour nous une importance d'ordre méthodologique, une grande référence demeure le recueil posthume de Peeters 1950. Vieillie, la *BHO*, par le même savant, reste un instrument de travail qui n'a pas été remplacé.

2 Il faudrait confronter les différents témoignages sur cet épisode : la *Chronique de Zuqnin* (Jean d'Éphèse) ; les *Vies des saints orientaux* du même Jean d'Éphèse ; la *Vie de Jean de Tella* par son disciple Élias.

titulaire effectif du siège oriental entre 512 et 518, recommande en effet ses hagiographes à notre attention.

L'œuvre de Sévère (n° 644) présente elle-même un intérêt comparable à celle de Jean Chrysostome. Certes, ses traités de polémique christologique ou les formulaires liturgiques qu'on lui a prêtés n'ont guère de valeur informative mais les 125 *Homélies cathédrales* (*CPG* 7035), effectivement données par le patriarche du 16 novembre 512, date de son sacre, jusqu'à peu avant son exil du 29 septembre 518, constituent un ensemble documentaire extrêmement précieux et bien daté. Leur contenu, ainsi que le lemme qui présente chacune d'elles, dans la collection traduite en syriaque par Jacques d'Édesse[1], permettent de dresser pour cette période une topographie religieuse de la ville[2]. L'orateur épiscopal a donné son prône dans au moins cinq églises différentes (Grande Église, église dite de la Mère de Dieu, oratoire de la Vierge attenant au groupe épiscopal, église sise dans la Ville neuve, église Saint-Michel) et neuf à dix *martyria* (de saint Babylas, de saint Barlaha et des Quarante martyrs, de saint Cassien, des saints Étienne et Thècle, des saints Basile, Grégoire de Nazianze et Ignace, de saint Jean-Baptiste, de saint Julien, des saints Maccabés, de saint Syméon – le *martyrion* des saints Procope et Phocas se trouvant installé dans l'église Saint-Michel). À Daphné, il prêche à Saint-Romain, Saint-Léonce, au cimetière des pauvres (le *Pandektès*). Un autre cimetière est connu à Antioche, près de la porte de Daphné, par deux homélies qui y signalent un *ciborium* de sainte Drosis et une *réserve* de reliques martyriales. Les thèmes abordés, surtout ceux qui relèvent de la pastorale moralisante, stigmatisent et décrivent parfois les *mauvais lieux* antiochéens, dont Sévère s'efforce (en vain) de détourner ses ouailles : les théâtres, les cabarets, tripots et lupanars de Daphné, le cirque où se déroulent les Jeux Olympiques en 516, les bains, voire – en une seule mais intéressante occurrence (*HC* 78) – une énigmatique *maison des Ariens*. Les éléments de la correspondance sévérienne dont nous pouvons disposer (*CPG* 7070) apportent encore quelques compléments, par exemple sur tel détail du palais épiscopal, dont on apprend ainsi que la salle de réception était pavée de mosaïques. Signalons, pour finir, une

---

[1] Il existe une autre collection, rassemblée par Paul de Callinique dès 519 et demeurée largement inédite à ce jour, dont la collation avec le texte de Jacques d'Édesse pourrait permettre dans l'avenir, espérons-le, une nouvelle édition critique de ces précieuses homélies sévériennes.

[2] Alpi 2009, voir notamment, t. 1, p. 149-155 : « L'espace chrétien : éléments de topographie religieuse antiochienne ».

intéressante missive inédite[1] où Sévère relate à ses amis les péripéties de sa fuite, en septembre 518, et dont on devrait logiquement attendre des précisions topographiques (*CPG* 7070.11).

Dossier grec traduit, le corpus sévérien illustre bien la position de la littérature syriaque ancienne par rapport à notre enquête sur le paysage urbain d'Antioche sur l'Oronte. Ces textes viennent en complément de la documentation de langue grecque. Mais il s'agit d'un complément nécessaire car ils assurent la tradition de sources souvent perdues, le développement de thèmes incomplètement traités ou d'informations partielles. Sévère éclaire ainsi Jean Chrysostome ; les *Vies syriaques* des saints antiochéens, l'hagiographie grecque ; les chroniques brèves ou les histoires ecclésiastiques syro-occidentales reprennent, dans une autre perspective, les informations des auteurs chalcédoniens – ou celles qu'ils ont négligées, parfois dissimulées. Au plan méthodologique, l'enquête historique et topographique doit donc se concevoir dans un mouvement de va-et-vient d'un groupe de sources à l'autre.

1 Édition préparée par M[rg] S. H. Soumi.

Abréviations

BHG = *Bibliotheca hagiographica Graeca*, éd. F. Halkin, Subsidia hagiographica VIIIa, Bruxelles ([3]1957-1984).

BHO = *Bibliotheca hagiographica Orientalis*, éd. P. Peeters, Subsidia hagiographica 10, Bruxelles (1910) [1970].

CPG = M. Geerard, F. Glorie, J. Desmet et J. Noret, *Clauis Patrum Graecorum*, Turnhout (1979-1998).

CSCO = *Corpus scriptorum christianorum orientalim*, Paris puis Louvain (1903).

DEChA = *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, éd. A. di Berardino, Paris (1990) [trad. de : *Dizionario patristico e di antichità cristiane*, éd. A. di Berardino, Casale Monferrato (1983-1988)].

DSp = *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique : doctrine et histoire*, éd. M. Viller *et al.*, Paris (1933-1995).

HC = Sévère d'Antioche, *Homélies cathédrales* (éd. et trad. fr. M. Brière *et alii*), *Patrologia Orientalis* 4/1 8/2-12/1-16/5-20/2-22/2-23/1-25/1-25/4-26/3-29/1-35/3-36/1-36/3-36/4-37/1-38/2, Paris (1906-1977).

Bibliographie

Albert 1993

M. Albert, « Langue et littérature syriaques », *Christianismes orientaux : introduction à l'étude des langues et des littératures* (éd. M. Albert *et alii*), Paris, p. 297-379.

Alpi 2009

F. Alpi, *La route royale : Sévère d'Antioche et les Églises d'Orient (512-518)*, Bibliothèque archéologique et historique 188, Beyrouth.

Debié 2004

M. Debié, « Place et image d'Antioche chez les historiens syro-occidentaux », *Antioche de Syrie : histoire, images et traces de la ville antique* (éd. B. Cabouret *et alii*), *Topoi*, Supplément 5, Lyon, p. 159-162.

Debié 2009

L'historiographie syriaque (éd. M. Debié), Études syriaques 6, Paris.

Greatrex 2009

G. Greatrex, « Le Pseudo-Zacharie de Mytilène et l'historiographie syriaque au sixième siècle », *L'historiographie syriaque* (éd. M. Debié), p. 33-55.

Lebon 1930

J. Lebon, « Textes inédits de Philoxène de Mabboug », *Le Muséon* 43, p. 180 [191].

Ortiz de Urbina 1965

I. Ortiz de Urbina, *Patrologia Syriaca*.

Palmer 2009

A. Palmer, « Les chroniques brèves syriaques », *L'historiographie syriaque* (éd. M. Debié), p. 57 87.

Peeters 1950

P. Peeters, *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, Subsidia hagiographica 26, Bruxelles.

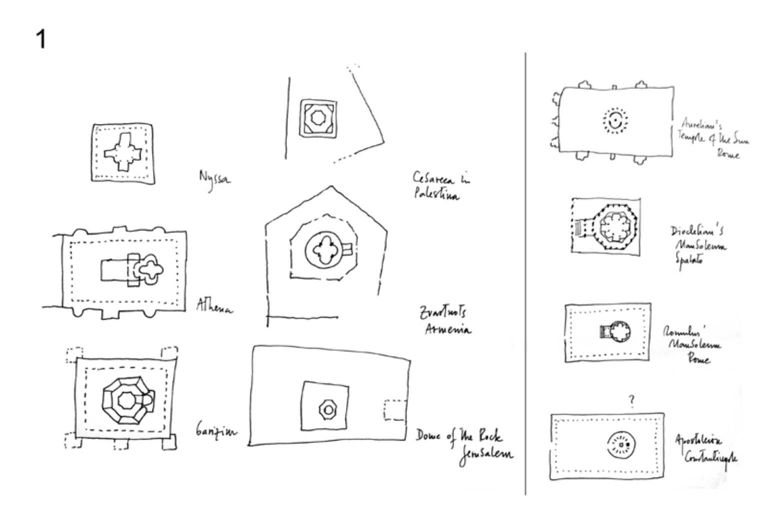
Proposal for the reconstruction of the Golden Octagon

Ana-Maria GOILAV
Bucarest

Urban space rather than architectural form

The famous octagonal sanctuary of Antioch is rather an urban project than a single-object design – therefore, when attempting a reconstruction, one should aim at delivering a topography. The typology of the central sanctuary has been approached so far by means of the analysis of isolated, free-standing architectural objects. On the contrary, the latest archaeological data impose the existence of a near-by surrounding which requires an immediate re-evaluation of the edifice. Ćurčić (1996) recovered the contextual significance of the centrally-planned sanctuaries in Late Antiquity in a most useful article. The present attempt proposes a visual, iconographic commentary of the short description delivered by Eusebius and of the few other extant literary sources – Socrates, Malalas, Theodoret, Evagrius.

The Golden Octagon is an architectural specimen, illustrative of the monotheistic imperial ideology of the ivth-vith centuries, and the prototype of a whole family of sanctuaries erected during this period: centrally-planned edifices located in the middle of sacred, open-air precincts (plate 1). Mango (1990) located in this privileged position the dynastic mausoleum of Constantinople, the so-called Apostoleion, but I am inclined to favour the Golden Octagon of Antioch (327-341), for at least two main reasons: (1) from the very beginning it functioned as a cathedral, the Great Church of the capital, and (2) it sheltered public offices – eg. bishops' assemblies; chronologically, it belongs to the same construction campaign as the Apostoleion of Constantinople (after 326) and the Holy Sepulchre of Jerusalem (326-335).



Why should one get involved with the haphazard of its reconstruction? In the absence of any archaeological evidence, Deichmann (1972) nevertheless credits the method of the hypothetical reconstruction, in spite of its speculative character, as a useful contribution to the understanding of this lost monument, which could move things further on.

Two topics will be approached in my visual commentary: the site (the urban composition) and the principles which generated the design of the edifice itself.

1. The site

Which are the main urban features of the Great Church and what are the literary sources for them? I identified the following:

(1) the altar was situated to the west of the sanctuary, meaning most probably an eastern entrance

(2) the Octagon possibly stood on the site of an old bath

(3) the cathedral complex included ancillary rooms and facilities

(4) an agora (forum) was located close to the Octagon

(1) That the altar was situated on the west side of the sanctuary we know from Socrates**:** « At Antioch in Syria the site of the church is inverted; so that the altar does not face toward the east, but toward the west ». (Socrates, *HE* **5.22).**

We could get from here a precious hint regarding the urban layout of the cathedral – the fact the site is inverted could mean that the whole composition developed along an axis running from east to west, from the public entrance to the altar inside the walls (plates 2, 3).

2

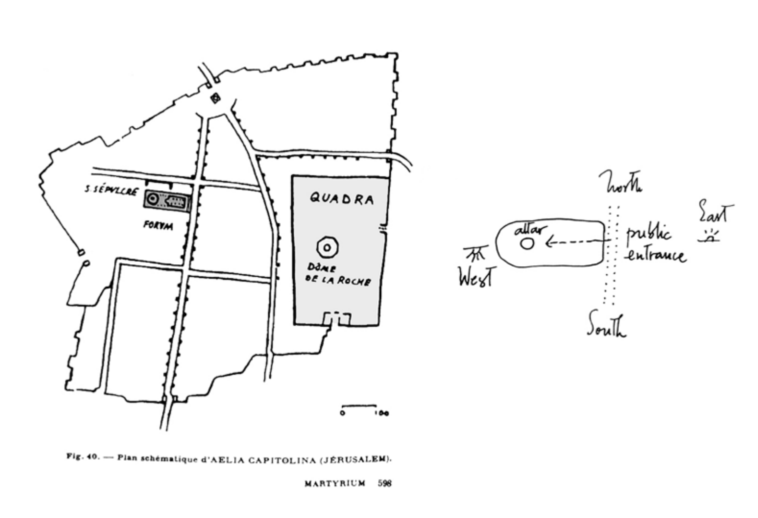
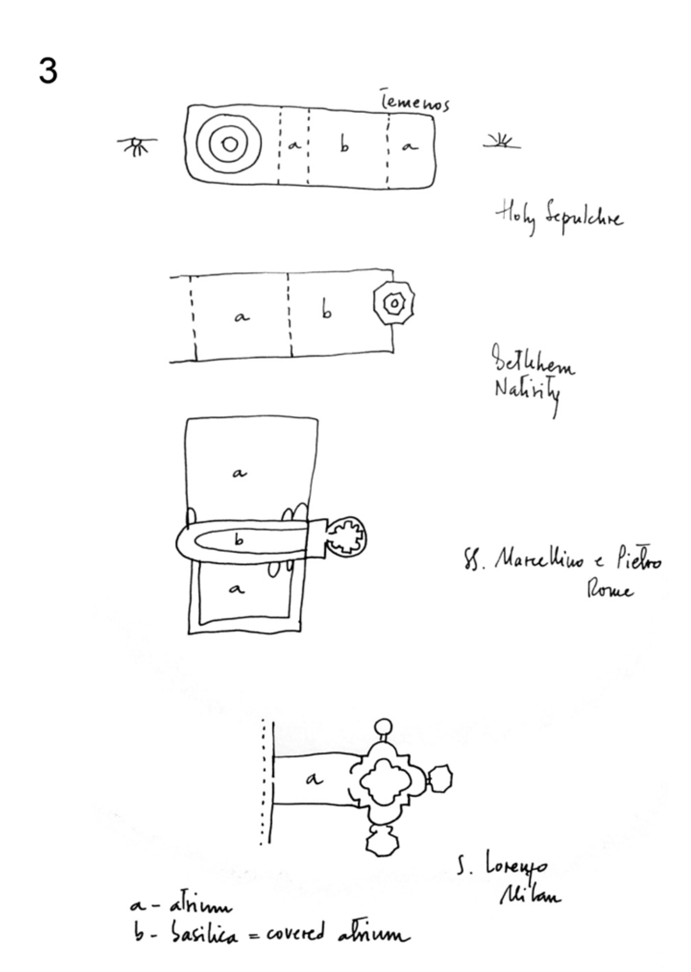


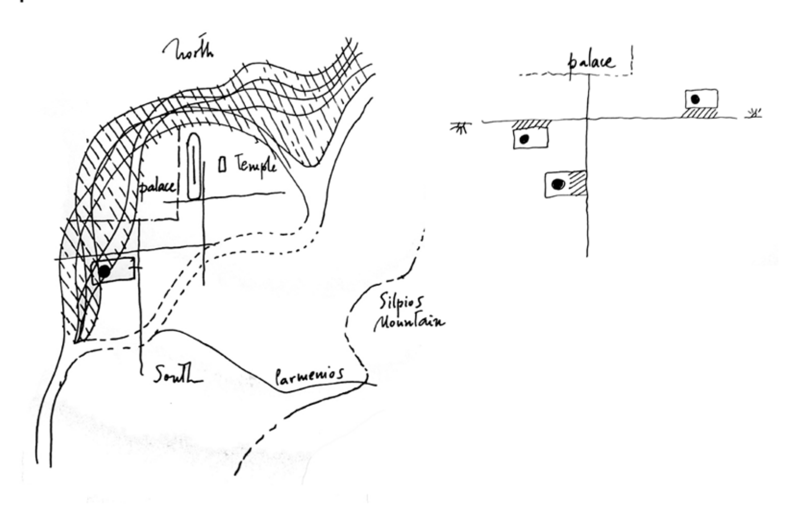
Fig. 40. — Plan schématique d'AELIA CAPITOLINA (JÉRUSALEM).

MARTYRIUM 598



This pattern echoes the site-plan of the Holy Sepulchre, where the sacred precincts of the New Jerusalem were connected directly to the cardo, so that one had to penetrate the temenos from the main axis north-south and follow the direction west in order to reach the very centre of the Christian world. If the Octagon area was projected similarly to that of the Jerusalem sanctuary, its urban emphasis depended strongly on a straight connection with the main axis of the city (plate 4).

4



The present topographical situation of the New City – Neapolis, once situated on the island of the Orontes – shows the permanence of the cardinal orientation of the old urban fabric: the hippodrome and the temple near-by, strictly oriented north-south, do not support the local system traced by Libanius, with the Orontes flowing from east to west. In this context, the tall enclosure, the peribolos enveloping the Octagon, could be imagined as running from the hypothetical cardo on the western half of the island. This topographical section is actually the most unstable one, due to the changing flow of the river, once its eastern arm clogged up, and it is not at all improbable that the Octagon and the palace facilities, still unrevealed to us, could have been founded here.

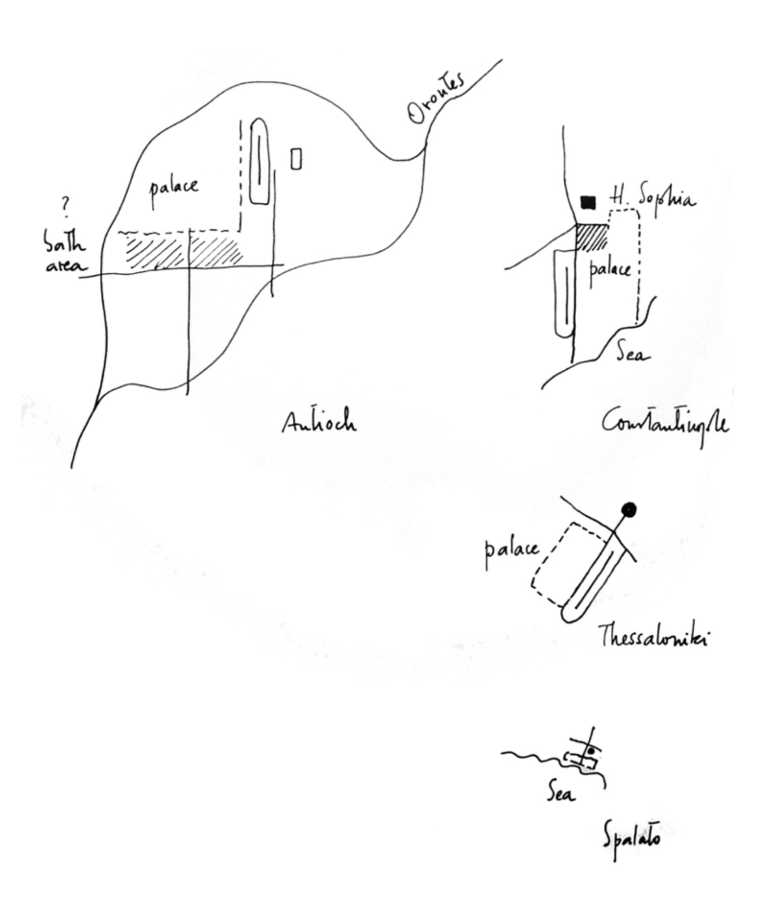
(2) It was recorded that the Octagon stood on the site of an old bath:

« On his return, he (Constantine) came to Antioch the Great and built there the Great Church, a very large undertaking, after demolishing the public bath known as that of the emperor Philip, for the bath was old and ruined by time and unfit for bathing ». (Malalas, 13.3).

If Malalas is a reliable source, we have to take into account the possible vicinity of the Octagon to the imperial residence (plate 5). We learn from Duval's research (1987, p. 462-490) that baths with a mixed public and

private destination used to be linked to imperial and aristocratic villas in a peripheral position, usually belonging to the entrance area. It is the case of the Bath of Zeuxippos in Constantinople, for instance, built against the exterior wall of the palace, close to the Augusteion, Milion and the Hippodrome. An old bath could have stood as well between the palace and the city, on the island of Antioch, subsequently replaced by the Christian temple of Constantine.

5



(3) According to the same source, the cathedral complex included various ancillary rooms and facilities : « He (Constantine) also built a hospice nearby » (Malalas, 13.3). Near the church was built a *xenon* or guest-house.

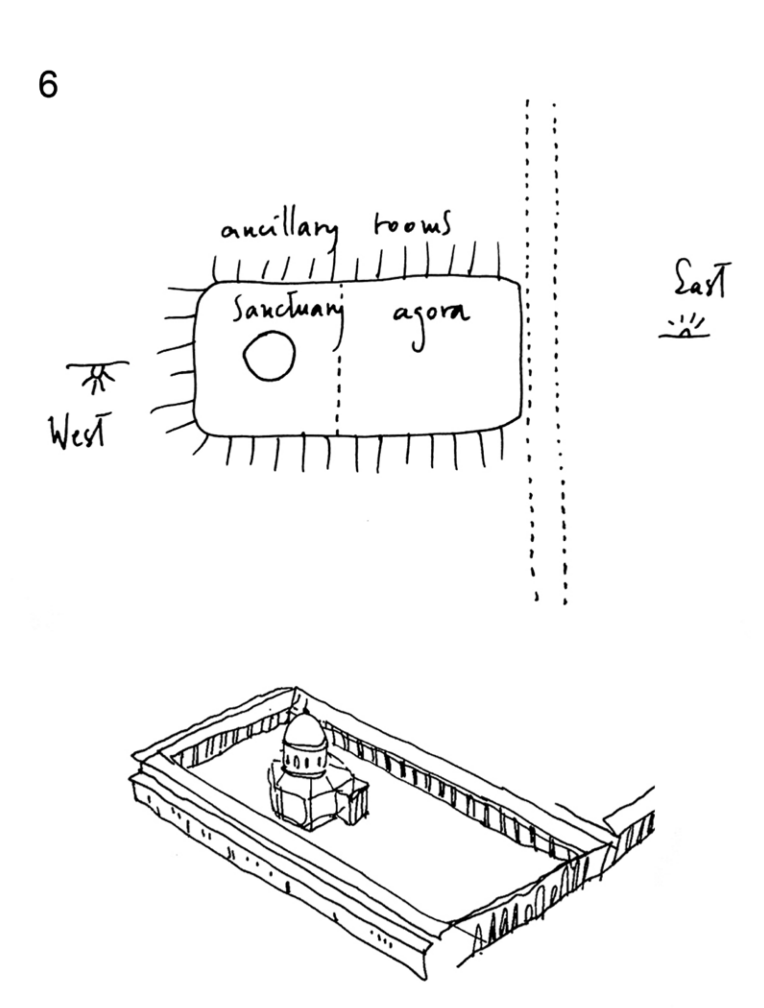
At a later period there were also dining rooms, close (contigua) to the church, for feeding the poor, mentioned in the account of the rebuilding of the church by the Patriarch Ephraemios after the earthquakes of 526 and 528. In Chrysostom's time the Great Church fed 3000 widows and virgins plus a number of other needy and sick persons and travellers. There was also presumably a baptistery attached to the church, schools of various kinds and other rooms (Downey 1961, p. 349). These facilities, even if not planned from the outset, must have been fixed all along the perimeter, related to an eventual interior portico.

(4) Theodoret mentions an agora (forum) located close to the Octagon.

Describing the festival of reconciliation under bishop Alexander (415) and the procession he established on this occasion, Theodoret is the only one to mention the « stream of thinking living beings like the Orontes in its course », coming « from the western gate to the great church and filling the whole agora » (Theodoret, *HE* 5.35).

We have got thus far: a precinct on the East-West direction, ancillary rooms adjoined, the sanctuary on the west and the agora preceding it toward the cardo (plate 6).

6



2. The Architectural Form

Eusebius' notes

We have inherited two short descriptions of the Octagon, of which at least one belongs to Eusebius.

De laudibus Constantini 9.8-14:

« Two locations in the East he singled out from all others – one in the Palestinian nation, inasmuch as in that place as from a fount gushed forth the life-bearing stream to all, the other in the Eastern metropolis which glorifies the name of Antiochus which it bears. In the latter, since it is the capital of the whole region, he dedicated a certain structure marvelous and unique for its size and beauty. On the outside surrounding the whole temple (*naos*) with long walls/ an enclosure, inside he raised the sanctuary (*to anaktoron*) to an extraordinary height and diversified/ adorned it with an eight-walled plan. Encircling this (*en kyklo*) with numerous aisles (*oikois*) and niches (*exedrai*), he crowned it with a variety of decorations. » (Heikel, p. 221; Drake, p. 101).

Vita Constantini 3.50

« He also decorated the principal cities of the other provinces with sacred edifices of great beauty; as, for example, in the case of that metropolis of the East which derived its name from Antiochus, in which, as the head of that portion of the empire, he consecrated to the service of God a church of unparalleled size and beauty. The entire building (*neon*) was encompassed by an enclosure (*peribolos*) of great extent, within which the church itself (*eukterios oikos*) rose to a vast elevation, being of an octagonal form, and surrouded on all sides (*en kyklo*) by many chambers (*choremata*), courts and upper (*hyperoon*) and lower (*katageion*) apartments/spaces on the upper and lower floor; the whole richly adorned with a profusion of gold, brass and other materials of the most costly kind. » (Winkelmann, p. 105; Cameron & Hall, p. 141; Schaff, p. 532-533).

There might be a spatial hierarchy concealed in the option for using the two distinct terms together –*oikoi* and *exedrai* – or an indication for two different types of architectural environments. Literary, *oikos* means « room », « house », possibly an enclosed area, that can be ap-

proached by a functional opening – a door – rather than being opened on one side – which seems to be the case of exedra – one-side opened room, a spatial prolongation of a major (eventually) central hall. The contemporary understanding of *oikos* is « temple » and « church » (Downey 1962, p. 191-193): Eusebius calls *oikos* the nave of the Martyrium basilica in Jerusalem (Heisenberg 1908, p. 37-38), possibly an abbreviated formula from *basileios oikos* – also used by Eusebius when describing the basilica in Tyre (Eusebius, *HE* 10.4.42; 45; Bardy, p. 95-96). It seems that *basileios oikos* indicates the long rectangular basilical plan, though Baldwin Smith (1950) believes that the church of Tyre was a centrally-planned one. The collaterals appear to be autonomous units, with individual access from the outside but necessarily linked to the core. In turn, *oikoi basilikoi* has the meaning of imperial houses (Straub 1967, p. 49, n. 68). The secondary meaning for *oikos* is « part of a church ». S. Gregory of Nyssa, when explaining to Amphilocus the architecture of his project, uses *oikos* both for the arms of the building and for the building itself (*Epist*. XXXV, *PG* 46, 1096A = Strzygowski 1903, p. 79 81). The *exedrai* are to be investigated as well, keeping in mind Mallardo's approach (1946, p. 191-211) and Eltester's interpretation (1937, p. 257), who believed that the galleries (*catechumena*) were dedicated to the women.

There are some other terms with architectural significance used in these short descriptions:

peribolos = walled enclosure; it doesn't imply necessarily a colonnade but it also doesn't exclude it (Heisenberg 1908, p. 215, n. 3 ; p. 33);

naos/neos = temple; the name given by Eusebius to the construction that is surrounded by enclosures both in *De laudibus* and in *Vita Constantini*;

to anaktoron = house of God; used in *De laudibus* to designate the inside of the temple; in *Vita Constantini* the same object is called *eukterios oikos*;

chorema sg., c*horemata* pl. = a vague term, compared to *oikoi* and *exedrai*, which have a specific architectural significance; it might designate the built spaces as well as the courts between a central building and its enclosure;

katageios = groundfloor and not underground level, as it was sometimes proposed (HEISENBERG 1908, p. 33)

hyperoon = upper floor

en kyklo = circular, in form of a circle

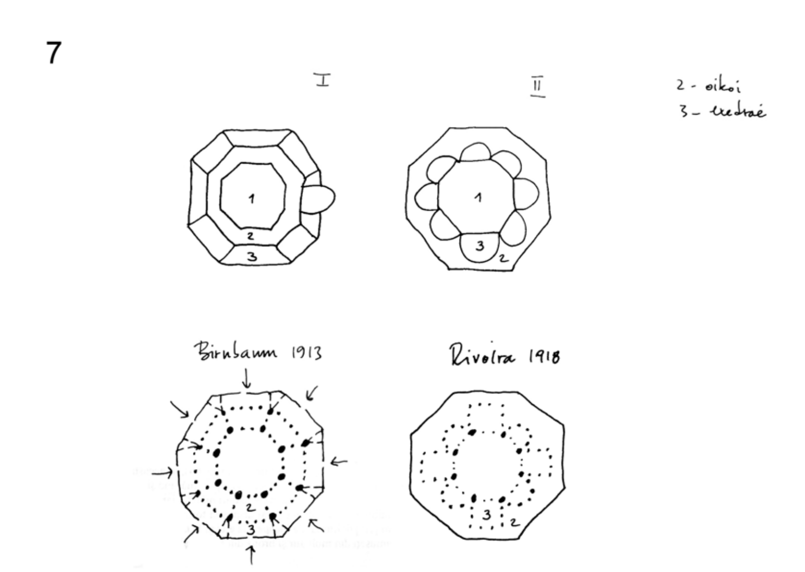
Krautheimer's reconstruction

For Krautheimer (1986, p. 76), *oikoi* means « colonnaded aisles » and *exedrai* means « niches ». This is how his reconstruction sounds:

Eight-sided, it was preceded by a double-storied narthex and surmounted by a gilded roof. Inside, its octagonal centre room carried either a pyramidal roof or, perhaps from the outset, a dome in timber construction. This core was enveloped by colonnaded aisles – *oikoi* – on two levels (that is an ambulatory and a gallery) and by niches (*exedrai*).

The plan may be visualised in two alternative ways, depending on the precise significance of the terms *oikoi* and *exedrai*.

a The first scenario corresponds roughly to the plan of the church on Mount Garizim (484): an ambulatory and a gallery directly adjoined the centre room, niches opened outward from the ambulatory. Birnbaum (1913, p. 181-208) proposed a concentric scheme - a three-aisled, octagonal, gable-roofed basilica (plate 7).



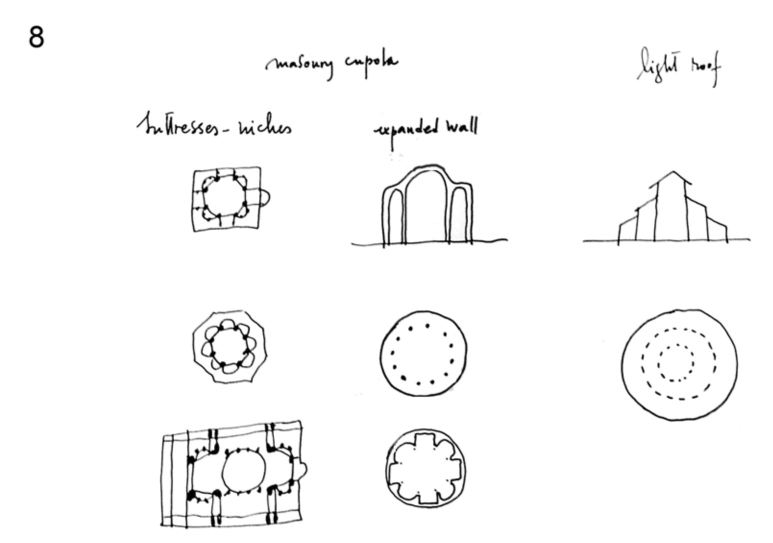
b The second scenario, preferred by Dynes (1964, p. 1-9), anticipates Haghioi Sergios and Bakchos in Constantinople (527-536) and S. Vitale in Ravenna (527-548): a double shell construction, with niches billowed from the centre room into the enveloping spaces of an ambulatory and of a gallery. Rivoira (1918, p. 60-61) proposed alternative rectangular and circular niches associated with a flat roof.

c Finally, Kleinbauer (1973, p. 91-114) believes that the Octagon was, rather than a Constantinian imperial prototype, a regional prototype spread into the Antiochean Patriarchate between the end of the ɪvth century and the beginning of the vɪth century and it looked like an aisled tetraconch. Krautheimer rejected his hypothesis.

Recalling the churches of the vɪth century – San Vitale, Haghioi Sergios and Bakchos or Haghia Sophia, one notices that in all these cases, the niches do not simply express the fantasy of a designer, but act as internal buttresses, in order to discharge the lateral thrusts of a heavy cupola, illustrating fully a so-called « structural plan » or « structural form ». We could thus suspect that their presence might indicate, as early as the ɪvth century, the option for a masonry cupola. The inverted version

presents us with excavated spaces within the depth of the supporting walls, which confer upon them the necessary elasticity when visited by earthquakes (the Pantheon or Diocletian's octagonal sanctuary, where the columns are purely decorative).

On the contrary, we notice in Late Antiquity and during the Middle Ages the repetitive use of the circular colonnade engaged under a light and sometimes wide span cupola. Santo Stefano Rotondo in Rome had a light cupola made of scoria or a timber roof; at Santa Costanza, a small edifice, there are a couple of columns engaged instead of strong pilasters but its more humble replica, Sant'Angelo in Perugia (vth century), went back to a slender circular internal colonnade. The Constantinian mausoleum in the new capital was probably obeying the same pattern (plate 8).



I conclude by saying that the main difference between a mausoleum (even an urban one, addressing an urban clientele) and a cathedral (a gathering hall for a metropolis) resides in the scale of the structure. The Golden Octagon – following Eusebius' testimony – must have resembled Santo Stefano in Rome or the Dome of the Rock in Jerusalem, since it had to provide at the same time: (1) an extraordinary tall inner core to

be seen from afar and (2) an expanded covered surface to encompass a large Christian congregation.

Besides, we learn about the two major components of the volume not only from Eusebius, but also from Evagrius, when relating how, on the occasion of the devastating earthquake in 588, « most buildings fell down when their very foundations were churned up: as a result, everything around the most holy church was brought to the ground, with only the dome being preserved.(...) This had been fashioned by Ephrem out of timbers from Daphne, after it suffered in the earthquakes under Justin: as a result of the subsequent quakes this had tilted towards its northern part so that timbers were inserted to exert counterpressure, but these indeed fell down in this violent quake when the dome returned to its position and, as if under some law, reoccupied its proper place. » (Evagrius, *HE* 6.8; Bidez & Parmentier, p. 227; Withby, p. 298).

We are the spectators of an illuminating episode in the life of a large-scale structure. It is clear enough that a wooden roof – possibly a cupola – was the survivor of all the preceding severe quakes in Antioch and that the inner core and the ancillary spaces around it were two structurally autonomous members of the same body – a vertical component opposing a spatial, surface one. In the glamorous urban landscape of Antioch, the golden cupola might have acted as a landmark, a kind of San Pietro's cupola for the nowadays Christian Rome, visible not only from the Old Town but also from the campus, presumably on the right border of the Orontes.

Conclusions

A visible golden cupola

It seems we have to choose between a wooden gilded dome, following Smith's hypothesis (1950) and a masonry cupola. Taking into account the well-known speed and the importance of the imperial building campaign, I am more inclined to suspect from the outset a wooden gilded roof. We are also informed about the shortage of architects during Constantinian times, which is a very serious argument against a complex masonry experiment, which would have required the knowledge and training of the professional team commissioned to construct the Pantheon or the Basilica of Maxentius. Finally, one shouldn't forget that the construction site of the new Christian capital of the empire had just been inaugurated

and one could legitimately suppose that all the extant resources took the road to Constantinople.

Theophanes (*Chron. a*. 5833; Mango *et al*., p. 60) refers to it using the term σφαιροειδής, interpreted by Downey (1946, p. 23, n. 3). A possible model for the Octagon's cupola could have been the puffed-up dome of the Marneion in Gaza, as described by Choricius (in Baldwin Smith 1950, p. 14-15).

On the presumably simultaneous construction-site on the hill of the Apostoleion in Constantinople, another scintillating cupola was elevated. If we trust Mango (1990) and imagine the dynastic mausoleum as a rotunda, we may detect in Eusebius' encomium a parallel portrait of the Golden Octagon in Antioch:

« Trellised relief-work wrought in bronze and gold went right round the building.

And above, over this [ceiling], on the roof-top itself, bronze instead of tiles provided protection for the building, furnishing safety for the rains. And much gold lit this up so that it shot forth dazzling light, by means of the reflection of the sun's rays to those who beheld it from afar. And he encircled the little roof (*domation* instead of *doma* for the rest of the building) round about with pierced grilles, executed in gilded bronze ». (Eusebius, *VC* 4.58; Heikel, p. 141; Wace & Schaff, p. 555-556).

The portrait of the undiscovered central sanctuary could be puzzled out by St. Gregory of Naziansus' oration dedicated to his father's memorial, before 374:

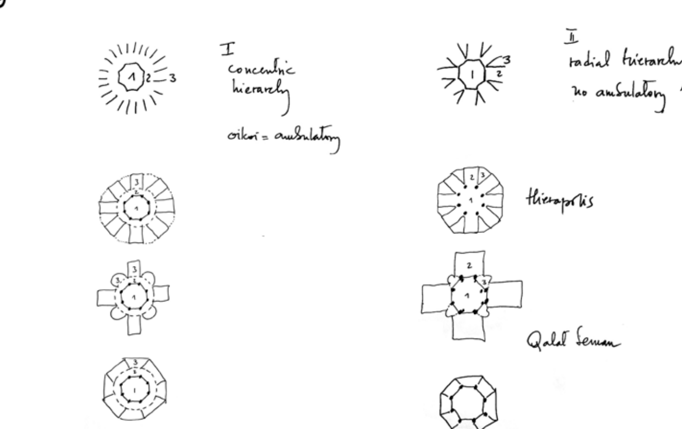
« It surrounds itself with eight regular equilaterals and it raised aloft by the beauty of the two stories of pillars and porticoes, while the statues placed upon them are true to life; its vault flashes down upon us from above and it dazzles our eyes with the abundant sources of light. » (Gregory of Nasiansus, *Or.* XVIII, 39, *PG* 35, 1037; in Baldwin Smith 1950, p. 31).

The internal unified space

We decided so far that we have a central golden tower, with its own vertical supports, columns or pillars rather than portions of masonry

which would have obliterated the internal spatial continuity. Talking about this feature of the early Christian congregation spaces, we must add a personal remark. There are two main patterns of the centrally-planned *naos*: a radial one and a circular one. The first one – radial layout – belongs mostly to the development of the funeral core into a large congregational hall. We include here many pilgrimage sanctuaries and generally all those which can provide room for distinct, sometimes simultaneous activities, without lacking in unity when required (Kaoussie or St. Symeon Stylites at Qalat Seman). There are huge secondary naves (called *exedrai* at Kaoussie) radiating from the core in a centrifugal movement. On the contrary, to the second category are affiliated sanctuaries with a stronger centripetal tendency and internal coherence, where the spatial pockets are fused into the core. I think that this is the appropriate formula for a metropolitan cathedral, as it is the case of the Golden Octagon of Antioch – a strongly centrally polarized space, literally and symbolically. The use of the term *en kyklo* by Eusebius supports this hypothesis (plate 9). The compact layout seems more urban, more appropriate to the peribolos theme – a monumental edifice in the middle of an open court - while the radial plan is more frequent in extra-muros buildings. The possibility of the central altar and/or the circular entrances instead of one monumental two-storeyed narthex proposed by Krautheimer (1986, p. 76) is also worthy of being investigated.

9



Sources

EUSEBIUS OF CAESAREA

Bardy, G. 1984, *Histoire Ecclésiastique, Livres VIII-X*. Sources Chrétiennes 31, Paris.

Cameron, A. & Hall, S.G. 1999, *Vita Constantini*, Oxford.

Drake, H.A. 1976, *In Praise of Constantine: a historical study and new translation of Eusebius' Tricennial orations*, Berkeley.

Heikel, I. 1902, *Über das Leben Constantins. Constantins Rede an die Heilige Versammlung. Tricennatsrede an Constantin*, Leipzig.

Wace, H. & Schaff, Ph. eds. 1892, *Eusebius of Caesarea. Church History, Life of Constantine the Great and Oration in Praise of Constantine,* Nicene & Post-Nicene Fathers of the Christian Church, Second Series I, Michigan.

Winkelmann, F. 1975, *Über das Leben des Kaisers Konstantin*, Berlin.

EVAGRIUS SCHOLASTICUS

Bidez J. & Parmentier, L. eds. 1964, *Evagrius Scholasticus, Ecclesiastical History*, Amsterdam.

Withby, M. 2001, *The Ecclesiastical History of Evagrius Scholasticus*, Liverpool.

MALALAS

Jeffreys, E. *et al.* 1986, *The Chronicle of John Malalas*, Melbourne.

Thurn, J. 2000, *Malalas. Chronographia*, Corpus Fontium Historiae Byzantinae, Berlin/ New York.

SOCRATES

Wace, H. & Schaff, Ph. eds 1892, *Socrates, Sozomenus: Church Histories,* Nicene & Post-Nicene Fathers of the Christian Church, Second Series II, Oxford/New York.

THEODORET

Wace, H. & Schaff, Ph. eds 1892, *Theodoret, Jerome, Gennadius*, *Rufinus,* Nicene & Post-Nicene Fathers of the Christian Church, Second Series III, Oxford/New York.

THEOPHANES

Mango, C. *et al.* 1997*, The Chronicle of Theophanes Confessor, Byzantine and Near East History AD 284 813*, Oxford.

Bibliography

Baldwin Smith 1950

E. Baldwin Smith, *The Dome. A Study in the History of Ideas,* Princeton.

BIRNBAUM 1913

A. BIRNBAUM, « Die Oktogone von Antiochia, Nazianz und Nyssa. Rekonstruktionsversuche », *Repertorium für Kunstwissenschaft* 36, p. 181-208.

ĆURČIĆ 1996

S. ĆURČIĆ, « From the Temple of the Sun to the Temple of the Lord: Monotheistic Contribution to Architectural Iconography in Late Antiquity », *Architectural Studies in Memory of Richard Krautheimer* (éd. C. L. STRIKER), Mainz am Rhein, p. 55-60.

DEICHMANN 1972

F.W. DEICHMANN, « Das Oktogon von Antiocheia: Heroon-Martyrion, Palastkirche oder Kathedrale? » *Byzantinische Zeitschrift* 65, p. 40-57.

DOWNEY 1946

G. DOWNEY, « On Some Post-Classical Greek Architectural Terms », *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 77, p. 22-34.

DOWNEY 1961

G. DOWNEY, *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab Conquest*, Princeton.

DOWNEY 1962

G. DOWNEY, « Constantine's Churches at Antioch, Tyre and Jerusalem, Notes on Architectural Terms », *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 38, p. 191-196.

DUVAL 1987

N. DUVAL, « Existe-t-il une structure palatiale propre à l'Antiquité tardive? », *Le système palatial en Orient, en Grèce et à Rome* (éd. Ed. LÉVY), Leyde, p. 462-490.

DYNES 1964

W. DYNES, « First Christian Palace-Church Type », *Marsyas* 11, p. 1-9.

ELTESTER 1937

W. ELTESTER, « Die Kirchen Antiochias im IV. Jahrhundert », *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft* 36, p. 251-286.

HEISENBERG 1908

A. HEISENBERG, *Grabeskirche und Apostelkirche* I, Leipzig.

KLEINBAUER 1973

W. E. KLEINBAUER, « The origin and functions of the aisled tetraconch churches in Syria and northern Mesopotamia », *Dumbarton Oaks Papers* 27, p. 91-114.

KRAUTHEIMER & ĆURČIĆ 1986

R. KRAUTHEIMER & S. ĆURČIĆ, *Early Christian and Byzantine Architecture,* New Haven-London.

Mallardo 1946

D. Mallardo, « L'exedra nella basilica cristiana », *Rivista di Archeologia Cristiana* 22, p. 191-211.

Mango 1990

C. Mango, « Constantine's Mausoleum and the Translation of Relics », *Byzantinische Zeitschrift* 83, p. 51-62.

Rivoira 1918

G. Rivoira, *Moslem Architecture. Its Origins and Development*, Oxford.

Straub 1967

J. A. Straub, « Constantine as ΚΟΙΝΟΣ ΕΠΙΣΚΟΠΟΣ. Tradition and Innovation in the Representation of the First Christian Emperor's Majesty », *Dumbarton Oaks Papers* 21, p. 39-55.

Strzygowski 1903

J. Strzygowski, *Kleinasien*, Leipzig.

Les sources médiévales dites « orientales » (syriaques, arabes, arméniennes et autres) concernant l'histoire de la ville d'Antioche et sa topographie

Bernd Andreas VEST
Bischofsheim

Dans le cadre du colloque tenu à Saint-Denis les 20–21 septembre 2010, je me borne à donner une liste plus ou moins commentée des sources dites « orientales », dressée d'après le travail effectué par Klaus-Peter Todt et moi-même pour le volume de la *Tabula Imperii Byzantini* consacré à la Syrie du Nord, en particulier pour la notice — d'une étendue de presque 140 pages – consacrée à la ville d'Antioche elle-même. J'ai intégré à cette liste toutes les sources originaires de l'époque médiévale quel que soit leur contenu, ce qui m'y fait ranger quelques textes dont le récit ne concerne que l'Antiquité tardive.

1. Sources syriaques

Laissez-moi commencer par ce qu'a dit Muriel Debié, d'après laquelle c'est « vers les sources syriaques qu'il convient de se tourner pour déterminer quelles sont la place et l'image d'Antioche pour sa périphérie orientale », bien qu'il s'agisse d'une cité qui n'a pourtant « plus de place que nominale dans la hiérarchie syro-orthodoxe sur laquelle se replie l'historiographie syriaque[1] ». Pour des observations générales (y compris la médiation du grec), pour la période de l'Antiquité et surtout de l'Antiquité tardive jusqu'aux VIe–VIIe siècles, je peux renvoyer ici à la contribution de Frédéric Alpi et aux dernières sources qu'il a mentionnées.

[1] Muriel Debié, Place et image d'Antioche chez les historiens syro-occidentaux, dans : Antioche de Syrie. Histoire, images et traces de la ville antique (*Topoi Orient–Occident*, Supplément 5). Lyon 2004, 155–170.

Cela dit, ce sont les chroniques mineures (les *Chronica Minora* du *Corpus Scriptorum Orientalium Christianorum*) qui font le début, avec en premier lieu (chronologiquement) le ***Chronicon ad annum 724***[1], dont les informations relatives à Antioche ne concernent que la période qui s'étend du IVe au VIe siècle :

– en 341 la consécration de la cathédrale,

– les tremblements de terre du 14 septembre 458 (ou 456 ou 457) et du 19 juin 460,

–les émeutes entre chalcédoniens et monophysites et l'installation de Sévère en 511/512,

–la conquête par le roi sāsānide Chusro Ier et la destruction de la plus grande partie de la ville en 540,

–et enfin la défense contre l'attaque sāsānide de 573 et le séisme de l'octobre 577.

Ensuite vient le ***Chronicon Pseudo-Dionysianum***[2], aussi nommé la *Chronique de Zuqnīn*, une chronique monastique (syr. *maḵtḇānūṯā* « Description ») achevée en l'an 775, qui n'a d'ailleurs rien à faire avec son éponyme, le patriarche syro-occidental ou syro-jacobite Denis Ier (qui n'exerça ses fonctions qu'à partir de l'année 818 et mourut en 845). Cette chronique comporte des données sur Antioche dans la 1ère moitié du VIe siècle, dont :

– les événements de 512 et la fuite de Sévère en septembre 518,

– l'incendie d'octobre 525,

– le séisme dévastateur du 29/30 mai 526 qui entraîna la mort du patriarche chalcédonien Euphrasios et l'élection consécutive du *comes Orientis* Ephraïmios comme patriarche,

---

[1] Chronicon Miscellaneum ad annum Domini 724 pertinens, dans : Chronica Minora, II. Edidit E. W. Brooks (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* [dorénavant *CSCO*] 3 = *Scriptores Syri* 3). Louvain 1904, 76–155. — Interpretatus est I.-B. Chabot (*CSCO* 4 = *Scriptores Syri* 4). Louvain 1955, 61–119.

[2] Chronicon anonymum Pseudo-Dionysianum vulgo dictum. I. Edidit I.-B. Chabot (*CSCO* 91). Louvain 1927 (réimpr. 1953). — Incerti auctoris Chronicon pseudo-Dionysianum vulgo dictum. I. Interpretatus est J.-B. Chabot (*CSCO* 121). Louvain 1949. — Incerti auctoris Chronicon pseudo-Dionysianum vulgo dictum. II. Edidit I.-B. Chabot. Accedunt Iohannis Ephesini Fragmente curante E. W. Brooks (*CSCO* 104). Louvain 1933 (réimpr. 1952). — Chronicon anonymum Pseudo-Dionysianum vulgo dictum. II. Gallice vertit R. Hespel (*CSCO* 507). Louvain 1989.

– le nouveau tremblement de terre du 28 novembre 528, après lequel la ville fut rebaptisée *Thëupolis*,

– et enfin l'attaque sāsānide de l'an 540.

Très semblables à la chronique jusqu'à l'année 724 sont deux autres textes nommés d'après leur étendue chronologique, c'est-à-dire le ***Chronicon ad annum 819***[1] (*Maḵtaḇ zaḇnē ḏa-ʿḏammā la-šnaṯ ʾQL* [1130] *l-Yawnāyē* « Description des temps jusqu'à l'année 1130 des Grecs »), qui nous donne des informations sur

– les années 512, 518, 526 (avec datation erronée du séisme en 524/525), 528 et 540,

et ensuite le ***Chronicon ad annum 846***[2] ne mentionnant, en ce qui concerne Antioche, que le séisme catastrophique de 526.

Le ***Chronicon Edessenum***[3] nous renseigne sur :

– la révolte d'Illos et Léontios en juillet 484,

– les événements de 518 et 526,

et aussi sur

– un incendie, inconnu par ailleurs, survenu en novembre 527,

– ainsi que sur l'attaque de Chosroès Ier de 540.

La véritable chronique du patriarche Denis Ier (818–845), qui allait de 582 à 843 et qui ne nous est pas parvenue directement, fut une des sources majeures de la ***Chronique Mondiale*** du fameux patriarche **Michel le Syrien** (exerçant de 1166 à 1199), allant de la création du monde (comme la plupart des autres) jusqu'à l'année 1195. Contrairement aux autres sources syriaques, son auteur (surtout dans ses fonctions de patriarche des Syro-Occidentaux ou jacobites) séjourna assez souvent et longtemps à Antioche et maintenait de bonnes relations avec les Latins, ce qui en fait une source fiable aussi à propos de l'église latine. Il serait peu pratique de donner la liste exhaustive des renseignements qu'il

---

1 Chronicon anonymum ad annum Domini 819 pertinens, dans : Chronicon ad 1234, I, 3–22 (syr.) = I, 1–16 (trad.).

2 Chronicon ad annum Domini 846 pertinens, dans : Chronica Minora, II. Edidit E. W. Brooks (*CSCO* 3 = *Scriptores Syri* 3). Louvain 1904, 157–238. — Interpretatus est I.-B. Chabot (*CSCO* 4 = *Scriptores Syri* 4). Louvain 1955, 121–180.

3 Chronicon Edessenum, dans : Chronica Minora I. Edidit I. Guidi (*CSCO* 1). Louvain 1903, 1–13. — Interpretatus est I. Guidi (*CSCO* 2). Louvain 1903, 3–11.

fournit sur Antioche dans son *Kṯāḇā ḏ-maḵṯḇānūṯ zaḇnē*[1] (le « Livre de la description des temps ») — dont il y a aussi des versions arméniennes et une version arabe —. En commençant avec l'an 600, les données les plus importantes, surtout en ce qui concerne la topographie de la ville, sont les suivantes :

– la conquête arabe en 637/638,

– le premier séjour d'un patriarche jacobite dans la ville et la construction par ce dernier d'une église en 721,

– le schisme parmi les Melkites en 839 (844/845?), qui voit chaque parti se renfermer dans sa propre église (la cathédrale, c'est-à-dire la Grande Église [*'ēttā rabbṯā*] ou église de Kassianos [*'ēttā ḏ-Q'SYN'*], d'une part, l'église de la Theotokos d'autre part [*'ēttā ḏ-Yāldaṯ Alāhā*]),

– la reconquête byzantine en 969,

– la destruction prétendue de l'église cathédrale au temps du patriarche melkite Agapios II vers 980/986,

– la « re-reconquête » seldjoukide en 1084/1085,

– le séisme du 26 septembre 1091,

– le siège et la conquête franques de 1097/1098,

– la construction commune franco-jacobite d'une église entre 1150/1151 et le 9 décembre 1156 sur le terrain appartenant au Franc Henri (syr. HRRY) et son épouse *dame* (syr. DM) Isabelle-Élisabeth,

– le tremblement de terre de 1157,

– le récit du séjour de Michel lui-même à Antioche en 1168/1169,

– le séisme destructeur de l'année 1170 et le retour consécutif du patriarche latin Ayméric, et enfin

– les inondations de 1178 et l'incendie de 1178/1179.

35 ans après la mort de Michel, c'est le ***Chronicon ad annum 1234***[2], d'origine édessénienne, qui continue la trame chronologique sous le

[1] Chronique de Michel le Syrien, patriarche Jacobite d'Antioche (1166–1199). Éditée pour la première fois et traduite en français par J.-B. Chabot, I–IV. Paris 1899–1910 (réimpr. Bruxelles 1963).

[2] Chronicon ad annum Christi 1234 pertinens. I. Edidit I.-B. Chabot. Praemissum est Chronicon anonymum ad A.D. 819 pertinens curante A. Barsaum (*CSCO* 81). Louvain 1920 (réimpr. 1953). — Anonymi Auctoris Chronicon ad annum Christi 1234 pertinens. II. Edidit I.-B. Chabot (*CSCO* 82). Louvain 1916 (réimpr. 1953). — Anonymi Auctoris Chronicon ad annum Christi 1234 pertinens. I. Praemissum est Chronicon anonymum

titre *Mekṯaḇ zaḇnē ḏ-ʿal šarbē ʿālmānāyē w-ʿēttānāyē ʿḏammā la-šnaṯ 1234 la-Mšīḥā* (« Description des temps concernant les événements séculiers et ecclésiastiques jusqu'à l'année 1234 du Messie »). Il faut noter ici les notices sur :

– la conquête et la retraite sāsānides en 611 et 629/630,

– la conquête arabe déjà à partir de 634.

– la mention du séjour de Michel en 1168/1169,

– le séisme de 1170, avec la mort du patriarche melkite Athanasios Ier Manassēs.

Enfin, il faut nommer ici le célèbre « primat » ou maphrien de l'église syro-jacobite **Barhébrée** (en syriaque Bar ʿEḇrāyā, en arabe Ibn al-ʿIbrī[1]), né en 1225/1226 et mort le 30 juillet 1286. Sa ***Chronique Mondiale*** et sa ***Chronique Ecclésiastique***, à leur tour continuées par son frère et d'autres, nous servent comme continuations des sources susmentionnées jusqu'à la fin du XIIIe et même du XVe siècle (1297 pour l'histoire séculière[2], 1496 pour l'histoire ecclésiastique[3]). Chez cet auteur se trouve, outre beaucoup d'autres renseignements, par exemple un récit sur

– la construction d'un palais par le patriarche jacobite Ignatios II à Antioche en 1238 avec une église (*hayklā*) ornée de coupoles (*qubbāṯā*).

Barhébrée est aussi l'auteur d'une chronique arabe intitulée ***Kitāb Muḫtaṣar ad-duwal*** (le « Livre de l'abrégé sur les états »), ce qui nous mène à la présentation des sources arabes, non sans mentionner ici l'œuvre vraiment bilingue, c'est-à-dire syriaque–arabe (titre syriaque:

ad A.D. 819 pertinens. Interpetatus est I.-B. Chabot (*CSCO* 109). Louvain 1937 (réimpr. 1952). — Anonymi Auctoris Chronicon ad A.C. 1234 pertinens. II. Traduit par A. Abouna. Introduction, notes et index de J.-M. Fiey (*CSCO* 354). Louvain 1974.

1 Ce qui n'a d'ailleurs rien à faire avec une prétendue ascendance juive, mais plutôt avec sa provenance du village de ʿEḇrā (« passage » de l'Euphrate) près de Mélitène.

2 E. A. Wallis Budge, The Chronography of Gregory Abū'l Faraj (1225–1286), the Son of Aaron, the Hebrew Physician Commonly Known as Bar Hebraeus. Being the First Part of His Political History of the World. Translated from the Syriac with an Historical Introduction, Appendices and an Index, Accompanied by Reproductions of the Syriac Texts in the Bodleian Manuscript 52, I. English Translation, II. Syriac Texts. Londres 1932 (réimpr. Amsterdam 1976).

3 Gregorii Barhebraei Chronicon Ecclesiasticum quod e codice Musei Britannici descriptum conjuncta opera ediderunt, latinitate donarunt annotationibusque theologicis, historicis, geographicis et archaeologicis illustrarunt J. B. Abbeloos et Th. J. Lamy, I–III. Louvain 1872–1877.

Maktḇānūṯā ḏ-zaḇnē « Description des temps »), du métropolite syro-occidental ou « nestorien » **Élie de Nisibe**[1], rédigée en 1019 et mentionnant :

– la conquête arabe en 634/636,

– le siège d'Antioche par Nicéphore Phōkas en 966.

2. Sources arabes

Plus nombreuses encore que les sources syriaques sont celles en langue arabe, au point qu'il serait assez difficile d'en donner une liste exhaustive. Par ailleurs, pour ne pas rompre le cadre chronologique, j'ai décidé de ne pas les classer selon d'autres critères, non-chronologiques (par exemple textes chrétiens vs. islamiques ou historiques vs. géographiques, et cela aussi parce que cette dernière distinction ne pourrait pas se faire d'une manière assez claire).

Ainsi se trouve au premier lieu un non-arabe, persan de naissance, le chef de la poste **Ibn Ḫurdāḏbih** (ou Ḫurradāḏbih, un nom évidemment iranien[2]), qui écrivit vers 864 un texte plutôt géographique et qui est le premier à nommer Antioche parmi les villes d'« étape » (*al-ʻAwāṣim*), que le calife Hārūn ar-Rašīd en 786/787 avait détachées du *ǧund* de Qinnasrīn, c'est-à-dire de la province de la Syrie du nord de l'empire califien.

Il est suivi de près par l'arabe **Qudāma** ibn Ǧaʻfar[3] (de datation incertaine, pour le texte peut-être déjà vers 880, mais pour sa mort aussi tard que 932/948).

---

[1] Fragmente syrischer und arabischer Historiker hrsg. und übersetzt von Fr. Baethgen (*Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, hrsg. von der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft 8/3). Leipzig 1884 (réimpr. Nendeln 1966). — Eliae metropolitae Nisibeni Opus chronologicum, I–II. Ediderunt et interpretati sunt E. W. Brooks et I.-B. Chabot (*CSCO* 62.1–2 et 63.1–2 = *Scriptores Syri* 21–24). Louvain 1954.

[2] Kitâb al-Masâlik wa'l-mamâlik (Liber viarum et regnorum) auctore Abu'l-Kâsim Obaidallah ibn Abdallah ibn Khordâdhbeh. Accedunt excerpta e Kitâb al-Kharâdj auctore Kodâma ibn Djaʻfar quae cum versione Gallica edidit, indicibus et glossario instruxit M. J. de Goeje (*Bibliotheca Geographorum Arabicorum* 6). Louvain [1]1889 et [2]1967 (réimpr. Frankfurt a.M. 1992 comme *Publications of the Institute for the History of Arabic-Islamic Science, Islamic Geography* 39).

[3] Excerpta e Kitâb al-Kharâdj, auctore Kodâma ibn Dja'far. Edidit (…) M. J. de Goeje (*Bibliotheca Geographorum Arabicorum* 6). Louvain [1]1889 et [2]1967 (réimpr. Frankfurt a.M. 1992 comme *Publications of the Institute for the History of Arabic-Islamic Science, Islamic Geography* 39), 184–266.

Suit l'historien **al-Balāḏurī**, qui rédigea son chef-d'œuvre ***Kitāb Futūḥ al-buldān*** (le « Livre des conquêtes des pays[1] ») en 869 et qui mourut vers 892. Il nous fournit des informations sur toute la période entre 634 et 788 :

– la conquête arabe de 634 à 638,

– la déportation des Zuṭṭ de l'Inde à Antioche ca. 705/715,

– une attaque byzantine mal datée (vraisemblablement en 718/719) avec la mention d'une porte méridionale appelée *Bāb Muslim* (l'ancienne *Porte Dorée*) et

– l'établissement des *al-'Awāṣim* en 787/788.

Presqu'en même temps qu'al-Balāḏurī écrivit et mourut l'historien-géographe Ibn Wāḍiḥ **al-Ya'qūbī** avec son ***Histoire***[2] rédigée en 874 et sa ***Géographie***[3] (intitulée *Kitāb al-Buldān* « Livre des pays ») écrite en 891. Cette date fournit un *terminus post quem* pour la mort de cet auteur, qui au moins dans cette dernière œuvre ne parle que rarement de notre ville.

Il en est de même du géographe **Ibn al-Faqīh al-Hamaḏānī**[4], un autre persan écrivant vers 903, qui fournit une information supplémentaire sur la conquête sāsānide de l'année 540.

Le fameux historien **aṭ-Ṭabarī** acheva son *Ta'rīḫ ar-rusul wa-l-mulūk*[5] (l'« Histoire des prophètes et des rois ») en 915 et décéda en 923. Nous

---

1 Liber expugnationis regionum, auctore Imámo Ahmed ibn Jahja ibn Djábir al-Beládsorí, quem e codice Leidensi et codice Musei Brittannici edidit M. J. de Goeje. Louvain 1866. — The Origins of the Islamic State. Being a Translation from the Arabic Accompanied with Annotations, Geographic and Historic Notes of the Kitâb Futûḥ al-Buldân of al-Imâm abu-l 'Abbâs Aḥmad ibn-Jâbir al-Balâdhuri by Ph. K. Hitti, I. New York 1916 (réimpr. 1968 comme *Columbia University Studies in Social Sciences* 163). — Kitāb futūḥ al-buldān. Ed. Ṣalāḥ ad-Dīn al-Munaǧǧid, I–II. Le Caire 1956–1957.

2 Ibn-Wādhih qui dicitur al-Ja'qubī, Historiae, ed. M. Th. Houtsma. I–II. Louvain 1883.

3 Kitâb al-a'lâk an-nafîsa VII auctore Abû Alî Ahmed ibn Omar ibn Rosteh et Kitâb al-boldân auctore Ahmed ibn abî Jakûb ibn Wâdhih al-Kâtib al-Jakûbî. Ed. M. J. de Goeje (*Bibliotheca Geographorum Arabicorum* 7). Louvain ²1892. — Ya'ḳūbī, Les Pays. Traduit par G. Wiet (*Publications de l'Institut français d'Archéologie Orientale*, Textes et Traductions d'Auteurs Orientaux 1). Le Caire 1937.

4 Compendium libri Kitâb al-Boldân auctore Ibn al-Fakîh al-Hamadhânî. Ed. M. J. de Goeje (*Bibliotheca Geographorum Arabicorum* 5). Louvain ²1967. — Abrégé du livre des pays. Traduit de l'arabe par H. Massé. Damas 1973.

5 Annales, auctore Abu Djafar Mohammed ibn Djarir at-Tabari, quos ediderunt J. Barth, Th. Nöldeke, O. Loth, E. Prym, H. Thorbecke, S. Frankel, J. Guidi, D. H. Müller, M. Th. Houtsma, S. Guyard, V. Rosen et M. J. de Goeje. I–XV. Louvain 1879–1901

lui devons des renseignements sur toute la période dès la conquête musulmane, notamment :

– le séjour du calife ‘abbāside al-Ma’mūn (813–833) à Antioche en 830,

– le séisme de 859 ou 860,

– la conquête ṭūlūnide en 878,

– en 900 le séjour du ‘abbāside al-Mu‘taḍid (892–902).

En 940 est mort le patriarche melkite d'Alexandrie **Eutychios/Sa‘īd ibn Baṭrīq** (933–940), qui sert comme source pour l'Antioche de la 2ème moitié du IXe siècle, dont :

– en 839 ou 844/845 le schisme intra-melkite,

– la conquête ṭūlūnide de 878.

Un an seulement après Eutychios s'éteignit en 941/942 son coreligionnaire **Agapios** (arab. Maḥbūb) ibn Qusṭanṭīn, évêque de Hiérapolis (Manbiğ). Les parties préservées de son ***Kitāb al-‘Unwān*** (le « Livre du Signe[1] ») s'arrêtent avec l'an 776/777. Les quatre mentions d'Antioche figurant dans cet ouvrage concernent :

– la peste de 555,

– le meurtre du patriarche chalcédonien Anastasios II en 608,

– l'invasion arabe de 634/636,

– le tremblement de terre de 712.

Un autre géographe, **al-Iṣṭaḫrī**[2], lui aussi un iranien comme l'indique son nom, qui écrivit vers 951, nous fournit quelques renseignements sur l'alimentation en eau d'Antioche.

(réimpr. Beyrouth 1965). — Abū Ğa‘far Muḥammad ivn Ğarīr aṭ-Ṭabarī, Ta'rīḫ ar-rusul wa-l-mulūk. Ed. M. A. F. Ibrāhīm. I–X. Le Caire 1960–1969. — The History of al-Ṭabarī (Ta'rīkh al-rusul wa-l-mulūk). I–XXXIX. Albany, N.Y. 1985–1998.

1 Kitab al-‘Unvan. Histoire universelle écrite par Agapius (Mahboub) de Menbidj. Éditée et traduite en Français par A. Vasiliev, II.2. (*PO* VIII,3). Paris et Freiburg im Breisgau 1912. — Agapius episcopus Mabbugensis : Historia Universalis edidit L. Cheikho (…) (*CSCO* 65). Louvain 1912 (réimpr. 1954).

2 Viae Regnorum. Descriptio ditionis Moslemicae auctore Abu Ishák al-Fárisí al-Istakhrí. Edidit M. J. de Goeje. Louvain 1870. — Das Buch der Länder von Schech Ebu Ishak el Farsi el Isztachri. Aus dem Arabischen übersetzt von A. D. Mordtmann. Nebst einem Vorworte von C. Ritter. Hamburg 1845 (réimpr. Frankfurt a.M. 1995 comme *Publications of the Institute for the History of Arabic-Islamic Science, Islamic Geography* 245).

D’une grande importance pour notre projet se montre le fameux historien-géographe Abū l-Ḥasan ‘Alī **al-Mas‘ūdī**, mort en 956/957, qui rédigea dès 946 ses fameuses ***Murūǧ aḏ-ḏahab***[1] (plutôt les « Prairies d’or » que les « Orpaillages ») et vers la fin de sa vie le ***Kitāb at-Tanbīh wa-l-išrāf***[2] (le « Livre de la révision et de l’avertissement »). En 943 il séjourna lui-même à Antioche, dont il donne une description générale, y compris les églises de la ville.

Le melkite **Ibrāhīm** ibn Yūḥannā[3] fut l’auteur d’une **Vie du patriarche Christophoros** (960–967), assassiné le 22/23 mai 967 par des fanatiques musulmans (cf. *infra*).

Ibn Ḥawqal[4] est un géographe important. Il semble avoir voyagé pendant les années 943 à 973 et a laissé un ***Kitāb Ṣūrat al-arḍ*** (le « Livre de la configuration de la terre ») en trois rédactions, dont la dernière date de 988. Bien que ce soit un livre plutôt géographique, son auteur est le premier à parler de la reconquête byzantine de 969.

Presque en même temps, en 985/988, écrivit son collègue (en tant que géographe) **al-Muqaddasī**[5], qui dans son œuvre importante ne mentionne Antioche qu’en passant.

---

[1] Maçoudi. Les prairies d’or. Texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, I–IX. Paris 1861–1877. — Nouvelle édition : Mas‘ūdī (mort en 345/956) : Les prairies d’or. Traduction française de Barbier de Meynard et Pavet de Courteille revue et corrigée par Ch. Pellat. I–V. Paris 1962–1997.

[2] Kitâb at-Tanbîh wa’l-ischrâf auctore al-Masûdî. Accedunt indices et glossarium ad tomos VII et VIII (*Bibliotheca Geographorum Arabicorum* 8). Louvain 1894. — Carra de Vaux : Le livre de l’avertissement et de la révision. Übersetzung des *Kitāb at-Tanbīh wa‘l-išrāf* von al-Masʿūdī (gest. 956 n. Chr.). Nachdruck der Ausgabe Paris 1896 hrsg. von Fuat Sezgin. Frankfurt am Main 1986 (Veröffentlichungen des Institutes für Geschichte der Arabisch-Islamischen Wissenschaften Reihe B, Abteilung Geschichte, Bd. 2).

[3] H. Zayat, Vie du patriarche melkite d’Antioche Christophore (m. 967) par le protospathaire Ibrahîm b. Yuhanna. Document inédit du Xe siècle. *POC* 2 (1952) 11–38 et 333–366.

[4] Opus Geographicum auctore Ibn Ḥauḳal (Abū ’l-Ḳāsim ibn Ḥauḳal al-Naṣībī) secundum textum et imagines codicis Constantinopolitani conservati in Bibliotheca Antiqui Palatii N°. 3346 cui titulus est « Liber Imaginis Terrae » edidit collato textu primae editionis aliisque fontibus adhibitis J. H. Kramers (…). I–II (*Bibliotheca Geographorum Arabicorum* 2). Louvain 1938–1939 (réimpr. Frankfurt a.M. 1992 comme Publications of the Institute für the History of Arabic-Islamic Science. Islamic Geography 35). — Ibn Ḥauqal, Configuration de la Terre (Kitāb ṣūrat al-arḍ). Introduction et traduction avec index par J. H. Kramers et G. Wiet, I–II. Beyrouth et Paris 1964.

[5] Descriptio Imperii Moslemici auctore Shams ad-dîn Abū Abdallāh Mohammed ibn Ahmed ibn abī Bekr al-Bannā al-Basshārī al-Moqaddasī. Edidit M. J. de Goeje (*Bibliotheca Geographorum Arabicorum* 3). Louvain ^{2}1906 = ^{3}1967. — Al-Muqaddasī,

En 1030 mourut l'historien **Miskawayh** ou bien Ibn Miskawayh[1] (lui aussi d'origine iranienne), qui nous parle de

– l'insurrection contre le fameux prince Ḥamdānide Sayf ad-Dawla d'Alep de 965 à 966, qui eut lieu aussi à Antioche et qui se montra fatale pour le patriarche melkite Christophoros, resté fidèle au prince musulman, mais néanmoins assassiné en 967.

Le premier rang parmi tous les historiens arabes est sans doute occupé par **Yaḥyā ibn Sa'īd al-Anṭākī**[2], « l'Antiochien », mort en 1066 et continuateur d'Eutychios d'Alexandrie pour la période de 938 à 1034. C'est lui qui nous fournit les informations les plus exactes (et souvent datées au jour près) sur :

– la conquête byzantine et son prélude à partir de 965,

– la révolte de Bardas Sklēros de 976 à 978,

– celle de Bardas Phōkas de 989,

– les attaques fāṭimides pendant toute la dernière décennie du Xe siècle,

– le séjour de l'empereur Rōmanos III à Antioche en 1030,

– ainsi que sur l'histoire ecclésiastique melkite pendant toute cette période.

Vers 1050, c'est le médecin syro-oriental (« nestorien ») **Ibn Buṭlān**[3] (mort en 1066 et cité plus tard par Yāqūt et d'autres écrivains) qui donne une description générale de la ville avec la mention par exemple de l'église *al-Qusyān*, de l'horloge hydro-mécanique (la clepsydre, en arabe *finǧān*) sur une de ses portes et d'un hôpital (*bīmāristān*) administré par le

Aḥsan at-taqāsīm fī ma'rifat al-aqālīm (la meilleure répartition pour la connaissance des provinces). Traduction partielle, annotée par A. Miquel. Damas 1963.

1 Tajärub al-Umam by Ahmed ibn Muhammed, known as Miskawayh (died 421 A.H.), edited by H. F. Amedroz. I–II. Bagdad 1914–1916. — The Eclipse of the 'Abbasid Caliphate. Original Chronicles of the Fourth Islamic Century. Edited, translated, and elucidated by H. F. Amedroz and D. S. Margoliouth, IV–V = The Concluding Portion of the Experiences of the Nations by Miskawaih (…). Oxford 1920–1921.

2 Histoire de Yahya-ibn-Sa'īd d'Antioche, continuateur de Sa'īd-ibn-Bitriq. Éditée et traduite en français par J. Kratchkovsky et A. Vasiliev (*PO* 18.5 et 23.3). Paris 1924 et 1932. — Histoire de Yaḥyā ibn Sa'īd d'Antioche. Édition critique du texte arabe préparée par I. Kratchkovsky et traduction française annotée par F. Michaud et G. Troupeau (*PO* 47.4). Turnhout 1997.

3 Ibn Buṭlān, chez : Yāqūt I, 382–385 (I, 267–268) = trad. Le Strange, Palestine 371–375.

patriarche et qui aurait été, d'après une source tardive, Sibṭ ibn al-ʿAğamī au XVe siècle, une fondation d'Ibn Buṭlān lui-même [*Appendice I*].

Sous le nom de **Sawīrus ibn al-Muqaffaʿ**[1] sont rangée les *Vies* de deux patriarches coptes du XIe siècle faisant partie de la collection appelée *Siyar al-bīʿa* (les « Vies de l'église »), dans lesquelles se trouvent deux récits sur les mesures prises par les Melkites d'Antioche contre l'église syro-jacobite concurrente dans les années 1036 et 1076/1077.

Le persan **Abū Šuğāʿ** ar-Rūḏrāwarī[2], mort en 1095, donne quelques informations additionelles sur les attaques fāṭimides réitérées des années 990.

Au Damascène **Ibn al-Qalānisī**[3], décédé en 1160, nous devons beaucoup de renseignements pour toute la période qui suit la reconquête byzantine, dont surtout, en ce qui concerne la topographie urbaine,

– le séisme de 1091.

Ce même événement est aussi évoqué dans une des courtes notices fournies par le chroniqueur **(Ibn) al-ʿAẓīmī**[4], mort après 1161.

---

[1] History of the Patriarchs of the Egyptian Church, known as the History of the Holy Church by Sawīrus ibn al-Muqaffaʿ, bishop of al-Ašmūnīn, II.2 : Khaël III–Šenouti II (A.D. 880–1066). Translated and annotated by A. S. Atiya, Y. ʿAbd al-Masīḥ, O. H. E. Khs-Burmester. Le Caire 1948 ; II.3 : Christodoulus–Michael (A.D. 1046–1102). Translated and annotated by A. S. Atiya, Y. ʿAbd al-Masīḥ, O. H. E. Khs-Burmester. Le Caire 1959.

[2] History of Hiläl as-Säbi, (Part 8) by Hiläl ibn al-Muhassin as-Säbi (died 448 A.H.). Volume 4, dealing with the events of 5 years : 389–393 A.H. edited by H. F. Amedroz. III. Le Caire 1916 (réimpr. Bagdad s.a.). — The Eclipse of the Abbasid Caliphate. Edited, translated, and elucidated by H. F. Amedroz and D. S. Margoliouth, VI = Continuation of the Experiences of the Nations by Abu Shuja Rudhrawari, Vizier of Muqtadi, and Hilal b. Muhassin, Vizier´s Secretary in Baghdad. Translated from the Original Arabic by D. S. Margoliouth. Oxford 1921, 1–358.

[3] Ta'rīḫ Abī Yaʿlā Ḥamza ibn al-Qalānisī al-maʿrūf bi-Ḏayl Ta'rīḫ Dimašq. History of Damascus (363–555 a. h.) by Ibn al-Qalânisi from the Bodleian Ms. Hunt. 125 being a continuation of the history of Hilâl al-Sâbi. Edited with Extracts from other histories and Summary of Contents by H. F. Amedroz. Louvain 1908. — The Damascus Chronicle of the Crusades. Extracted and translated from the Chronicle of Ibn al-Qalānisī. By H. A. R. Gibb (*University of London historical series* 5). Londres 1932. — R. Le Tourneau, Damas de 1075 à 1154. Traduction annotée d'un fragment de l'*Histoire de Damas* d'Ibn al-Qalānisī. Damas 1952.

[4] Cl. Cahen, La chronique-abrégée d'al-ʿAẓīmi. *Journal Asiatique* 230 (1938) 353–448.

Quelques années plus tard, mourut en Sicile le géographe **al-Idrīsī**[1] (1099–1166), qui en 1154 avait rédigé une description du monde pour le roi Roger II (1130–1154) et qui fait mention, comme l'avait déjà fait Ibn Buṭlān, des bains sur le mont Silpios.

Le voyageur irakien (mais issu d'une famille venue de la ville de Hérat, d'où son nom) **'Alī al-Harawī**[2] rédigea entre 1173 et sa mort en 1215 son livre sur les lieux de pèlerinage islamiques, dont la tombe du légendaire Ḥabīb an-Naǧǧār à Antioche. Il est aussi le second après al-Mas'ūdī à donner la forme arabe de *Thëupolis, Madīnat Allāh*, à côté de laquelle est attesté aussi le syriaque *Mḏīnaṯ Alāhā*.

Il faut dater des environs de l'an 1200 la description sémi-légendaire des sanctuaires chrétiens d'Antioche par le prêtre copte **Abū l-Makārim**[3], qui fait l'énumération d'un total de 14 églises.

Le plus important de tous les géographes arabes est sans doute le fameux **Yāqūt** al-Ḥamawī ar-Rūmī, mort en 1229, avec son dictionnaire géographique ***Mu'ǧam al-buldān***[4] (« Dictionnaire des pays »), qui consacre une entrée de six pages à la ville d'Antioche, dont la moitié

---

1 Opus Geographicum sive « Liber ad eorum delectationem qui terras peragrare studeant » consilio et auctoritate E. Cerulli, F. Gabrieli, G. Levi della Vida, L. Petech, G. Tucci una cum aliis ed. A. Bombaci, U. Rizzitano, R. Rubinacci, L. Veccia Vaglieri. Louvain 1970–1984. — P.-A. Jaubert, La géographie d'Édrisi. Traduite de l'Arabe d'après deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Traduction complète du kitāb nuzhat al-muštāq, ou kitāb rujar, terminé en 1154 (548 H.), « Récréation de celui qui désire parcourir les pays » par Abū 'Abd-Allāh Muḥammad al-Idrīsī, vers 1099–1165. Accompagnée de notes explicatives et philologiques. Paris 1836–1840 (réimpr. Amsterdam 1970).

2 Kitāb al-išārāt ilā ma'rifat az-ziyārāt ta'līf Abī l-Ḥasan 'Alī ibn Abī Bakr al-Harawī al-mutawaffā bi-Ḥalab 611 h. 'uniyat bi-našrihī wa-taḥqīqihī Ǧānīn Sūrdīl-Ṭūmīn. Dimašq 1953 / Abū 'l-Ḥasan 'Alī b. Abī Bakr al-Harawī mort à Alep en 611/1215, Guide des lieux de pèlerinage. Texte arabe établi par Janine Sourdel-Thomine. Damas 1953. — Abū 'l-Ḥasan 'Alī b. Abī Bakr al-Harawī, mort à Alep en 611/1215, Guide des lieux de pèlerinage. Traduction annotée par Janine Sourdel-Thomine. Damaskus 1957.

3 Abū l-Makārim, dans : Clara ten Hacken, The Description of Antioch in Abū al-Makārim's History of the Churches and Monasteries of Egypt and Some Neighbouring Countries, in : East and West in the Medieval Eastern Mediterranean, I : Antioch from the Byzantine Reconquest until the End of the Crusader Principality. Acta of the Congress Held at Hernen Castle in May 2003, ed. by K. Ciggaar and M. Metcalf. Leuven, Paris und Dudley, MA. 2006, 185–216.

4 Jacut's Geographisches Wörterbuch. Aus den Handschriften zu Berlin, St. Petersburg und Paris hrsg. von F. Wüstenfeld, I–VI. Leipzig 1866–1873. — Mu'ǧam al-buldān li-š-šayḫ al-imām Šihāb ad-Dīn Abī 'Abdallāh Yāqūt ibn 'Abdallāh al-Ḥamawī ar-Rūmī al-Baġdādī. I–V. Beyrouth 1977.

environ consiste en citations tirées de la lettre susmentionnée d'Ibn Buṭlān. En outre, Yāqūt nous parle de :

– la conquête arabe, avec mention du *Bāb Fāris* et du *Bāb al-Baḥr* et aussi d'un *Bāb Muslim* ainsi nommé d'après un certain Muslim ibn ʿAbdallāh, tué par un jet de pierre lors des combats et ancêtre de ʿAbdallāh ibn Ḥabīb ibn an-Nuʿmān ibn Muslim al-Anṭākī,

– l'implantation de colons militaires d'Antioche (*ğund Anṭākiya*) au littoral au sud de Séleucie pour une taxe d'un *dīnār* et d'un *modios* (*mudy*) de blé (*qamḥ*) ou d'un *faddān* ou bien d'un *ğarīb* par le calife umayyade al-Walīd Ier (705–715). Suivent les mentions de :

– la reconquête byzantine, datée de façon erronée de 964/965,

– la conquête seldjoukide de 1084/1085 et la guerre subséquente entre le seldjoukide de Rūm Sulaymān ibn Qutlumiš (1077–1085) et le ʿUqaylide Muslim ibn Qurayš d'Alep avec allusion aux luttes intra-seldjoukides (conquête par Tāğ ad-Dawla Tutuš 1086 et prise de possession par son frère, le sultan Malik-Šāh, en 1087),

– la conquête franque de 1098 avec la mort du gouverneur Yaġīsiġān (graphie plus fréquente: Yaġī Siyān, c'est-à-dire *Turkic* Yaġï Sïġan/Sïyan), après laquelle la ville « n'a cessé de rester dans les mains des Francs jusqu'à ce jour ».

Les six pages de Yāqūt sont d'ailleurs loin d'être le record, comme on verra tantôt. Il existe aussi un abrégé du texte de Yāqūt, rédigé vers 1291 ou 1300 par un certain Ṣafī ad-Dīn et intitulé ***Marāṣid al-iṭṭilāʿ***, les « Observatoires de la connaissance[1] ».

Quatre ans après Yāqūt mourut en 1233 l'historien important **Ibn al-Aṯīr** (né en 1160) qui dans son ***al-Kāmil fī t-ta'rīḫ***[2] (le « Parfait en matière de l'histoire ») fait souvent mention de l'Antioche seldjoukide et

1 Lexicon geographicum, cui titulus est Marâsid al-ittilâ' 'ala asmâ' al-amkina wa-l-biqâ'. Ed. T. G. J. Juynboll. I–VI. Louvain 1852–1864. — Ṣafī ad-Dīn ʿAbd al-Ḥaqq al-Baġdādī, Marāṣid al-iṭṭilāʿ ʿalā asmā' al-amkina wa-l-biqāʿ (...), wa-huwa muḫtaṣar Muʿğam al-buldān li-Yāqūt. Ed. ʿAlī Muḥammad al-Biğāwī. I–III. Le Caire (?) 1954–1955.

2 Ibn el-Athiri chronicon quod perfectissimum inscribitur. Ed. T.C. Tornberg. I–XIII. Louvain 1851–1876. — Ibn al-Aṯīr, al-Kāmil fī t-ta'rīḫ. I–XIII. Beyrouth 1965–1967. — Extrait de la chronique intitulée Kamel-Altevarykh par Ibn-Alatyr [édité et traduit par J. T. Reinaud et C. F.Defrémery], dans : *RHC, Hist. Or.*, I. Paris 1872, 187–744, et *Hist. Or.* II, 1. Paris 1887, 3–180. — The Annals of the Saljuq Turks. Selections from al-Kāmil fī' l-Ta'rīkh of ʿIzz al-Dīn Ibn al-Athīr translated and annotated by D. S. Richards (*Studies in the History of Iran and Turkey* 2). Londres et New York 2002. — The Chronicle of Ibn al-Athīr for the Crusading Period from *al-Kāmil fī 'l-ta'rīkh*. Translated by D. S. Richards. I–III. Aldershot et Burlington, Verm. 2006–2008.

franque, pour la période qui s'étend de 1084 jusqu'à l'attaque du fameux sultan Saladin (1169/1171–1193) en 1186, y compris, une fois de plus, le tremblement de terre de 1091.

Suivent quelques notices isolées dans les *Vies* de Saladin de **Bahā' ad-Dīn ibn Šaddād**[1], mort en 1234, et de **'Imād ad-Dīn al-Iṣfahānī**[2], qui pourtant s'était déjà éteint en 1201.

Un historien de première importance est l'Alépin **Kamāl ad-Dīn** ou bien (du nom de la famille) **Ibn al-'Adīm**, décédé en 1262 en exil en Égypte après avoir fui l'invasion mongole. C'est un auteur qui non seulement était très proche des événements (Alep est en effet située à moins d'une centaine de kilomètres à l'est d'Antioche), mais qui de plus servit, comme politicien et diplomate, les sultans ayyūbides d'Alep, surtout à partir de 1237. Il écrivit, entre autres, l'histoire de sa ville natale intitulée ***Zubdat al-ḥalab min ta'rīḫ Ḥalab***[3] (avec mention d'Antioche à partir de l'avènement de Sayf ad-Dawla en 944 incluant le séisme du 29 novembre 1114) et la ***Buġyat aṭ-ṭalab fī ta'rīḫ Ḥalab***[4], un dictionnaire biographique de plus de huit mille personnes [!] qui y ont séjourné plus ou moins longtemps et dont le premier tome consiste en un abrégé géographique consacrant un total de 25 pages à la ville d'Antioche seule – texte que je n'ai pas encore traité, faute de temps, mais qui est largement reproduit dans le chapitre correspondant de la

---

1 The Rare and Excellent History of Saladin or al-Nawādir al-Sulṭāniyya wa 'l-Maḥāsin al-Yūsufiyya by Bahā' al-Dīn Ibn Shaddād. Translated by Donald S. Richards. Aldershot et Burlington 2002.

2 'Imād ad-Dīn al-Iṣfahānī, Conquête de la Syrie et de la Palestine par Saladin (al-Fatḥ al-qussî fî l-fatḥ al-qudsî). Traduction française par H. Massé (*Documents relatifs à l'histoire des Croisades* 10). Paris 1972.

3 S. ad-Dahhān, Zubdat al-ḥalab min Ta'rīḫ Ḥalab ta'līf al-mawlā aṣ-ṣāḥib Kamāl ad-Dīn Abī l-Qāsim 'Umar ibn Aḥmad Hibat Allāh ibn al-'Adīm / S. Dahan, Histoire d'Alep par Kamāl ad-Dīn Ibn al-'Adīm 588–660/1192–1262. I–III. Damas 1951, 1954 et 1968. — Historia Merdasidarum ex Halebensibus Cemaleddini Annalibus excerpta ab I. I. Mueller. Bonn 1830. — Kamâl ad-Dîn, Extraits de l'histoire d'Alep = Auszüge aus dem Werke Kamâl ad-dîns : « Die Sahne der Geschichte Halebs », übersetzt von Baron S. de Sacy, dans : R. Röhricht, Beiträge zur Geschichte der Kreuzzüge, I : Die Kreuzfahrt des Kaisers Friedrich II. 1228–1229 ; Die Kämpfe Saladins mit den Christen 1187–88 ; Auszüge aus dem Werke Kamâl ad-dîns : « Die Sahne der Geschichte Halebs ». Berlin 1874 (réimpr. Aalen 1967), 209–338. — E. Blochet, L'histoire d'Alep de Kamal-ad-Dîn. Version française d'après le texte arabe. *Revue de l'Orient Latin* 3 (1898) 509–565 ; 4 (1896) 145–225 ; 5 (1897) 37–107 et 6 (1898) 1–49.

4 S. Zakkār, Buġyat aṭ-ṭalab fī ta'rīḫ Ḥalab, ḍaffahū Ibn al-'Adīm aṣ-ṣāḥib Kamāl ad-Dīn 'Umar ibn Aḥmad ibn Ğarāda. I. Damas 1408 AH/1988.

description de la Syrie de **‘Izz ad-Dīn ibn Šaddād**[1] (à ne pas confondre avec Bahā’ ad-Dīn ibn Šaddād, biographe de Saladin mentionné *supra*), qui est mort en 1285 et qui donne presque une quarantaine de pages sur la ville d’Antioche dans la traduction d’Anne-Marie Eddé-Terrasse, marquant ainsi un record dans la littérature géo-historique arabe et donnant en même temps une sorte de bilan quelques années seulement après la destruction presque totale de la ville (à l’exception de la muraille) par le sultan mamlūk Baybars (1260–1277) en mai 1268.

Cette dévastation fait aussi l’objet de récits nombreux de la part des historiens mamlūks comme **Ibn ‘Abd aẓ-Ẓāhir**[2] dans sa ***Sīrat Baybars*** (« Vie de Baybars ») avec

– l’insertion de la lettre de Baybars au prince Bohémond VI (1252–1275) sur la conquête d’Antioche),

et comme le dernier prince ayyūbide de Ḥamā (à partir de 1310), **Abū l-Fidā’** (mort en 1331), historien[3] et géographe (*Taqwīm al-buldān* « Inventaire des pays »)[4], le copte **Mufaḍḍal ibn Abī l-Faḍā’il**[5] (mort en 1358), **Ibn al-Furāt**[6] (mort en 1405), le chef de chancellerie **al-Qalqašandī**[7] (décédé en 1418) avec son manuel de chancellerie *Ṣubḥ al-a‘šā* (« L’éclat de l’aurore ») et enfin l’historien **al-Maqrīzī**[8] (mort en

1 ‘Izz al-Dīn ibn Šaddād, Description de la Syrie du Nord. Traduction annotée de Al-A‘lāq al-Ḫaṭīra fī ḏikr umarā’ al-Šām wa l-Ǧazīra par A.-M. Eddé-Terrasse. Damas 1984.

2 Die Kreuzzüge aus arabischer Sicht. Aus den arabischen Quellen ausgewählt und übersetzt von Fr. Gabrieli. Zürich 1973/München 1975, 368–373 (dont la lettre 370–373).

3 Résumé de l’histoire des Croisades, tiré des Annales d’Abou’l-Fedâ. Extraits et traduction de William McGuckin De Slane, dans : *RHC*, *Hist. Or.* I. Paris 1872, 1–165.

4 J.-T. Reinaud, Géographie d’Aboulféda. Allgemeine Einleitung und französische Übersetzung des Taqwīm al-buldān von Abū ’l-Fidā’ (gest. 732 H./1331 n. Chr.). Nachdruck der Ausgabe Paris 1848 und 1883, Band II,1 und 2 (Übersetzung von St. Guyard) hrsg. von Fuat Sezgin (*Veröffentlichungen des Institutes für Geschichte der Arabisch-Islamischen Wissenschaften*, Reihe B : Nachdrucke, Abteilung Geographie 1.2). Frankfurt a. M. 1985.

5 Moufazzal ibn Abil-Fazaïl, Histoire des Sultans Mamlouks. Texte arabe publié et traduit en Français par E. Blochet. I (*PO* 12.3). Turnhout 1973.

6 Ayyubids, Mamlukes and Crusaders. Selections from the Tārikh al-Duwal wal-Mulūk of in two volumes. Text and Translation by U. and M. C. Lyons. Historical Introduction and Notes by J. S. C. Riley-Smith. Cambridge 1971.

7 Abū l-‘Abbās Aḥmad al-Qalqašandī, Ṣubḥ al-A‘šā. I–XIV. Le Caire 1913–1919.

8 Itti‘āẓ al-ḥunafā’ bi-aḫbār al-a’imma al-Fāṭimīyīn al-ḫulafā’ taḥqīq (…) Ǧamāl ad-Dīn aš-Šayyāl. Le Caire 1387 h./1967 m. — Itti‘āẓ al-ḥunafā’ bi-aḫbār al-a’imma al-Fāṭimīyīn al-ḫulafā’ taḥqīq (…) Muḥammad Ḥilmī Muḥammad Aḥmad. Kairo 1390 h./1971 m.–

1442) avec son histoire des califes fāṭimides (*Itti'āẓ al-ḥunafā' bi-aḫbār al-a'imma al-Fāṭimīyīn al-ḫulafā'* « Instruction des orthodoxes sur les nouvelles des imām-califes fāṭimides ») et celle des sultans mamlūks (*as-Sulūk li-ma'rifat duwal al-mulūk* « Guide à la connaissance des états des rois »). Comme il y a un asssez grand nombre d'historiens mamlūks, on pourrait facilement élargir cette liste d'auteurs des XIIIe au XVe siècle.

Après 1268, les géographes tardifs comme Abū l-Fidā', **ad-Dimašqī**[1] (vers l'an 1300) et **Ibn Baṭṭūṭa**[2] (qui voyagea pendant de longues décennies entre 1325 et 1353) ne font que répéter les indications de leurs prédécesseurs sur une ville déjà ruinée depuis longtemps. Cependant, le dernier auteur nous permet de conclure que la ville était alors en train de se remettre de sa catastrophe. Au reste, il est curieux qu'Ibn Baṭṭūṭa parle de la destruction de l'enceinte par Baybars, car une grande partie de la muraille existait encore au XIXe siècle.

Dans la description d'Alep de ***Sibṭ ibn al-'Ağamī*** (mort en 1479/1480) se trouve la mention d'un bain (*ḥammām*) à Antioche, dont les bénéfices en 1371/1372 furent fixés comme fondation pieuse (*waqf*) pour la *al-Ḫānqāh as-Saḥlūlīya* (une *ḫānqāh*, c'est-à-dire un monastère pour les soufis) à Alep[3].

Enfin il faut au moins faire mention ici du texte nommé, d'après son éditeur, l'***Anonymus Guidi*,** (la *Descrizione araba* du codex Vaticanus arabicus 286)[4], d'une date inconnue, qui prétend donner une description

1393 h./1973 m. — Histoire des Sultans Mamlouks de l'Égypte, écrite en Arabe par Taki-eddin-Ahmed-Makrizi, traduite en français, et accompagnée de notes philologiques, historiques, géographiques, par M. Quatremère, I–II.2. Paris 1837–1845.

[1] Ed-Dimichqui : Nukhbat ad dahr fî 'adschâ'ib al barr wal bahr. Cosmographie. Publ. par A. Mehren / Kitāb Nuḫbat ad-dahr fī 'ağā'ib al-barr wa-l-baḥr, ta'līf (…) Šams ad-Dīn Abī 'Abdallāh Muḥammad [ibn] Abī Ṭālib al-Anṣārī aṣ-Ṣūfī ad-Dimašqī (…) (*Collectio Editionum Rariorum Orientalium noviter impressarum* 2). Leipzig 1923. — Manuel de la cosmographie du moyen âge. Traduit de l'arabe « Nokhbet ed-dahr fi 'adjaib-il-birr wal-bah'r » de Shems ed-Dîn Abou-'Abdallah Moh'ammed de Damas, et accompagné d'éclaircissements par (…) A. Mehren. S.a. 1874 (réimpr. Amsterdam 1964).

[2] The Travels of Ibn Baṭṭūṭa, A.D. 1325–1354. Translated with revisions and notes from the Arabic text edited by C. Defrémery and B. R. Sanguinetti by H. A. R. Gibb, I. Cambridge 1958.

[3] J. Sauvaget, « Les trésors d'or » de Sibṭ ibn al-'Ajami. Matériaux pour servir à l'histoire de la ville d'Alep, II. Beirut 1950.

[4] Ignazio Guidi, Una descrizione araba di Antiochia, dans : Rendiconti della Reale Accademia Nazionale dei Lincei, Classe di scienze morali, storice e filologice, Serie V, Vol. 6 (Rome 1897) 137–161.

d’Antioche, mais dont l’auteur en réalité semble n’y avoir jamais été et dont la valeur comme source est évidemment infime.

Après cette énumération relativement étendue des sources en langues syriaque et arabe, il sera suffisant de dire seulement quelques mots sur les sources dans d’autres langues.

3. Sources arméniennes

Outre une seule notice chez **Step‘annos de Tarōn**[1], surnommé **Asołik** (le « chanteur »), un auteur du Xe siècle, qui parle du sacre d’un évêque arménien d’Antioche quelque temps après 972, c’est surtout l’histoire du moine édessénien Matthieu, en arménien **Matt‘ēos Uṙhayec‘i (Matthieu d’Édesse**[2]**)**, qui s’étend jusqu’à l’an 1136/1137 et qui nous fournit d’importants renseignements sur l’Antioche du XIe siècle :

– persécutions réitérées des Syriens jacobites par les Melkites au cours de la quarantaine d’années entre 1036 et 1076,

– séisme en 1052/1053, dont la date est peut-être erronée, et qu’il faut possiblement lier avec l’incendie détruisant la cathédrale relaté par la même source pour la même année, mais ailleurs daté de 1057,

– meurtre du *dux* Vasak Pahlawuni en 1078/1079 (invective contre les habitants d’Antioche et leur dépravation prétendue),

– tremblement de terre de 1091,

– conquête franque de 1098.

L’œuvre de Matthieu fut continuée par le prêtre **Grigor** (en armén. **Grigoris erēc‘**) jusqu’à l’an 1162/1163, incluant donc le séjour de l’empereur Manuèl Ier Comnène (1143–1180) à Antioche en 1159.

---

1 Tiezerakan Patmut‘iwn Step‘annos Vardapeti Tarōnec‘woy. Ed. K. V. Šahnazareanc‘. Paris 1859. — Step‘anosi Tarōnec‘woy Asołkan Patmut‘iwn Tiezerakan. Ed. St. Malxaseanc‘ [Malxasyanc‘]. St. Pétersbourg ²1885. — Des Stephanos von Taron Armenische Geschichte. Aus dem Altarmenischen übersetzt von H. Gelzer und Aug. Burckhardt (*Scriptores sacri et profani* 4). Leipzig 1907. — Histoire universelle par Étienne Asołik de Tarôn, traduite de l’arménien et annotée par F. Macler, deuxième partie, livre III (888–1004). Paris 1917.

2 [E. Dulaurier :] Chronique de Matthieu d’Édesse (962–1136) avec la continuation de Grégoire le Prêtre jusqu’en 1162. D’après trois manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris. Paris 1858. — Matt‘ēos Uṙhayec‘i, Žamanakagrut‘iwn. Vałaršapat 1898. — Armenia and the Crusaders. Tenth to Twelfth Centuries. The Chronicle of Matthew of Edessa. Translated from the Original Armenian with a Commentary and Introduction by Ara Edmond Dostourian. Lanham, N.Y. et Londres 1993.

Ce même événement est relaté aussi par **Smbat Sparapet**[1], le connétable (armén. *sparapet*) du royaume de la Petite Arménie en Cilicie, mort en 1275. Suivent :

– le séisme catastrophique de 1170,

– la famine de 1192,

– les événements du XIIIe siècle jusqu'à la destruction de la ville en 1268.

Cette dévastation est également évoquée, dans la tradition arménienne, par le roi **Het'um II**[2] surnommé **Patmič** (le « Narrateur, Raconteur, Historien »), qui régna de 1289 à 1301 et qui fut assassiné en 1307.

4. Sources iraniennes/persanes

Outre l'inscription trilingue (grec–pehlevi–parthe) du roi sāsānide Šāpūr Ier avec le récit de son invasion en Syrie et sa première conquête, entre autres, de la ville d'Antioche en 253, inscription qui donne une forme parthe, c'est-à-dire en iranien moyen, du nom de la ville (*'NDYWK*), ce sont deux textes persans médiévaux qu'il faut nommer ici : les ***Ḥodud al-'ālam*** (en arabe « persanisé », ou en arabe « pur » *Ḥudūd al-'ālam* « Les confins du monde »)[3], une géographie datant de l'année 982/983, et le récit de l'ismā'īlite **Nāṣer-e Xosrow**[4] (en arabe: Nāṣir Ḫusraw) de son voyage dans le Proche-Orient arabe de l'an 1047

---

1 Le connétable Sĕmpad, dans : Recueil des Historiens des Croisades, publié par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Documents Arméniens, I. Paris 1869, 605–680. — Smbatay Sparapeti Taregirk'. Ed. S. AGƏLEAN. Venise 1956. — Smbat sparapet, Letopis'. Perevod s drevnearmjanskogo, predislovie i primecanija A. G. GALSTJANa. Eriwan 1974. — La chronique attribuée au connétable Smbat. Introduction, traduction et notes par G. DÉDÉYAN (*Documents relatifs à l'histoire des Croisades* 13). Paris 1980.

2 Héthoum l'historien, Comte de Gor'igos (Haythonus Monachus), dans : *RHC*, *Doc. Arm.* I, 471–490. — Cf. Hayton, La Flor des estoires de la Terre d'Orient/Flos Historiarum terrae Orientis, dans : *RHC*, *Doc. Arm.* II : Documents latins et français relatifs à l'Arménie. Paris 1906, XXIII–CXLII (introduction), 113–253 (texte en vieux français) et 255–363 (traduction latine).

3 Ḥudūd al-'ālam min al-mashriq ila al-maghrib. Compiled in 982–3 A.D. = 372 A.H. Edited by Manoochehr SOTOODEH [Manučehr SOTUDE]. Teheran 1962. — Ḥudūd al-'Ālam, « The Regions of the World ». A Persian Geography 372 A.H.–982 A.D. Translated and Explained by V. MINORSKY with the Preface by V. V. BARTHOLD (…) (*E. J. W. Gibb Memorial Series, N.S.* 11). Oxford 1937 et ²1970 (réimpr. Cambridge 1982).

4 Sefer Nameh. Relation du voyage de Nassiri Khosrau en Syrie, en Palestine, en Égypte, en Arabie et en Perse, pendant les années de l'Hégire 437–444 (1035–1042) [sic! *recte* 1045–1052]. Publié, traduit et annoté par Charles SCHEFER. Paris 1881. — Naser-e-Khosrou, Safarname. Ein Reisebericht aus dem Orient des 11. Jahrhunderts. Hrsg., bearbeitet

(*Safar-nāme* « Livre du voyage »), mais qui ne parle d'Antioche qu'en passant.

5. Sources éthiopiennes

Une seule source ne nous est parvenue qu'en langue éthiopienne classique (Gəʿəz), mais déjà d'une forme tardive (datant de l'an 1602!), à savoir la chronique de **Jean**, évêque copte **de Nikiu** en Égypte (en Gəʿəz: **Yoḥannəs Mədabbər**[1]), datant de la fin du VIIe siècle et remontant à un original grec et peut-être partiellement copte *via* une version arabe. Parmi les sources principales du texte de Jean de Nikiu se rangent le *Chronicon Paschale*, l'œuvre perdue de Jean d'Antioche et surtout Jean Malalas. Ainsi Jean de Nikiu nous parle de :

– l'émeute de 386/387,

– le meurtre de l'archevêque Stephanos en 479,

– l'usurpation de Leontios en 484,

– les luttes entre les factions du cirque de 507,

– l'avènement de Sévère en 512 et sa fuite en 518,

– l'incendie de 525 et le grand tremblement de terre de 526,

– le séisme de 588,

– les nouveaux combats prenant une forme de guerre civile de l'année 608.

6. Sources géorgiennes

Il y a au moins deux sources à nommer ici, à savoir : la version géorgienne du récit du moine ***Antiochus Strategius***, dont il y a aussi des

---

und aus dem Persischen übersetzt von Seyfeddin Najmabadi und Siegfried Weber. München 1993.

[1] Chronique de Jean, évêque de Nikiou. Texte éthiopien publié et traduit par H. Zotenberg (Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale). Paris 1884. — R. H. Charles, The Chronicle of John (*c*. 690 A.D.), Coptic Bishop of Nikiu, Being a History of Egypt Before and During the Arab Conquest. Translated from Hermann Zotenberg's Edition of the Ethiopic Version with an Introduction, Critical and Linguistic Notes, and an Index of Names (*Text and Translation Society* 3). Londres 1916 (réimpr. Amsterdam s.a.).

versions arabes[1], sur la conquête sāsānide au temps de Chusro II de 610 ou 611 et la ***Vie de S. George de la Montagne Noire***[2] (Geōrgios Hagioreitēs, en géorgien Giorgi Mtac'mideli) qui outre le séjour de la reine géorgienne Mariam en 1056/1057 parle de l'incendie de la même année 1057, qui détruisit entre autres la cathédrale d'Antioche et que Matthieu d'Édesse date de 1052/1053.

Ici s'arrête mon petit catalogue provisoire des sources médiévales orientales pour l'histoire d'Antioche. Il va de soi que ni la liste elle-même ni la bibliographie fournie dans les notes ne peuvent être exhaustives.

Appendice I. Exemple d'une source médiévale arabe: extraits de Ibn Buṭlān (mort en 1066) tirés de Yāqūt (mort en 1229) chez Le Strange, Palestine 370–373, avec orthographe et transcription adaptées aux standards internationaux modernes :

Anṭākiya is an immense city. It possesses a wall and an outer wall (*faṣīl*). The wall has 360 towers, and these are patrolled in turn by 4.000 guards, who are sent to Anṭākiya every year, from the presence of the king in Constantinople, as warrant for the safe-keeping of the city, and in the second year they are changed. The plan of the city is that of a semicircle; its diameter lying along the mountain, and the city wall climbs up over the mountain to its very summit; and further, the wall completes the semicircle (in the plain below). On the summit of the mountain, but within the wall, is a castle (*qal'a*), which appears quite small from the city below, on account of its distance up; and this mountain shades the city [371] from the sun which only begins to shine over the town about the second hour of the day. In the wall surrounding (the city) and in the part not on the mountain, are five gates.

In the centre of the city is the church of *al-Qusyān*. It was originally the palace of Qusyān, the king, whose son Fuṭrus (i.e. Petros), chief of the disciples, raised to life. It consists of a chapel (*haykal*), the length of which is 100 paces, and the breadth of it 80, and over it is a church

[1] La prise de Jérusalem par les Perses en 614. Édité/Traduit par G. Garitte (*CSCO* 202–203 = *Scriptores Iberici* 11–12). Louvain 1960. — Expugnationis Hierosolymae A.D. 614 recensiones Arabicae I : A et B. Editae/Translatae a G. Garitte (*CSCO* 340–341 = *Scriptores Arabici* 26–27). Louvain 1973. — Expugnationis Hierosolymae A.D. 614 recensiones Arabicae II : C et V. Editae/Translatae a G. Garitte (*CSCO* 347–348 = *Scriptores Arabici* 28–29). Louvain 1974.

[2] Vie de S. Georges l'Hagiorite, dans : P. Peeters, Histoires monastiques géorgiennes. *Analecta Bollandiana* 36–37 (1917–1919) 69–159.

(*kanīsa*), supported on columns, in which the judges take their seat to give judgment, also those sit here who teach Grammar and Logic. At one of the gates of this church is a Clepsydra (*finǧān*), showing the hours. It works day and night continuously, twelve hours at a round, and it is one of the wonders of the world.

In the upper portion (of the city) are five terraces, and on the fifth of these are the baths, and gardens, where beautiful points of view are obtained. You may hear in this spot the murmuring of waters, and the cause thereof is that the waters run down near this place from the mountain which overhangs the city. There are in Anṭākiya more churches than can be counted; every one of them ornamented with gold and silver, and coloured glass, and they are paved in squares. In the town is a *bīmāristān* (or hospital), where the patriarch himself tends the sick; and every year he causes the lepers to enter the bath, and he washes their hair with his own hands. Likewise the king also does this service every year to the poor. The greatest of the lords and patricians vie in obtaining of him permission to wash these poor people, after the like fashion, and serve them. In this city there are hot baths, such as you can find the equal nowhere else in any other town for luxury and excellence; for they are heated with myrtle wood, and the water flows in torrents, and with no scant. [372] In the church of *al-Qusyān* are innumerable servants who all receive their daily rations, and there is an office (*dīwān*) for the expenditure and receipts of the church, in which office are some ten or more accountants.

Some year and a part ago a thunderbolt struck this church, and the manner of its doing so was most extraordinary. Now at the close of the year 441 of the *Hiǧra* (may 25, 1050), the winter rains had been heavy, and some part of the days of the month *Nīsān* (april) were already past, when, on the night whose morrow was Saturday, the 13th of *Nīsān*, there came a thunder and lightning such as had never been known at the time, nor remembered, nor heard of in the past. The claps of thunder were oft repeated, and so terrible as to cause the people to cry out in fear. Then on a sudden, a thunderbolt fell and struck a mother-of-pearl screen which stood before the altar in the church of *al-Qusyān*, and it split off from the face of this (screen) of the Christians a piece like what might be struck off by an iron pickaxe with which stone is hewn. The iron cross, too, which was set on the summit of this mother-of-pearl (screen), was thrown down (by the thunderbolt), and remained on the place where it

fell; and a small piece also was cut off from the mother-of-pearl. And the thunderbolt descended through the crevice in the mother-of-pearl, and travelled down to the altar along a massive silver chain, by which is suspended the censer; now the size of this crevice was of two finger-breadths. A great piece of the chain was broken off, and part of it was melted, and what was melted of it was found dropped down on the ground below. A silver crown which hung before the table of the altar was also thrown down. Beyond the table (of the altar), and to the west of it, stood three wooden stools, square and high, on which were usually set three large crosses of silver gilt, studded with precious stones. But the night before they had removed two of the crosses, those on either side, taking them up [373] to the church treasury, and leaving only the middle cross in its usual place. Now the two stools on either side were smashed (by the thunderbolt), and the pieces sent flying over and beyond the altar, though here there was seen no mark of fire, as had appeared in the case of the chain, but the stool in the middle remained untouched, nor did anything happen to the cross that was set thereon.

Upon each of the four marble columns which supported the silver dome covering the table of the altar was cloth of brocade wrapping round the column. Each one of these suffered a greater or less stroke (from the thunderbolt); but the stroke fell in each case on a place (in the cloth) where it had been already worm-eaten and worn to shreds; but there was no appearance as though flame had scorched it, nor as though it had been burnt. The table (of the altar) was not touched, nor was any damage done to the altar-cloths upon it; at least, no sign of any such damage was to be seen. Some of the marble (slabs) which were in front (on the pavement below) the table of the altar were struck as though by the blow of a pickaxe, and the mortar and lime setting thereof (was cracked). Among the rest was a large slab of marble, which was torn from its bed and fractured, and thrown up on to the square top of the silver dome covering the table of the altar; and here it rested, the remaining pieces of the marble being torn from their bed, and scattered far and near. In the neighbourhood of the altar was a wooden pulley, in which was a hemp-rope – quite close to the silver chain which had been broken, and a part of it melted – and (to this rope was) attached a large silver tray, on which stood the bowls for the glass lamps. This tray remained untouched – none of the lamps were overturned, nor aught else thereon; neither did any damage happen to a candle that stood near

the two wooden stools (as already mentioned). The greater part of these wondrous occurrences were witnessed by many who were in Anṭākiya.

Antioch in Byzantine Sources of the 8th-13th Centuries

Klaus-Peter TODT
Université de Mayence[1]

1. Chroniclers, Historians and Men of letters

Theophanēs (ca. 760 817)

Theophanēs served Emperor Leōn IV (775-780) as a *stratōr*. Then he became a monk in the monastery of Megas Agros on the Mountain Sigrianē[2].

His *Chronographia* gives an overview of the period 284 813.

Edition: Theophanis Chronographia. Rec. C. de Boor, Vol. I textum Graecum continens. Leipzig 1883; Engl. Translation: The Chronicle of Theophanes Confessor. Byzantine and Near Eastern History AD 284 813. Translated with Introduction and Commentary by C. Mango and R. Scott with the assistance of G. Greatrex. Oxford 1997.

Informations about Antioch in the period from the 7th to the 9th Centuries (Edition De Boor):

> Theophanēs mentions the crushing defeat of the Byzantines against the Persians under the walls of Antioch in May/June 610 (p. 299), the Arab conquest of Antioch in 638 (p. 340), the appointment of Stephanos as first Greek Orthodox Melkite patriarch of Antioch by the Umayyad caliph Hišām in 742 (p. 416), the appointments of his successors Theophylaktos and Theodōros in 743/744 and in 750/751 (p. 421 and 427), the preservation of the walls of Antioch by order of the last Umayyad caliph Marwān II (744/745-750) (p. 426), the participation of the Muslims of Antioch and the Slavs, settled in Antioch (descendants of Slavs, deserted in 692 in the

[1] Privat-Dozent Dr. Klaus-Peter Todt, Erich-Ollenhauer-Strasse 32A, D-65187 Wiesbaden, e-mail: todtk@uni-mainz.de

[2] A. Kazhdan, Art. Theophanes the Confessor. *Oxford Dictionary of Byzantium (ODB)* III (1991) 2063-2064.

battle of Sebastopolis), in the rebellion of the Syrian ʿAbbāsid ʿAbdallāh ibn ʿAlī against the caliph al-Manṣūr (754-775) in 754/755 (p. 428).

Theophanes Continuatus (Scriptores post Theophanem)

A collection of biographies of the Emperors ruling between 813 and 961 in six books, written by order of the Emperor Constantine VII Porphyrogennetos (*Chronographia syngrapheisa ek prostagmatos Kōnstantinu, tu philochristu kai porphyrogennētu basileōs*[1]).

Edition: Theophanes Continuatus, Ioannes Cameniata, Symeon Magister, Georgius Monachus. Ex recognitione I. Bekkeris (*CSHB).* Bonn 1838, 3-481; German Translation of Book V: Vom Bauernhof auf den Kaiserthron. Leben des Kaisers Basileios'I, des Begründers der Makedonischen Dynastie, beschrieben von seinem Enkel, dem Kaiser Konstantinos VII. Porphyrogennetos. Übersetzt, eingeleitet und erklärt von L. Breyer (*Byzantinische Geschichtsschreiber* 14). Graz, Wien und Köln 1981.

Informations about Antioch in the Scriptores post Theophanem (Edition Bekker):

Antioch is mentioned only once. In 821 patriarch Hiob of Antioch (before 799- ca. 840) was ordered by the ʿAbbāsid caliph al-Ma'mūn (813 833) to crown emperor in Antioch the ally of the caliph, the Byzantine usurper Thomas the Slav (p. 55).

Theodōros Daphnopatēs

Theodōros Daphnopatēs served the Emperors Rōmanos I Lakapēnos (920-944), Constantine VII Porphyrogennētos (945-959) and Rōmanos II (959-963) as a *prōtasekretis* (Secretary of the Emperor) and prefect of Constantinople (*eparchos tēs poleōs).* He composed letters, homilies and hagiographical works; possibly he wrote book VI of the Theophanes Continuatus[2].

He mentions Antioch in his Memorial about the transfer of the venerable hand of the holy and famous prophet, Precursor and Baptist John (*Hypomnēma eis tēn ex Antiocheias anakomidēn tēs sebasmias kai timias cheirós tu hagiu endoxu prophētu, prodromu kai baptistu*

[1] A. Kazhdan, Art. Theophanes Continuatus. *ODB III* (1991) 2061-2062.

[2] A. Kazhdan, Art. Daphnopates, Theodore. *ODB* I (1991) 588.

Iōannu). The *hypomnēma* of Theodōros Daphnophates was delivered on January 7th,957.

Edition: Theodōru tu Daphnopatu logoi dyo/Dve reči Theodora Dafnopata izdannyja s' vvedeniem' o žiznii i literaturnoj dejatel'nosti auvtora i s' russkim' perevodom' V.V. Latyševym' (*Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik* 59). St. Petersburg 1910, 15-38 (Greek text) and 57-76 (Russian translation).

Informations about Antioch:

> Luke the Evangelist, himself a Antiochian, brought the hand of John the Baptist to his home-city from Sebastē in Palestine (Chap. 8). Later the relic was kept in the entrance hall (*en tois proauliois*) of the cathedral of Antioch. In a dark night Hiōb, a deacon in the clergy of the cathedral, took the hand of the Baptist away and smuggled the relique to Chalkēdōn. On January 6th 956 by order of the Emperor Cōnstantine VII Porphyrogennētos (912-959) the patriarch Theophylaktos (933-956), his clergy and the Imperial senate transfered the relique on board of the Imperal Galley to the Imperial Palace of Constantinople (Chap. 9-18).

Leōn Diakonos (ca. 950-ca. 992/994)

Ca. 986 Leōn, a deacon in the clergy of the Imperial Palace of Constantinople, composed a history about the reigns of Emperors Rōmanos II (959-963), Nikēphoros II Phōkas (963-969) and John I Tzimiskēs (969-976)[1].

Title of his History: *Leontos diakonu Historia archomenē apo tēs teleutēs tu autokratoros Kōnstantinu mechri tēs teleutēs Iōannu tu autokratoros, tu epilegomenu Tzimiskē.*

Edition: Leonis Diaconi Caloënsis Historiae Libri decem et liber de velitatione bellica Nicephori Augusti e recensione C. B. Hasii (*CSHB).* Bonn 1828; German translation: Nikephoros Phokas »Der bleiche Tod der Sarazenen« und Johannes Tzimiskes. Die Zeit von 959 bis 976 in der Darstellung des Leon Diakonos. Übersetzt von F. Loretto (*Byzantinische Geschichtsschreiber* 10). Graz, Wien und Köln 1961; English translation: The History of Leo the Deacon: Byzantine military expansion in the tenth century. Introduction, translation, and annotation by Alice-Mary Talbot. Washington, D.C. 2005.

---

[1] A. Kazhdan, Art. Leo the Deacon. *ODB* II (1991) 1217.

Informations about Antioch (Edition Hase):

Already in 966 and 968 Emperor Nikēphoros II Phōkas had tried to force the Muslims of Antioch to capitulate by starvation (p. 70). In December 968 he stationed a force of 500 cavalrymen and 1.000 foot soldiers, commanded by Michael Burtzēs, in the neighbourhood of Antioch to cut all lines of support (p. 72-74). In the night of October 28th to October 29th 969 the soldiers of the *stratēgos* Michaēl Burtzēs conquered parts of the city-wall of Antioch by a suprise attack, but met strong resistance by the Muslim Antiochenes. Only with the support of the soldiers of the *stratopedarchēs* Petros the city was conquered (p. 81 83).

After his assumption of power Emperor John I Tzimiskēs appointed the monk Theodōros of Kolōneia Greek orthodox patriarch of Antioch in agreement with patriarch Polyeuktos of Constantinople (956-970). The patriarcal throne of Antioch was vacant, because in 967 the Muslims had killed patriarch Christophoros (p. 100-101).

Then the Emperor sent the *patrikios* and *stratēgos* Nikolaos with an army to free Antioch from a siege by Muslim forces (p. 103).

Nikēphoros Uranos and Philētos Synadēnos

Nikēphoros Uranos served Emperor Basil II (976-1025) as a diplomat and general. In the end of December 999 Basil II promoted Nikēphoros Uranos *dux* of Antioch. In the years 1005-1007 Nikēphoros Uranos crushed the rebellion of the darvish al-Aṣfar, mentioned in the correspondance between the *dux* and the judge (*kritēs*) of Tarsos, Philētos Synadēnos[1].

During his term of office in Antioch (999-ca. 1007) Nikēphoros Uranos wrote his letters Nr. 19 and 41 to the *epi tēs sakellēs* Leōn and the *bestēs* Manuēl; he composed a *metaphrasis* of the 6th Century Life of St Symeon the Younger, the famous stylite, once living on the summit of the Mons Admirabilis, west of Antioch (*Bios kai politeia tu hosiu patros hēmōn Symeōn, syngraphenta para Nikēphoru tu magistru Antiocheias tu Uranu*).

Editions: Letters to the *anthypatos, patrikios* and *epi tēs sakellēs* Leōn und an den *bestēs* Manuēl, in: Épistoliers byzantins du Xe siècle. Édités par J. Darrouzès (*Archives de l'Orient Chrétien* 6). Paris 1960, 226 Nr. 19 und 240-241 Nr. 41; the correspondence with Philētos Synadēnos, in: Épistoliers 254-259 Nr. 8-13; Metaphrasis of the Vita Symeonis sty-

[1] J. Darrouzès, Introduction, in: Épistoliers byzantins du x[e] siècle (*Archives de l'Orient Chrétien* 6). Paris (1960), 44-49.

litae iunioris (6th century): Sancti Symeonis iunioris vita conscripta a Nicephoro, magistro Antiochiae, Coelum dicto, in: Patrologia Graeca 86.2, 2987-3216 (Commentarius praevius of Conradus Janningh S.J. 2965-2986).

Michael Psellos

Michael (baptismal name Constantine) Psellos, born in 1018 in Constantinople, was one of the most important intellectuals and writers of Byzantium. During the reign of Emperor Constantine IX Monomachos (1042-1055) he started a great carreer as orator and philosopher. He was politically influential during the reigns of the Emperors Isaac I Komnēnos (1057-1059), Constantine X Dukas (1059-1067) and Michael VII (1071-1078)[1].

Psellos wrote a lot of letters to *dukes* of Antioch, for example to Rōmanos Sklēros, Katakalōn Kekaumenos and the eunuch Nikēphoros/Nikēphoritzes, furthermore 13 letters to a patriarch of Antioch (probably Aimilianos, ca. 1060-1078/1079).

Editions of the letters of Constantine/Michael Psellos: 1) 13 letters to a patriarch of Antiocheia: K. Sathas, Mesaiōnikē Bibliothēkē, V. Athens 1972 (Reprint of the edition Paris 1876), 275 Nr. 42, 292-294 Nr. 61 und 461-462 Nr. 181; Michaelis Pselli scripta minora II, ed. E. Kurtz und F. Drexl. Milan 1941, 116-117 Nr. 88, 156-158 Nr. 134, 158-161 Nr. 135, 164-166 Nr. 138 und 166-167 Nr. 139; P. Gautier, Quelques lettres de Psellos inédites ou déjà éditées. *Revue des études byzantines* 44 (1986) 111-197, especially p. 150-158 Nr. 14-16 und 170-173 Nr. 22 und 23.

2) Two letters to a *dux* of Antioch: Michaelis Pselli scripta minora II, ed. E. Kurtz und F. Drexl. Milan 1941, 70-73 Nr. 43 und 94-95 Nr. 62.

3) Letters to former *dukes* of Antioch: K. Sathas, Mesaiōnikē Bibliothēkē, V. Athens 1972 (Reprint of the edition Paris 1876), 344-346 Nr. 103 (to Nikēphoritzēs); Michaelis Pselli scripta minora II, ed. E. Kurtz und F. Drexl. Milan 1941, 9 Nr. 8 (to Nikēphoritzēs), 101-102 Nr. 68 (to Rōmanos Sklēros), furthermore 43-46 Nr. 30, 91-92 Nr. 59, 168-169 Nr. 141 (to Katakalōn Kekaumenos).

4) Letter to Andronikos Dukas on occasion of his victory over Rōmanos IV. Diogenēs and the *dux Antiocheias* Chataturios: K. Sathas, Mesaiōnikē Bibliothēkē, V. Athen 1972 (Reprint der Ausgabe Paris 1876), 392-394 Nr. 145.

[1] A. Kazhdan, Art. Psellos, Michael. *ODB* III (1991) 1754-1755.

Sometimes Psellos mentioned Antioch in his *basilikoi logoi*, where he informs us, that Emperor Constantine IX Monomachos (1043-1055) was born in Antioch (*Oratio panegyrica 6 ad imperatorem Constantinum Monomachum).*

Edition: Michaelis Pselli Orationes panegyricae, ed. G. T. Dennis. Stuttgart and Leipzig 1994, darin 90 (Or. Panegy. 6).

Three times Antioch is mentioned in his autobiographical history *Chronographia* (Imperial history from Basil II to Michael VII, 976-after 1072):

Edition: Michele Psello, Imperatori di Bisanzio (cronografia). Testo critico a cura di S. Impellizzeri, commento di U. Criscuolo, traduzione di S. Ronchey, I-II. Mailand 1984; English translation: Fourteen Byzantine Rulers. The *Chronographia* of Michael Psellus. Translated, with an Introduction, by E. R. A. Sewter. Harmondsworth 1966 (Penguin Classics).

Vol. I of Edition Impellizzeri, p. 78 87 (III, 7-11): The magnificent entry of Rōmanos III. Argyros (1028-1034) in Antioch and his unlucky campaign against Aleppo (1030).

Vol. II of Edition Impellizzeri, p. 180-185 (VII, 3-6), especially 180-181 (VII, 3): The rebellion of the generals of Asia Minor against Emperor Michael VI. Bringas (1056-1057), headed by Isaak Komnēnos and Katakalōn Kekaumenos (1057), a former *dux Antiocheias*. This rebellion was provoked by the unjustified deposition of Katakalōn Kekaumenos as *dux Antiocheias*.

Vol. II, p. 350-361 (VII, b 34-41): Report on the civil war between Rōmanos IV Diogenēs (1068-1071/1072) and Michael VII Dukas (1071-1078) after the battle of Mantzikert. During this civil war Rōmanos IV. was supported by the *dux Antiocheias* Chataturios, an Armenian. After the defeat of Chataturios' forces Antioch was defenceless and became a victim of the attacks of the Turks and the Arabs. Psellos characterizes the Doukaton of Antiocheia as one of the most important military governments of the Empire *(archē tōn megistōn*).

John (Iōannēs) Skylitzēs

Nearly nothing is known on his biography. Seibt identified him with John Thrakēsios, who was *kuropalatēs* and *drungarios tēs biglēs* in 1092[1]. He composed the *Synopsis historiōn*, a Chronicle of Byzantium in the years 813-1057.

The most famous manuscript of the *Synopsis historiōn* is the so-called Scylitzes Matritensis with 574 miniatures in the Library of the Escorial near Madrid.

Edition: Ioannis Scylitzae Synopsis Historiarum. Editio princeps. Rec. I. Thurn (*Corpus Fontium Historiae Byzantinae* 5). Berlin und New York 1973; German (partial) translation: Byzanz wieder ein Weltreich. Das Zeitalter der makedonischen Dynastie, Teil 1: Ende des Bilderstreites und Makedonische Renaissance (Anfang 9. bis Mitte 10. Jahrhundert). Nach dem Geschichtswerk des Johannes Skylitzes. Übersetzt, eingeleitet und erklärt von H. Thurn (*Byzantinische Geschichtsschreiber* 15). Graz, Wien und Köln 1983; French translation: Jean Skylitzès, Empereurs de Constantinople. Texte traduite par Bernard Flusin et annotée par Jean-Claude Cheynet. Paris 2003; English translation: John Skylitzes, A Synopsis of Byzantine History, 811-1057. Introduction, text and notes. Translated by John Wortley. Cambridge 2010.

Informations about Antioch:

P. 271-273 of Edition Thurn: Scylitzes gives a very detailled report on the Byzantine reconquest of Antioch in 969 by Michaēl Burtzēs, the *stratēgos* of Mauron Oros, and Isaak (Sachakios) Brachamios.

P. 279-280: Murder of the patriarch Christophoros of Antioch (960-967); participation of Michael Burtzēs in the assassination of Emperor Nikēphoros II Phōkas (December 11th 969);

P. 286-287: Appointment of the monk Theodōros to the post of patriarch of Antioch by the new Emperor John I Tzimiskēs (969-976); the Emperor sends the *stratēgos* of Mesopotamia, Nikolaos, to Antioch to rescue the city, besieged by Fāṭimid forces (Sarakēnoi, Aigyptioi).

P. 376-383: Visit of Emperor Rōmanos III Argyros (1028-1034) in Antioch; his unsuccesfull campaign against Aleppo.

---

[1] W. Seibt, Ioannes Skylitzes. Zur Person des Chronisten. *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 25 (1976) 81 85; A. Kazhdan und A. Cutler, Art. Skylitzes, John. *ODB* III (1991) 1914.

P. 395-396 and 397: Rebellion of the Antiochians against the tax-collector (*praktōr dēmosiōn phorōn*) Salibas and against the *dux* Nikētas, the brother of the Emperor Michael IV (1034-1041) in 1034. After the suppression of the rebellion the *dux* sent eleven leading Antiochians (*pruchontes zaplutoi andres*) to Constantinople. After the death of Nikētas his brother Constantine was appointed *dux Antiocheias*. The Emperor pardoned the eleven leading Antiochians and sent them back to Antioch.

P. 483 *sqq*.: deposition of Katakalōn Kekaumenos as *dux Antiocheias* by the Emperor Michael VI (1056-1057); succesfull rebellion of the generals headed by Isaak Komnēnos and Katakalōn Kekaumenos; Isaak I Komnēnos became new emperor (1057-1059).

John (Iōannēs) Skylitzes Continuatus

Most probably this continuation of the *Synopsis historiōn* concerning the years 1057-1078/1079 was composed by John Scylitzes himself.

Edition: E. Th. Tsolakes, Hē synecheia tēs chronographias tu Iōannū Skylitsē (Ioannes Scylitzes Continuatus) (*Hetaireia Makedonikōn Spudōn, Hidryma Meletōn Chersonēsu tu Haimu* 105). Thessalonike 1968.

Informations about Antioch: see also Michaēl Attaleiatēs and Nikēphoros Bryennios:

P. 165-166: Only Skylitzes Continuatus reports, that Emperor Michael VII Dukas (1071-1078) exiled the defeated Bulgarian rebell Constantine Bodin to Antioch. But Venetians, hired by Constantine's father Michailo, the ruler of Diokleia (approximately modern Montenegro and Northern Albania), smuggled him out of Antioch in 1078 and brought him back by ship to his homeland.

Michaēl Attaleiatēs

Michaēl Attaleiatēs was a lawyer and judge of the army during the reign of Emperor Rōmanos IV Diogenēs (1068-1071/1072); ca. 1080 he dedicated his autobiographical history of the period of 1034-1079 to Emperor Nikēphoros III Botaneiatēs (1078-1081)[1].

Title of the Work: *Historia ektetheisa para Michaēl proedru, kritu epi tu hippodromu kai Bēlu tu Attaleiatu*

[1] A. Kazhdan, Art. Attaleiates, Michael. *ODB* I (1991) 229.

Edition: Miguel Ataliates (Michaēl Attaleiatēs), Historia. Introducción, edición, traducción y comentario de Inmaculada Pérez Martin (*Nueva Roma* 15). Madrid 2002; unpublished French translation by Paul Gautier (Manuscript in the Bibliothèque Jean de Vernon, Institut Catholique).

Informations about Antioch:

P. 72-73 and 76 of Edition Pérez Martin: In 1067 Turks and Mirdāsid Arabs attacked Antioch twice. They devastated the neighbourhood of the city and enslaved the population. With inadequate armed reinforcements from Constantinople, local forces (*epichōrioi*) and his own bodyguard (*hoi idioi hypaspistai*) the *dux Antiocheias* Nikēphoros Botaneiatēs defended Antioch (also John Scylitzes Continuatus p. 120-121).

P. 83 84: On the occasion of the siege of Hierapolis/Manbiğ during the Syrian Campaign of Emperor Rōmanos IV Diogenēs (autumn 1068) Attaleiatēs praises Petros Libellisios, an Antiochian, for combining the wisdom of the Romans and the high education of the Saracens (*anēr Assyrios men to genos gennēma tēs Megalēs Antiocheias, akrōs ex ēskēmenos tēn te rhōmaikēn sophian kai paideusin kai tēn tōn Sarakēnōn*). He persuaded the defenders of the citadel of Hierapolis to surrender. Therefore the Emperor honoured him *magistros* (confer also John Scylitzes Continuatus p. 129 und Nikēphoros Bryennios p. 126-129). Later Petros Libellisos, a representative of the bilingual aristocracy of Antioch, was appointed *dux Antiocheias* (Lead Seal).

P. 91: In December 1068 the Emperor renounced to visit Antioch, because the neighbourhood of the city was devastated by Turks and Arabs. The inhabitants suffered by starvation (confer John Scylitzes Continuatus p. 133).

P. 133-134: The career of the perfidious eunuch Nikēphoros, during the reign of Michael VII as *logothetēs tu dromu* prime minister; his desastruous term of office as *dux Antiocheias* during the reign of Emperor Constantine X Dukas (1059-1067): he provoked conflicts with the neighbouring Arabs and tyrannized the Antiochians with confiscations and excessive financial burdens. After the death of the Emperor he was arrested by order of the Empress Eudokia in Antioch, because he had accused her slanderously of adultery (confer John Scylitzes Continuatus p. 155).

Nikēphoros Bryennios and Anna Komnēnē

In 1097 Nikēphoros Bryennios married Anna Komnēnē, the daughter of the Emperor Alexios I Komnēnos (1081-1118). By order of his mother-in-law, the Empress Irene Dukas, he began to write a history (*Hylē Historias*). After participation in the Cilician and Syrian campaign of

his brother-in-law, Emperor John II Komnēnos (1118-1143), he died in 1137 in Constantinople[1].

In continuing the unfinished history of her deceased husband Anna Komnēnē (born December 2, 1083) composed the *Alexias*, a panegyrical biography of her father in fifteen books, one of the main sources of the First Crusade (1085-1099)[2].

Editions: Nicéphore Bryennios, Histoire. Introduction, texte, traduction et notes par P. Gautier *(CFHB* 9) Brussels 1975; Anne Comnène, Alexiade (Règne de l'empereur Alexis I Comnène 1081-1118). Texte établi et traduit par B. Leib, I (Livres I-IV), II (Livres V-X) et III (Livres XI-XV). Deuxième tirage. Paris 1967 and 1989; Annae Comnenae Alexias. Recensuerunt D. R. Reinsch et Ath. Kambylis, I: Prolegomena et textus; II: Indices. Digesserunt F. Kolovou et D. R. Reinsch (*CFHB* 40/1+2). Berlin und New York 2001; English translation: The Alexiad of Anna Comnena. Translated from the Greek by E. R. A. Sewter. Harmondsworth 1979 (Penguin Classics); German translation: Anna Komnene, Alexias. Übersetzt, eingeleitet und mit Anmerkungen versehen von D. R. Reinsch. Köln 1996.

Informations about Antioch in the *Hylē Historias* of Nikēphoros Bryennios:

> P. 200-207 of Edition Gautier (II, 28 and 29): When Isaak Komnēnos arrived as *dux* at Antioch, the city was moved by factional riots between the followers and the enemies of the Armenian condottiere Philaretos Brachamios, a former general of Emperor Rōmanos IV Diogenēs, who tried to create an independent principality in Eastern Anatolia, Cilicia and Northern Syria.
>
> The most important ally of Philaretos Brachamios was the patriarch Aimilianos (ca. 1060-1078/1079), an old enemy of the eunuch and *logothetēs* Nikēphoros. Therefore Isaak Komnēnos was ordered by Nikēphoros to arrest the patriarch and to send him as a prisoner to Constantinople. Isaak Komnēnos arrested the patriarch, but provoked a violent rebellion of the Antiochians in favour of the deported patriarch. Because a Turkish force was approaching Antioch, Isaak reconciled with the Antiochians. Then he attacked the Turks, but was wounded and captured. Now the Antiochians bought Isaak's freedom (confer also Anna Komnēnē, Alexias II, 1.1 und X, 2.2).

1 A. Kazhdan, Art. Bryennios, Nikephoros the Younger. *ODB* I (1991) 331.

2 A. Kazhdan, Art. Komnene, Anna. *ODB* II (1991) 1142.

P. 298-299 (IV, 29): In 1078 Isaak Komnēnos returned to Constantinople and won the favour of the new Emperor Nikēphoros III Botaneiatēs (1078-1081) by the gift of Syrian textiles (*ta ek Syrias hyphasmata)*.

Informations about Antioch in the *Alexias* of Anna Komnēnē:

P. 186-188 of Ed. Reinsch (VI, 9.1-3): In 1084 Antioch is governed by the Armenian Philaretos (Brachamios). In December 1084 Sulaymān of Nikaia took Antioch in a surprise attack.

P. 331-335 (XI, 4): Siege and capture of Antioch by the Crusaders.

P. 338-342 (XI, 6.1-5): Emperor Alexios I marched his army to Philomēlion in Asia Minor. There he met a group of deserted Crusaders. They described the situation of the Crusaders as desperate. Therefore the Emperor returned to Constantinople.

P. 340-341 (XI, 6.7-9): Contrary to all exspectations the Crusaders defeated the Turkish army of Kurpagan (Kirbuqa, the emir of Mossul) and entrusted Antioch to the Norman Bohemund, son of Robert Guiscard and Prince of Taranto in Southern Italy.

P. 348-350 (XI, 9): By a letter Emperor Alexios I Komnēnos summoned Bohemund to hand over Antioch, but the Norman refused. Now the Emperor sent Manuēl Butumitēs with troops to Cilicia to fight against Bohemund.

P. 356-358 (XI, 12): Driven into a corner by the Emperor's forces in Laodikeia and Cilicia Bohemund handed Antioch over to his nephew Tancred and fled from the port of Antioch by ship to Southern Italy.

After a final confrontation in the mountains of Albania Emperor Alexios I Komnēnos forced Bohemund in autumn 1108 to submit. In autumn 1108 in the so-called „Treaty of Deabolis“ (*Alexias*, ed. Reinsch, p. 412-423 = XIII, 11 und 12) the Emperor appointed Bohemund as *dux Antiocheias*, but forced him to promise, that after his death Antioch should be returned to the Empire[1].

P. 428-429 (XIV, 2.2-4) Bohemund's nephew and deputy in Antioch, Tancred, refused to accept the „Treaty of Deabolis“ and the hand over of Antioch to the Emperor.

[1] K.-P. Todt, Antioch and Edessa in the so-called Treaty of Deabolis (September 1108). *Aram* 11-12 (1999-2000) 485-501.

Michaēl Italikos

Michaēl Italikos was a teacher of rhetorics and philosophy in Constantinople during the first half of the 12th century. In 1143 he was appointed metropolitan of Philippupolis in Bulgaria (today Plovdiv)[1].

Edition: Michel Italikos, Basilikos logos au Porphyrogénète et autocrator Jean Comnène sur ses combats en Syrie, in: Lettres et discours. Édités par P. Gautier (*Archives de l'Orient Chrétien* 14). Paris 1972, S. 239-270 (Nr. 43).

Informations about Antioch:

> In a panegyrical oration on the Syrian campaign of Emperor John II Komnēnos (*Logos basilikos eis ton autokratora Iōannēn ton Komnēnon kai porphyrogenneton epi tois kata Syrian agōsin autu)* he described the submission of Prince Raymond of Antioch (Edition Gautier p. 259-261) and the triumphal entry of the Emperor in Antioch in spring 1138 (p. 265-266)

Nikēphoros Basilakēs

Ca. 1140 Nikēphoros Basilakēs (ca. 1115-after 1182) was *basilikos notarios* and *didaskalos tu apostolu* at the Patriarcal Academy in Constantinople[2].

Probably in 1138 he composed a Panegyrical oration on the Emperor John II Komnēnos with a detailled description of the Imperial campaign to Cilicia and Syria in 1137/1138 (*Logos eis ton aoidimon basilea kyr Iōannēn ton Komnēnon).*

Editions: Nikēphoros Basilakēs, In Ioannem Comnenum imperatorem oratio, in: Niceforo Basilace, Gli Encomî per l'imperatore e per il patriarca. Testo critico, introduzione e commentario a cura di R. Maisano (*Byzantina et Neo-Hellenica Neapolitana* 5). Neapel 1977, 87-132 (Text and paraphrase of the oration in Italian) and 153-232 (Commentary) = Nicephori Basilacae Orationes et Epistulae, rec. A. Garzya. Leipzig 1984, 48-74.

Informations about Antioch:

---

[1] A. Kazhdan, Art. Michael Italikos. *ODB* II (1991) 1368-1369.

[2] A. Kazhdan, Art. Basilakes, Nikephoros. *ODB* I (1991) 263.

> Climax of the oration is the description of the triumphal entry of the Emperor in Antioch (p. 120-124). Basilakēs praised the *megalopolis* Antiocheia because of her piety (*eusebeia*) and her ardent love for Christ (*polys ho eis Christon erōs*). The Emperor was welcomed by a numerous (*polyanthrōpos*) and mixed population, being made of *Italoi, Assyrioi* and *hēmeteroi*, in the city, decorated with precious textiles.

Euthymios Tornikēs

Euthymios Tornikēs (ca. 1115-vor 1204) was a teacher at the Patriarcal Academy of Constantinople. Before 1166 he was appointed metropolitan of Neai Patrai in Greece[1].

Edition: Athanasios I. Papadopulos-Kerameus, Noctes Petropolitanae. Sbornik vizantijskich tekstov XII-XIII vekov. Editionem phototypicam praefatione instruxit Kurt Treu (*Subsidia byzantina lucis ope iterata* 21). Leipzig 1976 (Reprint of the edition St. Petersburg 1913), 162-187, especially 179-181.

Informations about Antioch:

> In a panegyrical oration Euthymios Tornikēs celebrated Manuēl's I Komnēnos (1143-1180) campaign to Cilicia and Syria in 1158/1159 and his triumphal entry in Antioch on April 12th 1159 (*Logos eis ton autokratora kyrion Manuēl ton Komnēnon, ekphōnētheis hote eisēlthen eis Kōnstantinupolin ho sultanos*).

John (Iōannēs) Phōkas

Author: During the second half of the 12th century John Phōkas lived as a monk and priest (*hieromonachos)* in the famous monastery of St John the Evangelist in Patmos[2].

Work: Description of his pilgrimage to the Holy Land in 1177: *Ekphrasis en synopsei tōn ap' Antiocheias mechris Hierosolymōn kastrōn kai chōrōn Syrias, Phoinikēs kai tōn kata Palaistinēn hagiōn topōn.*

Editions: Ioannes Phocas, in: Recueil des Historiens des Croisades. Historiens Grecs, I. Paris 1875, 527-558 (Greek text with Latin translation); Greek text with Russian translation: Iv. Troickij, Ioanna Phoki Skazanie vkratc' o gorodach' i stranach' ot' Antiochii do Ierusalima,

[1] A. Kazhdan, ART. MALAKES, EUTHYMIOS. *ODB* II (1991) 1275.

[2] A. Kazhdan, Art. Phokas, John. *ODB* III (1991) 1667.

takže Sirii, Finikii i o svjatych' mestach' v' Palestin', konca XII veka (*Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik* VII.2). St. Petersburg 1889; English Translation: The Pilgrimage of John Phocas in the Holy Land (in the year 1185 A.D.). Translated by Aub. Stewart, M.A. (Palestine Pilgrims' Text Society). London 1896; German Translation: An. Külzer, Peregrinatio graeca in Terram Sanctam. Studien zu Pilgerführern und Reisebeschreibungen über Syrien, Palästina und den Sinai aus byzantinischer und metabyzantinischer Zeit (*Studien und Texte zur Byzantinistik* 2). Frankfurt a. M., Berlin, Bern, New York, Paris and Vienna 1994, 20-21, 93-95 (Introduction) and 287-305 (Translation).

Informations about Antioch:

> P. 2-3 (Kap. 2) Ed. Troickij: John Phōkas described Antioch as a city impoverished by the time and Barbarian rule (*chronos kai barbaros cheir*). He admired the strong city walls and the springs. He visited Daphnē, saw the famous spring of Castalia and the still functioning aquaeducts bringing water to Antioch.

John (Iōannēs) Kinnamos und Nikētas Chōniatēs

Authors: John Kinnamos (before 1143-after 1185) was *grammatikos* of Emperor Manuēl I Komnēnos (1143-1180)[1].

Nikētas Chōniatēs (ca. 1155/1157-1217) was chief of the civil administration as *logothetēs tōn sekrētōn* before 1204[2].

Works: History of the reigns of the Emperors John II Komnēnos and Manuēl I. Komnēnos in the years of 1118-1176 (Kinnamos: *Chronikai)* or of the history of Byzantium respectively in the years 1118-1207 (Nikētas Chōniatēs: *Chronikē diēgēsis archomenē apo tēs basileias Iōannu tu Komnēnu kai lēgusa mechri tēs halōseōs tēs Kōnstantinupoleōs*).

Editions: Ioannis Cinnami Epitome rerum ab Ioanne et Manuele Comnenis gestarum, ed. A. Meineke. Bonn 1836; Engl. translation: Deeds of John and Manuel Comnenus by John Kinnamos. Translated by Ch. M. Brand (*Records of Civilization: Sources and Studies* 95). New York 1976; French translation: Jean Kinnamos, Chronique. Traduite par J. Rosenblum. Paris 1972.

---

1 A. Kazhdan, Art. Kinnamos, John. *ODB* II (1991) 1130.

2 A. Kazhdan, Art. Choniates, Niketas. *ODB* I (1991) 428.

Nicetae Choniatae Historia. Rec. I. A. Van Dieten (*CFHB* 11). Berlin and New York 1975; German translation: Die Krone der Komnenen. Die Regierungszeit der Kaiser Joannes und Manuel Komnenos (1118-1180) aus dem Geschichtswerk des Niketas Choniates. Übersetzt, eingeleitet und erklärt von F. Grabler (*Byzantinische Geschichtsschreiber* 7). Graz, Wien and Köln[2] 1958; Abenteurer auf dem Kaiserthron. Die Regierungszeit der Kaiser Alexios II., Andronikos und Isaak Angelos (1180-1195) aus dem Geschichtswerk des Niketas Choniates übersetzt, eingeleitet und erklärt von F. Grabler (*Byzantinische Geschichtsschreiber* 8). Graz, Wien und Köln2 1958; English translation: O City of Byzantium. The Annals of Niketas Choniates, translated by Harry J. Magoulias. Detroit 1984.

Informations about Antioch:

> Both historians report on the campaigns of John II Komnēnos and Manuēl I Komnēnos to Cilicia and Syria in 1137/1138, 1142/1143 and 1158/1159, the visits of both Emperors in Antioch in April 1138 and in April 1159 (Kinnamos, ed. Meineke, 16-30 = I, 7-10, II, 1 and 196-191 = IV, 16-21/ Nikētas Chōniatēs, ed. Van Dieten, 21-47, 52 and 102-110), furthermore on the death of Prince Raymond of Antioch in the Battle at the Fons Muratus in June 1149 (Kinnamos 121-123 = III, 14) and on the marriage of Manuel I and Maria of Antioch at Christmas 1162 (Kinnamos 210-211 = V, 4; Nikētas Chōniatēs 115-116).

2. Ecclesiastical Writers

Patriarch Petros III. of Antioch

According to his *Inthronistika* the later patriarch was born in Antioch (probably ca. 1000/1010), went to Constantinople and received there a higher education (*enkyklios paideia).* Then he made a great carrier in the imperial administration and became a member of the clergy of the Hagia Sophia in Constantinople (*skeuophylax).* In spring 1052 Emperor Kōnstantinos IX. Monomachos (1042-1055) appointed him patriarch of Antioch. After his appointment Petros III sent an encyclical letter to the Antiochians. In a series of of letters he did all he could to prevent the schism between the churches of Constantinopel and Rome in 1054[1].

[1] A. Papadakis, Art. Peter III, patriarch of Antioch. *ODB* III (1991) 1637.

Editions: 1) Encyclical letter to the Antiochians: A. Michel, Die Botschaft Petros'III. von Antiocheia an seine Stadt über seine Ernennung. *Byzantinische Zeitschrift* 38 (1938) 111-118.

2) Inthronistika to the patriarchs of Alexandreia and Jerusalem and to Pope Leo IX of Rome; letter of Pope Leo IX of Rome to Petros III: A. Michel, Humbert und Kerullarios. Quellen und Studien zum Schisma des XI. Jahrhunderts, II (*Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte* 23). Paderborn 1930, 28-33 und 416-475, especially 432, 440 and 454.

3) Correspondance with patriarch Michael I Kerularios of Constantinople and patriarch Domenicus Marango of Grado: Acta et scripta quae de controversiis ecclesiae Graecae et Latinae saeculo undecimo composita extant ex probatissimis libris emendatiora edidit. diversitatem lectionis enotavit, annotationibus instruxit C. Will. Praecedunt prolegomena de controversiarum inter Graecos et Latinos agitatarum ratione, origine et usque ad XI. saeculum progressu. Leipzig und Marburg 1861, 168-228, especially 217-218; G. Bianchi, Il Patriarca di Grado Domenico Marango tra Roma e l'Oriente. *Studi Veneziani* 8 (1966) 19-125, especially 99-102.

Nikōn ho Mauroreitēs

Nikōn of the Black Mountain was born ca. 1025 in Constantinople and served as a soldier during the reign of Konstantinos IX. Monomachos (1042-1055). Then he became a monk in a monastery north of Antioch in the Amanos and in the monastery of the younger stylite Symeōn on the Mons Admirabilis, west of Antioch. He was a specialist of canon law and wrote the *Taktikon*, a collection of canonical letters.

Writings with Informations about Antioch:

Editions: Iz «Taktikona» Nikona Divnogorca, in: V. Beneševič, Catalogus codicum manuscriptorum Graecorum qui in monasterio Sanctae Catharinae in Monte Sina asservantur, I: Codices manuscripti notabiliores bibliothecae monasterii Sinaitici ejusque metochii Cahirensis, ab archimandrita Porphyrio (Uspenskio) descripti. Hildesheim 1965 (Reprint of the edition St. Petersburg 1911), 561-601.

W. J. Aerts, Nikon of the Black Mountain, Witness to the First Crusade? Some Remarks on his Person, His Use of Language, and His work, Named Taktikon, Es. Logos 31, in: East and West in the Medieval Eastern Mediterranean, I: Antioch from the Byzantine Reconquest until the End of the Crusader Principality. Acta of the congress held at Hernen Castle in May 2003, ed. by K. Ciggaar and M. Metcalf. Leuven, Paris und Dudley, MA. 2006, 125-169 (New edition of *Logos* 31 with English translation).

Patriarch Theodōros IV. Balsamōn of Antioch (Ca. 1150-before 1204; patriarch of Antioch since 1182/1183)

Theodōros Balsamōn was the greatest canonist of the Greek Church. He composed a detailed commentary of the *Nomokanōn of the 14 titloi*, the authoritative collection of Byzantine canonical law and a treatise on the patriarchs of Antioch and Jerusalem (Rallēs und Potlēs, Syntagma IV, p. 542-555)[1]. As patriarch of Antioch he sent pastoral letters to the Greek Orthodox Antiochians (Rallēs und Potlēs, Syntagma IV, p. 565-579; confer also his commentary on canon 52 of the apostles, in: Rallēs und Potlēs, Syntagma II, 70).

Edition: Commentary of Balsamōn on the Nomokanōn of the 14 Titloi/ Canonical questions (Erōtēseis kanonikai) of the patriarch Markos of Alexandria together with the Answers of Balsamōn/ On the privileges of the patriarchs/Pastoral letter to the orthodox Antiochians, in: G. A. Rallēs und M. Potlēs (Hrsg.), Syntagma tōn theiōn kai hierōn kanonōn tōn te hagiōn kai paneuphēmōn apostolōn, kai tōn hierōn oikumenikōn kai topikōn synodōn, kai tōn kata meros hagiōn paterōn ekdothen, syn pleistais allais tēn ekklēsiastikēn katastasin diepusais diataxesi, meta tōn archaiōn exēgētōn, kai diaphorōn anagnōsmatōn, I-IV. Athen 1966 (Reprint of the edition Athen 1852-1966).

3. Epigraphy

We have some short Greek inscriptions from the second Byzantine period.

Editions: Gl. Downey, Greek and Latin Inscriptions, in: Antioch on-the-Orontes, II: The Excavations 1933-1936. Ed. by R. Stillwell. Princeton, London and Den Haag 1938, p. 148-165, especially p. 158-160

[1] A. Kazhdan, Art. Balsamon, Theodore. *ODB* I (1991) 249.

Nr. 85 and Nr. 86 (the epitaphs of the monks Iakōbos and Eustratios); epitaph Downey Nr. 85: H. Grégoire, Notules épigraphiques III: Sur une inscription d'Antioche, ou de l'utilité du grec moderne et de la liturgie pour l'épigraphie byzantine. *Byzantion* 13 (1938) p. 177-179; G. Dagron et D. Feissel, Inscriptions inédites du Musée d'Antioche. *Travaux et Mémoires* 9 (1985) p. 421 Nr. 3-6 (Nr. 4 and 5: epitaphs of the monk Theodōros, deceased in January 1046, and a *kubukleisios* of the patriarch of Antioch).

4. Lead Seals

The Greek lead seals of Antioch are edited and commented in an exemplary manner by Jean-Claude Cheynet. In 2005 Eric McGeer, John Nesbitt, and Nicolas Oikonomides published the lead seals in two great American collections. They are the main source for a reconstruction of the civil and ecclesiastical administration during the second Byzantine period.

Editions: J.-Cl. Cheynet, Trois familles du duché d'Antioche, in: J.-Cl. Cheynet und J.-F. Vannier, Études prosopographiques (*Byzantina Sorbonensia* 5). Paris 1986; Bibliothèque Nationale: Les sceaux byzantins de la Collection Henri Seyrig par J.-Cl. Cheynet, C. Morrisson et W. Seibt. Paris 1991; J.-Cl. Cheynet, Sceaux byzantins des musées d'Antioche et de Tarse. *Travaux et Mémoires* 12 (1994) 391-478; Idem, Sceaux de plomb du Musée d'Hatay. *Revue des études byzantines* 54 (1996) 249-270; Idem, Sceaux de la collection Zacos (Bibliothèque Nationale de France) se rapportant aux provinces orientales de l´Empire byzantin. Exposition organisée par le Département des monnaies, médailles et antiques (16 juillet 2001- 14 octobre 2001). Paris 2001; Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art, V: The East (continued), Constantinople and Environs, Unknown Locations, Addenda, Uncertain Readings, ed. by Eric McGeer, John Nesbitt, and Nicolas Oikonomides. Washington, D.C. 2005, 20-34.

Summary

The historiographical and rhetoric sources from the Middle-Byzantine period, for the most part composed in a more or less classicizing Greek and imitating ancient historians and orators like Diodor of Sicily, Plutarch, Cassius Dio, Dēmosthenēs, and especially Libanios, mention

Antioch relatively often, but give us only a few detailed informations about the topography of Antioch in the period between the 10th and the 13th centuries, for example about the city walls and the citadel of the city. With the exception of the works of Nicon of the Black Mountain they were written in Constantinople and look at the provinces from the point of view of the Imperial Court and the Capital.

In these sources Antioch is a very important provincial city, *he periphanēs kai megalē Antiocheia*, capital of one, if not the most important military government of the Empire, the *doukaton Antiocheias*. The authors inform us about the history of the city, the behaviour of the Antiochians and the relationship between Antioch and Constantinople, the necessary historical background for a better understanding of the buildings and the topography of Antioch.

In Antioch herself manuscripts with Greek texts were copied (for example the *Parisinus graecus* 164 in August 1070, a Psalter, written by order and in account of the priest and *kubukleisios* Leōn Sarbandēnos)[1]. But the native writers composed their writings, even if they had a more or less good knowledge of Greek, in Arabic[2].

1 G. Mercati, Origine Antiochena di due codici greci del secolo XI, *Analecta Bollandiana* 58 (1950) = Mélanges P. Peeters, p. 210-222.

2 G. Graf, Geschichte der christlichen arabischen Literatur, II: Die Schriftsteller bis zur Mitte des 15. Jahrhunderts (*Studi e Testi* 133). Città del Vaticano 1947, 3-93; J. Nasrallah, Histoire du mouvement littéraire dans l'Église Melchite du Ve au XXe siècle, III.1 (969-1250). Louvain und Paris 1983; *Idem*, Histoire du mouvement littéraire dans l'Église Melchite du Ve au XXe siècle, III.2 (1250-1516). Louvain und Paris 1981.

Antioche : les sources croisées et le plan de la ville

KRIJNIE CIGGAAR
Leyde

> *Muri vero ita eminentes et vallo et paludibus muniebantur, ut porte custodirentur ...*
>
> *Ceperunt egredi Turci per aliam portam, que respicit ad meridiem iuxta fluvium*[1]

Pour les pèlerins et croisés partant pour la Syrie et la Palestine, la ville d'Antioche était une ville lointaine en plus d'un sens : distance, géographie, histoire, mentalité et langues parlées. Aux XIe/XIIe/XIIIe siècles ils devaient se familiariser avec la topographie de la ville et connaître un certain nombre de toponymes pour trouver leur chemin vers les églises, chapelles, bains et autres monuments importants qu'ils voulaient visiter.

Dans les nombreuses sources croisées nous trouvons trace de plusieurs toponymes, parmi eux des noms connus depuis des siècles, d'autres de date plus récente et plus d'une fois sous forme corrompue. Les sources croisées furent écrites par des auteurs anonymes ou par des auteurs dont on connaît le nom ou la fonction et quelquefois les deux. Il y a ceux partis pour l'Orient, mais il y a aussi les auteurs restés en Occident. Foucher de Chartres, Pierre Tudebode, Raymond d'Aguilers, Raoul de Caen et d'autres avaient pris part à la première croisade ou étaient partis en Orient peu après. D'autres comme Albert d'Aix, Baudri de Bourgueil, Guibert de Nogent et plusieurs autres ne paraissent pas être allés en Outremer.

Ceux qui avaient participé à la première croisade ou étaient arrivés peu après décrivaient en premier lieu les événements du long siège

1 HILL et HILL 1969, p. 48, 63.

d'Antioche et de l'installation des Latins dans la ville en juin 1098[1]. Ils étaient secrétaires de princes ou ecclésiastiques (ou les deux). Parmi eux il devait y avoir ceux qui plus tard allaient rédiger des actes officiels et les titres de propriété des nouveaux arrivés et des anciens propriétaires. Les hostilités avaient eu des conséquences pour les propriétaires sur place et pour leurs propriétés.

Les auteurs restés en Occident comme Guibert de Nogent composaient leurs histoires à l'aide d'informations et de récits personnels issus de pèlerins et croisés retournés en France, en Allemagne et d'autres régions en Europe. Les documents officiels et lettres envoyés en Occident et les informations qui s'y trouvaient sur ce qui s'était passé en Outremer jouaient leur propre rôle et pouvaient influencer d'autres textes, comme la poésie de Baudri de Bourgueil qui travaillait pour Adèle de Blois, femme de Henri de Blois, participant à la première croisade[2].

Il y a encore la catégorie des auteurs qui sont nés en Outremer et y ont passé une grande partie de leur vie, comme Guillaume de Tyr, né et vivant en Outremer au XII[e] s., mais éduqué à Paris. D'autres, comme Jacques de Vitry, évêque d'Acre au début du XIII[e] s., ont résidé en Orient assez longtemps pour connaître la vie locale, la région et les différents peuples qui y habitaient. Les deux auteurs s'intéressaient vivement à la vie en Orient, ce qui a sans doute stimulé la traduction de leurs ouvrages en langue vulgaire. Avant 1204, l'*Historia* de Guillaume de Tyr, écrite vers 1170, fut rendue en français sous le titre d'*Eracles*. L'auteur anonyme de la version française a adapté, enrichi et raccourci des passages du texte latin qui, pour autant qu'ils regardent Antioche, méritent d'être regardés de plus près, surtout quand ils donnent des toponymes[3]. L'*Historia Orientalis* de Jacques de Vitry fut également traduite en ancien français[4].

Des notices décrivant certains épisodes des croisades, quelquefois de caractère anecdotique il est vrai, et qu'on trouve éparses dans les miracles, *Vies* de Saints, *exempla* et textes littéraires n'ayant quelquefois aucun rapport direct avec les croisades, peuvent cacher des détails topographiques et des toponymes. Il en est de même pour les titres de

---

1 Riley-Smith 1993, p. 204-209, « Bibliography, Original Sources ».

2 Hagenmeyer 1901, p. 138-140, 149-152 ; Abrahams 1926, p. 196 s.

3 Huygens 1986 ; Paris 1879-1880.

4 Moschus 1597 ; Bongars 1611 ; Buridant 1986.

propriété et les traités de commerce avec les villes marchandes d'Italie. J'en omets sans doute que je trouverai chemin faisant et qu'il faudra étudier.

Après la période des croisades qui s'achève pour Antioche en 1268 quand la ville est prise par Baibars, qui la détruit en grande partie, il y a une nouvelle vague de sources croisées qu'il faudrait dépouiller. Ces histoires des croisades voient le jour pour plusieurs motifs. Il y a la nostalgie d'un passé glorieux, il y a l'ambition de reconquérir les terres perdues ou bien il y a un intérêt géographique parfois combiné aux intérêts commerciaux des diverses communautés italiennes. C'est le cas de Venise qui avait su préserver certains privilèges en Orient : les Vénitiens avaient gardé leur funduq à Alep. Dans ce milieu on trouve au début du XIVe s. les historiens Marino Sanudo Torsello (le Vieux) et Paolino Veneto (voir plus loin).

Outre la variété des genres et des catégories d'auteurs que nous venons de voir, il faut aussi tenir compte de la diversité des langues dont se servent les auteurs pour rédiger leurs œuvres. Il y a tout d'abord le latin, langue œcuménique de l'Europe de l'Ouest. Mais il y a aussi les langues vulgaires parlées en Occident comme le français, le provençal, le castillan et d'autres langues de l'Europe dont les auteurs se sont servis. Et en plus, bien qu'exceptionnellement semble-t-il, il y a des documents en arabe émanant des autorités latines d'Antioche, comme un titre de propriété rédigé à Antioche pour un Melkite[1]. Indirectement l'arménien a joué un rôle dans la conservation des *Assises* d'Antioche. On n'en connaît que la traduction arménienne faite vers le milieu du XIIIe s. par Smbat le Connétable. La traduction française de ce texte arménien du Moyen Âge, faite au XIXe s., l'a rendu accessible aux historiens modernes[2].

À première vue, le grand nombre de textes produits en Outremer et en Occident, la grande variété d'auteurs, de genres de textes, de langues employées, pourrait étonner. Mais il ne faut pas oublier que malgré leur nombre limité, les Latins, dans la Principauté d'Antioche, étaient au pouvoir. Depuis des temps immémoriaux, des gens de différentes religions, langues et nations avaient habité à Antioche. La communauté latine, qui exerça le pouvoir de 1098 à 1268, ne formait qu'une minorité entre autres minorités et avait, en conséquence, à tenir compte de divers

---

[1] Cahen 1971.

[2] *Assises d'Antioche* 1876 ; Cahen 1940.

problèmes, y compris le problème des différentes langues. Il leur fallait une langue commune et c'était, dans la plupart des cas, le latin. Dans la vie locale et dans la langue de tous les jours les Latins trouvaient des termes et des noms en diverses langues, ce qui était le cas aussi pour les noms géographiques et les toponymes. Il leur fallait un effort pour reconnaître et retenir les noms en diverses langues. Le résultat était souvent la corruption et la confusion de noms topographiques et de toponymes qui, plus d'une fois, demandaient et demandent encore une interprétation « logique » ou une explication, ce qui n'est pas toujours facile. La corruption de noms propres se retrouve également dans les sources croisées. Les auteurs de l'époque s'en rendent compte, et parfois y réfléchissent. Guibert de Nogent, écrivant en France, le disait dans la préface de son *Gesta Dei per Francos* : « J'ai rencontré de grandes difficultés en ce qui concernait les noms des hommes, des pays et des villes… » ; et un peu plus loin : « il me faut le remarquer, comme nous donnons aujourd'hui de nouvelles appellations aux territoires de nos provinces, de même n'est-il pas douteux que les noms des régions étrangères aient changé, eux aussi[1] ». Un siècle plus tard, on retrouve la même plainte dans le texte anonyme *Tractatus de locis et statu sancte terre ierosolimitane*, daté entre 1168 et 1198. Dans un paragraphe spécial l'auteur fait remarquer que les noms de villes et de lieux ont lentement changé à cause des divers peuples qui ont habité en Palestine : *De mutatione nominum urbium. Nomina civitatum et locorum propter mutationem gentium que terram ipsam diversis temporibus coluerunt paulatim mutata sunt*[2].

Il y a donc différentes catégories d'auteurs, divers genres de textes, diverses langues à considérer et ayant exercé diverses influences sur la littérature et la culture de l'Europe de l'Ouest. Il faut distinguer, en fonction de leur thématique, les textes susceptibles de nous intéresser plus spécialement, ceux où l'on peut s'attendre à trouver des aspects de la géographie et de la topographie d'Antioche, et peut-être des toponymes de la ville.

Les textes les plus prometteurs sont les descriptions d'Antioche faites par les auteurs occidentaux, croisés, pèlerins et autres. Parmi ces descriptions il faudrait distinguer les descriptions « standardisées » (autonomes et souvent anonymes), donnant une description générale, comme le

[1] Huygens 1996 ; Garand 1998.

[2] Kedar 1998, p. 129.

nombre d'églises et de monastères, les doubles murailles, le nombre de tours, la présence de quatre montagnes, la citadelle, et le fleuve appelé Farfar (*i. e.* l'Oronte). De telles énumérations furent adoptées et adaptées par d'autres auteurs qui les ont intégrées dans leurs œuvres. Il y a aussi les descriptions individuelles, basées sur l'observation sur place par des auteurs qui avaient visité Antioche et qui décrivaient ce qu'ils avaient vu de leurs propres yeux. Ils donnaient leur propre impression de la ville.

Un exemple du premier groupe est la description d'Antioche par Ambroise (IVe s.) qui a trouvé son chemin dans quelques ouvrages postérieurs[1]. Un autre groupe de descriptions standardisées, presque sans toponymes et dont l'origine reste inconnue, semble se rencontrer pour la première fois dans l'*Anonymus* de la première croisade, texte publié par L. Bréhier et reprise entre autres dans les *Annales Corbeienses*[2]. Un troisième groupe de descriptions standardisées a pris naissance après la prise d'Antioche en 1268. C´est une description fondée sur celle donnée dans l'*Historia* de Guillaume de Tyr. On la trouve chez Marino Sanudo Torsello dans son *Liber secretorum fidelium crucis* et chez Paolino Veneto dans la *Chronologia Magna* (voir plus loin).

Foucher de Chartres est un des nombreux auteurs qui donnent plutôt une description individuelle d'Antioche. Il mentionne la cathédrale de Saint Pierre et l'Église ronde de la Vierge, sans donner d'autres détails, il est vrai. Mais ce qui importe c'est qu'il fait remarquer que les deux églises étaient restées « intactes » pendant la période turque de sorte que les Latins ont pu en disposer en 1098. Reste à interpréter ce qu'il entendait par « intactes », sans changements architecturaux importants peut-être ? Le pèlerin Wilbrand d'Oldenbourg, par exemple, donne d'autres détails topographiques, suggérant qu'il s'est promené autrement dans la ville, peut-être en fonction de ses propres intérêts, à la recherche d'églises et de reliques de son choix. Les comptes-rendus des voyageurs et pèlerins individuels comme Wilbrand d'Oldenbourg tendent à être plus riches en toponymes, mais les détails sur les noms de rues, de places, etc., y manquent[3].

---

[1] AMBROISE, *De Excidio urbis Hierosolimitanae*, *Patrologia Latina* 15, col. 2175-2176 ; voir aussi HILL et HILL 1974, p. 96, n. 24.

[2] BRÉHIER 1924, p. 220-223, où l'éditeur parle du caractère d'interpolation de ce chapitre, expliquant pourquoi il l'a placé à la fin du texte, voir p. 170, note a ; JAFFÉ 1864, p. 64-65 (« *Chronographus corbeiensis* »).

[3] HAGENMEYER 1913, I, ch. XV, 2, p. 217-218 (trad. anglaise RYAN 1969, p. 92-93). Pour Wilbrand d'Oldenbourg, LAURENT 1864, p. 171 s, et aussi DELPECH et VOISIN 1999-2003, p. 315 s.

Il y a des descriptions qui renferment çà et là des éléments légendaires, quelquefois originaires de textes du genre des *Patria*, mais les sources restent anonymes. Un texte comme *La Gran Conquista de Ultramar*, compilé à la demande d'Alfonse le Savant et fondé entre autres sur la *Historia* de Guillaume de Tyr, parle dans l'introduction de « *libros antiguos é las historias de buenos fechos que ficieron los hombres buenos antepasados* », textes qu'il lui fallait sans doute traduire quand nous lisons, « *trasladar la ystoria de todo el fecho de Ultramar, de como passó, según lo oýmos leer en los libros antiguos* », et où l'auteur a peut-être dû trouver des matériaux inconnus des autres sources croisées préservées[1].

Enfin on trouve des textes littéraires comme la *Chanson d'Antioche* et la *Facienda de Ultramar* où figurent des descriptions d'Antioche et qu'il faudrait dépouiller pour dépister des toponymes. Bien que de caractère légendaire parfois — le nombre des portes d'Antioche, dans la *Chanson d'Antioche*, étant beaucoup plus élevé que dans la réalité — on ne devrait pas automatiquement rejeter certains éléments qui semblent un peu fantastiques. Pour le nombre de portes, par exemple, on pourrait penser à la présence de nombreuses poternes qui étaient garnies d'hommes pour la défense de la ville. Il existait aussi des guides de pèlerins, comme *La Fazienda de Ultra Mar*, un itinéraire biblique du XIIe siècle, écrit en castillan. Ce dernier texte serait de la main d'Aimery, patriarche latin d'Antioche[2].

Le nombre de sources croisées à étudier pour faire un inventaire de la topographie d'Antioche est énorme. Nombreux aussi sont les problèmes qui se posent à qui veut les étudier correctement : éditions parfois inaccessibles ou d'accès difficile, manque de précision de certaines éditions (*canos* et *caños*, employés indifféremment dans les textes[3]), absence d'index ou présence d'index incomplets et où quelquefois il y a confusion entre *porta* et *portus* (et *puerta* et *puerto*), ou *porta* et « poterne », ou *tor* employé pour « porte » et pour « tour », références erronées et introuvables parfois, mauvaises lectures du texte original, corruption de noms propres et de toponymes due à leur origine arabe, grecque, syriaque ou autre. Dans la traduction moderne de certains textes on trouve une interprétation « moderne » d'un toponyme, anonyme dans le texte

---

[1] Gayangos de, 1959, p. 1 ; Cooper 1979, vol. I, p. 2.

[2] Duparc-Quioc 1967, *passim* ; Lazar 1965, p. ex. p. 116, 119, 198.

[3] Gayangos de, 1959, p. 159 ; Cooper 1979, vol. I, p. 518.

original, en lui « donnant » le nom de l'époque qu'on trouve dans des sources contemporaines, ce qui dissuade de se référer automatiquement aux traductions. Il y a quelquefois des éditions du même texte mais basées sur un autre manuscrit, ce qui donne parfois des noms différents pour le même toponyme, ou bien on trouve une désignation anonyme pour une porte qui, dans le passage parallèle dans un autre manuscrit du même texte, est désignée de son propre nom, c.-à-d. le nom courant à l'époque. Il y a des toponymes grecs qui, « perdus » ou supprimés pendant la période turque, ont repris leur forme originale mais renvoient maintenant à l'histoire récente, comme la *porta comitis*, au lieu de « porte du pont », par référence à un comte croisé ayant fait le siège devant cette porte, en 1097/1098, plutôt qu'à un fonctionnaire byzantin[1]. Il y a l'usage de noms vagues comme *porta superior*, *porta inferior*, *porta que respicit ad meridiem*[2]. Il y a des noms donnés provisoirement et qui, pour une raison ou une autre, n'ont pas survécu longtemps, comme la *porta Boamundi*[3]. Il est possible que certains toponymes d'Antioche soient métaphoriques plutôt que réels[4].

Le plan médiéval d'Antioche

Rares sont les villes médiévales dont nous connaissons un plan. Des villes d'Outremer, seuls les plans d'Acre et d'Antioche ont été conservés. Le plan d'Acre, conservé dans le manuscrit Vatican lat. 1960, f° 268v, est bien connu et a été publié maintes fois. Son original doit avoir été

---

1 p. ex. Bresc-Bautier 1984, n° 78, p.183-185 (p. 184 : *inveni in capite pontis porte que de Comite nuncupatur, super rivam fluminis Orontii, duo loca ad molendina*).

2 voir p. ex. note 1 *supra*.

3 Baudri de Bourgueil 1879, p. 65 (III, 6), var. 4 : *quae proprie porta Boamundi vocatur* ; p. 70 (III, 10) : *prope Boamundi portam* (manuscrit originaire du château de Blois, cf. *ibidem*, p. xxxiv, ms. Bibliothèque Nationale, Paris, Lat. 5513, fin xiie s.). Le nom de cette porte ne se trouve pas dans la version du texte imprimée dans la *Patrologia Latina* 166, col. 1057-1152, qui rend la version éditée par Bongars 1611, vol. I, p. 81-138. Durant le siège d'Antioche, c'était devant cette porte (qui en réalité s'appelait Porte Saint-Paul) que Bohémond avait déployé ses troupes.

4 Dans un colophon arménien, par exemple, se rapportant au siège d'Antioche pendant la première croisade, il est question d'une « porte de la miséricorde », voir Peeters 1946, p. 376, où l'auteur de l'article a traduit en latin le passage du colophon arménien par *Tandem cum expugnatio munitissimi loci in humana facultate non esset, consiliis potens Deus salutem providet aperitque ianuam misericordiae* ; cf. Cahen 1983, Document III, p. 221-222. On ne saurait pas exclure que la porte de la Miséricorde soit la poterne par où Bohémond et les siens sont entrés dans la ville. Un arménologue devrait reconsidérer le colophon en arménien.

fait avant 1291, d'après les légendes portant sur les sanctuaires, rues et quartiers des diverses nationalités[1]. Le plan d'Antioche se trouvant sur le même folio que le plan d'Acre a curieusement été assez négligé, peut-être parce qu'il est assez schématique et de forme réduite, au contraire de celui d'Acre qui saute plus aux yeux et qui donne quantité de toponymes. Pourtant le plan d'Antioche, bien que difficile à dater, est digne d'intérêt pour un dictionnaire topographique d'Antioche et devrait y être inclus comme illustration, peut-être aussi pour localiser l'église Saint-Paul qui, dans l'autographe de Paolino Veneto, peut être représentée par un petit dessin anonyme, se trouvant du côté ouest de la Porte Saint-Paul (voir ci-dessous).

Nous avons vu que, déjà pour le siège d'Antioche en 1097/1098, les auteurs se rendaient compte des problèmes pour décrire le déroulement du siège, vu la situation géographique de la ville, avec ses grosses fortifications impressionnantes —l'enceinte comprenant des montagnes, des collines, des marais, des jardins et même des pâturages —, et surtout l'importance des dénivelés, à l'extérieur comme à l'intérieur de la ville. Pour ceux qui n'avaient pas été sur place, la topographie de la ville était difficile à comprendre. Le siège devait se faire en bas de la ville où la présence de quelques portes devait faciliter la prise de la ville qui était presque imprenable, sauf par trahison. Raymond d'Aguilers écrit : *de Antiochia … de situ eiusdem dicere necessarium esse videtur, ut facilius bella et assultus qui ibi facti sunt ab his qui non viderunt intelligantur*. Il était donc nécessaire de décrire la ville pour faire comprendre à ceux qui n'avaient pas été sur place comment s'étaient déroulées les activités militaires[2]. Rien d'étonnant à ce que les auteurs écrivant après la prise d'Antioche se soient rendu compte du même problème. Écrivant de façon rétrospective, ils étaient conscients que leurs lecteurs avaient besoin d'éclaircissements pour comprendre les exploits des croisés dans le passé. Pour ceux qui rêvaient d'une reconquête de cette terre lointaine, l'explication du terrain était encore plus importante. Paolino Veneto qui écrivait sa *Chronologia Magna* dans les années 1320 sentait le devoir d'illustrer son œuvre, disant « *Requiritur autem mapa duplex, picture ac scripture* », et ailleurs dans le même ouvrage, « *figura sine scriptura*

[1] Récemment encore, Jacoby 2005, p. 73-105, où la carte a servi à étudier la topographie d'Acre.

[2] Hill et Hill 1969, p. 47.

confuse omnia repraesentat[1] ». Dans l'autographe de sa *Chronologia Magna* (Venise, Marc. Lat. Z 399), sur le folio où il écrivait le texte de sa description d'Antioche, il faisait précéder son texte d'un plan de la ville[2]. Dans les autres manuscrits conservant la *Chronologia Magna* ce système ne s'est pas maintenu et les illustrations se trouvent sur un folio où elles sont réunies à d'autres illustrations[3]. Les légendes des plans d'Antioche copiés dans les autres manuscrits de la *Chronologia Magna* offrent quelques variantes et n'accompagnent plus le texte.

Conclusion

La période latine d'Antioche, de 1098 à 1268, semble être une des périodes les mieux documentées de l'histoire d'Antioche par le grand nombre de documents préservés dont quelques-uns seulement ont pu être mentionnés ici. Les sources ne sont pas uniformes et offrent de temps en temps des noms corrompus. Après l'arrivée des croisés, divers toponymes ont été remplacés ou bien par des noms donnés provisoirement (par ignorance de leurs vrais noms) ou bien par un retour aux noms de l'époque byzantine. Certains de ces toponymes ne se sont pas maintenus, d'autres ont pris une nouvelle forme. Le plan d'Antioche dans la *Chronologia Magna* de Paolino Veneto offre un certain intérêt pour la topographie de la ville, mais surtout pour les noms géographiques des environs.

---

1 La *Chronologia Magna* de Paolino Veneto n'étant pas encore publiée, il faut se contenter de citations éparses. Pour la première citation, voir Degenhart et Schmitt 1973, p. 6 ; pour la deuxième citation, voir *ibidem*, p. 60 (citation venant du ms. Bibliothèque Nationale, Paris, Lat. 4939, f° 9v). Bien que Paolino Veneto et Marino Sanudo Torsello donnent une description d'Antioche en termes presque identiques, le dernier n'a pas inclus un plan d'Antioche dans son *Liber secretorum fidelium crucis*, in Bongars 1611, vol. II, p. 1-316 (p. 142-143 pour la description d'Antioche).

2 La seule reproduction du ms. Venise, Marc. Lat. Z 399, se trouve dans Onoldinus 1879, nº 4, où on trouve comme légendes, pour la ville et ses environs immédiats, commençant avec le nom d'Antioche placé au centre de la ville, et allant en direction sud : *ANTIOCHIA intermissa eiusque turres* ; *pons*, *porta sancti Georgii* ; *pons*, *porta pontis* ; *porta Ducis* ; *porta Canis* ; *porta sancti Pauli* ; *fons sancti Pauli* ; *mons ; mons ; mons Oruntes* ; *meridies* ; *flumen Farfar*. Ce sont les noms qu'on retrouve dans la description d'Antioche qui fait partie du manuscrit.

3 Le ms. Biblioteca Vaticana, Lat. 1960, produit à Naples entre 1334 et 1339, par exemple, f° 268v, donne le plan bien connu d'Acre juste en dessous du plan d'Antioche, voir note 20 *supra*, et Degenhart et Schmitt 1973, p. 26. Le plan du ms. Bibliothèque Nationale, Paris, Lat. 4939, produit à Naples vers 1329, f° 98, a été reproduit, avec quelques petites erreurs dans les légendes, comme gravure faite d'après le manuscrit par Rey 1871, pl. XVIII, et Degenhart et Schmitt 1973, p. 25. Les différents plans seront discutés dans une publication dans *Eastern Christian Art*.

Bibliographie

ABRAHAMS 1926

ABRAHAMS P. (éd.), *Les œuvres poétiques de Baudri de Bourgueil (1046-1130*), Paris (repr. Genève, 1974).

AMBROISE

AMBROISE, *De Excidio urbis Hierosolimitanae*, Patrologia Latina 15, col. 2061-2310.

Assises d'Antioche 1876

Assises d'Antioche reproduites en français et publiées au sixième centenaire de la mort de Sempad le Connétable, leur ancien traducteur arménien, Venise, Société Mekhithariste.

BAUDRI DE BOURGUEIL

BAUDRI DE BOURGUEIL, *Historia Hierosolymitana*, *RHC Occ*., IV, Paris (1879), p. 5-111 ; *Patrologia Latina* 166, col. 1057-1152.

BONGARS 1611

BONGARS J. (éd.), *Gesta Dei per Francos*, Hanover (1611), 2 vols en un vol.

BRÉHIER 1924

BRÉHIER L., *Histoire anonyme de la Première croisade*, éd. et trad., Paris (réimpr. 1964).

BRESC-BAUTIER 1984

BRESC-BAUTIER G. (éd.), *Le Cartulaire du chapitre du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, Paris.

BURIDANT 1986

BURIDANT C., *La Traduction de l'* Historia Orientalis *de Jacques de Vitry*, édition, introduction, notes et glossaire, Paris.

CAHEN 1940

CAHEN C., *La Syrie du Nord* à *l'époque des croisades et la Principauté franque d'Antioche*, Paris.

CAHEN 1971

CAHEN C., « Un document concernant les Melkites et les Latins d'Antioche au temps des croisades », *Revue des Études Byzantines* 29, p. 285-292.

CAHEN 1983

CAHEN C., O*rient et Occident au temps des Croisades*, Paris.

COOPER 1979

COOPER L. (éd.), *La Gran Conquista de Ultramar*, Bogotá, vol. I.

DEGENHART et SCHMITT 1973

DEGENHART B. et SCHMITT A., « Marino Sanudo und Paolino Veneto. Zwei Literaten des 14. Jahrhunderts in ihrer Wirkung auf Buchillustrierung und Kartographie in Venedig, Avignon und Neapel », *Römisches Jahrbuch für Kunst* 14, p. 1-136.

DELPECH et VOISIN 1999-2003

DELPECH M. et VOISIN J.-Cl., « La mission en Cilicie de Wilbrand von Oldenburg », *Mélanges de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth* LVI, p. 291-346.

DUPARC-QUIOC 1967

DUPARC-QUIOC S. (éd.), *La Chanson d'Antioche*, Paris.

GARAND 1998

GARAND M.-C., *Guibert de Nogent, Geste de Dieu par les Francs. Histoire de la première croisade*, Introduction, traduction et notes, Turnhout.

GAYANGOS 1959

GAYANGOS P. de (éd.), *La Gran Conquista de Ultramar*, Madrid.

HAGENMEYER 1901

HAGENMEYER H., *Die Kreuzzugsbriefe aus den Jahren 1088-1100*, Innsbruck (repr. Hildesheim 1973).

HAGENMEYER 1913

HAGENMEYER H. (éd.), *Fulcheri Carnotensis historia Hierosolymitana (1095-1127)*, Heidelberg.

HILL et HILL 1969

HILL J. H. et HILL L. L. (éds.), *Le 'Liber' de Raymond d'Aguilers*, Paris.

HILL et HILL 1974

HILL J. H. et HILL L. L., *Peter Tudebode, Historia de Hierosolymitano Itinere*, translated with Introduction and Notes, Philadelphia.

HUYGENS 1986

HUYGENS R. B. C. (éd.), *Guillaume de Tyr, Historia rerum in partibus transmarinis gestarum*, Turnhout.

HUYGENS 1996

HUYGENS R. B. C. (éd.), *Guibert de Nogent, Dei Gesta per Francos, et cinq autres textes*, Turnhout.

JACOBY 2005

JACOBY D., « Aspects of Everyday Life in Frankish Acre », *Crusades* 4, p. 73-105.

JACQUES DE VITRY

JACQUES DE VITRY, *Historia Orientalis*, in BONGARS 1611, vol 1, p. 1047-1124.

Jaffé 1864

Jaffé P., *Monumenta Corbeiensia*, Bibliotheca rerum Germanicarum, I, Berlin.

Kedar 1998

Kedar B. Z., « The *Tractatus de locis et statu sancte terre ierosolimitane* », *The Crusades and their Sources. Essays presented to Bernard Hamilton* (éd. France, J. et Zajac W. G.), Aldershot, p. 111-133.

Laurent 1864

Laurent J. C. M., *Peregrinatores medii aevi quatuor*, Leipzig.

Lazar 1965

Lazar M. (éd.), *Almerich, Arcidiano de Antiochia, La Fazienda de Ultra Mar*, Salamanca.

Marino Sanudo Torsello

Marino Sanudo Torsello, *Liber secretorum fidelium crucis*, in Bongars 1611, II, p. 1-316.

Moschus 1597

Moschus F. (éd.), *Jacques de Vitry, Historia Orientalis*, Douai (repr. Farnborough 1971).

Onoldinus 1879

Onoldinus G. Mart. Thomas, *De Passagiis in Terram Sanctam. Excerpta ex « Chronologia Magna » codicis latini 399 Biblioth. Ad D. Marci Venetiarum, auspice societate illustrandis Orientis Latini monumentis,* Venise, n° 4.

Paris 1879-1880

Paris P. (éd.), *Guillaume de Tyr et ses continuateurs*, 2 vol., Paris.

Peeters 1946

Peeters P., « Le siège d'Antioche par les croisés en 1098 », *Miscellanea historica in honorem Alberti de Meyer*, Louvain, p. 371-390.

Rey 1871

Rey G., *Étude sur les monuments de l'Architecture militaire des croisés en Syrie et dans l'île de Chypre*, Paris.

Riley-Smith 1993

Riley-Smith J., *The First Crusade and the Idea of Crusading*, London.

Ryan 1969

Ryan F. R., *A History of the Expedition to Jerusalem, 1095-1127*, trad. anglaise, Knoxville

L'apport des voyageurs occidentaux (1268-1918) au *Lexicon Topographicum Antiochenum*

Guy MEYER
Paris

Glanville Downey, dans les appendices à son gros ouvrage sur l'histoire d'Antioche, a dressé trois listes chronologiques qui constituent le point de départ des recherches sur les voyageurs dans cette ville : une liste des cartes anciennes, une liste des voyageurs qui décrivent des ruines, une liste des autres voyageurs[1]. Ces répertoires sont tirés d'un catalogue de la bibliothèque Gennadios où se trouvaient dépouillés les itinéraires des voyageurs avec les pages correspondant à chaque étape, à partir des ouvrages conservés à l'époque dans cette seule bibliothèque. Les livres n'ont pas toujours fait l'objet d'une relecture attentive, mais dans l'ensemble les listes sont fiables. Il faut exclure quelques intrus et corriger quelques oublis, ajouter ce qui a été publié depuis, soit peu de choses par rapport à l'ensemble. En revanche, vérifications faites, sa division de la liste des voyageurs en deux parties s'avère, à l'usage, peu pertinente et j'ai décidé de ne pas la conserver.

Les voyageurs constituent un corpus hétéroclite qui s'étend sur une période de près de six cents ans, de Bertrandon de la Broquière[2], en 1432, agent secret au service de Philippe le Bon, jusqu'à Theodor Wiegand[3],

---

[1] *A History of Antioch in Syria*, Princeton (1961), p. 606-607 (cartes) ; p. 664-679 (listes de voyageurs).

[2] Ch. Schefer, *Le voyage d'outremer de Bertrandon de la Broquière, premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne*, Paris (1892), p. 83 85, 100-101, 150-151. Bertrandon (décédé en 1459) était chargé d'évaluer les forces turques dans l'éventualité d'une croisade.

[3] Theodor Wiegand (1864-1936) est un archéologue allemand qui dirigea les fouilles de Baalbek, Priène, Milet et Didyme, etc. Pendant la guerre, il servit comme officier d'artillerie en Turquie. Cemal Pacha (cf. note suivante) le nomma d'abord à la direction des musées, puis inspecteur général des Antiquités pour la Syrie-Palestine, à l'automne 1916, et l'Arabie orientale, cf. P. Clemen, *Protection of art during war*, I, Leipzig (1919), p. 13 et le rapport de Wiegand sur ses activités dans le second volume, *Kunstschutz im*

inspecteur des Antiquités pour le compte de Cemal Pacha[1]. Plus on avance dans le temps et plus on croise d'authentiques archéologues, tels que Poujoulat, le secrétaire de Michaud[2], Rey[3], spécialiste de l'architec-

---

Kriege, II, Leipzig (1919), p. 174-190. Cemal Pacha fit publier un ouvrage (sous son nom, mais réalisé par Wiegand), *Alte Denkmäler aus Syria, Palästina und Westarabia*, Berlin (1918), avec des photographies d'Antioche : pl. 97, en bas, l'hippodrome ; pl. 98, l'Oronte près d'Antioche. Wiegand s'est rendu à Antioche en 1917, du 14 au 18 juin, cf. Th. Wiegand, « Denkmalschutz in Syrien », *Klio* 15 (1918), p. 5 et *Halbmond im letzten Viertel*, Munich (1970), p. 258-259. Le *Denkmalschutzkommando* commandé par Wiegand publia plusieurs ouvrages scientifiques sur les Antiquités de la Syrie-Palestine. C'est à tort que G. Downey, *History of Antioch*, p. 674, lui attribue la découverte du théâtre de Daphné, qui fut dégagé par des paysans, cf. V. Chapot, « Antiquités de Syrie du Nord », *BCH* 26 (1902), p. 163-164.

1 Ahmed Cemal (ou Djemal) Pacha (1872-1922) est un officier et homme politique turc. Il fut nommé gouverneur avec les pleins pouvoir en Syrie-Palestine de 1915 à 1917. Il publia un ouvrage de souvenirs, *Memories of a Turkish statesman, 1913-1919*, New York (1922), plaidoyer *pro domo* où il n'y a aucune allusion à son action en faveur des Antiquités.

2 Joseph-François Michaud (1767-1839), principal rédacteur de la *Biographie universelle* et auteur d'une *Histoire des Croisades*, en sept volumes (1812-1822), constamment rééditée. En 1813, il est élu à l'Académie française. En 1830, à 63 ans, il s'embarque, avec Poujoulat, pour l'Orient. Poujoulat entreprend seul les parties les plus difficiles du voyage. Ainsi, il visite Antioche et la Syrie tandis que Michaud explore l'Égypte. Les lettres sur Antioche, publiées dans le volume VII de la *Correspondance d'Orient (1830-1831),* Paris (1835), sont adressées à Michaud. Downey a consulté une édition belge sur laquelle je n'ai pu mettre la main, avec une tomaison et une pagination différentes de l'édition parisienne, ainsi qu'un plan, tiré de l'*Histoire des Croisades*, qui n'y figure pas. Ce plan est antérieur à leur voyage en Orient. B. Poujoulat publia sous son seul nom *Récits et souvenirs d'un voyage en Orient,* Paris (1864[7], première édition 1848, *non vidi*) : sur Antioche, p. 101-114.

3 Le Baron Emmanuel-Guillaume Rey (1837-1916) était un archéologue spécialiste de l'architecture médiévale. Il embarqua le 22 août 1859 à la tête d'une mission chargée d'étudier l'architecture militaire des croisés en Orient et, accessoirement, la topographie de la tribu de Juda. Il s'était adjoint les services de Louis De Clercq (1836-1901), pionnier de la photographie, archéologue et célèbre collectionneur (puis homme politique) qui devait réaliser des photographies des fortifications. Les deux hommes se séparèrent à Jérusalem, le 5 décembre 1869 : cf. R. Mayer (éd.), *Louis de Clercq, Voyage en Orient*, Stuttgart (1989). De Clercq garda par devers lui ses clichés. Dans l'avant-propos à son *Étude historique et topographique de la tribu de Juda*, Paris (1862), p. 1-2, Rey fait un récit succinct de la mission de 1859, puis p. 20, après un bref rappel du début de leur voyage, il retranscrit son journal pour la période qui va du 28 novembre 1859 (Jérusalem, p. 20) jusqu'au 20 décembre, évoquant d'une phrase, *in fine*, son retour vers la ville sainte (p. 131). La séparation d'avec De Clercq est rapportée aux p. 18-19, aux dates du 4 et du 5 décembre.

ture militaire médiévale, ou des antiquisants, comme Renan[1], Fossey[2], Perdrizet[3], Chapot[4], ou Wiegand déjà cité. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, des Européens s'installent en ville, peu nombreux. Parmi ces derniers, il faut citer un ingénieur italien, Eugenio Toselli, qui réalisa des fouilles peu avant 1900 dans le centre de la ville antique[5]. Au cours de cette très longue période, alors que les monuments se dégradent, les descriptions se font plus précises et scientifiques, tandis que se développe la part des interprétations et des hypothèses.

---

[1] Ernest Renan (1823-1892) ne s'est pas rendu à Antioche lors de sa célèbre mission en Phénicie, comme le croit Downey, *History of Antioch*, p. 673, « 1860 ou 1861 », mais lors d'un second voyage en Orient au cours duquel il découvrit Athènes, précisément du 24 au 30 janvier 1865. Son carnet de voyage en Syrie a été publié par J. Gaulmier, « Note sur le voyage de Renan en Syrie », *Bull. d'études Orientales* 25 (1972), p. 229-237, repris dans *Autour du Romantisme de Volney à J. P. Sartre : Mélanges offerts à Monsieur le professeur Jean Gaulmier,* Paris (1977), p. 297-306 (et depuis dans le recueil *J. Gaulmier un orientaliste*) ; cf. E. Renan et M. Berthelot, *Correspondance, 1847-1892*, Paris (1898), p. 329, lettre datée d'Alexandrette (Iskendurum) le 22 janvier 1865. Rentré à Paris fin juin ou début juillet, il présenta une communication sur le Charonion devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dès le mois d'août : cf. « Note sur les sculptures colossales du mont Stavrin, à Antioche », *CRAI* (1865), p. 307-310. Les inscriptions recueillies par Renan furent publiées par W. H. Waddington, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Paris (1870), n° 2707-2712.

[2] Charles Fossey (1869-1946), d'abord membre de l'École Française d'Archéologie d'Athènes de 1894 à 1897, s'orienta ensuite vers l'Assyriologie. Il s'est rendu à Antioche avec Paul Perdrizet.

[3] Paul Perdrizet (1870-1938), membre de l'École Française d'Archéologie d'Athènes de 1893 à 1896, travailla à Delphes, en Macédoine, en Égypte. Professeur à Nancy, puis à Strasbourg, il fut membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Sur Antioche, Ch. Fossey et P. Perdrizet, « Voyage dans la Syrie du nord », *BCH* 21 (1897), p. 79 85, pl. 3-4, qui, de plus, reproduit intégralement la communication de Renan citée plus haut.

[4] Victor Chapot (1873-1954), membre de l'École Française d'Archéologie d'Athènes de 1899 à 1901, puis de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il a publié le récit de son séjour dans une revue populaire, « D'Alexandrette au coude de l'Euphrate », *Le tour du monde* 79, n. s. 11 (1905), p. 136-140.

[5] Toselli n'a rien publié que je sache et je n'ai trouvé aucune notice sur le personnage. Ses fouilles et sa collection sont mentionnées par l'abbé Émile Le Camus (1839-1906), *Notre voyage aux pays bibliques*, 3, Paris (1890), p. 44 ; p. 48, n. 1 ; p. 77, n. 2 ; p. 78. Il fut l'hôte de Victor Chapot (cf. note précédente) à qui il adressa plusieurs inscriptions d'Antioche dont certaines furent transmises à Perdrizet. Förster, « Skulpturen und Inschriften von Antioch », *JDI* 16 (1901), p. 55, n° 3 publie une inscription qui lui fut envoyée par ce même ingénieur. D'autres archéologues se sont rendus à Antioche, mais n'ont semble-t-il rien publié de leurs voyages, ainsi Charles Texier, Fr. Imhoof-Blumer, Graf von Lanckoronski avec Felix von Luschan (Photos disponibles sur le site Europeana, *creator*, Luschan, Felix Ritter ; *subject*, *Antiochia*).

On attend des voyageurs qu'ils apportent des relations détaillées sur les monuments et la topographie. C'est loin d'être toujours le cas. La plupart des voyageurs n'effectuent que des séjours très brefs. Ils portent un regard biaisé sur une ville qui pour la plupart d'entre eux est d'abord celle où les fidèles du Christ prirent le nom de chrétiens.

Cette étude s'inscrit dans la continuité de celles consacrées à l'Antioche médiévale, et en miroir par rapport à la ville ottomane. Elle fait le point sur les connaissances et la situation à la veille de la grande fouille de 1932.

1. Les plans

Les plans dressés par quelques voyageurs donnent une idée générale de la disposition de la ville, du tracé des murailles et de l'emplacement relatif des monuments. Les légendes livrent parfois leurs noms. Ces plans sont souvent approximatifs et mal orientés. Les récits des voyageurs répètent souvent ces erreurs d'orientation. Beaucoup considèrent que l'Oronte suit une direction est-ouest[1]. Tous les plans anciens et tous les récits de voyage ne décrivent qu'un seul circuit pour l'enceinte urbaine. Ils n'ont pas vu les restes du tracé « long » ou « extérieur » reconnu par Christiane Brasse[2].

---

[1] Downey, *History of Antioch*, p. 611. On ne peut qu'acquiescer aux remarques de J.-P. Callu, « Antioche la Grande : la cohérence des chiffres », *MEFRA* 109 (1997), p. 137, n. 58 : Downey, obnubilé par la mauvaise orientation des cartes, ignore ce qu'elles apportent. L'erreur ne vient pas que de l'influence de Libanios ; sans boussole, il est difficile, avec les montagnes qui cachent en partie le soleil, de s'orienter, cf. B. de Monconys, *Journal des Voyages de Monsieur de Monconys, conseiller du Roy en ses conseils d'estat et privé, & lieutenant criminel au siège présidial de Lyon...*, Paris (1665), I, p. 366 : « ce rocher est si haut et si droit qu'il leur empêche de voir le soleil qu'il ne soit près de midi ; et la plaine assez étroite, qui est au couchant de l'autre côté de la ville, est bornée encore de montagnes si hautes, que le soleil s'y couche de fort bonne heure. »

[2] « Von der Stadtmauer zur Stadgeschichte. Das Befestigungssystem von Antochia am Orontes », *Byzas* 10 = *Aktuelle Forschungen zur Konstruktion, Funktion und Semantik antiker Stadtbefestigungen,* Istanbul (2010), p. 261-282. Ce tracé correspond en partie au « wall of Tiberius », sur la fig. 11 de Downey, *History of Antioch*. Lors d'une discussion en marge du Colloque, Grégoire Poccardi, que je remercie, m'a dit qu'il avait essayé de retrouver les restes de ce mur sur le terrain. Il n'en a vu que le départ, mal conservé sur une seule assise. La suite aurait été détruite par les activités d'une carrière moderne.

Les plus anciens plans d'Antioche remontent au XIVe siècle, mais ils correspondent à un état antérieur à 1268. Bien après, Pietro della Valle[1] a accompagné sa description d'un petit croquis exécuté de mémoire (titre : *figura d'Antiochia fatta à mente* ; cf. fig. 1). Il y a indiqué les montagnes (*monti* et, à l'intérieur de l'enceinte, *monti nudi*), la planure (*piano*), avec la ville « moderne » (*habitations en forme de cabanes*, n°4). La partie plane de la ville est exagérément étendue par rapport à la partie montueuse qu'il n'a pas visitée. La rue à colonnades (*rue pavée de marbre*, n°3) est curieusement dédoublée, avec un bassin (*vivier ou réservoir*, n°2) en arrière de la porte de Saint-Paul (*porte qui est à l'orient, et par laquelle nous entrâmes,* n°1), proche d'une tour qu'il visita (*la grosse tour, avec une chambre au-dedans*, n°7). Il a dessiné le cours de l'Oronte (n°6) et le pont (n°5).

Le plan levé par Pococke[2] présente un net progrès, même s'il reste approximatif. L'auteur n'a pas effectué de relevés ni de triangulation, mais il l'a dessiné à l'estime (fig. 2). Le plan est accompagné d'une échelle de 1 000 pieds. Il distingue bien les principaux éléments du relief (B, C, H, I du plan) par des hachures et des effets d'ombrage, avec l'Oronte en bas. Il indique par des interruptions dans le tracé de la muraille les portes principales, à l'exception de la Porte du Chien, mais en ajoutant une porte sur la montagne. Il distingue la « porte orientale appelée *Babous*, proche de sources ». Il a représenté, par convention, la ville « moderne » par un quadrilatère blanc (V). Il a aussi figuré le pont sur l'Oronte, celui qui franchit le torrent méridional, et le pont-aqueduc situé plus haut dans la même vallée. Dans la ville moderne, il indique, en direction de la montagne, « la façade ruinée d'un très grand monument de briques, appelé Prince » (L), qu'il date du Ve siècle[3], et peut-être une autre ruine (l) : Pococke évoque, dans la ville, « ce qu'ils appellent la maison de Saint Jean Chrysostome et de ses père et mère, (il) pense que c'était une ancienne chapelle qui mesure(rait) environ vingt pieds carrés d'après (ses) conjectures (...), construite en brique dans le même appareil que le palais appelé Prince » (p. 192). Il n'a pas pu la voir de près, « car on ne

---

1 *Viaggi di Pietro della Valle, Il Pellegrino, descritti da lui medesimo in lettere familiari, all'erudit, sui amico Mario Schipano*, *parte terza* [IV], Rome (1663), p. 433. Il passe à Antioche en 1625.

2 *A description of the East and some other countries*, II, 1, Londres (1745), pl. XXVI, p. 189.

3 *Description*, II, p. 190.

peut y pénétrer, car elle est habitée par une famille musulmane, avec les épouses[1] ». Les églises sont localisées, sur la montagne (*sic*), en N, O, et P.

La carte de Niebuhr[2] est une carte muette, avec le cours de l'Oronte, un plan de la ville ottomane, le tracé de l'enceinte, les routes, rues et cheminements (fig. 3). Le tout ne semble pas très exact. Le plan édité par Michaud (préparé et publié avant le voyage en Orient) reprend le tracé de la carte de Pococke (jusqu'au détail du bâtiment « appelé Prince » avec une légende légèrement différente adaptée à son sujet[3]).

De tous les plans examinés ici, celui de Rey[4] semble le plus exact et c'est, de loin, le plus détaillé (fig. 4). Le relief est rendu par des courbes de niveau, des hachures, des escarpements et des ombrages. Malheureusement, il n'y a aucune indication d'altitude. La couverture végétale est indiquée : bois, jardins, prairie sont distingués par des graphismes différents et colorés en vert. La ville et les bâtiments ottomans sont en rouge (casernes et bâtiment anonyme sur la rive droite de l'Oronte), avec l'indication de cinq mosquées. Les cours d'eau sont indiqués en bleu et les cheminements en marron. Le tracé de l'enceinte est particulièrement soigné, avec indication des tours et des poternes préservées, le tracé hypothétique figure en pointillés. Rey indique en toutes lettres la Porte Saint-Paul, la fontaine Saint-Paul, le cimetière latin (église Saint-Luc[5]), Bab-el-Zeitoun (Porte des Oliviers), la Porte Saint-Georges et une fontaine proche de cette porte, le « Pont ruiné », en avant de cette porte, l'aqueduc, le cimetière musulman. Les légendes des lettres majuscules et minuscules qui figurent sur le plan sont à chercher dans le texte[6] : A, Porte du Pont; B, Porte Saint-Georges, et b, pont ruiné *(supra)* ; C, tour pentagonale ; D, réservoir circulaire, et dans la forteresse r, ruines de bâtiments d'époque franque, et s, citerne de la forteresse ; E, tourelle ronde (époque franque), et les poternes a et b ; F, monastère Saint-Paul; d, Tour des Deux Sœurs ; e, la tour la plus élevée de ce secteur où Bo-

1 *Description*, II, p. 192.

2 *C. Niebuhr's Reisen durch Syrien und Palaestina, nach Cypern und durch Kleinasien und die Türken*, Hamburg (1837), pl. II (*in fine* dans l'exemplaire que j'ai consulté, face à la page 12, d'après Downey, *History of Antioch*, p. 607). Le jugement de Downey sur l'exactitude de Niebuhr par rapport à Pococke doit être très fortement nuancé.

3 *Histoire des Croisades*, I, Paris (1812), hors-texte, à la fin de la seconde partie, avec les explications p. 567-568.

4 *Étude*, pl. XVII.

5 C'est l'église Saint-Jean des autres voyageurs et, aujourd'hui, la grotte Saint-Pierre.

6 *Étude*, p. 185-202.

hémond aurait déployé sa bannière ; f, tour en avant de la forteresse où se sont affrontés chrétiens et musulmans.

Le plan de Förster[1] marque un recul évident : les tracés sont approximatifs et les dimensions et les distances complètement fausses (fig. 5). Il n'a fait que reprendre le fond de carte de Cernik dessiné pour le Baedeker. Il indique, en revanche, plusieurs monuments dont on ne trouvait pas mention dans les plans précédents (théâtre, cirque, ruine à proximité du cirque[2], ruines d'un des ponts de l'île). Il localise le Charonion et la chapelle Saint-Jean.

Le plan de l'abbé Le Camus[3] mérite une mention particulière (fig. 6). C'est à la fois un plan restitué, inspiré par Müller et critique par rapport au modèle, et un plan de voyageur où il indique les ruines qu'il a vues sur place : il combine donc hypothèses et *realia*. Les contours présentent une parenté certaine avec le plan de Rey, mais ni le détail du tracé, ni les dimensions ne correspondent exactement. Je serais tenté d'en attribuer la paternité à l'ingénieur Toselli qui a levé un plan de Séleucie pour Chapot[4]. Il faut, pour distinguer les ruines des interprétations, se référer au texte très verbeux du bon abbé. Il indique un réseau de murs ruinés à proximité de la ville moderne, entre la rue à colonnades et le fleuve[5]. Le *Nympheum* et l'*église octogonale* correspondent sur le terrain à deux *tumuli*[6]. Il marque les ruines d'un pont sur le bras actuel de l'Oronte, vers le nord-ouest de l'île[7]. Dans l'île, il place, mal, les ruines du cirque et du « temple ». Il marque la porte de Saint-Paul, qu'il a vue très endommagée[8], avec à proximité la fontaine Saint-Paul, les ruines

---

1 Richard Förster, « Antiochia am Orontes », *JDI* 12 (1897), pl. 6.

2 Cette structure correspond à une « ruine » décrite par Emily A. Beaufort, *Egyptian sepulchres and Syrian shrines...* , Londres (1862), p. 312-313 (avec un plan) et que Le Camus, *Notre voyage*, III, p. 71, considère comme des thermes. C'est le « temple » dans la littérature archéologique contemporaine.

3 Ce plan hors-texte, en couleur, ne figure que dans la première édition de *Notre voyage*, III, Paris (1890). Il est reproduit en noir et blanc dans le *Dictionnaire de la Bible* (dirigé par F. Vigouroux, compagnon de voyage et dédicataire de l'ouvrage de l'abbé), I, Paris (1912), s.v. « 2 Antioche », col. 679-680, fig. 171, ainsi que dans l'ouvrage du Lt.-colonel Jacquot, *Antioche, centre de tourisme*, II, Antioche (1931), p. 224.

4 « Séleucie de Piérie », *MSAF* s. 7, 6 (1907), p. 153, n. 3, et pl. 1. Sur Toselli, cf. *supra*.

5 *Notre voyage*, III, p. 78.

6 *Notre voyage*, III, p. 78.

7 Le même que celui qui figure sur le plan de Förster.

8 *Notre voyage*, III, p. 72-73.

de l'église du même nom, une grotte, et les eaux de Saint-Paul qui se déversent vers l'extérieur (tracé discontinu). Près du cimetière latin, le long du torrent, il trace une ruine de mur qu'il attribue à Séleucos[1]. Il situe l'emplacement supposé du théâtre à l'endroit « d'un enfoncement semi-circulaire[2] ». Le temple de « Jupiter Céraunus » correspond à la citerne circulaire en avant de la forteresse[3]. Le Charonion est mal positionné, mais Le Camus l'a cherché, en vain, sur le mauvais versant de la montagne[4]. Enfin, il a retrouvé des traces de dallage en porphyre, entre les casernements et le palais d'Ibrahim Pacha, dans l'axe de la rue à colonnades[5]. En raison de cette découverte, et d'après une hypothèse de Toselli, Le Camus marque deux portes dans le mur sud et trace deux rues à colonnades (comme sur le plan de Della Valle, mais dans ce cas il semble s'agir d'une erreur) : la rue de Tibère et la rue d'Hérode.

2. Les monuments

Tous les voyageurs mentionnent le mur d'enceinte même si parfois ils ne l'ont vu que de loin[6]. Ils n'ont vu la muraille que dans son dernier état, c'est-à-dire après des remaniements médiévaux[7], mais certaines parties et le tracé semblent remonter à l'époque hellénistique. Plus on avance dans le temps, plus ils font état de destructions[8] et plus les descriptions se font précises. Ils n'ont vu qu'un seul tracé qui suit une ligne de défense tirant

---

1 *Notre voyage*, III, p. 75. Peut-être plutôt un mur de canalisation ?

2 *Notre voyage*, III, p. 55.

3 Elle n'est pas très bien placée sur le plan. Pour l'identification de ces ruines cf. F. R. Chesney, *Expedition for the survey of the rivers Euphrates and Tigris*..., I, Londres (1850), p. 425.

4 *Notre voyage*, III, p. 47.

5 *Notre voyage*, III, p. 67.

6 Une seule exception, remarquable : Israel-Joseph Benjamin II, « voyageur et auteur, demeurant à Faltischam (Moldavie) », *Cinq années de voyage en Orient, 1846-1851*, Paris (1856), p. 31, ne parle, brièvement d'ailleurs, que de la communauté juive d'Antioche, sans mentionner rien d'autre. Il n'est pas cité par Downey.

7 Rey, *Étude*, p. 185 et 190.

8 Pococke, *Description*, II, 1, p. 190 ; A. Parsons, *Travels in Asia and Africa*..., Londres (1808), p. 71. Mais les destructions les plus spectaculaires eurent lieu à l'initiative d'Ibrahim Pacha pour construire la caserne et le Palais au moyen de blocs récupérés à l'explosif dans la muraille, cf. J. Barker, *Syria and Egypt under the last five sultan*, II, Londres (1876), ouvrage posthume, p. 222-224, W. F. Ainsworth, *A personal narrative of the Euphrates expedition*, I, Londres (1888), p. 70. Ce dernier relate que le buste d'un empereur romain trouvé à cette occasion fut offert à Barker, consul d'Angleterre à Alep. La collection de John Barker, surtout des antiquités égyptiennes, fut dispersée à Londres,

avantage du relief accidenté de la montagne. Pourtant, le plan moderne montre qu'il y a bien eu deux tracés sur la montagne[1]. L'enceinte suivie par les voyageurs correspond au circuit intérieur (plus court) par *Demir Kapı* (*Bab el Hadid*), la Porte de Fer. Rey suppose que le tracé court, sur la montagne, correspond à un tronçon construit par Justinien sur le torrent Onopniktès[2]. Le tracé élargi pourrait correspondre aux travaux de Théodose II.

Avant Pococke, aucun voyageur ne prend la peine de nommer aucune porte ou n'en connaît le nom. Pococke rapporte, d'après la tradition locale, le nom de la « porte orientale », *Bablous*, qu'il prend pour une déformation de Babylone[3]. Il est aussi le premier à rapporter le nom de la Porte de Fer qu'il décrit longuement[4]. Ce n'est qu'à la toute fin du XVIIIe siècle que W. G. Brown désigne la même porte par son nom : « J'entrai dans Antioche, aujourd'hui Antaki, par Bab-Bolus, la Porte de Saint-Paul[5] ». Cassas, dans les légendes de ses planches, nomme successivement la Porte du Pont, la Porte de Médine (Porte de Saint-Paul) et la porte dite de Fer[6]. Les noms des cinq portes principales ne sont donnés que par Poujoulat qui les a trouvés chez les chroniqueurs des croisades[7]. Les formes arabes, ou arabisées, trahissent une utilisation autochtone qui, au moins pour la Porte de Saint-Paul, remonte à l'occupation chrétienne.

Une forteresse de forme à peu près triangulaire domine, au sud, le ravin de la Porte de Fer. Elle aurait été édifiée à la fin du Xe siècle, et remaniée à l'époque des croisades, peut-être à l'emplacement de l'ancienne acro-

---

chez Sotheby's. Mauvais état de la porte Saint-Pierre après le tremblement de terre de 1872 : Le Camus, *Notre voyage*, III, p. 72-73.

1 Brasse, in *Byzas* 10, Istanbul (2010), p. 264, Abb. 2.

2 *Étude*, p. 191 ; cf. Procope, *De Aedificiis*, II, 10, 16.

3 *Description*, II, 1, p. 190 : « called Bablous ». La déformation du nom et la fausse étymologie confirment qu'il s'agit d'une tradition locale.

4 *Description*, II, 1, p. 189 : « it is called the iron gate », et pl. XXXVII, C-D ; encore p. 191.

5 *Travels in Africa, Egypt, and Syria, from the year 1792 to 1798*, Londres (1799), p. 390.

6 *Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine, et de la Basse-Égypte*, Paris (an VII, 1799), pl. 3, 5 et 6, 9.

7 Michaud et Poujoulat, *Correspondance*, VII, p. 106-111, où il donne le nom arabe de la porte du Pont, p. 119, bab Gessr, dont la banalité ne permet aucune conclusion et, p. 111, celui d'une porte sur la montagne, bab Zetoun, « porte des Oliviers ». Chesney, *Expedition for the survey*, p. 427, donne les noms arabes de quatre portes.

pole ou d'un ancien bastion. Raymond d'Agiles l'appelle « Colax [1] ». On connaît le nom d'une tour par les chroniqueurs des croisades : la Tour des Sœurs, livrée par trahison à Bohémond par l'Arménien Firouz. Rey propose la tour « d » de son plan[2].

Il est difficile de déterminer à quand remonte le pont sur l'Oronte, mais sa correspondance avec la porte du même nom laisse supposer que le pont est, au plus tard, contemporain de l'aménagement de cette partie de la muraille[3]. Le pont est rarement décrit. Les ruines d'un autre pont, à l'extrémité de l'île, ne sont guère mentionnées que vers la fin du XIXe siècle[4].

Pietro della Valle décrit la rue dallée qui va de la Porte de Saint-Paul à la ville ottomane[5]. Sur le petit croquis déjà mentionné, il la dédouble. Cette avenue figure aussi sur le plan de Pococke. L'abbé Le Camus restaure deux rues à colonnades parallèles[6]. Il a vu des éléments architecturaux de la rue principale dégagés par des travaux agricoles ou des carriers. Peu après la première guerre mondiale Weulersse a vu encore en place les ruines d'un tétrapyle [7].

Les voyageurs mentionnent quelques églises plus ou moins ruinées. L'église Saint-Paul (parfois attribuée à saint Pierre ou à Pierre et Paul), près de la porte du même nom, est associée à une source et une grotte. Même en ruine, elle est encore en activité et sert, à l'occasion, d'église patriarcale, mais semble être tombée en désuétude au cours du XIXe

---

1 Rey, *Étude*, p. 185, d'après Ibn Ferat : « à la suite du tremblement de terre de 976 » ; et p. 190 : « a remplacé l'acropole antique ». Il existe un bastion du même genre au sommet du Bübüldag, à Éphèse, qui ne correspond certainement pas à une ancienne acropole.

2 *Étude*, pl. XVIII, discussion des sources, p. 196-197. Michaud et Poujoulat, *Correspondance*, VII, p. 132-134, proposent une autre localisation, plus bas dans la pente.

3 A. Parsons, *Travel*, p. 71-72 ; W. M Thomson, *Missionary herald* 37 (1841), p. 237, pour la nature du pavage.

4 Le Camus, *Notre voyage*, III, p. 76 ; Förster, *JDI* 12 (1897), p. 132 et plan ; Baedecker, *Palestine et Syrie*, Leipzig-Paris (1912[4]), p. 383.

5 *Voyages de Pietro della Valle, gentilhomme romain, dans la Turquie, l'Égypte, la Palestine, la Perse, les Indes orientales, & autres lieux, nouvelle édition, revuë, corrigée & augmentée*, VIII, Paris (1745), p. 129.

6 *Notre voyage*, III, plan. Il s'en explique p. 57, 62-63, 67, 74.

7 « Antioche. Essai de géographie urbaine », *Bull. études orientales* 4 (1934), p. 48 ; p. 47, croquis V.

siècle[1]. La source canalisée alimentait un bassin, le long de la rue à colonnades, en arrière de la Porte de Saint-Paul[2].

L'église troglodytique Saint-Jean (l'actuelle église Saint-Paul) est associée à une source sacrée. D'après sa position, près du cimetière latin, au débouché de la vallée de la Porte de Fer, je suppose qu'elle correspond à l'église Saint-Luc chez Rey[3].

Les ruines de l'église Saint-Georges se trouvaient près de la porte du même nom, en dehors de l'enceinte, près d'une source[4].

Les missionnaires du milieu du XVIIe siècle signalent, sans donner la moindre précision, et comme une sorte de rumeur, qu'une église d'Antioche aurait été transformée en mosquée. Cette information imprécise dans un contexte apologétique ne semble mériter aucun crédit. Cependant, Lycklama a Nijeholt écrit que la Grande Mosquée (apparemment Habîb-en-Nedjar[5]) serait une ancienne cathédrale consacrée à Saint-Jean [6]. Un peu plus tard, Le Camus pense que des chrétiens sont enterrés sous cette même mosquée Habîb-en-Nedjar dont il décrit la crypte, qu'il n'a pas pu voir, d'après M. Toselli.

Les trois églises anciennes sont bâties à proximité de sources. Les qualités de l'eau de Saint-Paul, vantées par Parsons[7], semblent leur conférer le statut d'*hagiasma*. C'est aussi, semble-t-il, le cas de la source

---

1 Pietro Della Valle, *Voyages*, VII, p. 130 (rapide mention) ; J. Goujon, *Histoire et voyage de la Terre-Sainte*, Lyon (1670), p. 26 ; Pococke, *Description*, p. 192 (en N sur le plan) ; Drummond, *Travels in different cities...* , Londres (1754), p. 223 (gravure) ; Parsons, *Travels*, p. 70 ; Rey, en F sur le plan ; Le Camus, *Notre voyage*, III, p. 73.

2 Della Valle, *Voyages*, p. 128 ; Monconys, *Journal*, I, p. 366 ; M. de la Roque, *Voyage de la Syrie et du Mont Liban...*, Amsterdam (1723), p. 202 ; Ch. Perry, *A view of the Levant*, Londres (1743), p. 142 ; Poujoulat, in Michaud et Poujoulat, *Correspondance*, VII, p. 110.

3 Goujon, *Histoire et voyage*, p. 26 ; Heyman, in J. Ae. van Egmond et J. Heyman, *Travels through part of Europe...*, II, Londres (1759), p. 326-327 ; Pococke, *Descriptions*, p. 192 ; Drummond, *Travels*, p. 223 ; Rey, *Étude*, p. 203, cf. pl. XVIII ; E. A. Beaufort, *Egyptian sepulchres*, p. 311.

4 Poujoulat, in Michaud et Poujoulat, *Correspondance*, VII, p. 131 ; Lycklama a Nijeholt, p. 324.

5 La « Grande mosquée » proprement dite correspond à un autre lieu de culte, plus près du fleuve.

6 *Voyage en Russie, au Caucase et en Perse...*, IV, Paris, Amsterdam (1875), p. 318.

7 *Travels*, p. 70.

de l'église Saint-Jean[1]. Buckingham décrit deux autres sources sacrées : l'une est appelée Ain-el-Omra et l'autre se trouve dans « une caverne à l'intérieur de l'agglomération » et « est célèbre pour rendre féconde les femmes stériles ou ouvrir les fontaines de vie aux accouchées qui n'ont pas de lait[2] ».

Le Charonion, deux sculptures taillées dans le rocher, n'a été reconnu que fort tard, lors de l'expédition du colonel Chesney. Ernest Renan, qui cite intégralement Chesney, en fit une étude détaillée devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cette communication fut reprise à son tour dans son entier par Ch. Fossey et P. Perdrizet dans un article du *BCH* qui discutait l'interprétation proposée par Renan[3].

Deux autres monuments, qui comme le Charonion sont toujours visibles aujourd'hui, n'apparaissent que tardivement dans les descriptions d'Antioche : le cirque et le « temple »[4]. En revanche deux autres bâtiments ruinés ont disparu : la prétendue maison de saint Chysostome, une ruine en forme de dôme ou demi-dôme[5], et un monument que Pococke désigne sous l'appellation de « Palais » ou « Prince ».

Pococke décrit longuement les aqueducs qui alimentaient Antioche depuis les sources de Daphné. Il a reconnu le tracé de deux conduits[6]. Les voyageurs décrivent parfois un bassin circulaire en avant de la forteresse. Celui-ci sera plus tard identifié à l'autel de Zeus Kéraunios[7]. Certains signalent la citerne de la forteresse et les citernes installées au-dessous des tours du mur d'enceinte.

Les mentions de ruines de faubourgs sont vagues et inutilisables. Un pasteur protestant en a vu tout le long de la route entre Daphné et

---

1 J. Goujon, *Histoire et voyage*, p. 26.

2 *Travels*, p. 556.

3 Fr. R. Chesney, *The expedition*, p. 425 ; Renan, *CRAI* n.s. I (1865), p. 307-310 ; Ch. Fossey et P. Perdrizet, *BCH* 21 (1897), p. 79 85.

4 Lycklama a Nijeholt, *Voyage*, p. 324 ; Le Camus, *Notre voyage*, III, p. 70-71 ; E. A. Beaufort, *Egyptian sepulchres*, p. 313.

5 Outre Pococke déjà cité, Poujoulat, in Michaud et Poujoulat, *Correspondance*, VII, p. 201, dit qu'on lui a montré « les restes en briques » de cette maison. Je pense qu'il s'agit de la coupole décrite par Monconys, *Journal des voyages*, I, p. 365, et du demi-dôme rapporté par Heyman in Egmont et Heyman, *Travels*, II, p. 325.

6 *Description*, II, 1, p. 170-171.

7 Explication dans Chesney, *Expedition for the survey*, I, p. 425.

Antioche. Le site de Daphné n'est pas décrit avant Pococke [1]. Heyman, vers 1708, venant d'un village appelé Chekkin, a copié à Daphné des inscriptions dans les ruines d'une église, au bord du chemin qu'il suivait vers Antioche[2]. Ces inscriptions, avec leur provenance exacte, ont été copiées à nouveau par Arthur Pullinger, un marchand anglais résidant à Alep de 1725 à 1739, qui est le premier à avoir identifié le site, pour autant qu'on le sache. C'est certainement lui qui l'a indiqué à Pococke[3]. Un missionnaire, le frère Leandro di Santa-Cecilia (voyage effectué en 1734) semble en avoir eu connaissance, mais ne s'y est pas rendu [4]. Poujoulat évoque des restes antiques près des sources[5]. Le théâtre de Daphné avec des statues qui le décoraient a été dégagé par des paysans vers 1900.

Conclusions

Tous les monuments énumérés ci-dessus constituent des entrées, ou des compléments d'entrées, possibles pour le *LTA*. La moisson n'est pas bien abondante.

Les récits des voyageurs marquent des jalons dans la connaissance de la ville antique. La visite de Pococke marque un tournant important dans cette perspective. Il a essayé de donner une description complète des ruines, accompagnée d'un plan. Le dix-neuvième siècle marque une seconde étape qui annonce les recherches menées à l'époque du mandat français. Cette période s'ouvre et se ferme sur des fouilles archéologiques dont on ne sait pratiquement rien. Les plus anciennes furent exécutées

[1] *Description*, II, 1, p. 193.

[2] Egmont et Heyman, *Travels*, II, p. 320-321. Il copie les inscriptions *IGLS*, IIIa, 746-747, revues et copiées par Pullinger (note suivante) qui doivent être rendues à Beit-el-Ma.

[3] Th. Drew-Bear, Chr. Naour et R. S. Stroud, *Arthur Pullinger: an early traveler in Syria and Asia Minor, TAPhS* 75, 3 (1985), p. 30, n'ont pas compris l'importance des copies et des notes de Pullinger pour l'identification de Daphné ; et sur ses liens avec Pococke, p. 2.

[4] Leandro di Santa-Cecilia, *Persia overro secondo viaggio di F. Leandro di Santa Cecilia, carmelitano scalzo dell'Oriente, scritto dal medesimo e dedicato a sua Altezza Serenissima il principe Carlo, arciduca d'Austria*, Roma (1757), p. 7. Leandro voyage avec des marchands français et le consul d'Alep qui ont dû l'informer sur les antiquités d'Antioche.

[5] Michaud et Poujoulat, *Correspondance*, VII, p. 204 : « à côté de la plus profonde fontaine de *Beit-el-moié*, on remarque des débris massifs appartenant à un édifice des âges reculés ».

à la demande de Joseph Rousseau[1], consul de France à Bagdad et de Félix Lajard en 1817-1818[2]. Les dernières furent effectuées par Toselli[3]. Les « fouilles clandestines » et le ramassage d'objets semblent prendre de l'ampleur en même temps que se constitue une première collection publique déposée dans l'ancien palais d'Ibrahim Pacha[4].

Les voyageurs ne décrivent que très brièvement la ville orientale dont les monuments retiennent peu leur attention. Ils sont pourtant des témoins indispensables de l'évolution de la ville, de ses ressources économiques et artisanales et du paysage urbain. L'espace bâti semble avoir peu évolué avant la toute fin du XIXe siècle.

---

1 Lointain parent de Jean-Jacques Rousseau, il avait rencontré Lajar à l'occasion de la mission Gardane, envoyée en Perse par Napoléon en 1807. Bien que nommé à Bagdad, c'était une rétrogradation ; il était resté à Alep en 1818, cf. R. Dussaud, « La contribution de Henri Dehérain à l'histoire de l'activité scientifique française en Syrie », *Syria* 23 (1942), p. 261.

2 *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra en Orient et en Occident*, Paris (1867), p. 147, à propos d'un morceau de sceau-cylindre retrouvé pendant ces fouilles.

3 Les fouilles de Toselli sont rapportées par Le Camus, *Notre voyage*, III, p. 48, n. 1 ; 77, n. 2 ; 78.

4 Avant 1918, cette collection est composée de deux sarcophages et d'une statue d'orateur. Le premier sarcophage a été découvert *ca* 1880, à la suite d'une crue de l'Oronte : cf. E. Babelon, « Sarcophage romain trouvé à Antioche », *Gazette Archéologique* 10 (1885), p. 233-325, pl. 28-29. Le second sarcophage vient de Séleucie, Le Camus, *Notre voyage*, III, p. 67 ; ou de Daphné selon Förster, « Skulpturen von Antiochia », *JDI* 13 (1898), p. 187. Sur l'ensemble : Förster, *JDI* 13, p. 183-188, 2-4.

Fig. 1. Pietro Della Valle 1663, p. 433.

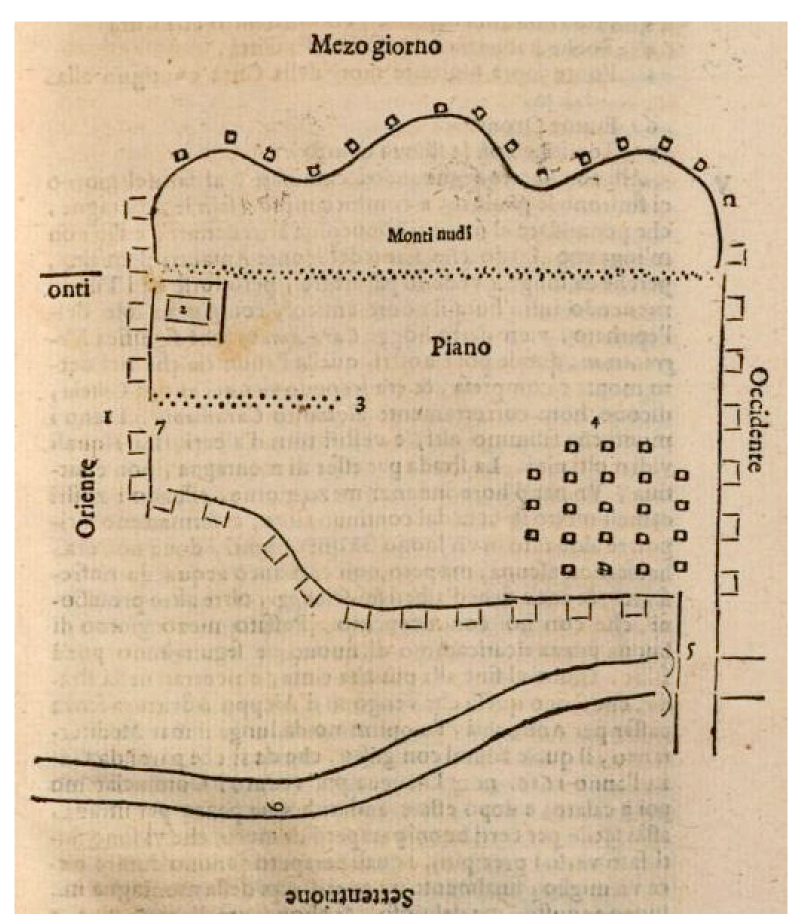


Fig. 2. Pococke 1745, pl. XXVI, face à p. 189.

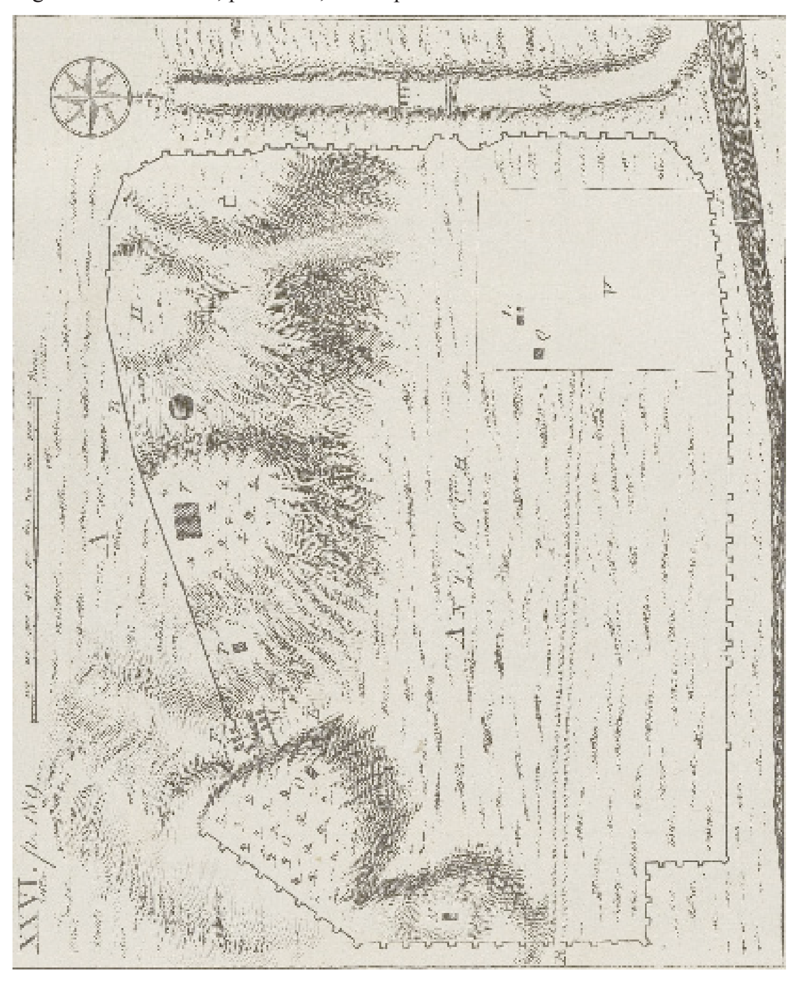
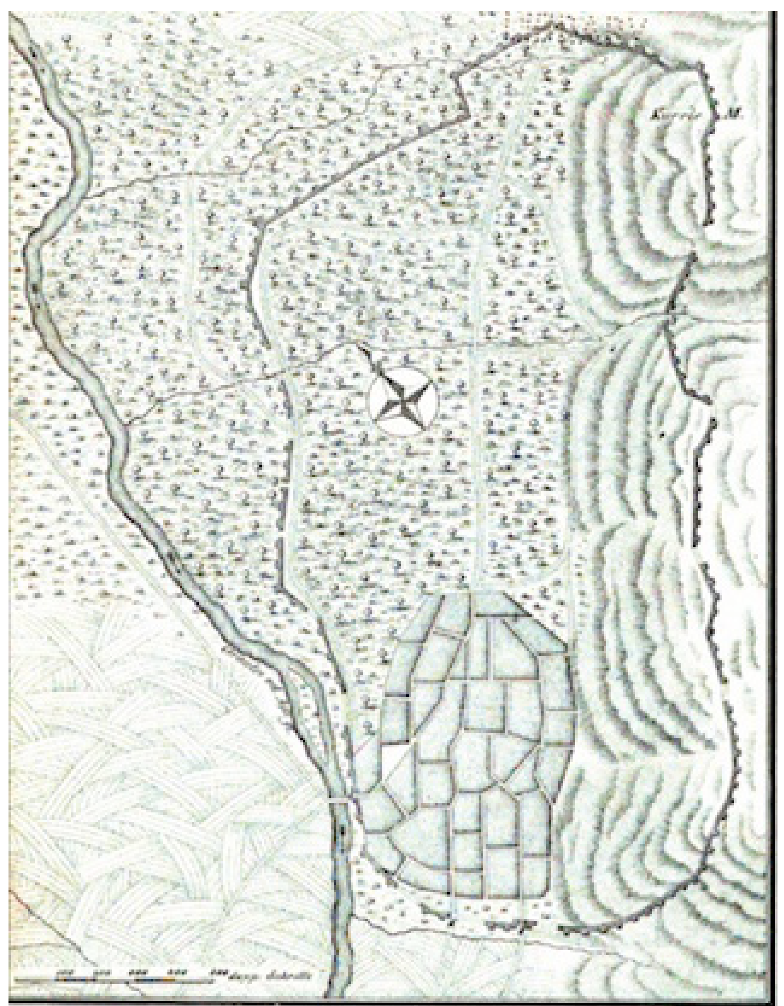


Fig. 3. NIEBUHR 1837, pl. II.



Grundriss der Stadt Antiochien.

Fig. 4. Rey 1871, pl. XVII.

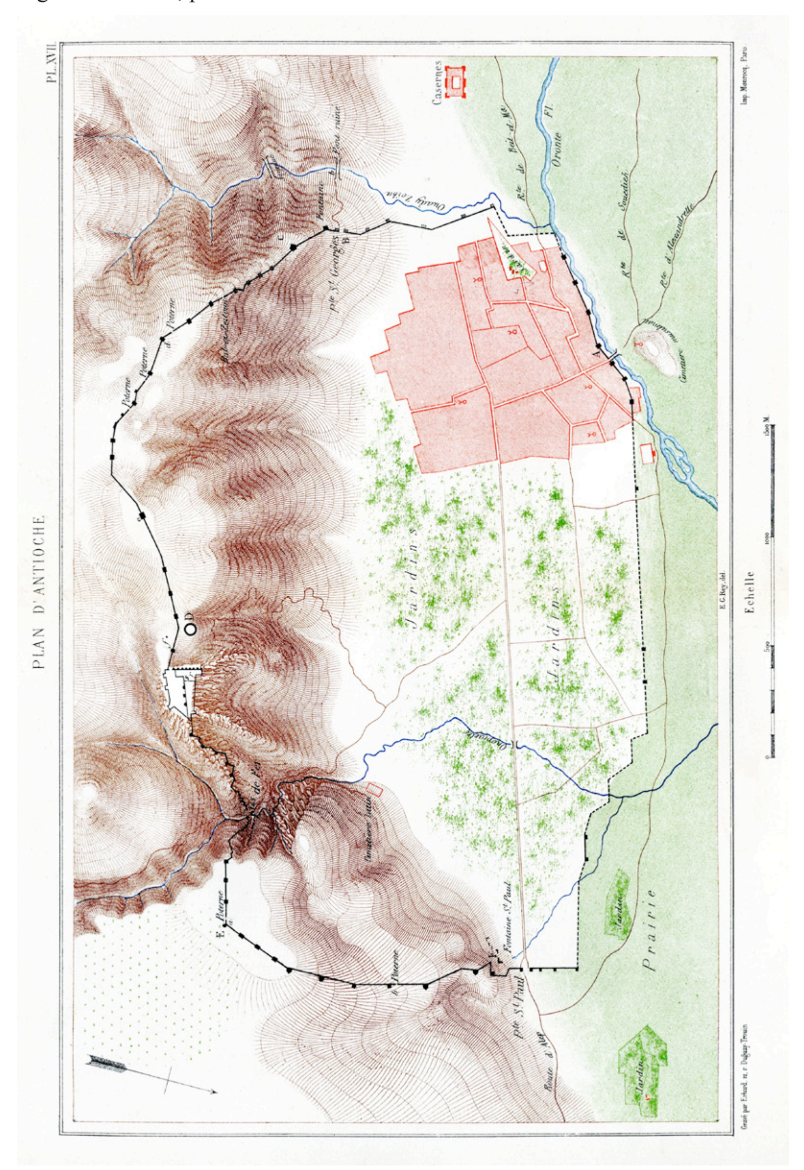
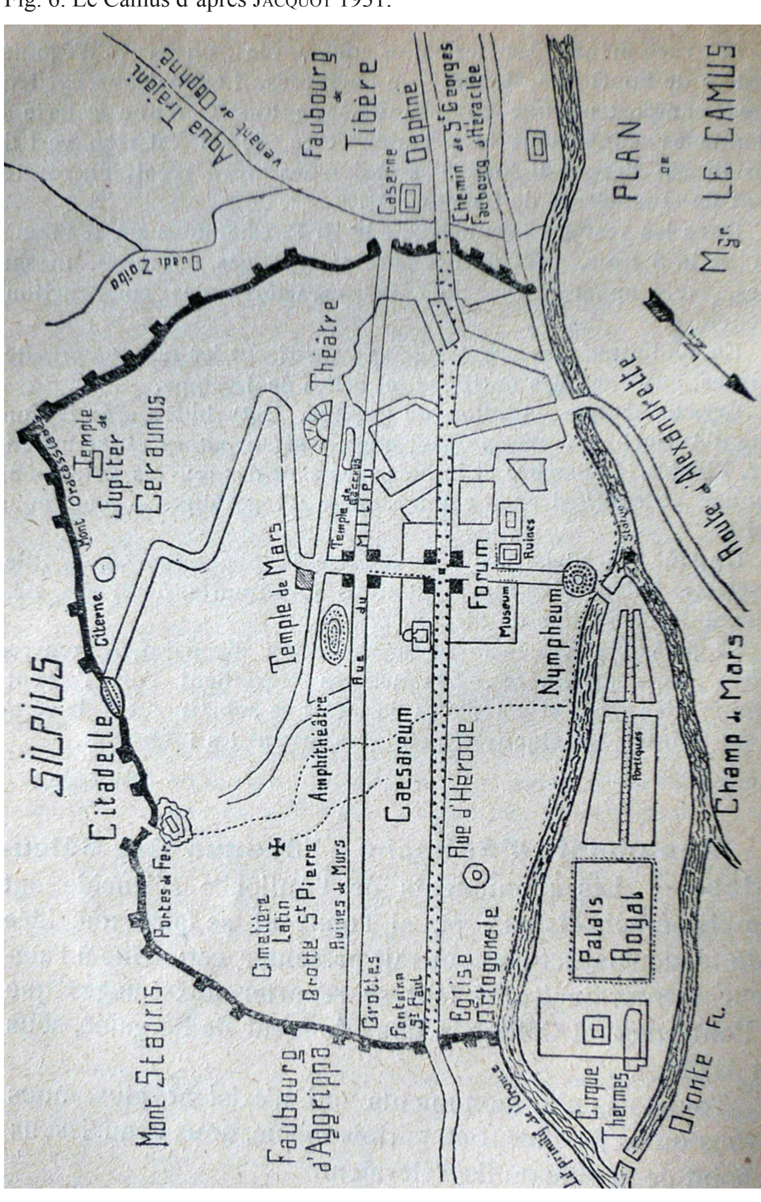




Fig. 5. Förster 1897, pl. 6.

Fig. 6. Le Camus d'après Jacquot 1931.



Bibliographie

AINSWORTH William Francis, *A personal narrative of the Euphrates expedition*, I-II, Londres (1888).

BABELON Ernest, « Sarcophage romain trouvé à Antioche », *Gazette archéologique* 10 (1885), p. 233-325, pl. 28-29.

BÆDEKER Karl, *Palestine et Syrie, routes principales à travers la Mésopotamie et la Babylonie, l'île de Chypre. Manuel du voyageur*, Leipzig-Paris (1912[4]).

BEAUFORT Emily A., *Egyptian sepulchres and Syrian shrines including some plate in the Lebanon, at Palmyra, and in western Turkey*, II, Londres (1861).

BARKER John, *Syria and Egypt under the last five sultan*, II, Londres (1876).

BENJAMIN II Israel-Joseph, voyageur et auteur résidant à Faltischan (Moldavie), *Cinq années de voyage en Orient 1846-1851*, Paris (1856).

BRASSE Christiane, « Von der Stadtmauer zur Stadtgeschichte. Das Befestigungssystem von Antiochia am Orontes », *Byzas* 10 = *Aktuelle Forschungen zur Konstruktion, Funktion und Semantik antiker Stadtbefestigungen* (2010), p. 261-282.

BROWNE William George, *Travels in Africa, Egypt, and Syria in the year 1792 to 1798*, Londres (1799).

CALLU Jean-Pierre, « Antioche la Grande: la cohérence des chiffres », *MEFRA* 109 (1997), p. 127-169.

CASSAS Louis-François, *Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phœnicie, de la Palæstine, et de la Basse Ægypte: ouvrage divisé en trois volumes contenant environ trois cent plaches gravées sur les dessins et sous la direction du C(itoy)en Cassas, peintre, l'un des artistes employés par l'auteur du Voyage de la Grèce*, Paris, an VII (1799-1800, inachevé, trente livraisons).

CEMAL PACHA (Djemal) Ahmed (rédigé en fait par Theodor Wiegand), *Alte Denkmäler aus Syrien, Palästina und Westarabien*, Berlin (1918).

CEMAL PACHA (Djemal) Ahmed, *Memories of a Turkish stateman, 1913-1919*, New York (1922).

CHAPOT Victor, « D'Alexandrette au coude de l'Euphrate », *Le tour du monde* 79, n. s. 11 (1905), p. 136-140.

CHAPOT Victor, « Séleucie de Piérie », *MSAF*, s. 7, 6 (1906), p. 149-226.

CHESNEY, General Francis Rawdon, *The expedition for the survey of the rivers Euphrates and Tigris carried on by order of the British government during the years 1835, 1836, and 1837*, I, Londres (1850).

CLEMEN, Paul (éd.), *Protection of art during war*, I. *Western front*, Leipzig (1919).

DE CLERCQ Louis, *Voyage en Orient*, I, s.l.n.d. [Paris, 1858], album de photographie tiré à compte d'auteur reproduit in Rolf Mayer (éd.), *Louis De*

Clercq, Voyage en Orient, Stuttgart (1989).

De Clercq « Inventaire d'une collection de photographies exécutées dans le cours d'un voyage en Orient (1859-1860) », *Archives de l'Orient latin* I (1881), p. 365-371.

Della Valle Pietro, *Viaggi di Pietro Della Valle, il Pellegrino, descritti da lui medesimo in lettere familiari all'erudito, suo amico, Mario Schipano; parte terza cioè l'India con il ritorno alla patria*, [IV], Rome, (1663, dernier volume de l'*editio princeps*, mais en 1662, une édition complète est parue à Venise).

Della Valle Pietro, *Voyages de Pietro della valle, gentilhomme romain, dans la Turquie, l'Égypte, la Palestine, les Indes Orientales*, VIII, Paris (1745).

Downey Glanville, *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab conquest*, Princeton (1961).

Drew-Bear Thomas, Naour Christian et Stroud Ronald S., *Arthur Pullinger: an early traveler in Syria and Asia Minor, TAPhS* 75, 3 (1985), p. 1 80.

Drummond Alexander, *Travels through different cities of Germany, Italy, Greece, and several parts of Asia as far as the banks of the Euphrates in a series of letters containing an account of what is most remarkable in their present state, as well as in their monuments of Antiquity*, Londres (1754).

Dussaud René, « La contribution d'Henri Dehérain à l'histoire de l'activité scientifique française en Syrie », *Syria* 23 (1942), p. 258-267.

Egmont Johannes Aegidius van et Heyman Johannes, *Travels through part of Europe, Asia Minor, the islands of the Archipelago, Syria, Palestine, Egypt, Mount Sinaï, etc., containing a particular account of the most remarkable places, structures, ruins, inscriptions, &c. in these countries, together with the customs, manners, religion, trade, commerce, tempers, and manner of living of the inhabitants*, Londres (1759) (édition hollandaise, 1757).

Förster Richard, « Antiochia am Orontes », *JDI* 12 (1897), p. 103-149, pl. 6.

Förster Richard, « Skulpturen von Antiochia », *JDI* 13 (1898), p. 177-191, pl. 11.

Förster Richard, « Zu den Skulpturen und inschriften von Antiochia », *JDI* 16 (1901), p. 39-55, pl. 11.

Fossey Charles et Perdrizet Paul, « Voyage dans la Syrie du Nord », *BCH* 21 (1897), p. 66-91, pl. II.

Gaulmier Jean, « Note sur le voyage de Renan en Syrie », *Bull. d'Études Orientales*, 25 (1972), p. 229-237, repris dans *Autour du Romantisme de Volney à J. P. Sartre: mélanges offerts à Monsieur le professeur Jean Gaulmier*, Paris (1977), p. 297-306, et dans *J. Gaulmier un orientaliste, recueil des textes publiés dans le Bulletin d'études orientales 1929-1972,* Damas (2006), p. 171-189.

Goujon R. P. Jacques, *Histoire et voyage de la Terre-Sainte où tout ce qu'il y a de plus remarquable dans les saints lieux, est tres-exactement descrit*, Lyon (1670).

JACQUOT Paul, lieutenant-colonel, *Antioche, centre de tourisme*, II, Antioche (1931).

LAJARD Félix, *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra en Orient et en Occident*, Paris (1867).

LA ROQUE Jean de, *Voyage de Syrie et du Mont-Liban contenant la description de tout le pays compris sous le nom de Liban & Anti-Liban, Kesroan, &c., ce qui concerne l'origine, la créance, & les mœurs des peuples qui habitent ce pays; la description des ruines d'Héliopolis, aujourd'huy Balbek, & une dissertation historique sur cette ville; avec un abrégé de la vie de Monsieur de Chasteüil, gentilhomme de Provence, Solitaire du Mont-Liban; et l'histoire du prince Junés, Maronite, mort pour la religion dans ces derniers temps*, Amsterdam (1723).

LEANDRO di SANTA-CECILIA, *Persia overro secondo viaggio di F. Leandro di Santa Cecilia, carmelitano scalzo dell'Oriente, scritto dal medesimo e dedicato a sua Altezza Serenissima il principe Carlo, arciduca d'Austria*, Roma (1757).

LE CAMUS Émile, *Notre voyage au pays bibliques*, III, Paris (1890[1]) ; II, Bruxelles, s. d. (1894[2]).

LYCKLAMA A NIJEHOLT chevalier Tinco Martinus, *Voyage en Russie, au Caucase et en Perse, dans la Mésopotamie, le Kurdistan, la Syrie, la Palestine et la Turquie*, IV, Paris-Amsterdam (1875).

MAYER Rolf (éd.), *Louis de Clercq, Voyage en Orient*, Stuttgart (1989).

MICHAUD Joseph-François, *Histoire des Croisades*, I, Paris (1812).

MICHAUD Joseph-François et POUJOULAT Baptistin, *Correspondance d'Orient, 1830-1831*, VII, Paris (1835).

MONCONYS Balthasar de, *Journal des voyages de Monsieur de Monconys, conseiller du roy en ses conseils d'estat et privé, & lieutenant criminel au siège présidial de Lyon, où les sçavants trouveront un nombre infini de nouveautez, en machines de mathematique, experiences physiques, raisonnemens de la belle philosophie, curiositez de chimie, & conversations des illustres de ce siecle...*, I, Paris (1665).

NIEBUHR Carsten, *C. Niebuhr's Reisen durch Syrien und Palästina, nach Cypern, und durch Kleinasien und die Türkey nach Deutschland und Dännemark*, Hamburg (1837).

PARSONS Abraham, *Travels in Asia and Africa including a Journey from Scanderoon to Aleppo, and over the desert to Bagdad and Bussora; a voyage from Bombay to Mocha and Suez in the Red Sea; and a journey from Suez to Cairo and Rosetta in Egypt by the late Abraham Parsons, Esq. consul and factor-marine at Scanderoon*, Londres (1808).

PERRY Charles, *A view of the Levant: particularly of Constantinople, Syria, Egypt, and Greece, in which their antiquities, government, politics, maxims, manners, and customs (with many other circumstances) are attempted to be described and*

treated on, in four parts, Londres (1743).

POCOCKE Richard, *A description of the East and some other countries*, II, 1. *Observations on Palæstine or the Holy Land, Syria, Mesopotamia, Cyprus, and Candia*, Londres (1745).

RENAN Ernest, « Note sur les sculptures colossales du mont Stavrin, à Antioche », *CRAI*, n. s. 1 (1865), p. 307-310.

RENAN Ernest et BERTHELOT Marcellin, *Correspondance, 1847-1892*, Paris (1898[2]).

REY baron Emmanuel Guillaume, *Étude historique et topographique de la tribu de Juda*, Paris (1862).

REY baron Emmanuel Guillaume, *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie et dans l'île de Chypre*, Paris (1871).

SCHEFER Charles, *Le voyage d'outremer de Bertrandon de la Broquière, premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne*, Paris (1892).

THOMSON William M., « Syria and the Holy Land : journal of M. Tomson », *The Missionary Herald*, 27 (1841), p. 235-38.

VIGOUROUX Fulcran, « 2. Antioche de Syrie », in Vigouroux (éd.) *Dictionnaire de la Bible*, I, Paris (1912), col. 676-683.

WADDINGTON William Henry, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Paris (1870).

Preliminary results of the recent archaeological researches in Antioch on the Orontes and its vicinity

Hatice PAMİR
Mustafa Kemal University[1]

Ancient Antioch and its *territorium* were located in the modern Antakya, Samandağ, Yayladağı, and Altınözü districts of Hatay Province in Turkey. Four different geographical zones comprised the ancient topography of Antioch: The Amuq Valley, The Highland Zone known as Kuseyr Plateau, The Lower Orontes Valley, and the Orontes Delta.

Systematic archaeological researches were conducted in the area by different expeditions during the 1930s. The most well known excavations in the 1930s, the Franco-American expedition under the auspices of Princeton University and the Louvre Museum, supporting the « Committee for the Excavation of Antioch and its Vicinity », carried out the excavations in and around Antioch (modern Antakya), Daphne (Harbiye) and Seleuceia Pieria (Samandağ). Excavations in Antioch were interrupted by the tensions of the Second World War and the changing political status of Antakya/Hatay. Antakya, Samandağ, Altınözü and Yayladag were districts of the Sanjak of Alexandrette in the French mandated territory between the years 1918-1938, and then of Hatay State between 1938 and 1939.

Although for eight years the results of excavations and investigations in Antioch (Modern Antakya) and its vicinity —Daphne (modern Harbiye), Seleuceia Pieria (Samandağ) and part of the Amuq Valley —were extremely rich, systematic investigation was stopped until 1995. The first systematic investigations, namely the Amuq Valley Regional Projects,

1. Assoc. Prof. Dr. Hatice PAMİR, Mustafa Kemal University, Faculty of Science and Arts, Department of Archaeology, Tayfur Sokmen Campus 31040 Antakya/HATAY TR. E-mail haticepamir@gmail.com.

were launched on the Amuq Plain by K. A. Yener from the Oriental Institute of Chicago. Systematic investigations were started and carried out in Antioch and its vicinity, including modern Antakya, Samandağ, Altınözu and Yayladagı, by the Orontes Delta Archaeological Project (hereafter ODAP) in 1999 as part of the Amuq Valley Regional Projects, under the auspices of the Oriental Institute of Chicago and Mustafa Kemal University. In 2002, ODAP became an independent project of Mustafa Kemal University and has continued to the present.

The aims of the project are:

1) to collect basic archaeological-historical and environmental data,

2) to determine settlement patterns from the Bronze Age to the Islamic period in the Delta, the Lower Orontes Valley and the Kuseyr Plateau (Highland Zone),

3) to prepare a topographical map of the archaeological remains of Seleuceia Pieria and Antioch by documenting and analyzing the city walls, architectural remains, rock monuments, surviving monuments, water supply system and necropolis.

The first phase of the ODAP was carried out in 1999-2001. It focused on the Delta region and surrounding mountainous slopes and on the Lower Orontes Valley. A total of 109 sites were registered. In addition, a geomorphologic survey was conducted to identify the changes in the Mediterranean coastline. On the main settlements Al Mina and Sabuniye, which are on the northern bank of the Orontes, an intensive archaeological survey was carried out in order to evaluate the extent of the site through the preparation of a topographic map of the sites. Seleuceia Pieria, in the northern end of the Delta region, was the port city of Antioch and the Eastern Mediterranean through the Hellenistic period to the Roman times. Its architectural monuments were documented.[1] The preliminary report of the first phase was published in 2005.[2]

The second phase of investigation started in 2003 and focused on Antioch and Seleuceia Pieria.[3] Research was carried out on the urban

[1] Pamİr 2001.

[2] Pamİr 2005.

[3] The Project has been supported by different foundations : Ministry of Culture and Tourısm of Turkey, Mustafa Kemal University Research Foundation, ARIT (American Researche Institute at Ankara), Thyssen Stiftung (Germany) between 2005 and 2008. Projects carried out by collaboration : Prof Dr Gunnar Brands and his team members

topography of Seleuceia Piera and Antioch, on the documentation and architectural analysis of the remains of the cities, and the rural settlement pattern and site distribution in the research area. This preliminary report contains the brief results of the research on the urban landscape of Antioch. The project on Antioch was started in 2003 and is still ongoing. This paper aims to give brief results of the archaeological surveys on the ancient topography of Antioch.

The major goal of the research on Antioch is to document surviving monuments in order to understand the city's development from the Hellenistic *polis* until the Late Antique *metropoli*s. The archaeological research on ancient Antioch was based on the data of the Franco-American expeditions conducted in the 1930s. The absence of a reliable map of the city has proved to be a major hindrance to previous investigations of the city. Most of the maps were based on the ancient records. To eliminate the problem and to yield an up-to-date basis for further research, a geodetical team examined the city's complex morphology to establish a principal coordinate system for architectural and geophysical surveys. The map was produced by the geodetical team and is based on the current archaeological research on Mounts Silpius and Staurin and on the flood plain of the Orontes. In total 355 archaeological remains were documented. The preliminary reports of each year's field campaigns were presented and published briefly in *Araştırma Sonuçları Toplantısı* organized by the Ministry of Culture and Tourism.[1]

The ancient built-up area of Antioch extends onto Mounts Silpius and Staurin and the flood plain of the Orontes River. While the preserved remains of the city are exposed on Mounts Silpius and Staurin, most of the remains on the flood plain were covered by the build-up from long-term erosion and then modern settlement occupation. One of the visible remains from the ancient city is its fortification walls. The survey focused on preliminary documentation of more than 8 kilometres of wall preserved (in distinctly varying conditions) on Mounts Silpius and Staurin as well as in the lower city, including the Orontes island (*Basileia*). The documentation of the city walls was carried out by the

between 2004 and 2008, architectural analysis of the city walls; Prof Dr Matthias Döring and his team members between 2006 and 2008, water supply system of Antioch; Prof Dr Ullrich Weferling and his team members between 2004 and 2008, geodetical work on the topographic map of Antioch and Seleuceia.

[1] Pamir, Brands 2006; Brands, Meyer 2006; Pamir, Brands 2007; Pamir, Brands, Çevirici 2008; Pamir, Brands, Nishiyama 2009; Pamir 2011.

architectural team.[1] These investigations extended 100 metres beyond the walls to document such structural remains as residential and nonresidential buildings, road networks, cisterns and related water installations, quarries, tombs, and dispersed remnants of the fortifications. The city was fortified with bastions and towers, connected by curtain walls. The remains are built with *opus caementicium*, *opus quadratum*, *opus mixtum* on Mt Silpius, with *opus quadratum*, *opus mixtum* and polygonal wall technique on Mt Staurin, which indicates city expansion in different periods. The investigations revealed two city walls to the north, the inner city walls on Mounts Silpius and Staurin and the outer city walls on the Staurin plateau. [2]

The preserved line of the inner city walls in the area of Mt Silpius is *ca*. 3 km length, and its south end is fortified with a powerful hexagonal tower. The city walls connect to the so-called Middle Byzantine castle on the northern part of Mt Silpius at its highest point. The castle consists of several walls and building structures in different construction techniques, which in turn points to different phases. On the northern side of the castle, the wall, referred to as the North Wall, proceeds in extremely steep, rugged terrain. Over this 500 m long stretch the North Wall overcomes a vertical drop of 275 m and connects with the so-called Iron Gate (modern Demirkapı). The Iron Gate is the biggest and most prominent single building in the city wall and is located in the Parmenius gorge (Hacıkürüş Deresi). This structure served several functions: as part of the fortification walls in the river gorge, as a city gate, and as a device for regulating the hydraulic engineering of the Parmenios stream. It also carried the circuit wall across the ravine. It has clearly undergone several stages of reconstruction and repair, as the preparations of a photogrammetrical survey revealed. The building is clearly linked to the water management system of the city by means of several aqueducts and basins which have been detected. Both structural details and different construction techniques indicate several phases of building: on the outer side of the gate, *opus mixtum* —limestone blocks and bricks —; on the city-side wall, in the lower range, *opus africanum*; while the outer side and the upper part of the wall consist entirely of spoiled (reused) blocks. The Iron Gate figured prominently among Justinian's building activities

[1] This work was codirected by G. Brands and Chr. Brasse between 2004 and 2008.

[2] Brasse 2010.

after the Persian sack of 540 as described by Procopius in his account of the emperor's building policy (*De aed*. 2, 10, 5ff.).[1]

The North Wall continues and rises steeply uphill to Mt Staurin from the Iron Gate structure. It was built in *opus mixtum* in alternating bands (four to five courses of small-sized limestone blocks, five courses of bricks). The wall rises up from steep slopes by making a meander and extends to the top of the mountain, where there remains for the most part the *opus caementicium* core of a small retaining wall. The wall continues on the Staurin plateau and joins a prominent round tower built with large sized ashlar blocks. After the round tower, the wall changes its direction, continues along Mt Staurin *ca*. 1,4 km to the northwest direction and then gets lost in the walls of the modern settlement.

The outer city wall was discovered during the survey investigations on Mt Staurin. Its length is *ca*. 2,3 km and it lies *ca*. 400 m east of the inner wall on that mountain. The wall, in very poor condition, begins at the highest point of the rocky outcrops of Mt Staurin to the southeast. It proceeds following the ridge of the mountain to the south-east and then sharply turns southeast-northwest in direction. Very little of the wall's construction can be seen. It consists of mainly large polygonal limestones. The polygonal wall, with a few courses remaining, continues *ca*. 200 m and joins a wall in *opus caementicium* with small limestone blocks. This wall follows the ridge of the mountain in the northwest-southeast direction and surrounds the Staurin plateau and then turns to the west and is lost on the west slope of the mountain. Another existing polygonal wall was documented on the slopes of Mt Staurin facing the Parmenios gorge and the west skirts of the mountain. In addition some polygonal wall remains were discovered on the western slopes of Mt Silpius nearby Habib Neccar Sultan Makamı. The polygonal walls were documented mainly on hard topographical conditions such as slopes and terraces, the rest are on part of the outer city walls and the skirts of Mt Staurin. The presence of the polygonal wall suggests an early period such as the foundation of the city, but may also point to the imitation of a traditional wall technique during Roman times. The similar polygonal wall in Seleuceia Pieria is dated to the early Hellenistic period of the city.[2] In Antioch the use of polygonal walls is likely to have extended through the Hellenistic period to Roman times.

---

[1] Downey 1966, p. 655.

[2] Mc Nicoll 1997, p. 89 ; Pamir 2001, p. 170-174.

The geophysical survey was carried out on the 2,25 hectares of the Staurin plateau. It has yielded the three side walls of a rectangular construction. In addition, a transect survey was carried out on the geophysical survey area.[1] The preliminary results of the survey are as follows. In relation to the density of ceramic located across the entire area, towards the northeastern and southeastern edge of the area less samples were yielded than from the other parts of the area.[2] Those parts possibly were outside of or on the periphery of the settlement. The pieces of roof tiles and tesserae highlight the existence of at least two buildings or one larger building in the area. The collection of the finds indicates that Roman samples comprised the largest group, then Late Roman second largest. Hellenistic samples comprised the third group of the collection and Byzantine sherd samples the last group. Most of the samples of diagnostic sherds belong to tablewares and cooking pots. The earliest possible date of the site on the plateau is early Hellenistic and the latest date is sixth century A.D.[3] This area has recently been identified by W. Hoepfner with Epiphaneia,[4] the greatest benefaction of Antiochos IV Epiphanes, who added this new quarter to his capital according to Strabo (16,2,4), who is somewhat vague about the exact location. Downey, in his account of the history of Antioch, locates Epiphaneia on the western slopes of Mt Silpius, while Malalas explicitly speaks of its founding « on the mountain » and « outside the city ». The results of the geophysical survey are not enough to prove Hoepfner's assumption without an excavation.

The ruins of the ancient city lie between the Orontes river course and Mounts Silpius and Staurin, situated both on the flood plain and on the western slopes of the hills. The survey results revealed that the slopes of Mt Staurin were terraced and densely settled. On the skirts of Mt Staurin were fortified walls and upper terrace walls built by *opus mixtum* and *opus quadratum* wall technique. Apart from the walls there is some evidence on the slopes of rock cut steps, a road system, and some installations on the rock surfaces running up from the *Basileia* to the plateau of Mt Staurin. Some architectural remains on terraces such as marble column fragments and tesserae, besides small finds such as pottery fragments, provide evidence that the slopes were terraced and

1 Brands, Meyer 2006, p. 149-154.

2 Pamir, Brands, Çevirici 2008, p. 391-392.

3 Pamir, Brands, Çevirici 2008, p. 391-392.

4 Hoepfner 2004, p. 6-7.

settled densely during Roman times. However, there are also a few fragments of Hellenistic pottery from the terraces.

The investigation of the water supply system of Antioch was one of the major goals of the project. The elements of the water supply such as aqueducts, basins, cisterns, wells, rock cut channel, rock cut tunnel, and various type of cisterns were documented. Three lines from different locations and sources —Kuruyer Village, district of Harbiye (ancient Daphne), and Dursunlu Village —were identified. Daphne is the main water source for Antioch with two lines extending from it, one of which starts with a large collecting tunnel with galleries discovered in Dermaşte village, on the east part of Harbiye, the other one starts in the waterfalls of the holy grove nearby. Dermaşte tunnel joins the water channel and continues in the south-north direction until the monumental aqueduct bridge over the Kantara Deresi (ancient *Phyrmenus*) dated to Trajan and Hadrian.[1] This line continues toward Antakya by canals and tunnels carved into rocks (so called *substructio*) in the deep valley. In addition to Dursunlu these two sources probably fed here until recent times and as much as a third of the channels, tunnels and aqueducts of the built channel line were found at two sites. One of the most important findings of the investigation is that Kuruyer Village, on the east of Mt Staurin, is the alternative water source for Antioch. Terracotta water pipes and water collection pools have been identified. The channel begins near the village of Kuruyer and follows the contour lines in a northwest direction, continuing to Antioch. Much of the canal was built in the form of *substructio* masonry, although the inner part of the channel was transformed into a tunnel carved into the rocks. Channel dimensions are 1-1.30 m, 0.50-0.80 m in height and width.[2] The water supply line was badly damaged by agricultural activities and modern buildings. Investigation of the water supply system is still continuing.

The necropolis of Antioch has not been mentioned properly so far, although excavations conducted in the 1930s revealed some evidence, such as stone slabs for graves, burials and inscription fragments, and some monumental sarcophagi out of context. Investigation of the necropolis of Antioch continued in two different areas: on the north near Narlıca on the slopes of Mt Staurin outside of the Beroea Gate, and on the southwest on the slopes of Mt Silpius near the Daphne gate. The north

[1] Wilber 1938.

[2] Yamaç 2010.

necropolis of the city lies between the northeastern end of Mt Staurin outside of the city walls and the southwest skirts of Mt Staurin, while the south necropolis is situated between the west skirts of Mt Silpius and the Daphne Gate. The two necropoleis (north and south) were defined by various types of graves. Four different types have been identified: rock cut tombs, pit graves (*khamosorion),* sarcophagi and inhumation with burial tile.

*Rock cut tombs carved into rock***.**

The rock cut tombs can be classified into three different types according to their ground plan: a) ante and main room, b) dromos and main room, c) only main room. The common type of the tombs contains three burial units which are mainly *arcosolium*-type, but a few *loculus*-type have been defined. Usually three *arcosolia* units on the three sides of the tomb were carved into the rock but a number of tombs contain between 4 – 6 *arcosolia* as well. Some of the tombs have relieved stele and niches on the front but most of the tombs are plain. A single sample of rock cut tomb discovered in the north necropolis has relief on the front: on the right side of the door there is a female figure in a niche. She is standing and wearing a mantle that covers her head and body. She was holding a figure which is now broken.[1] Three of the rock cut chambers were decorated with paintings on inside walls. One of them is a roughly rectangular room, its ceiling is flat and three walls of it include *arcosolia* with stucco paintings.[2] The back walls of the north, east and south *arcosolia* have traces of incised and painted figurative scenes. The *arcosolium* was plastered first, then incised and painted with mainly red, black and white colour. All were badly damaged by illegal digging and natural conditions. The east *arcosolium* which is in the centre of the tomb has a figurative scene with trees and bushes motifs with a female figure. On her opposite side a male figure is standing, and he wears a *himation* or toga and folds his hands. There is an inscription on the vault of the *arcosolium*: three letters can be read as – DOS-- the rest of which was destroyed and can't be read. It had been written with white colour on black painted ground. The back wall of the north *arcosolium* includes a figurative scene with three figures. In the centre a woman is sitting with a figure on each side of her, facing the centre.

[1] Pamİr, Brands 2007, p. 403.

[2] Pamİr, Brands 2006, p. 95, fig. 9.

On the top of the *arcosolium* vault was an inscription. Only three letters can be read: ----KAC---- written on the black painted ground with white colour. The style of the floral motifs and the beard and hair style of the men are very close to sixth-seventh century wall painting style. Two of the rock cut tombs were painted very plainly with cross motifs, indicating Christian burials.

Pit graves **(***khamosorion).*

A small number of this type were discovered only in the north necropolis.

Sarcophagi

Sarcophagi were discovered during the 1930s excavation and after, during construction excavation in Kışlasaray in the modern city of Antioch, which focused on the south necropolis near the Daphne gate. One of the monumental sarcophagi from the south necropolis, the so-called Antakya Lahdi (second century A.D.) which was found in 1993 during the modern construction activities, is on exhibition in the Hatay Archaeology Museum.[1] The samples of sarcophagi displayed in the Hatay Archaeology Museum, which have figurative scenes on the sides, are from the 1930s excavations or have been purchased by the Museum. But for the first time a sarcophagus was discovered in situ as a result of erosion in the north necropolis. It is very plain and has no decoration or inscription on it.

Tile burial

The flat tiles are diagonally placed on both sides of the burial, and the top of the tiles are connected and covered by ridge tiles.

Additionally a grave stele on the rock surface and some burial niches were also documented. On two sides of the stele are figurative relief in which a man is lying on a *kline* and a women stands next to the *kline*. Three lines of inscription engraved below the scene are badly destroyed.

---

[1] Kılınç 2000, p. 103.

To summarize, the north necropolis and the south necropolis are located outside of the city walls and next to the city walls of the Beroea and Daphne gates, which were the main gates of the city. The north necropolis is currently situated in rural land while the south necropolis lies beneath the modern city. The north necropolis was most likely used for a long period, but the south necropolis became occupied by the extension of the residential area. The present condition of the necropoleis witnesses their period of use (from the second century to sixth century). Both were in use in Roman times, with the exception of the rock cut stele on Mt Staurin, while no hellenistic tomb or burial has so far been found. Only the grave stele which was discovered outside of the necropolis area on the rocky outcrop of Mt Staurin could be dated earlier than Roman times. Initial findings indicate a date of second to sixth century for the rock cut tombs, after which time burial customs were changed.

Exceptional discoveries are the rock chambers in the Parmenios gorge. Three rock chambers are located on the cliffs of Mt Silpius looking at the gorge and the St Peter's grotto. The wall of the chambers had been plastered and painted, including religious scenes of Christianity, but are badly destroyed. Their location and condition suggest that they were used as hermitage rooms.

Investigations on the flood plain and the island area designated *Basileia* on the Downey map, and architectural analysis on the circus and temple remains are still continuing. The third phase of the Antioch research project is to complete the survey of the urban topography by integrating the 1930s excavation results into the new topographical map for the future excavation project.

Since 2010 a rescue excavation has been carried out under my directorship with the collaboration of the Hatay Archaeology Museum. The rescue excavation was launched as a result of modern construction activities. The excavation area extends ca. 12.000 m^2 around the St Peter's grotto and on the west side of the main road which leads in the ancient direction of Antakya-Haleppo. It is the first systematic excavation since the 1930s, and has revealed a section of the city with a public building of the sixth century C.E., a bath complex of late fifth-early sixth century C.E., part of a villa of the fifth century C.E., and part of a stone-paved road. The excavation and conservation project is still ongoing.

Bibliography

Brands, Meyer 2006

G. Brands, C. Meyer, « Antioch on the Orontes and Seleuceia Pieria 2004: Preliminary Results of the Geophysical Survey », *21. Arkeometri Sonuçları Toplantısı,* p. 149-154.

Brasse 2010

C. Brasse, « Von der Stadtmauer zur Stadtgeschichte. Das Befestigungsystem von Antiochia am Orontes », *Byzas* 10: *Aktuelle Forschungen zur Konstruktion, Funktion und Semantik antiker Stadtbefestigungen* (ed. J. Lorentzen, F. Pirson, P. I. Schneider, U. Wulf-Rheidt), p. 261-282.

Downey 1966[2]

G. Downey, *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab Conquest,* Princeton.

Hoepfner 2004

W. Hoepfner, « Antiochia die Groβe: Geschichte einer antiken Stadt », *Antike Welt* 35/2, p. 3-10.

Kilinç 2000

F. Kilinç, « New Find: The Antakya Sarcophagus », *Antioch The Lost Ancient City* (ed. C. Kondoleon), Princeton University Press and Worcester Art Museum, p.103.

Mc Nicoll 1997

A. Mc Nicoll, *Hellenistic Fortifications from the Aegean to to the Euphrates* (with revisions and additional chapter by N. P. Millar), Oxford.

Pamİr 2001

H. Pamİr, *Seleuceia Pieria*, Unpublished PhD Thesis, Ankara: Ankara Üniversitesi Sosyal Bilimler Enstitüsü.

Pamİr 2005

H. Pamİr, « The Orontes Delta Survey », *The Amuq Valley Regonal Projects Volume 1: Surveys in the Plain of Antioch and Orontes Delta Turkey, 1995*-2002 (ed. K. A. Yener), Chicago, p. 67-98.

Pamİr 2006

H. Pamİr, « Al Mina and Sabuniye in The Orontes Delta: The Sites », *Greek Colonisation, An Account of Greek Colonies and Other Settlements Oversea I* (ed. G. R. Tsetskhladze), Leiden/Boston, p. 535-545.

Pamİr 2006

H. Pamİr, « Hatay İli Antakya, Samandağı, Altınözü ve Yayladağı Yüzey Araştırmaları 2009 », *28. Araştırma sonuçları Toplantısı, 3. Cilt*, p. 371-395.

PAMİR, BRANDS 2006

H. PAMİR, G. BRANDS, « Asi Deltası ve Asi Vadisi Arkeoloji Projesi, Antiocheia, Seleuceia Pieria ve Sabuniye Yüzey Araştırmaları 2004 Yılı Çalışmaları », *23. Araştırma sonuçları Toplantısı, 2. Cilt,* p. 89-102.

PAMİR, BRANDS 2007

H. PAMİR, G. BRANDS,« Asi Deltası ve Asi Vadisi Arkeoloji Projesi Antakya ve Samandağ Yüzey Araştırmaları 2005 », *24. Araştırma Sonuçları Toplantısı, 2. Cilt*, p. 397-418

PAMİR, BRANDS, ÇEVİRİCİ 2008

H. PAMİR, G. BRANDS, F. ÇEVİRİCİ, « Hatay İli Antakya, Samandağ ve Yayladağı Yüzey Araştırması 2006 », *25. Araştırma Sonuçları Toplantısı, 3. Cilt,* p. 375-392.

PAMİR, BRANDS, NISHIYAMA 2009

H. PAMİR, G. BRANDS, S. NISHIYAMA, « Hatay Yüzey Araştırmaları 2007, Antakya, Samandağ, Yayladağı ve Altınözü », *26. Araştırma sonuçları Toplantısı, 3. Cilt*, p. 1-12.

YAMAÇ 2010

I. YAMAÇ, *Antiocheia ad Orontes Su Yolları,* Unpublished Masters Thesis, Mustafa Kemal Universitesi Sosyal Bilimler Enstitüsü, Antakya Hatay.

YENER 2005

K. A. YENER, « The Amuq Valley Regional Projects », *The Amuq Valley Regional Projects Volume 1: Surveys in the Plain of Antioch and Orontes Delta Turkey, 1995-2002* (ed. K. A. YENER), Chicago, p. 1-24.

Conception, Réalisation
Cellule Communication Paris 8 - Vincent Bricout
2, rue de la Liberté - 93526 Saint-Denis Cedex
Juin 2012

ISBN 978-2-37059-001-5
EAN 9782370590015

